U d'/of OTTAWA
39003014222383

27

LES

TYRANS DE VILLAGE

DU MÊME AUTEUR

THÉATRE

ANTIGONE, traduction de Sophocle. (Édition épuisée.)
HAMLET, traduction de Shakspeare, cinq actes en vers.
BENVENUTO CELLINI, drame en cinq actes.
SCHAMYL, drame en cinq actes.
PARIS, drame en cinq actes.
L'AVOCAT DES PAUVRES, drame en cinq actes.

ROMAN

SCÈNES DU FOYER. — LA FAMILLE AUBRY.

Paris. — Typ de Mme Ve Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46.

MO
don

LES TYRANS DE VILLAGE

PAR

PAUL MEURICE

PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS

1857

— Traduction et reproduction réservées. —

FROM
L. LEFORT

PQ
2364
.M35
T9
1857

A ALEXANDRE DUMAS

Vous rappelez-vous, mon cher ami, ce grand diable de vautour fauve dont on vous fit, un jour, le singulier présent, et qui, même enchaîné, répandait la terreur dans la basse-cour de votre charmante et hospitalière villa de Saint-Germain? Cette bête manquait totalement de civilisation et recevait à coups de bec et d'ongles tout ce qui s'avançait à sa portée, poules, chiens, chats, singes, tous les animaux, y compris

celui qui pense. Cependant, on vit, une fois, s'acheminer en se dandinant vers le vautour un canard tranquille, paterne et stupide. Il n'y eut qu'un cri ! l'imprudent palmipède allait être infailliblement dévoré — sans navets et sans olives. Déjà le bec du vautour plongeait dans ses plumes... mais, ô surprise ! ce n'était pas pour le mettre en pièces, c'était pour l'éplucher. Le vautour nettoyait le canard avec attendrissement, le canard piaillait au vautour avec enthousiasme, ils s'aimaient ! et, de ce jour, ils furent inséparables. Comme on s'en étonnait devant vous, mon ami, vous dites : — « Eh ! mais c'est l'alliance ordinaire et naturelle de la méchanceté et de la bêtise ! »

Il y a un petit groupe antique d'animaux, aujourd'hui popularisé par l'industrie du bronze, qui symbolise, en la complétant, la même idée : — Un serpent se dresse sur une tortue pour siffler et mordre ; mais un grand oiseau superbe, de sa griffe vigoureuse, étreint la tortue, et, de son bec d'acier, s'apprête à déchirer le serpent. Ici encore, la méchanceté et la

bêtise, mais domptées et vaincues cette fois par la pensée fière, libre, ailée !

C'est sur tous ces animaux, — et sur quelques autres, — que j'ai fait ce livre.

1853.

LES
TYRANS DE VILLAGE

I

Où l'on essaie de faire un portrait au moyen d'un paysage.

Aimez-vous les moulins à vent? Quant à moi, je déclare que j'en raffole. Comme le poëte, « j'eus toujours de l'amour pour les choses ailées. » Ces grandes machines laborieuses, qui adressent de loin aux passants des signes pleins d'extravagance et de bonne grâce, sont réellement la vie et la joie des paysages. Parfois le mouvement et la gaieté manqueraient tout à fait aux lignes mornes des campagnes, sans ces rus-

tiques télégraphes qui, totalement étrangers à la politique, servent à tous et ne mentent à personne. Bons et spirituels moulins! ils font de la vraie poésie utilitaire, ceux-là, mais sans le vouloir et sans le savoir. Ils nous édifient par leur sage exemple, et, l'aile tournée à la brise céleste, les pieds plongés dans le sol nourricier, ils nous disent avec leur tic-tac : « Imitez-moi, et, pour fortifier et réjouir les hommes, sachez, selon le vent que Dieu vous envoie, moudre le blé que la terre vous donne. »

Mais — don Quichotte faisait de la chevalerie contre les moulins de son temps, — tâchons de ne pas faire de la philosophie contre ceux du nôtre.

Nous avions seulement besoin de préparer un peu, par cet hymne aux moulins, l'exclamation d'un fantasque voyageur que nous tenions à ne compromettre dans l'esprit de personne.

— Un moulin! deux moulins!! trois moulins!!! s'écria ce jeune enthousiaste. Je descends ici. Faites arrêter, conducteur! Holà! ho!

Ces cris, appels et onomatopées partaient de l'impériale de la dure et lourde diligence qui faisait encore, au mois de septembre 1852, le service d'Angers à... disons à Bellevue; car, si nous ne laissions une

sorte d'incognito à la charmante petite ville, ce très-réel et très-actuel récit pourrait bien fâcher quelques-uns des dignes habitants de ce chef-lieu de canton. Mais Bellevue est pour les villes, bourgs et villages un nom anonyme ; il y a en France deux cents Bellevues.

— Tiens ! dit le conducteur au voyageur lyrique, je croyais que vous alliez à Bellevue même.

— A Bellevue, en effet.

— Eh bien ! monsieur, nous n'y serons que dans une demi-heure.

— Oui, mais j'ai à parler à ces moulins. Je ferai à pied le reste de la route.

— Ohé ! Petit-Jean ! halte, mon vieux ! Mais vous allez vous fatiguer, monsieur !

— Le fat ! il s'imagine qu'on se repose dans sa boîte ! Je me délasserai en marchant. Gardez mon sac de nuit, j'irai le reprendre au bureau. Passez-moi seulement le carton à dessins qui est sous le banc. Là ! merci ! — Bon voyage ! — La belle campagne ! les jolis moulins !

— Tu vois ce monsieur, Petit-Jean ? dit le conducteur au postillon, quand la diligence, après avoir déposé son impatient voyageur sur la route, s'ébranla douairièrement de nouveau ; — je parie un litre,

Petit-Jean, que ce monsieur est un auteur, un peintre ou un comédien.

Petit-Jean perdit là, en ne répondant pas, une belle occasion de gagner un litre; car l'amateur des moulins n'était ni comédien, ni peintre, ni auteur. Il était architecte.

Est-ce en cette qualité qu'il avait été attiré tout d'abord par ce paysage, qui, pour un homme blasé sur les moellons, avait le mérite énorme de n'offrir à la vue, en fait d'édifices, constructions et bâtiments, que trois moulins débridés dans l'exercice de leurs fonctions? Mais non, cette campagne paisible devait avoir, outre les pierres de taille absentes, quelque charme présent; sans quoi, le voyageur ne serait pas resté si longtemps appuyé contre un orme de la route, et la tête penchée sur l'épaule, tout ravi dans sa contemplation.

La perspective était pourtant peu grandiose. En face, à deux portées de fusil, un petit bois; sur la lisière de ce bois une jeune fille en robe rouge faisant paître des vaches en robe rousse; à droite, l'amusante marqueterie des champs, variée d'arabesques de verdure et d'or; à gauche, la pente inclinée où, parmi les vignes, se démenaient les trois moulins. Sur tout cela, un ciel bleu

pâle d'où tombait une tiède atmosphère et que traversaient lentement quelques nuages floconneux, écrans argentés du soleil. Rien de plus : un tableau gris, fin et doux ; un Bonnington du musée du bon Dieu.

Alors il fallait qu'entre cette nature et son âme le voyageur eût senti comme un rapport intime, comme une secrète affinité. Bien souvent l'âme humaine et la nature divine s'expliquent et se complètent ainsi l'une par l'autre. Qui ne s'est dit, dans ses voyages ou dans ses promenades, comparant ce qu'il voyait à ce qu'il ressentait : « Voilà un horizon qui ressemble à mon rêve ! — ce paysage est frère de ma mélancolie ! » — Or, pour le moment, il y avait sans doute harmonie entre ce que les pensées du jeune homme regardaient au dedans de lui et ce que ses yeux regardaient au dehors. Apparemment, son cœur était sans amour comme ce ciel était sans soleil. Il avait plu l'avant-veille, il avait récemment pleuré. Le temps vague, mou, incertain, vacillait entre l'ondée et l'azur ; le voyageur endolori, impressionnable, nerveux se sentait aussi prêt à s'irriter qu'à s'attendrir. Toutefois, à cause de l'été, ce qui dominait encore dans la campagne, c'était le vert et le bleu ; et, à cause de sa jeunesse, ce qui dominait encore dans l'homme, c'était l'espérance et l'en-

thousiasme. Aussi l'homme, par une sorte de mystérieuse sympathie, avait aimé la campagne, — et pourquoi ne dirions-nous pas que la campagne avait aimé l'homme? Il n'y a que les insensibles qui jugent la nature insensible; la vérité est qu'elle apparaît aujourd'hui railleuse, demain sévère, consolante le plus souvent, mais indifférente, jamais!

Cependant, au bout de quelques minutes, le rêveur tressaillit tout à coup et jeta autour de lui un coup d'œil inquiet : il s'assurait qu'il n'avait pu être observé de personne; symptôme significatif, où se trahissait le Parisien tremblant d'être surpris en flagrant délit de bergerie! Mais il n'y avait là pour se moquer de lui que les arbres et les vignes, fort supérieurs à ces misères. Il se prit à rire, de lui-même peut-être et de sa crainte; puis, déjà lassé de son inaction, il se mit à marcher le long de la route, dans la direction des moulins.

Après avoir fait une centaine de pas, il rencontra un sentier bordé de haies qui semblait devoir y conduire; il s'y engagea délibérément, et, en moins de cinq minutes, arriva, en effet, devant le plus proche des enfants d'Éole et de Cérès, comme a dû dire l'abbé Delille.

Ce moulin était aussi charmant de près que de loin et situé le plus pittoresquement du monde. Ses grandes ailes dégingandées exigeaient un espace vide autour de lui; mais, à côté, verdissait et fleurissait un carré cultivé qui paraissait en dépendre, mêlant l'agréable à l'utile, les roses aux laitues, les œillets aux pommiers, et des échalas de pois ramés à un berceau de chèvre-feuille.

Au moment où le voyageur s'approchait, le moulin ralentit son mouvement comme quelqu'un qui réfléchit en agissant, et puis s'arrêta tout à fait.

— Oh! que je ne vous gêne donc pas! lui dit à haute voix l'arrivant.

Mais l'idée du moulin était de se reposer, et il ne bougea plus.

Alors le voyageur qui avait été attiré comme malgré lui en ce lieu, considéra attentivement les alentours, auxquels il trouvait quelque chose de particulier et de *déjà vu*. Il imaginait vaguement que là s'était passée ou devait se passer quelque scène importante de sa vie. Saisi tout à coup d'un invincible désir, il s'assit sans façon sur le banc de bois du berceau, ouvrit son carton, tailla ses trois crayons, blanc, rouge et noir, et

commença à prendre un croquis du moulin immobile et du site environnant.

Il travaillait avec amour; l'esquisse avançait, et, pour un homme habitué seulement à laver des plans et à tracer des lignes, il l'avait encore animée d'une couleur assez vive. Toutefois, il y regrettait lui-même quelques personnages, et il allait se résoudre à en supposer un ou deux de fantaisie, quand, sur le haut de l'échelle du moulin, apparut à souhait un être singulier.

C'était une longue figure blanche, avec une veste blanche, un pantalon blanc, un bonnet blanc, des mains blanches, un visage blanc, des dents blanches et une pipe blanche. Ce spectre unicolore descendit d'un pas lent et roide l'escalier et se posa au bas, grave et taciturne, envoyant de temps en temps dans l'air une bouffée de blanche fumée. Sans son bonnet de coton, il eût ressemblé à Pierrot; sans sa pipe, on eût pu le prendre pour la statue du Commandeur.

Mais le sceptique paysagiste ne se laissa aller à aucune terreur superstitieuse et conjectura purement et simplement qu'il avait devant les yeux le meunier du moulin. Ce qui était la vérité.

Il souleva, en l'apercevant, sa casquette de voyage. Le farinier porta la main à son bonnet ; puis, cette silencieuse politesse échangée, l'un se remit à fumer et l'autre à dessiner.

Avons-nous besoin d'ajouter qu'il dessinait le fantôme *d'une entière blancheur* que le hasard venait de lui donner pour modèle et qui avait réellement l'air de poser exprès pour lui dans l'attitude béate et tranquille de la digestion ? C'était un tout jeune homme, ce fantôme : une moustache naissante ombrageait à peine sa lèvre ; mais il était grand, vigoureux et bien découplé avec son air de pétrification.

En quelques traits rapides le dessinateur eut croqué son homme. Cela fait, à plusieurs reprises, il releva les yeux sur le moulin, puis les ramena sur son papier, ajouta çà et là quelques touches, pencha la tête à droite, la pencha à gauche, cligna les paupières, fit claquer sa langue, éloigna et rapprocha son carton, se livra en un mot à tous les manéges coquets d'un artiste qui désire piquer la curiosité d'un Philistin. Le meunier resta immobile comme sa mécanique.

— Ce jeune maroufle est peu communicatif ! pensa le voyageur. Je voudrais pourtant bien qu'il m'offrît ou me vendît quelque chose à manger ; mon estomac

commence à s'ennuyer aussi. Essayons de monter l'imagination de ce grand Gilles.

— Voilà un temps assez agréable, monsieur ! dit-il à voix haute.

Le jeune meunier regarda le ciel, éleva dans l'air une vaste main et secoua la tête avec une grimace dédaigneuse, comme pour dire :

— Agréable ? peuh ! le vent est bien plat !

Mais il ne prononça pas une syllabe.

— Monsieur, continua le voyageur, vous excuserez, j'espère, la liberté que j'ai prise de dessiner votre ravissant moulin.

Le mimique meunier sourit largement et répondit, mais par le seul mouvement des épaules et de l'avant-bras :

— Qu'est-ce que vous voulez que cela me fasse ?

— Serait-il muet? se demanda le voyageur. Il faut absolument s'en assurer.

Et de la forme affirmative passant à l'interrogative, il reprit brusquement :

— Pardon ! quelle heure peut-il bien être, monsieur, s'il vous plaît?

Le somnolent meunier ouvrit enfin sa grande bouche et dit :

— Une heure.

— Il parle! oh! qu'il est intéressant! pensa le voyageur.

— Une heure! répéta-t-il tout haut; je ne m'étonne plus si j'ai faim. Depuis hier soir, mon cher monsieur, je n'ai pris qu'une tasse de café ce matin à Angers. Et sans pain encore!

— Ah! dit le meunier.

— De sorte que, vous concevez, je me sens talonné par un appétit féroce.

— Ah!

— Est-ce que vous seriez assez aimable, mon brave monsieur, pour m'indiquer une auberge aux environs?

— A Bellevue.

— A Bellevue seulement! Oh! c'est bien loin! Près d'une lieue, je crois?

— Oui.

— Miséricorde! Je tomberais d'inanition sur la route. Mais il doit y avoir quelque endroit un peu plus proche, où je trouverais à casser une croûte et à boire un coup?

— Non.

— Je n'ai pas besoin, vous entendez, que ce soit

précisément une auberge. Je ne suis pas difficile, allez !

Silence de l'indifférent meunier.

— Je ne suis pas difficile du tout. Mais, j'y pense, vous même, mon cher monsieur, — pardonnez l'indiscrétion d'un affamé, — vous auriez peut-être bien à me céder de quoi faire une omelette, hein ?

— Non.

— Un peu de fromage, alors ?

— Non.

— Des fruits, au moins ?

Signe négatif du meunier.

— Du lait ? Ah ! du bon vrai lait ?

Deuxième signe négatif.

— Mais du pain ? vous avez du pain au moulin, que diable !

Troisième signe négatif.

— Je n'ai pas besoin, reprit le voyageur avec quelque sécheresse, de dire plus clairement que vous me vendriez ce pain que je vous demande.

— Oh ! je ne suis pas assez pauvre pour ça ! dit le meunier.

— Très-bien ! Alors, bah ! donnez-le-moi, ce pain hospitalier.

— Oh! oui-da, vous êtes trop riche!

— Mais sacrebleu! riche ou non, je meurs de faim! s'écria le voyageur avec désespoir.

Dans le même instant, il vit luire sur la face pleine lune du meunier quelque chose qui ressemblait à une expression joyeuse, et il entendit à quelques pas derrière lui partir la fusée d'un éclat de rire, mais d'un éclat de rire si frais, si jeune, si musical, si franc et si bon, qu'il devait en être et en fut beaucoup plus charmé qu'offensé.

Ce malicieux et bienveillant éclat de rire s'expliqua, en effet, à lui sous la forme d'une délicieuse jeune fille. Au-dessus d'un buisson fleuri, et encadré par un chapeau de paille, le joli visage lui apparut encore épanoui par cette jolie gaieté. La rieuse était prise en flagrant délit.

Toute rougissante, elle s'efforça du moins de reprendre son sérieux; mais, par malheur, le grand farinier s'avançait dans le moment d'un air de satisfaction et de stupéfaction si gauche, en disant : — Eh bien! qu'est-ce que c'est? qu'est-ce que c'est? — que de nouveau le fou rire de la jeune fille prit sa volée; mais cette fois le voyageur, gagné par la contagion, justifia son hilarité en la partageant. Et voi-

là, j'espère, une connaissance gaiement commencée!

Cependant, elle et lui, tout en riant, se regardaient, et, en se regardant, cessèrent peu à peu de rire.

Dès ce premier coup d'œil, ils ne durent pas trop se déplaire l'un à l'autre : — lui, de moyenne taille, mais ferme avec son apparence délicate; la bouche un peu railleuse sous sa fine moustache noire, mais l'œil vif, doux et hardi sous son front large et ouvert; pâle, maigre et fatigué, mais plein d'ardeur, d'esprit et de vie. O postérité, voilà comment était fait un chercheur d'art au dix-neuvième siècle! Elle, blonde aux yeux bruns, avec un teint couleur de rose de buisson, pas bien grande mais svelte à ravir, petits pieds et petites mains, la mine vive et résolue, gaieté et pureté, blancheur et fraîcheur. O humanité, voilà de quoi se compose une jolie fille dans tous les temps!

Au respectueux salut du jeune homme elle répondit par une gracieuse révérence.

— Qu'est-ce qu'il y a? qu'est-ce qu'il y a donc? répétait le meunier, qui avait l'ébahissement tenace.

— Il y a, Jacques, répondit la jolie fille, que si tu voyais ton air ahuri dans ton miroir à barbe, tu te rirais toi-même au nez. Et, tout à l'heure, il y avait les drôles de réponses que tu faisais à monsieur. Ah!

c'est comme ça que tu entends l'hospitalité, toi! Moi qui venais te demander à déjeuner !

— Oh! vous, c'est différent, ma marraine.

— Tu as donc du pain?

— Parbleu !

— Et du lait?

— Aussi.

— Et des œufs?

— Tout de même.

— Mais si j'invitais quelqu'un à déjeuner avec moi?

— Ma marraine, il y en aurait pour deux.

— Et si, pour réparer ta maladresse, c'était monsieur que j'invitais?

— Monsieur serait le bien-venu, ma marraine.

— Tiens! tiens! tiens! se dit le voyageur enchanté. Mais, mademoiselle, reprit-il à haute voix, je n'ai pas le bonheur d'être connu de vous. Je suis étranger.

— Eh! monsieur, c'est bien comme étranger et comme étranger affamé, que je vous invite. Je ne veux pas que vous emportiez une si mauvaise opinion des gens et des vivres de notre pays.

Un regard quelque peu moqueur errait toujours dans les yeux brillants de la jeune fille. Elle promenait sur

ses lèvres entr'ouvertes sa petite langue fine et rose ; — ce que le voyageur prit encore pour une expression de raillerie et ce qui réellement n'était chez elle qu'une charmante vilaine habitude.

— Est-ce que la campagnarde, si toutefois c'est une campagnarde, se burlerait du Parisien? pensa-t-il.

Il se composa un air moitié digne, moitié enjoué.

— Il convient pourtant, mademoiselle, que vous sachiez au moins qui je suis. A défaut d'ami commun, permettez-moi de vous présenter moi-même M. Michel D***, architecte de Paris.

— Alors je vous présente mademoiselle Jacqueline Loyseau, habitante de Bellevue.

— Propriétaire de ce moulin et des deux autres que vous voyez là-bas, ajouta le farinier, qui s'était approché.

— Allons! reprit la jeune fille, noms et qualités, je crois, monsieur, que nous savons à présent l'un de l'autre tout ce qu'il faut pour que vous acceptiez sans cérémonie mon offre comme je vous la fais.

— De grand cœur! dit Michel.

— Très-bien! Le temps est doux, voulez-vous déjeuner en plein air sous ce berceau? C'est plus gai. Seulement, qu'as-tu à nous donner, Jacques? J'apporte

dans mon panier du chasselas et des pêches de mon jardin; mais il faudrait pour monsieur quelque chose de moins champêtre.

— Non pas! non pas! dit Michel. Comment! du raisin, des pêches, ce bon air, cette gracieuse compagnie! mais qu'est-ce qu'on peut désirer de plus?

— Allons, Jacques, reprit Jacqueline, monsieur est, tu le vois, aussi frugal que poli. Tu vas le servir assez mal; sers-le vite au moins, mon cher filleul.

— Ce sera fait dans deux minutes, marraine.

Le grand meunier disparut prestement dans le moulin. Jacqueline se débarrassa de son chapeau et de son châle et vint s'asseoir sous le berceau en face de Michel de plus en plus ravi de ces gentilles manières et de cette franche humeur.

II

De quoi ont faim et soif, après avoir bu et mangé, ces insatiables lèvres humaines.

Michel et Jacqueline se regardaient à la dérobée, pensifs et — pourquoi ne pas le dire? — un peu curieux l'un de l'autre. Elle reprit la première :

— Vous dessiniez, monsieur? Est-ce que vous dessiniez le moulin?

— Mon Dieu, oui! mais j'ai fini : je travaillais depuis plus d'une heure.

— Et peut-on voir votre dessin?

— Sans doute, mademoiselle. Le voici.

— Oh! comme c'est ça! s'écria-t-elle avec une satisfaction naïve. Quelle image ressemblante! Tout y est : les grandes ailes, la toiture, l'échelle et le paysage aussi. C'est Jacques qui fume là sa pipe. Il est drôle! Vous vous servez donc de crayons de couleur? Comme c'est gai et proprement fait! Est-il possible, monsieur, que vous n'ayez mis qu'une heure à tout cet ouvrage-là?

— Enfin! pensa Michel, voilà le bout de la langue de la provinciale qui passe! — Justement, la petite langue vermeille se démenait entre les lèvres roses.

Michel, qui avait eu peur un moment d'être la dupe de quelque fée de Paris déguisée, se sentit rassuré et offrit galamment son esquisse à Jacqueline.

— Non, je craindrais de vous en priver, dit-elle.

— Ah! c'est vous maintenant qui faites des cérémonies!

— Mais pas du tout, j'accepte alors. Tant pis pour vous, tant mieux pour moi! Je ferai encadrer votre dessin, monsieur, je le clouerai dans ma chambre, et, comme cela, j'aurai toujours sous les yeux mon moulin et mon filleul.

— Votre filleul! votre filleul!... Pardon! chaque

fois que vous appelez ce jeune géant joufflu votre filleul, — ou qu'il vous appelle sa marraine, — vous ne vous apercevez pas que je fais un soubresaut d'incrédulité? Ce n'est guère vraisemblable que vous ayez tenu ce gaillard-là sur les fonts de baptême.

— C'est pourtant vrai! Quel âge me donnez-vous donc?

— Flatterie à part, si je vous regarde, je dirai seize ans, et, si je raisonne, dix-huit.

— Eh bien! je vais sur vingt-deux ans, monsieur. Je suis très-majeure, voyez-vous!

— *O sancta simplicitas!* se dit Michel deux fois étonné: ce n'est décidément pas une Parisienne. — Votre acte de naissance doit mentir, reprit-il.

— Non, il ne ment pas! J'ai bien vingt et un ans passés; Jacques, l'aîné de mes filleuls, en a dix-neuf, et ses deux cadets, Jacquot et Jacquinet, qui sont jumeaux, vont en avoir dix-huit.

— Que de Jacques!

— Oui, n'est-ce pas? Il faut que vous sachiez que ces trois moulins qui tournent sur la colline, mon brave père les faisait tourner quand il vivait. Mon père, monsieur, ajouta Jacqueline émue, m'a laissée orpheline il y a trois ans; ma pauvre mère était morte en

me mettant au monde. Mon père, déjà grisonnant et fatigué, avait été obligé de prendre un second, qui était marié et qui, en moins de deux ans, eut trois fils. La petite fille du patron, quand elle eut sept ans, fut de droit la marraine des trois gars. Mais n'ayant d'autre nom que Jacqueline, elle ne put les nommer que Jacques. Alors, pour les distinguer dans le pays, on les appelle comme je vous ai dit. Aujourd'hui Jacques, Jacquot et Jacquinet sont orphelins comme moi, et nous menons les moulins à nous quatre. Ils font la besogne et je tiens les comptes. Les noms des meuniers ont fini par désigner les moulins. On dit à Bellevue : « Je vais du côté de Jacques. — Jacquot est en réparation. — Jacquinet tourne l'aile à l'ouest, il pleuvra demain. » Et moi, je suis, pour vous servir, la meunière des trois moulins, et la marraine des trois meuniers.

— A preuve, reprit Jacques reparaissant, qu'on chante dans le pays une chanson qui dit :

La meunière Jacqueline,
Plus blanche que sa farine...

Et ce n'est pas peu dire, da ! continua le meunier

en montrant orgueilleusement à Michel le pain éclatant de blancheur qu'il apportait. Monsieur, voilà toujours du pain, du beurre, des couteaux et des assiettes. Je m'en vas à présent vous quérir du cidre et des verres, et vous envoyer par Jeannot, le garçon, une omelette qu'il est en train de vous lever.

— Bien, cela! dit Jacqueline. Seulement, tu n'enverras pas Jeannot; tu viendras toi-même, Jacques, car j'ai à te gronder.

— A me gronder! Ah! Jésus! Et pourquoi me gronder, ma marraine?

— Allons! tu le devines bien, le pourquoi. Va, va et reviens chercher ta semonce.

Jacques s'en retourna l'oreille basse et l'air penaud, et Jacqueline se mit, en chantonnant, à disposer le couvert rustique sur la table de bois du berceau. Michel suivait de l'œil tous ses gracieux et légers mouvements, et se disait: — Qu'elle est donc gentille! Ai-je une chance! Oh! mais elle doit avoir un amoureux — pour le moins!

— Il y a longtemps que vous habitez Bellevue, mademoiselle? lui demanda-t-il.

— J'y suis née, monsieur.

— Bon! vous pourrez alors me donner quelques

renseignements dont j'ai besoin. Vous ne savez pas ce que je viens faire ici?

— Si fait bien, je m'en doute. Vous êtes ce grand architecte qu'on attend de Paris pour rebâtir notre pauvre mairie qui est si délabrée.

— Oui et non. Ce « grand architecte » auquel votre préfet et votre maire s'étaient adressés, parce qu'il est natif d'Angers, se trouve pour l'heure surchargé de besogne. Il a été autrefois mon maître; il est aujourd'hui mon ami. Il m'a offert de le remplacer ici. Or, je m'ennuyais un peu à Paris, vu qu'en ce moment Paris s'ennuie beaucoup. J'ai saisi avec empressement l'occasion de venir voir des choses plus gaies et respirer un air plus pur, et me voici. Mais acceptera-t-on le lieutenant à la place du capitaine? c'est la question. Qu'est-ce que dira monsieur le maire? Ne vais-je pas déplaire à messieurs les adjoints? Que pensera de moi le conseil municipal?

— Oh! le conseil, c'est M. Fabert, le maire, qui le conduit.

— C'est donc le maire qu'il faudrait capter?

— Oui, mais il y a quelqu'un qui conduit le maire.

— Diable! sa femme peut-être?

— Non, M. Louis Firmin.

— Ah! ah! Qu'est-ce que c'est que M. Louis Firmin?

— M. Louis Firmin est le secrétaire de la mairie.

— Jeune? vieux? bon? mauvais? bête? intelligent? Que représente ledit Firmin?

— Eh! mais, monsieur, reprit Jacqueline avec quelque vivacité, M. Firmin a vingt-cinq ans; c'est un jeune homme très-excellent et très-capable, qui soutient sa vieille mère et qui mène toutes les affaires du pays.

— Excusez-moi, dit Michel refroidi par cette chaleur, je ne connaissais pas M. Firmin. Vous semblez, vous, mademoiselle, le connaître particulièrement?

— Louis est mon cousin germain et mon ami d'enfance, monsieur.

Jacqueline devint rouge comme les pêches qu'elle était en train d'arranger sur l'assiette.

— Allons! dit Michel plus doucement, je vois que vous pourrez me recommander à M. Louis, et je suis sûr qu'il obéira aveuglément à la recommandation.

— Eh bien! c'est le contraire, reprit Jacqueline en hochant la tête; je ne peux pas vous recommander à M. Firmin, et je vous serai même obligée de ne pas lui dire que vous m'avez vue, et de ne pas prononcer mon nom devant lui.

— Comment? Quel est donc ce mystère?

Le visage de Jacqueline hésita entre la mélancolie et l'enjouement comme un ciel de printemps entre la giboulée et le rayon. Le rayon l'emporta.

— Ah! voilà! dit-elle en riant. Ma vie, monsieur, est pleine de secrets impénétrables, et je vous engage à vous méfier d'une personne si ténébreuse et si extraordinaire.

— Vous êtes gaie, mademoiselle!

— N'est-ce pas, monsieur?

Mais Michel s'y connaissait trop bien pour ne pas pressentir un chagrin réel sur cette joie feinte. Seulement, Jacqueline avait la douleur gaie et la peine gracieuse, et elle se plaisait à abriter son cœur derrière son esprit et à jeter sur sa souffrance la plaisanterie comme un voile; elle était de ces âmes délicates et fières qui, frappées, ne veulent éclater qu'en saillies comme les pierres tendres et résistantes en étincelles : le sourire n'est souvent que la pudeur des larmes.

Et Michel pensait :

— Elle souffre et elle sourit, elle rougit et elle se tait. Allons! elle aime ce Firmin! C'était prévu. N'importe! je voudrais en être sûr. Pourquoi? je n'en sais

rien. Mais ce petit roman en plein air commençait à m'intéresser.

— Voilà l'omelette et le cidre, dit Jacques rapportant, triomphant et craintif, un plat et une bouteille.

— Buvez et mangez, monsieur le voyageur, reprit Jacqueline. Voulez-vous que je vous serve?

— Mais vous, mademoiselle?

— Oh! moi j'ai déjeuné, je mordrai seulement dans une pêche tout à l'heure. Qu'est-ce que cette petite omelette pour un appétit de sept lieues?

Michel fit un geste héroïque et attaqua l'omelette avec intrépidité.

— Eh bien, Jacques, où t'en vas-tu? dit Jacqueline. Tu oublies que nous avons un compte à régler ensemble, mon cher filleul.

— Le compte du moulin du mois d'août? oui, ma marraine. Il est tout prêt.

— Non, non, pas celui-là, Jacques; celui de dimanche dernier.

— Ah! je vois bien ce que c'est. Mon imbécile de Jacquot aura touché un mot à Manon, la bonne de ma marraine, et ma marraine s'est grossi énormément mon tort. J'aime mieux tout lui dire.

— Voyons, parle.

— C'était donc dimanche, à la brune, ma marraine. Nous traversions le Cours, Jacquot, Jacquinet et moi. Nous allions aux Acacias, où il y avait danse. Marchant tous trois au pas, de front, bras dessus bras dessous, nous arrivons au tourniquet de l'entrée, vous savez, ma marraine? là où le passage est si étroit entre deux murs. A notre rencontre nous voyons s'avancer, qui? votre grand Louspillac avec son gros Beautrubin. Nous voilà tout saisis et interloqués, je ne sais pas pourquoi, ma parole d'honneur! Et, — je vous jure, ma marraine, que c'était sans intention! — mais le fait est que nous restons là, fixes, droits et à pic. Je suis assez carré, les petits ne sont pas mignons, nous barrions roide toute la ruelle. Les deux autres approchent, le Beautrubin gonflant ses joues, le Louspillac fronçant ses sourcils. Et le Louspillac dit : « Eh bien! mes jeunes drôles? eh bien?» — Il a dit : « Drôles! » ma marraine. Mais comme, dans la minute, Jacquot s'était détaché de mon bras, moi, je me recule machinalement. Pour lors, M. Louspillac dit : « A la bonne heure! » M. Beautrubin répète : « A la bonne heure! » Et ils passent tous les deux d'un air d'Artaban, le marsouin après le requin. Mais ils n'ont pas fait dix pas que moi je me réveille dans

mon bon sens et je dis aux deux jumeaux : Ah çà ! nous sommes trois capons ! il nous a appelés drôles ! c'est l'occasion de leur flanquer une horrible trépignée !

— Malheureux ! s'écria Jacqueline qui s'était levée toute tremblante.

Michel s'arrêta, la fourchette en l'air, et regarda très-intrigué.

— Vous vouliez donc vous faire tuer ? continua Jacqueline baissant la voix.

— Ah ! ma marraine, excusez ! répartit Jacques. On dit que M. Louspillac est bien fort à l'épée, au sabre, au pistolet, au canon, à toute arme ! Mais est-il aussi fort que moi... aux poings ? C'est ce que je me suis par plus d'une fois demandé.

Et Jacques laissa errer un regard de complaisance sur les magnifiques battoirs que la nature lui avait donnés pour mains. Il reprit :

— Je dis donc aux cadets : « Tombons dessus ! — Tombons dessus ! » me répond Jacquinet. Nous prenons notre élan ; mais Jacquot se jette en travers : « Halte ! » dit-il, « nous déplairions à ma marraine. — Bah ! qui peut savoir ? » dis-je. Mais mon Jacquinet canait déjà. Moi j'allais toujours. Ils me prennent à bras le corps et m'empêchent. Nous nous distri-

buons entre nous quelques taloches, et, quand je me dégage, nos deux piaffeurs avaient filé. Voilà la vérité pure, ma marraine. Ainsi, j'avoue l'idée, mais, enfin, j'ai manqué la chose. Faudra-t-il que j'aie encore la mortification d'être grondé, puisque je n'ai pas eu la satisfaction de dauber?

Michel fit de la tête un signe de haute approbation. Mais, Jacqueline, d'une voix émue :

— Jacques, écoutez-moi : je ne reviendrai pas sur ce qui s'est passé; seulement je vous défends, — vous entendez? — je vous défends de jamais, sous quelque prétexte que ce soit, attaquer ou provoquer M. Louspillac, et, si vous oubliez cet ordre, Jacques, sachez que je vous retire toute mon amitié.

— Oh! alors, ma marraine, on filera doux, quand même. Mais, pour m'encourager, dites-moi au moins que c'est vrai ce qu'on rapporte, et qu'au fond vous avez un faible pour M. Louspillac. J'en aurai un peu plus de cœur à être patient.

— Taisez-vous, Jacques! Je suis libre, n'est-ce pas? Je ne dois compte de mes actions et de mes sentiments à personne. Autrement dit, mon Dieu! je suis orpheline et seule au monde. Pour un motif ou pour un autre, Jacques, je t'interdis toute querelle avec

M. Louspillac; cela doit te suffire, il me semble. Va donc, et, je t'en prie, mon Jacques, ne me tourmente pas davantage.

Le grand meunier s'éloigna silencieux et triste.

Michel avait eu raison de son omelette, et observait toujours Jacqueline.

— Diable! diable! pensait-il, il y a certainement dans ces beaux yeux limpides de l'effroi; mais s'effraie-t-on *de* M. Louspillac ou *pour* M. Louspillac? Elle avait rougi au nom de Firmin; au nom de Louspillac elle a pâli. C'est plus grave. Et de deux. J'arrive bien tard!...

— Excusez-moi, monsieur! reprit Jacqueline forçant un peu son hospitalière gaieté, excusez-moi d'avoir rempli devant vous mes sévères devoirs et exercé ma grave protection de marraine. Mais que cette petite scène de famille ne vous empêche pas de déjeuner, au moins! Tenez, voilà de belles grappes. Je vais vous faire des beurrées.

— Vous êtes mille fois bonne, mademoiselle! dit Michel tout haut. — Et à lui-même : — ... J'arrive bien tard. Ah bah! qui sait? Quand il n'y avait que M. Firmin, c'était inquiétant; mais du moment que M. Louspillac en est aussi, il me semble que le troisième

larron peut se rassurer. L'amour, en sa qualité de dieu, doit se réjouir des nombres impairs, et, puisque ce n'est pas un, il aime peut-être mieux que ce soit trois. Est-elle ravissante ma petite meunière à me faire des tartines ! C'est la Charlotte de Gœthe, infiniment moins langoureuse et sans ses criards de frères. Qu'est-ce qu'ils diraient, au Cercle, s'ils pouvaient me voir, à travers la fumée de leurs cigarettes, en tête à tête avec cette jolie fille ? Voilà en somme une réjouissante idylle.

— Eh bien, monsieur, vous ne mangez plus ? dit Jacqueline.

— Ma faim est passée.

— Vous ne parlez plus ?

— Je vous regarde.

— Oui, mais vous ne regardez pas mon dessert. Oh ! il faut pourtant que vous goûtiez de mon chasselas.

Elle lui mit une grappe dans son assiette, et il la mangea machinalement grain à grain, mais en tenant toujours fixés sur Jacqueline des yeux de plus en plus enchantés. Un peu embarrassée, elle continua pour remplir ce silence :

— C'est que c'est une responsabilité pour moi, savez-vous, d'avoir la première à faire à un Parisien les

honneurs du pays, et à le lui présenter, pour ainsi dire. —Vous descendrez chez Sanas probablement. Ce n'est pas la meilleure auberge, c'est la seule. — Le père Sanas vous indiquera la maison de M. Firmin, à deux pas de chez lui. Mon cousin rentre de la mairie à quatre heures et dîne à cinq. En tout cas, vous trouverez sa mère, une noble et sainte femme. — Louis vous conduira sans doute ce soir même chez M. Fabert, le maire. Un savant, monsieur, prenez-y garde! Ils sont cinq ou six à Bellevue, — une société d'antiquaires! — qui vous diront en latin le nom de toutes les vieilles pierres du canton. — C'est égal! ce sont de dignes gens, et il ne faudra pas trop vous moquer d'eux s'ils ne sont pas tout à fait à la hauteur de Paris.

— Paris! vous me parlez toujours de Paris, mademoiselle! je me soucie bien de Paris! — s'écria Michel, dont décidément la raison partit comme un bouchon de vin de Champagne. — Paris!... c'est Bellevue qui est charmant! Ici on respire, on est bien, tout est beau, tout vous rit, et j'ai tout de suite aimé tout: cette campagne pâlotte, ce gentil moulin, ce grand bon enfant de Jacques! L'omelette était pleine de délicatesse! le cidre m'a grisé! ce berceau de chèvrefeuille embaume! Et vous, mademoiselle Jacqueline, qu'est-ce

que je dirai donc de vous qui êtes si accueillante, si franche, si gaie, et, — la vérité avant tout! — si jolie!

— Est-ce que vous n'aimez pas les pêches, monsieur? interrompit Jacqueline.

— Puisque je vous avoue que j'aime tout!

— Eh bien! prenez-en une, alors.

— Oui, mais vous avez promis de la partager avec moi.

— Pardon! j'en mangerai bien une tout entière.

— Pourquoi pas deux moitiés plutôt?

— Non, je suis égoïste. Tenez, voici la plus belle.

— Par exemple! elle est pour vous, celle-là.

— Pour vous! pour vous! Oh! je suis entêtée!...

Une lutte amicale s'engagea. Jacqueline voulut en riant poser la pêche sur l'assiette de Michel. Il éloigna son assiette. Elle étendit le bras et se pencha devant lui pour l'atteindre...

Hélas! hélas! en voyant si près d'un baiser ce cou blanc, fin, jeune, velouté, charmant, Michel ébloui ne se maîtrisa plus. Il y jeta ses lèvres.

O changement à vue du cœur! Jacqueline se redressa rouge, puis pâle, effarée, palpitante, et le regarda... Dieu! que de sentiments à la fois peuvent jaillir d'un

regard ! Surprise, pudeur, dignité, douleur, courroux, elle exprima tout dans un seul éclair. La jolie fille rieuse se transfigura tout à coup, et fut une vierge belle et fière.

Michel, debout, interdit, s'écria :

— Oh ! pardonnez-moi !

Elle se remit un peu et dit avec effort et d'une voix altérée :

— Je ne vous en veux pas, monsieur... Je n'accuse que moi... J'ai sans doute été trop légère, trop familière... Vous avez pu vous y méprendre.

Cette douceur chaste et simple, sans affectation et sans pruderie, pénétra Michel d'un remords plus profond que n'eussent fait tous les reproches. Il eut un cri sincère :

— Ah ! mademoiselle, je vous respecte ! Je... Oh ! qu'est-ce qu'il faut que je dise ou que je fasse pour que vous me pardonniez?

Mais elle ajouta avec un sourire triste :

— Encore une fois, c'est ma faute. Vous ne me connaissiez pas.

Elle avait repris son chapeau et son châle. Elle s'inclina légèrement, se dirigea d'un pas lent et ferme vers le moulin, monta l'escalier et disparut aux yeux de

Michel. Mais elle ne disparaissait pas si aisément des cœurs !

Michel resta quelques instants à regarder, tout atterré, cette porte close, ce moulin immobile, ces champs solitaires.

— Ah çà ! qu'est-ce que j'attends? se dit-il enfin. Évidemment, elle ne sortira que lorsque je serai parti. Il ne me manquerait plus que de pousser le bon goût jusqu'à la bloquer dans son moulin ! Allons ! il faut se résigner et battre en retraite, comme un vaincu que je suis.

Il poussa un soupir, se leva, rassembla ses crayons et ses feuilles et les jeta dans son carton en maugréant :

— Que le diable emporte ce Louspillac ! C'est lui qui m'a fait me fourvoyer si stupidement ! — O triple buse ! j'étais si bien là, auprès d'elle, — à écouter son babil et son rire, à admirer sa grâce, — à voir monter son cœur dans son regard céleste ; car elle a les yeux bruns, mais elle a le regard bleu ! — Qu'est-ce qu'il te fallait donc de plus, imbécile? Tu as effarouché cette jolie âme confiante qui ne demandait qu'à se laisser contempler, et, à présent, elle te déteste et te dédaigne, et elle a bien raison ! — A-t-elle raison, après tout ? Un baiser, on a beau dire, n'est pas aussi offen-

sant qu'un soufflet! — Ah! c'est égal, elle a raison! Tu t'es conduit, drôle, comme un troubadour trompeur et léger! comme un amoureux de M. Scribe qui dérobe des baisers aux belles! comme un écolier de rhétorique qui méprise les femmes! Ah! cuistre! goujat! animal! crétin! joli homme!

Il laissa sur la table le croquis du moulin, et enfin s'éloigna, non sans avoir donné un coup d'œil de regret à cette campagne sympathique.

— Oh! maintenant, se dit-il, j'ai gâté mon paysage! Mais je prendrai, pardieu! ma revanche!

III

Effet de mirage d'une petite ville sur un Parisien.

— Qu'y a-t-il, au fond, dans le cœur de Jacqueline? Aime-t-elle ce Louspillac? Aime-t-elle ce Louis Firmin? Que sera ce jeune bureaucrate municipal? Est-ce que décidément la « petite ville » va être très-amusante? Elle possède en tout et pour tout une seule auberge! diantre! quelque taudis!

Ces réflexions, mélange de dépit et de curiosité, amenèrent Michel aux premières maisons de Bellevue.

En moins de trois heures, son beau fixe avait légèrement tourné au variable. L'enthousiaste du matin était le sceptique de l'après-midi. Entre son admiration et son ironie il y avait sa bévue. Est-ce que le mépris d'autrui serait fait en général du mécontentement de soi-même?

— Voyons d'abord leur auberge unique! se disait notre voyageur avec amertume.

Mais elle était bien avenante, la vieille auberge de maître Sanas! — à porche, avec banc de pierre et montoir, — située avantageusement à l'entrée du bourg sur la place du Quinconce, — se jetant tout d'abord *in medias res*, selon le précepte d'Horace, c'est-à-dire ayant pour vestibule son immense cuisine odorante et appétissante, — enfin gaiement désignée aux passants par l'enseigne d'un lion doré, qu'expliquait cette facétieuse inscription : AU LIT ON DORT.

Michel ne daigna pourtant pas sourire; il haussa les épaules et traversa d'un air maussade l'homérique rôtisserie. On lui choisit une chambre bien boisée, bien close, bien claire, ouverte par une fenêtre sur la place et par une autre sur des jardins. Il demanda à parler à l'hôtelier en personne, et aussitôt accourut le bonhomme Sanas, aubergiste classique, son tablier

blanc relevé à la ceinture et son bonnet de coton entre les doigts.

— Monsieur, lui dit Michel, je passerai peut-être plusieurs jours dans votre pays et dans votre auberge. Comme je déteste les mystères et les commentaires, voici qui je suis et ce que je viens faire ici.

Il se nomma et expliqua brièvement le but de son voyage. Ses façons supérieures et dédaigneuses parurent imposer beaucoup au bon Sanas. Michel s'en aperçut et en fut assez humilié; car enfin il était le contraire d'un sot, quand il ne boudait pas son esprit. Il se souvint à temps qu'il tenait beaucoup à s'éclairer, mais nullement à éblouir, et, abusant immédiatement du droit des voyageurs d'interroger les aubergistes :

— Maintenant, monsieur Sanas, continua-t-il plus simplement, j'aurais à mon tour quelques renseignements à vous demander. Vous connaissez M. Louis Firmin, sans doute?

— Oui, monsieur : c'est le bras droit de M. le maire; un jeune homme plein de moyens, et qui aurait pu briller même à Paris! Mais il a voulu rester près de sa vieille mère.

— Et un peu aussi près de sa jeune cousine?

— Mademoiselle Jacqueline Loyseau? Ah! peut-être bien! Ah! on a dit à monsieur?...

— Oui, l'on m'a dit. — Vous avez encore ici un M. Louspillac?

— Oh! certainement, monsieur! fit le père Sanas en roulant des yeux inquiets.

— Eh bien! qu'est-ce que ce M. Louspillac? que fait-il? de quoi vit-il?

— Mais, monsieur, M. Louspillac est l'ami de M. Beautrubin.

— Ah! Et qu'est-ce que M. Beautrubin? Je vous en prie, ne me dites pas que c'est l'ami de M. Louspillac!

— M. Beautrubin, monsieur? c'est un ancien négociant de Paris, qui est aujourd'hui bourgeois, propriétaire, le plus fort propriétaire du pays après M. Fabert, le maire.

En ce moment, on entendit au dehors le bruit assez rapproché de plusieurs coups de pistolet.

— Et tenez, monsieur, vous entendez ces messieurs d'ici!

— Comment! ces coups de pistolet, c'est M. Louspillac, c'est M. Beautrubin?

L'hôtelier fit solennellement de la tête un signe affirmatif, et, baissant mystérieusement la voix :

— C'est toujours comme ça à trois heures et demie quand il ne pleut pas. Ils s'exercent, monsieur! Le jardin de M. Beautrubin est mitoyen de l'hôtel. Ils ont arrangé un tir dans leur allée de tilleuls. On dit qu'ils ne manquent jamais le petit rond noir de la cible. A des trente et quarante pas! — Et le matin, il faut les entendre s'escrimer à l'épée : Aoh! aoh! une! deux! aoh! — Monsieur, vous êtes de Paris, et je me suis laissé conter qu'à Paris on est merveilleux sur ces articles-là ; mais, voyez-vous, M. Louspillac ou même M. Beautrubin, qui n'est que son élève, en remontrerait, à n'importe quelle arme, à tous les Parisiens. C'est comme j'ai l'honneur de vous le dire! — Et, là, de vous à moi, sans vous offenser, puisque vous n'êtes pas du pays, je vous assure qu'il ne fait pas bon marcher sur le pied d'un de ces messieurs, ou seulement lui barrer le chemin, en amour ou en rien du tout!

Michel partit d'un éclat de rire.

— Ah! je comprends, s'écria-t-il ; ah! c'est très-amusant! Votre Louspillac, et ce Beautrubin qu'il a dressé, sont à la fois l'orgueil et la terreur de Bellevue, n'est-ce pas? C'est la ménagerie d'ici, hein? Et, fiers mais tremblants, vous faites admirer aux voyageurs

les grosses dents de vos matamores? parfait! Votre bourgade a son César, qui est M. Louspillac, et cette charmante mademoiselle Jacqueline craint de céder à ce séducteur, et ce pauvre M. Firmin n'ose pas la disputer à ce conquérant!

— Mais, monsieur, je n'ai pas soufflé un mot de tout cela! reprit M. Sanas très-agité. Je suis aubergiste, et je ne me mêle que de mon auberge. Mademoiselle Jacqueline et M. Firmin font ce qu'ils veulent. Chacun est libre, voilà mon opinion. J'estime M. Louspillac, j'estime M. Beautrubin, monsieur. Mais ils ne sont pas si terribles!... C'est-à-dire je ne les crains pas!... Non! ce n'est pas non plus ce que je veux dire!

— Allons! vous avez peur d'avoir peur! mon cher monsieur Sanas. Mais tranquillisez-vous, je sais à présent à quoi m'en tenir et je ne veux pas vous compromettre. Donnez-moi seulement l'adresse de M. Firmin.

— Rue de l'Oseille, n° 2, monsieur, au bout de la place du Quinconce. A deux pas.

— Merci. — Je sors. Je vais faire un tour par vos rues, et puis, j'irai chez M. Firmin.

— Et monsieur reviendra dîner ici sans doute?

— Non, je n'ai pas faim, répondit Michel sèchement. Je souperai ce soir, voilà tout.

— Cela suffit! nous ferons tout pour que monsieur soit content.

— Allons! l'auberge sera potable, mais voyons la petite ville! se dit le Parisien du bout des lèvres.

Eh bien, la petite ville était agréable et amicale au possible, coquettement assise sur la pente douce d'un coteau épanoui au midi, vivifiée par une jolie rivière, l'Oudon, bien coupée par des hasards heureux de places ombragées, de terrasses et de jardins.

Mais son luxe et sa joie, sa parure et son bouquet, c'était surtout sa promenade appelée le Cours, une longue allée demi-circulaire, nouée autour d'elle comme une écharpe et rejoignant aux deux bouts la rivière. Jamais Georges n'avait vu pareille avalanche de verdure. Bellevue a été fortifiée autrefois, et la double allée de vieux marronniers du Cours longe les anciens fossés et les anciennes murailles; fossés devenus jardins, murailles changées en bosquets. Les herbes, les lichens, les mousses, les lierres et les arbres ont escaladé ces remparts inaccessibles et battu en brèche cet indestructible granit. Immense écroulement de végétation et de maçonnerie, à la fois ruine et forêt! Les

pruniers sauvages poussent sur les créneaux, les chèvrefeuilles jaillissent à travers les meurtrières, les donjons verdoient au printemps et s'effeuillent à l'automne, les décombres en fleurs gazouillent de nids d'oiseaux, et l'on trouve réellement là ce qu'on rêve seulement au pays des fées : des blocs qui embaument et des pierres qui chantent.

— L'endroit est charmant, c'est positif! murmurait le jeune architecte, traqué dans sa mauvaise humeur. Mais il faudra voir les habitants! Quand on songe que, dans ces adorables milieux, les hommes mènent la vie la plus plate et la plus sotte, et que les passions et les pensées ne se développent à l'aise qu'à l'ombre d'affreuses mines de moellons, telles que la rue de Rivoli!

Il était rentré dans les rues, et il vit que le hasard l'avait précisément conduit rue de l'Oseille; car on se retrouve à Bellevue comme on s'égare à Paris. Il fut bientôt devant le n° 2, petite maison d'assez médiocre apparence, à un seul étage et à quatre fenêtres.

Il frappa. Une femme d'âge et d'air vénérables vint ouvrir.

— Monsieur Louis Firmin? demanda-t-il.

— C'est ici, monsieur. Mon fils va revenir d'un

moment à l'autre. Donnez-vous la peine d'entrer.

Elle introduisit Michel dans la première pièce, très-simple et même un peu nue, très-tranquille et même un peu triste. Madame Firmin avança un fauteuil et reprit elle-même sa place sur la chaise haute où elle cousait près de la fenêtre.

Pendant quelques minutes de silence, Michel put observer la mère de Louis Firmin.

— Une bonne petite vieille bourgeoise de province! se disait-il.

Madame Firmin avait soixante ans, mais sa taille était encore droite, ses doigts étaient encore agiles. Sa figure, autrefois belle, marquait une douceur ferme et une modestie grave. Elle était vêtue de noir. Un gros livre à fermoir de cuivre était posé près d'elle, sur sa table à ouvrage : c'était la Bible.

— Pardon! j'y pense, dit-elle tout à coup à Michel, puisque Louis est en retard, il aura sans doute été forcé de passer chez M. Molineau, l'adjoint. Alors il ne rentrerait qu'à cinq heures. Vous n'avez peut-être pas le temps de l'attendre, monsieur?

— Oh! je ne suis pas pressé, madame, et je tiens à parler aujourd'hui même à M. Firmin. C'est au sujet de la reconstruction de la mairie...

— Mais, monsieur, cela regarde plutôt M. Fabert, le maire. Qui donc vous a adressé à mon fils?

— M. Firmin ne fait-il pas à peu près toutes les affaires du pays? Quand j'aurai causé avec lui, il voudra peut-être bien ensuite me servir d'introducteur auprès du maire; c'est du moins ce que m'a laissé espérer la personne qui m'a renseigné, et que je puis vous nommer, après tout; car le secret qu'elle m'a recommandé n'est pas pour vous, madame. C'est, je crois, mademoiselle votre nièce.

— Jacqueline! s'écria madame Firmin, qui tressaillit.

Il y eut un nouveau silence. Puis, elle reprit avec une émotion qui n'échappa point à Michel :

— Je vous serai obligée, monsieur, de ne pas dire à mon fils que sa cousine vous a envoyé à lui.

— Je n'aurais garde, madame, car elle m'a déjà fait la même défense.

— Ah!... Elle a eu raison, dit madame Firmin avec un sourire qui était douloureux et que Michel crut deviner amer.

— Je ne veux pourtant pas être mêlé à des commérages, pensait-il.

Et il reprit :

— Excusez-moi, madame; je n'ai vu mademoiselle Jacqueline que peu d'instants et par hasard, mais je dois vous affirmer qu'elle ne m'a parlé de M. Louis qu'avec amitié, et de vous, madame, qu'avec vénération.

— Et pourquoi donc Jacqueline aurait-elle de l'aversion ou de la mésestime pour la sœur et pour le neveu de son père? Notre vie, à Louis et à moi, est modeste et triste, mais, Dieu merci! elle est nette et droite, et tout le monde y peut regarder, vous qui ne nous connaissez pas tout comme ceux qui nous connaissent. Honneur passe bonheur, monsieur! Ah! si vous m'aviez vue, il y a quatre ans, vous m'auriez vue moins seule; car il y avait alors autour de moi mon mari, mon frère et sa fille, et mes deux fils Jules et Louis.

— Je croyais que vous n'aviez qu'un fils?

— Hélas! je n'ai plus qu'un fils, en effet. Mon pauvre homme est parti le premier, et puis mon frère, et puis mon aîné, mon bien-aimé Jules, dont Dieu ait la chère âme! Chaque année un nouveau deuil, monsieur, et la robe noire qui continuait! Jacqueline est vivante, elle, — béni en soit le Seigneur! et cependant je la pleure aussi, car son affection pour moi est

morte. Jacqueline est vivante; mais celle que j'appeais mon enfant, celle que j'avais fiancée dans mes prières à l'un ou à l'autre de mes fils, où est-elle? Je ne la vois plus deux fois l'an, monsieur. Pardon! je vous dis cela!... c'est justement parce que vous êtes étranger. Je ne peux pas le dire à ceux d'ici, voyez-vous! A Louis moins qu'à tout autre! Et mon cœur, quand le nom de Jacqueline le touche, déborde tout seul.

Elle parlait avec un accent profond, mais elle ne voulait pas pleurer, et elle ne pleurait pas.

Michel commençait à se sentir à la fois surpris et touché.

— Il n'y a probablement en ceci qu'un malentendu, dit-il; n'accusez pas mademoiselle Jacqueline.

— Oh! je ne l'accuse pas, pauvre chère fille! Elle obéit, malgré elle, à une influence maudite.

— Ah! je sais! reprit Michel, moitié pour consoler, moitié pour apprendre; ce fameux Fier-à-Bras dont tout le monde me parle depuis tantôt! Eh! bien, mais le sentiment que ce Croquemitaine m'a paru inspirer à mademoiselle Jacqueline, c'est, je crois, la peur plutôt qu'autre chose. Est-ce qu'il est sérieux vraiment? est-ce qu'il est dangereux, ce pourfendeur?

Madame Firmin lui saisit le bras d'un mouvement convulsif comme pour lui crier : Assez! — Michel vit alors avec effroi son visage pâle et bouleversé, où, cette fois, des larmes lentes et silencieuses jaillissaient une à une des paupières, comme des gouttes suintent d'un rocher.

— Arrêtez, monsieur! dit enfin la mère d'une voix altérée. Vous ne savez donc pas?... Oh! non, vous ne savez pas! car vous n'avez pas l'air méchant. Vous me demandez, à moi! si cet homme est sérieux, Dieu du ciel! s'il est dangereux? Mais, monsieur, il a tué en duel mon fils aîné!

Michel frissonna.

— Ah! malheureux que je suis! s'écria-t-il. Ah! j'ai rouvert une blessure terrible!

— Les blessures des mères n'ont pas de cicatrices, monsieur. — Attendez, je vous prie, un peu. Je reviens.

Elle quitta la chambre, et laissa Michel seul pendant quelques minutes.

— Voilà certainement la plus maladroite journée de ma vie! pensait-il, furieux contre lui-même. Comment diable! j'arrive, fringant et moqueur, en province, de mon pied parisien et avec mon esprit de

vaudeville, et, à chaque mouvement, je blesse une délicatesse ou une douleur; à chaque pas je m'enfonce en pleine tragédie!

Il alla au devant de madame Firmin qui rentrait, la démarche et le regard raffermis par une énergique résolution intérieure.

— Je ne sais pas si vous me pardonnez, madame, lui dit-il, mais moi je ne me pardonne pas.

— Si! monsieur, répondit-elle. J'ai à vous remercier peut-être. Écoutez. Je vis désormais uniquement pour que le fils qui me reste vive. Ma souffrance ne compte donc pas, et même je la bénis quand elle épargne la sienne. Vous allez être avec Louis en relations suivies, et c'est au frère que, sans le vouloir, vous auriez porté ce coup. Il vaut mieux que ce soit à la mère. Comme cela au moins vous êtes averti.

Michel regardait avec étonnement cette mère blessée et virile et le feu qui animait ses yeux gris.

Elle ajouta :

— Ce n'est pas tout. Nous ne nous parlons jamais, Louis et moi, de certains sujets; mais aussi qui me dit que ce silence même ne lui laisse pas tous ses doutes et tous ses tourments? Vous qui venez de Paris, qui êtes

de son âge, et qui paraissez éclairé et bon, il vous consultera, j'en suis presque sûre. Vous auriez pu, sans mauvais dessein, augmenter son trouble. Au contraire, connaissant ce qui est juste et salutaire, vous le calmerez. Eh bien! vous me rendrez ce service-là. Je suis contente d'avoir presque le droit de vous le demander. Pour cela, il faut, je sais bien, que je vous raconte moi-même mon malheur. Il le faut. D'autres vous présenteraient mal la vérité. Je vous la dirai, moi. Cela me déchire, mais n'importe! Nous avons une demi-heure à nous avant que Louis rentre... Je vous la dirai.

— Voilà un caractère! pensait Michel avec admiration.

Respirant fortement pour reprendre haleine et courage, madame Firmin continua, — et les frémissements de son cœur étaient dans sa voix :

— Il y aura deux ans le 5 octobre prochain. C'était le jour de la fête de Bellevue, un dimanche. Jules venait d'être reçu avocat à Paris, et il s'était donné un mois de vacances. Ah! monsieur, il était la gaieté, la vie et l'âme de notre petite ville, le boute-en-train des fêtes, le prince de la jeunesse, — un peu léger, dame! à vingt-trois ans! mais loyal et tendre, et l'esprit et le

cœur sur les lèvres. Il aimait d'amour Jacqueline. Louis l'aimait aussi, mais Louis avec plus de timidité et de gravité. Jules disait l'aimer comme un fou et que Louis l'aimait comme un sage. Au reste, ils n'étaient pas rivaux, ils étaient frères. Il était convenu que Jacqueline choisirait entre eux et que le bonheur de l'un consolerait le regret de l'autre. Jacqueline ne se pressait pas, jouissant de son reste de liberté et de royauté de jeune fille, ne voulant pas encore écouter son cœur et se laissant aller à l'ivresse de son âge de dix-neuf ans. D'ailleurs, elle ne faisait que de quitter, après quinze mois, le deuil de son père. Cependant, elle avait encore, depuis peu, un troisième prétendant, mais qu'elle avait tout de suite repoussé, celui-là. C'était... c'était celui que vous disiez tout à l'heure, monsieur. Vous saurez par d'autres ce qu'il est. Moi, je ne peux pas parler de lui en chrétienne, je ne peux pas, mon Dieu! Ce qu'il voulait obstinément, aveuglément, sans scrupule et sans pitié, c'était forcer le consentement de Jacqueline. Non par amour, certes! mais par ténacité brutale et vaniteuse. — « Il n'en aurait pas le démenti! Jacqueline n'appartiendrait jamais à un autre! » — il le déclarait tout haut avec des menaces sauvages. Jules en riait, — pauvre étudiant tout

chaud de son Paris ! Il faisait comme vous, monsieur, et ne prenait pas au sérieux cet homme ; il l'appelait des noms que vous lui donniez. Bref, à cette fête du pays où Jacqueline ne voulait pas aller d'abord, Jules a obligé sa cousine de danser une contredanse avec lui. Et puis, l'*autre* a invité Jacqueline, qui l'a refusé. Alors, monsieur, il a publiquement et odieusement insulté mon fils. Tout le monde voulait empêcher Jules de se battre, — car tout le monde l'aimait, mon pauvre enfant ! On lui représentait que son adversaire se vantait lui-même d'être sûr de son coup à toutes les armes. Jules répondait, le malheureux ! qu'on ne se bat pas avec des épées ou des pistolets, mais avec son bon droit et son courage... Monsieur ! monsieur ! ils me l'ont laissé assassiner ! J'ignorais tout, moi ! Tout à coup on me rapporte mon fils sanglant, mourant ; on l'étend là, sur un canapé ; il veut me sourire pour me rassurer, et il meurt ! — Tenez, monsieur, j'étais allée vous le chercher, le voilà !

Elle tendit à Michel un médaillon, un daguerréotype pris par un ami de Jules dans ce dernier et lugubre instant. Michel vit, comme s'il eût été présent, le saisissant tableau : un beau jeune homme aux traits nobles et spirituels, pâle, éteint couché dans l'attitude

dont on ne change plus. Son sourire filial et sa tête inclinée comme une fleur qui penche donnaient à l'image une poésie charmante, tandis que les linges sanglants et l'écume rougeâtre aux coins des lèvres la faisaient d'une réalité terrible.

— Ah ! dit Michel remué, Dieu n'est donc pas toujours juste !

— Si ! reprit d'une voix sourde madame Firmin en pressant de nouveau de sa main ridée le bras du jeune homme. Voulez-vous que je vous avoue une chose, monsieur? Je n'aimais pas Jules plus que Louis, mais hélas ! je crois que je l'aimais mieux, et Dieu n'est pas content de ces inégalités-là dans le cœur des mères. Aussi j'expie mon tort. Mon bien-aimé fils enseveli, je me suis dit qu'il ne s'agissait pourtant pas de mourir. Louis parlait déjà de venger son frère. Mais il ne le pouvait pas, Dieu merci ! tant qu'il avait sa mère, sa mère dont il est maintenant l'unique soutien ! Alors je me conserve et je me ménage pour qu'il se ménage et se conserve. Vous comprenez, monsieur? je suis son devoir de vivre !

Michel eut des larmes plein les yeux. Elle se rapprocha de lui, et, d'un ton plus confidentiel :

— Mais, savez-vous, monsieur, — j'ai beau survivre

tant que je peux, — savez-vous pourquoi je tremble que Louis n'hésite et ne lutte encore? C'est qu'aujourd'hui, ce n'est plus seulement le souvenir de son frère qui doit tourmenter son cœur, c'est aussi, — je le sens bien, quoiqu'il n'en parle jamais, — c'est aussi son amour et sa jalousie. Dans les commencements, Jacqueline a été bonne et tendre pour nous. Il ne pouvait être encore question de son mariage avec Louis à côté de cette tombe à peine fermée; mais elle lui était toujours sœur et elle m'était déjà fille. Et puis, au bout de six mois, ses soins, ses visites même se sont peu à peu ralentis, et, au bout d'un an, ont cessé tout à fait. Quand j'allais la voir, elle me recevait froidement, tristement. Nous avons appris que ce cruel ennemi de notre famille lui avait parlé, lui avait écrit. Est-ce qu'elle aurait changé à son égard et n'ose point avouer son penchant à cause de cette mort qui est entre eux? Ou bien l'a-t-il menacée, lui a-t-il fait peur pour elle-même ou pour Louis?

— Oh! ce serait infâme! s'écria Michel.

— Mon Dieu! monsieur, vous sentez que je ne puis ici ni accuser ni excuser. Je vous assure seulement que mon Jules était le meilleur et le plus inoffensif des êtres. Comment voulez-vous que son... vainqueur soit

moins violent parce qu'il n'est plus? Au contraire, on a remarqué que c'est depuis ce temps-là qu'il se plaît à faire la terreur autour de lui. Cela ne m'étonne pas. Je me dis quelquefois qu'on doit craindre comme la mort le moindre murmure de reproche quand on a un pareil écho dans la conscience. Ah ! le crime rend méchant, bien sûr ! ajouta naïvement madame Firmin.

— Mais mademoiselle Jacqueline a-t-elle donc laissé supposer qu'elle cédait à l'odieuse tyrannie de cet homme ?

— Non, et c'est bien heureux ! car Louis autrement ne serait peut-être plus maître de sa colère. En attendant, il vit dans cette angoisse. La délicatesse nous interdit de trop peser sur la volonté de Jacqueline, les tristes misères d'argent s'ajoutant à notre incertitude. Jacqueline est riche, monsieur, en comparaison de nous. Elle a trois mille livres de revenu, tandis que nous avons été ruinés par la mauvaise foi de l'ancien associé de mon mari, qui a vendu l'an dernier une carrière à plâtre, notre unique bien. Il faut que Louis vive et me fasse vivre des mille francs de sa place. Nous avons bien pensé à quitter Bellevue pour laisser Jacqueline maîtresse d'épouser qui elle voudrait. Mais

Louis trouverait-il ailleurs un emploi? Et puis monsieur, je ne suis jamais sortie de mon pays natal, moi; j'y vis comme enracinée, et, si je m'en arrache, je ne réponds pas de ne pas mourir malgré moi. Gagnons donc du temps, comme on dit; et c'est pourquoi, si Louis vous interroge, je vous serai obligée de bien le conseiller, n'est-ce pas?

— Oh! n'en doutez pas, madame. Merci de votre confiance! je la justifierai, je vous le jure!

En ce moment, on frappa à la porte.

— C'est Louis! dit la mère en tressaillant. Ah! monsieur, gardez-moi le secret surtout!

Elle alla ouvrir. Michel, véritablement saisi au vif, attendait l'arrivant avec plus d'impatience et de curiosité que s'il se fût agi de *l'entrée* d'un héros de drame ou de roman au second acte ou au troisième chapitre. Il vit un jeune homme de manières très-simples et très-douces, un peu lourd peut-être et manquant un peu de finesse; mais il avait une figure ouverte et régulière, un regard sincère et droit et de grosses lèvres très-bonnes. Tout en lui respirait la franchise et la cordialité. Si l'esprit n'était pas rare, le cœur à coup sûr l'était. Michel voulut démêler dans son air une arrière-tristesse résignée.

Louis reçut à merveille l'architecte de Paris. Il s'étonna beaucoup que M. Sanas l'eût adressé à lui, mais il se ferait un plaisir de le guider et de le servir. M. Fabert, le maire, était absent et ne reviendrait que le lendemain d'une de ses fermes. Louis s'offrit à faire voir à Michel, dans la matinée, l'emplacement de la mairie projetée, puis à le mener dans l'après-midi chez M. Fabert. Ce qui fut accepté sans façon.

Le rendez-vous arrêté pour neuf heures à l'hôtel du Lion-d'Or, Michel prit congé, non sans avoir renouvelé ses promesses dans le regard et dans le salut respectueux qu'il adressa à madame Firmin.

Il avait hâte d'être dehors, d'être seul, de rêver, de penser, de revoir dans son esprit toutes ces figures : cette mère si énergiquement dévouée ; Jacqueline mystérieuse, triste et charmante; Louis humble et calme dans le devoir ; Jules gai, brave et brillant devant la mort, et même ce Louspillac féroce, stupide et fatal. Michel allait maintenant avec quelque respect par ces rues bourgeoises. Ce Parisien, devant la province, commençait à éprouver l'espèce d'hallucination qu'éprouve d'ordinaire le provincial devant Paris. Michel ne dou-

tait plus que Bellevue ne pût contenir des existences et des destinées tout aussi dramatiques et passionnées que la « petite ville » de Roméo et de Mercutio, et il n'était pas loin d'imaginer qu'à cette Vérone angevine il ne manquait qu'un Shakespeare.

FROM
L. LEFORT
COR. ST. JAMES
& CANNING STS.

VI

La Société des Amis des Arts.

M. Fabert, le maire de Bellevue, avait admirablement bien reçu Michel, présenté par Louis Firmin, et, le surlendemain de son arrivée, il donnait un grand dîner en son honneur.

Plantureux festin de province dont il sera plus court d'énumérer les convives que les plats!

Il y avait à table, autour du Parisien : — l'amphitryon, un brave homme, heureux et riche, bon époux,

bon père et maire excellent ; — madame Fabert, sa femme, sérieuse et dévouée ; — mademoiselle Céleste Fabert, leur fille unique, alors âgée de dix-huit ans, un peu rousse, mais très-douce et très-agréable, et ayant reçu dans le meilleur pensionnat d'Angers la plus brillante éducation, méthode Alvarès Lévy ; — M. Théodore Rusant, le médecin du pays, promis de Céleste ; le seul travers de ce jeune homme était de s'imaginer qu'il dominait la province parce qu'il était encore dominé par Paris ; — M. Quoniam, pharmacien, petit et sec ; — M. Bigle, juge de paix, gras et calme ; — madame Bigle, une jolie blonde dodue ; — enfin, madame Molineau, femme du notaire et adjoint, grande et vive brune de trente-cinq ans, en rivalité avec madame Bigle et aspirant à « la capitale. »

Après le dîner, il devait y avoir au salon séance de la Société des Amis des Arts.

Qu'était-ce que la Société des Amis des Arts? Oh! parlons-en avec gravité, s'il vous plaît ! MM. Fabert, Rusant, Bigle et Quoniam en étaient les membres. M. Molineau en était le vice-président et n'avait pas voulu assister au dîner, pour achever la rédaction de son rapport. M. Fabert promettait à ses collègues et convives, pour cette séance mémorable, deux magni-

fiques surprises. Nous ne cacherons pas que l'une était la présentation du projet de la nouvelle mairie, et que l'autre avait trait à l'élection d'un sixième membre, en remplacement de l'ancien président de la Société, du digne abbé Chauvelot, curé de Bellevue, décédé le mois d'avant. Mais les mystérieuses réticences de M. Fabert piquaient les curieuses suppositions de ses hôtes, et le dîner y gagna en animation et en gaieté.

C'est que la Société des Amis des Arts était la grande affaire, l'intérêt choyé, le lien aimé de ces bonnes gens, de ces vieux camarades ! Le conseil municipal ne leur suffisant plus comme prétexte de réunion, M. Fabert avait bravement fondé cette académie locale. Dans le commencement, on ne s'y était guère adonné qu'aux aquarelles et aux collections de papillons et de coquillages. Mais l'abbé Chauvelot, fin connaisseur en antiquités, avait fait peu à peu, et sans en avoir l'air, l'éducation archéologique de ses amis. On avait découvert à Bellevue un dolmen comme à Saumur, et un camp de César comme à Pont-de-Cé; et les médailles romaines et les inscriptions romanes avaient fini par devenir une vraie passion pour les habitués du salon Fabert.

Passion innocente et fraternelle, passion tranquille et sûre ! Le passif des déboires y restait toujours bien au-dessous de l'actif des joies. Les dissertations scientifiques vivifiaient, sans jamais la troubler, la paisible entente des chers voisins et confrères. Ils se communiquaient leurs recherches, ils se lisaient leurs travaux. Ce salon aux couleurs tranquilles, aux bruits éteints où ils semblaient tous chez eux, n'avait jamais retenti d'une querelle. Rompus aux idées les uns des autres, ils se connaissaient, se comprenaient et s'appréciaient, esprits, cœurs et destinées. Beethoven a de ces sextuors où des instruments différents et semblables, variés d'expression et de caractère, unis dans l'intention et dans l'harmonie, causent et chantent entre eux, s'interrogent et se répondent, se confondent et s'alternent, se provoquent et se complètent, — ensemble comme s'ils étaient seuls et seuls sans cesser d'être ensemble. Accord touchant et rare que la vie de province peut seule réaliser ! Paris, lui, n'a que des duos de temps en temps, des symphonies par-ci par-là, — et encore !

Rendons justice à Michel : lui qui avait vécu et pensé dans des sphères très-supérieures, lui qui savait les mots d'ordre et les mots de ralliement de son

temps, il eut tout de suite le sentiment de ce concert d'amitié et se mit de très-bonne grâce au diapason. Il se préoccupa sérieusement du succès de son projet, il s'intéressa vivement à l'énigme de la candidature inconnue. Réconcilié tout à fait avec Bellevue, il vanta aux habitants, presque malgré-eux, leur jolie et calme petite ville allemande. Enfin, quand après le dîner on passa au salon pour déguster le plus savant café, et que mademoiselle Céleste, invitée par sa mère, exécuta sur le piano sa *Prière de Moïse* de Rossini de Thalberg, Michel, — un habitué du Conservatoire! — applaudit mademoiselle Céleste de la meilleure foi du monde, tant il craignait de chicaner et de critiquer son bien-être, et de déranger l'harmonie de cet intérieur amical, de ce foyer bienveillant!

Cependant, depuis quelque temps, M. Fabert, inquiet et impatient, tirait sa montre à toute minute.

— Molineau est bien en retard, murmura-t-il, bien en retard!

— Ah! vous pouvez commencer sans lui, allez! dit madame Molineau.

— Eh bien! si dans cinq minutes il n'est pas ici, tant pis pour lui! nous ouvrirons la séance.

Il faut dire que, pendant le dîner, le salon avait été

arrangé ou plutôt dérangé pour des apprêts imposants. Une grande table à tapis vert avait été dressée, garnie d'écritoires et de papier, et entourée de cinq fauteuils. La sonnette de la salle à manger indiquait la place d'un président.

— Est-ce que je ne serai pas indiscret en restant? dit Michel à M. Fabert.

— Par exemple! nos séances ne sont pas secrètes. Vous serez avec ces dames.

Michel s'aperçut qu'en effet « ces dames » s'étaient tout simplement installées dans un coin, autour d'une table à ouvrage. C'était fort bien combiné! La science ne dérangeait pas la famille, la broderie anglaise faisait bon ménage avec les monnaies grecques, et les maris se laissaient complaisamment admirer dans leur gloire par les femmes, ce vrai public des hommes.

— Voyons, messieurs, commençons! dit M. Fabert, tout piétinant d'impatience; cela fera venir Molineau, et je présiderai en l'attendant.

Les trois seuls membres présents prirent place. M Fabert agita la sonnette.

— La séance est ouverte. Une heureuse séance, messieurs et chers collègues, j'ose vous le prédire! une soirée à marquer de blanc dans nos annales! —

J'ai promis deux grands événements. — Eh bien! d'abord, M. Michel D... que voici, a la bonté de nous communiquer son projet pour la construction de notre mairie. (*Ah! bravo! bravo!*) Financièrement, messieurs, cela nous regarde comme conseillers municipaux, et nous aurons à nous occuper mercredi de la question d'argent; mais la question d'art rentre, je crois, dans notre compétence d'aujourd'hui.

— Certainement! le projet! le projet!

— Voici un bout d'esquisse que j'ai rapidement indiqué depuis hier, dit Michel.

Il remit un papier à M. Fabert. Tout aussitôt les membres de l'assemblée se levèrent sans cérémonie et vinrent pêle-mêle se grouper curieusement derrière le fauteuil de leur président provisoire.

— Eh! mais ceci a fort bon air! dit M. Fabert charmé à première vue.

— Oh! très-bien! — Élégant au possible! — Admirable!

— A la bonne heure! dit Michel en riant, j'aime que la critique brille comme cela par son absence!

— Ah! mon cher monsieur, il n'y a pas à dire, c'est excellent! Tenons-nous-en là.

— Est-ce qu'il ne nous sera pas permis de regarder à notre tour? demanda coquettement madame Bigle.

— Comment donc, belle dame! s'empressa de répondre M. Fabert.

Et le président porta le projet à ces dames.

— Oh! bien joli! bien joli! dirent madame Fabert et madame Molineau.

— Bien joli! répéta timidement Céleste.

— Comme c'est net et flatteur à l'œil sur le papier! reprit madame Bigle. J'ai remarqué que, par malheur, cela ne plaît pas toujours autant quand c'est exécuté.

— Voici le plan des dispositions intérieures, dit Michel. Au rez-de-chaussée, salle des pas perdus; à gauche, salle de justice de paix ou de conseil de discipline; à droite, poste et prison.

— Conseil de discipline! prison! exclama orgueilleusement Quoniam, qui était sergent-major de la garde nationale.

— Au premier étage, bureaux de l'état civil, secrétariat, cabinet du maire, salle du conseil municipal et bibliothèque-musée.

— Musée! s'écria M. Bigle; c'est là qu'on mettra

es médailles, les armes anciennes et tous les débris de nos fouilles!

Les hommes sont des enfants qui ont de la barbe. Tous ces graves personnages se mirent à détailler de nouveau leur jouet de pierre de taille, à monter les escaliers et à marcher dans les corridors de leur future et idéale mairie. Le maire s'y voyait déjà mariant, le juge de paix jugeant, le garde national montant sa faction; membres du conseil municipal, ils y siégeaient; membres de la Société des Amis des Arts, ils y montraient aux étrangers le musée, les ferrailles rouillées, les vieux casques, les briques à crochet, rares trésors portant ces flatteuses étiquettes : *Offert par M. Rusant. — Donné par M. Bigle. — Trouvé chez M. Fabert.* — Ce fut un tutti de joie ingénue.

— Je reviens à la façade, dit M. Bigle; cette espèce de porche, les cinq ou six marches, le cadran, tout en est simple et beau. Mais, monsieur, ajouta-t-il avec un embarras qui hésitait entre la modestie et la fierté, vous avez mis là en lettres lapidaires une inscription : HÔTEL DE VILLE ! Bellevue est une ville, à coup sûr; mais avons-nous réellement le droit d'écrire sur la mairie : Hôtel de Ville?

— Oh ! cela ne fait pas question ! dit M. Fabert.

— En vérité? reprit M. Bigle rayonnant. Ah! c'est un projet superbe!

Et ce superbe projet fut adopté d'enthousiasme.

De plus, des remercîments furent votés à l'unanimité à Michel, moins ravi encore de son triomphe que du naïf contentement de ses admirateurs.

— Et Molineau qui n'arrive toujours pas! dit M. Fabert. A la grâce! je continue!

Il agita de nouveau sa sonnette; chacun fit silence.

— Messieurs, l'ordre du jour appelle maintenant la nomination d'un membre en remplacement de notre regrettable et vénérable abbé Chauvelot. — Ah! ici encore j'ai à vous annoncer une bonne et grande nouvelle, messieurs! C'eût été sans doute à Molineau de vous l'apprendre; mais je vous prends à témoin qu'il est en retard de près d'une heure, et si j'empiète sur son droit, c'est sa faute et non la mienne. (*Oui, oui! Chut! Écoutez!*) Messieurs, vous vous rappelez que plusieurs noms de candidats avaient été mis en avant, un entre autres, bien célèbre dans le département et même au delà, celui de M. Fortin. Mais nous n'avions pas osé espérer que notre savant compatriote voulût bien nous faire l'honneur d'accepter une

place parmi nous. Vous savez tous que l'érudit et ingénieux auteur des *Antiquités de Maine-et-Loire* est membre correspondant de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres; et tous vous comprenez que l'avoir pour collègue, pour président, ce serait rattacher par un glorieux anneau notre modeste Société à l'Institut de France! (*Mouvement.*) Ajoutez que M. Fortin, s'il était des nôtres, pourrait, devrait presque, revoir et compléter nos divers travaux sur nos pierres druidiques et notre camp de César et les publier sous son patronage dans *la Revue de l'Anjou.* (*Sensation.*) De telles ambitions, messieurs, nous avaient tout d'abord paru trop hautes. Eh bien, cependant, grâce à l'active intervention de notre vice-président Molineau, grâce à l'ancienne amitié qui le lie à M. Fortin, celui-ci n'a pas repoussé l'idée de remplacer à notre tête l'abbé Chauvelot. Enfin, tenez, messieurs et chers amis, pour laisser de côté les réticences et les demi-mots, le candidat officiel et définitif que j'ai l'honneur de présenter à vos votes, c'est... c'est M. Fortin! (*Profonde émotion et longs applaudissements dans l'auditoire et même dans la partie réservée au public.*)

— O candeur biblique! pensait Michel, simplicité touchante d'honnêtes esprits lettrés! Comment!

voilà une réunion de savants qui accueille tout de suite sans objection, sans jalousie, avec transport, un savant supérieur! mais je vis en plein âge d'or, ma parole d'honneur!

M. Molineau entra tandis que les bravos duraient encore, et ils redoublèrent à sa vue. Mais M. Molineau semblait abattu. Il vint s'asseoir, dans un silence morne, à côté de M. Fabert.

Madame Molineau eut aux lèvres un sourire un peu moqueur.

— Ma foi! vous m'excuserez, Molineau, dit M. Fabert, je n'ai pas pu y tenir plus longtemps, j'ai fait part à la Société de cette flatteuse candidature!...

— Vous vous êtes trop hâté, mon ami, interrompit Molineau avec tristesse.

— Comment! ne m'avez-vous pas montré ce matin la lettre de M. Fortin par laquelle il daigne en termes formels s'offrir à nos suffrages?

— Ce matin, oui; mais voici une nouvelle lettre qui annule la lettre de ce matin.

— Et pourquoi donc, mon Dieu?

— Un concurrent se présente, messieurs, devant lequel M. Fortin doit se retirer. Non, certes, parce qu'il se trouve inférieur en mérite! mais parce que

M. Fortin est, comme nous tous, homme d'habitudes paisibles et prudentes.

— Un autre candidat! Par exemple! Et qui cela? quel est l'impertinent?

— M. Beautrubin, messieurs!

Une goutte d'eau glacée sur la vapeur en ébullition, une goutte de citron dans du lait, ne produisent pas un effet plus désastreux que ce nom tombant sur l'ardeur et la joie de la Société des Amis des Arts. Pendant une minute ils restèrent tous anéantis.

Michel, qui n'avait guère eu le temps de se blaser sur son Arcadie, éprouva lui-même l'impression la plus désagréable en voyant sitôt le loup menacer la pauvre bergerie savante. Il envoya intérieurement au diable ces Louspillac et Beautrubin, qui toujours arrivaient au plus beau moment de ses rêves pour les terminer en cauchemars.

— De qui donc tenez-vous cette nouvelle inouïe, Molineau? demanda enfin M. Fabert.

— Eh! de M. Beautrubin lui-même. Je le quitte à l'instant. Vous savez, ajouta M. Molineau avec quelque amertume, que M. Beautrubin a la bonté d'être fort assidu chez moi, et fort empressé auprès de madame Molineau?

— Si cela vous déplaît, monsieur Molineau, interrompit de sa place la grande brune, pourquoi ne prenez-vous pas sur vous de lui interdire votre maison?

— Mais, Euphrasie!...

— Quant à moi, j'avoue que je ne le ferai pas. Je suis Française, et je ne peux pas m'empêcher d'estimer la bravoure.

— Mais ce n'est pas la question, Euphrasie, reprit le pauvre notaire avec une douceur d'agneau. Ce qui importe seulement à ces messieurs, c'est qu'au moment où je sortais de chez moi tout à l'heure, M. Beautrubin est entré. Dans la journée, accompagné de M. Louspillac, — vous comprenez, messieurs? — il était allé à la Pouèze, où M. Fortin a, comme vous savez, sa maison de campagne. Il en rapportait la lettre de désistement de mon ami. Fortin donne ce prétexte qu'il demeure à deux lieues de Bellevue, et ajoute, — avec une ironie attique qui, Dieu merci! ne pouvait être comprise, — qu'il aime mieux s'effacer devant les titres de M. Beautrubin.

— Ses titres! où sont-ils, ses titres?

— Ah! voilà! M. Beautrubin s'est rappelé que *notre* camp de César se trouve dans ses propriétés; c'est sur cette circonstance qu'il appuie sa demande.

Voici sa lettre qu'il m'a remise, en ma qualité de vice-président. Lisez-la, Fabert. Tous les candidats s'étaient retirés devant M. Fortin; — M. Fortin se retirant devant M. Beautrubin, M. Beautrubin pense qu'il ne reste qu'à voter.

— Il est certain, reprit Théodore en riant péniblement, que nous n'avons plus beaucoup le choix.

— En somme, insinua timidement M. Bigle, nous pouvons espérer que M. Beautrubin n'est pas tout à fait indigne de nos suffrages.

— Ah! mon Dieu! s'écria tout à coup M. Fabert, qui était en train de lire la lettre du candidat terrible.

— Eh bien! quoi? qu'y a-t-il?

— Messieurs! messieurs! reprit-il fort ému, — sans être des savants de premier ordre, nous sommes tous enfin des lettrés, n'est-ce pas? Nous pouvons tous écrire le français et lire le latin, et, quand l'un de nous adresse quelque communication à un journal du département, nous sommes sûrs qu'il ne nous exposera pas au ridicule. Mais, messieurs, voici cette lettre de M. Beautrubin... Savez-vous comment il écrit *César*, le malheureux?

— Non. Comment?

— Par un *z* et avec un *d* à la fin! — Comme *lézard!*

Ce fut un murmure unanime de consternation. Michel contint difficilement un éclat de rire.

— Cette nomination est impossible! dit péremptoirement M. Fabert.

— Oui, impossible! répéta Quoniam.

— Bien! Mais qui nommerons-nous alors? demanda Bigle.

— Qui? Eh! parbleu, M. Olivon, l'instituteur primaire, qui se présentait avant M. Fortin. Au moins celui-là sait écrire *César*.

— M. Olivon refusera tout comme M. Fortin, dit Bigle. Tout le monde refusera.

— Il ne s'agit pas d'écrire César, voyez-vous, il s'agit de l'être! dit Théodore à l'oreille de son futur beau-père.

M. Fabert jeta un coup d'œil du côté de Michel, et, se levant :

— Est-ce comme cela? s'écria-t-il. Il ne sera pourtant pas dit, messieurs, qu'en présence d'un étranger, notre Société se sera de gaieté de cœur suicidée par une nomination absurde. Je prends sur moi de vous proposer l'ajournement indéfini de l'élection. Que cela

soit rapporté ou interprété comme on voudra, j'accepte toutes les conséquences de ma motion.

Cette vaillante sortie bouleversa l'assemblée; madame Fabert et sa fille s'élancèrent, pâles et tremblantes, de leur place vers leur mari et père.

— Mon ami, au nom du ciel! sois prudent.

— Cher père, tu veux donc nous faire mourir de chagrin!

Céleste regardait d'un air de reproche Théodore, qui se retranchait derrière des façons dédaigneuses.

— Mais il est impossible, disait-il, que M. Fabert ou tout homme de valeur se commette avec un Beautrubin!

— Non, dit Quoniam tout bouillant, ce n'est pas à M. le maire, c'est à nous de prendre cette responsabilité! Vous savez tous l'insulte quotidienne que se permet à mon égard M. Louspillac...

Il s'interrompit pour pousser un gros soupir, et Michel demanda tout bas à M. Rusant :

— Qu'est-ce que c'est donc encore que cette insulte?

— Chut! répliqua Théodore avec un coup de coude significatif.

— Cette inqualifiable avanie, continua Quoniam,

j'ai, depuis le temps, perdu par ma faiblesse le droit de la punir dans la personne de M. Louspillac, mais je saisis l'occasion de la venger sur M. Beautrubin, et, contre celui-ci, ma femme aura beau vouloir me retenir !...

— Eh ! elle vous retiendra, et elle aura raison, dit Bigle ; vous vous devez à vos filles !

Madame Molineau se mit à rire.

— Mais toi, Bigle, dit madame Bigle exaspérée par ce rire, montre-toi un peu, voyons ! Puisque tu n'as pas d'enfants !

— Laisse-moi tranquille, madame Bigle ! s'écria Bigle de toute son énergie.

En ce moment le tumulte était, comme on dit, indescriptible. Tout le monde parlait et gesticulait à la fois.

— Permettez, messieurs ! intervint Michel ; il me semble, en vérité, qu'on se laisse aller à un peu de panique.

— C'est évident ! reprit Molineau, qui, à force de frapper sur la table avec son couteau de bois, finit par obtenir un instant d'attention. Messieurs, tâchons, s'il se peut, de revenir à la raison et au calme. J'ai une proposition à vous faire. Il est bien certain, d'une

part, qu'aucun nouveau candidat ne se portera concurrent de M. Beautrubin. D'autre part, un ajournement indéfini de l'élection, quand M. Beautrubin se présente, est pour lui un outrage trop grave et trop direct, quel que soit celui de nous qui veuille en affronter le péril. Je ne vois donc à la situation qu'une issue honorable; mais elle est pénible. Il m'en coûte de vous la proposer, il vous en coûtera de l'accepter; mais elle est nécessaire. Il faut nous séparer, messieurs, il faut dissoudre la Société des Amis des Arts. Nous écrirons à *la Revue* et à *l'Abeille* qu'après la mort de notre président et maître l'abbé Chauvelot, notre réunion se trouvait sans lien et sans but. M. Beautrubin n'aura rien à dire, et notre dignité sera du moins sauvée.

— Oui, oui, c'est cela! dit Bigle avec empressement.

— Comment! se récria Quoniam, nous allons nous disperser et fuir devant M. Beautrubin!

— A quoi nous servira-t-il, dit M. Fabert, d'avoir découvert nos pierres celtiques et romaines? L'honneur n'en sera pas pour nous.

— Sans doute, reprit Molineau, il est cruel de renoncer à la douce et attachante occupation de notre chère intimité; sans doute, mais...

— Oh ! pour ma part, je n'y consentirai jamais ! s'écria M. Fabert.

— Allons aux voix ! dit Bigle, qui savait que Théodore Rusant allait être, avec Molineau et lui, contre Fabert et Quoniam.

Michel, ému du chagrin de ses nouveaux amis, vit avec effroi le moment où la majorité allait donner raison à la peur.

— Je demande la permission de placer un mot, dit-il. Si enfin, messieurs, un candidat autre que M. Beautrubin se présentait, rien ne vous obligerait, n'est-ce pas, à briser votre digne et utile société?

— Rien, assurément.

— Eh bien, messieurs, moi, je me présente.

Tous s'entre-regardèrent avec surprise et joie. Michel poursuivit en souriant :

— Je ne cours probablement aucun des risques que des habitants du pays peuvent redouter. Quant à mes titres, je ne vous dirai pas que je vais construire votre mairie et que je suis l'un des auteurs de la Monographie de la cathédrale de Bourges, — non, mais je vous promets de ne pas vous gêner, puisque j'habite Paris, et de vous envoyer ma démission aussitôt que vous serez libres de nommer M. Fortin. Mon seul dé-

sir est de reconnaître votre cordiale hospitalité, en vous offrant les moyens de continuer honorablement et sans péril vos anciennes et précieuses relations de science et d'amitié.

Il n'y eut qu'un mouvement et qu'un cri d'admiration et d'enthousiasme :

— Votons par acclamation !

Et l'architecte de Paris fut, en un tour de main, nommé à l'unanimité membre de la Société des Amis des Arts de Bellevue. — Qu'on dise encore que le mérite est toujours méconnu !

Ces dames vinrent à leur tour remercier et complimenter Michel. Madame Molineau, qui apparemment *estimait la bravoure* pour elle-même, ne fut pas la dernière à féliciter le héros de la soirée.

— Vous tirez sans doute merveilleusement bien le pistolet et l'épée, monsieur ? lui demanda-t-elle naïvement.

— Qui ? moi, madame ! Hélas ! je n'ai jamais eu assez de temps à moi pour entrer dans une salle d'armes, et de ma vie, je crois, je n'ai touché une arme à feu. Oh ! mais, c'est égal, madame, je vous assure que je n'en dormirai pas moins tranquille.

V

L'épervier et l'étourneau.

Quelques jours après cette séance historique, Michel et Louis Firmin revenaient ensemble des travaux de la nouvelle mairie ; les ouvriers y bâtissaient déjà les fondations. Au moment où les deux jeunes gens allaient s'engager dans une rue qui les ramenait du côté de la place du Quinconce, Louis fit un mouvement comme pour retenir Michel, mais il se ravisa et continua de le suivre. Ils arrivèrent bientôt devant une ha-

bitation que l'architecte avait précédemment remarquée.

Elle était séparée de la rue, d'abord par un grillage en bois, puis par une double rangée de vieux ormes magnifiques, renforcés encore de lilas et de chèvrefeuilles. Néanmoins, par delà l'ombre verte et fraîche de ce portique de feuillage, le regard pouvait entrevoir par échappées un beau jardin-verger plein de soleil, de chants d'oiseaux, de fruits et de fleurs, et, tout au fond, la maison, bâtie en briques avec des volets verts, jolie et amusante à l'œil.

— Tenez ! voilà un délicieux logis ! dit Michel à son compagnon.

— Ne nous arrêtons pas, je vous en prie ! répondit Louis d'une voix un peu troublée. C'est là que demeure... une de mes parentes qui...

— Mademoiselle Jacqueline ? Ah ! vraiment ! c'est là ! s'écria Michel.

Et, tout en se remettant à marcher, il ne put s'empêcher de jeter en arrière un coup d'œil vers ce jardin, fermé comme celui des litanies de la Vierge.

Cette maison, cachée à demi, lui paraissait merveilleusement convenir à l'existence à demi voilée de Jac-

queline. Hélas! il n'y entrerait probablement jamais dans cette douce retraite! et il aurait pu y entrer pourtant!

Depuis une semaine que Michel habitait Bellevue, il faut dire que la pensée de sa jolie hôtesse du premier jour lui avait été très-souvent présente. Il avait revu une fois Jacqueline elle-même. Il était à sa fenêtre, elle avait traversé la place, légère, charmante, harmonieuse, et tout le monde la saluait amicalement au passage...

— Monsieur Michel, dit tout à coup Louis, qui, de son côté, suivait sa rêverie, — les gens d'ici n'ont pas été sans vous conter notre triste histoire. C'est leur grande conversation. Vous, dans notre Lilliput, vous vous êtes montré tout de suite un homme, et vous avez déjà donné à nos tyranneaux une bonne leçon dont je vous ai remercié, et dont ils n'ont pas osé, dont ils n'oseront pas vous demander compte, soyez tranquille! — Eh bien! vous me rendriez un service réel, monsieur Michel, — pardonnez-moi mon indiscrétion, — si vous consentiez à me dire, — mais là, sincèrement, — quelle idée vous vous faites de moi d'abord, et puis de Jacqueline, et aussi de M. Louspillac.

Michel admira en lui-même l'instinct de la pauvre

mère, qui avait pressenti ce mouvement de son fils.

— Quelle idée je me fais de vous, mon cher monsieur Louis? dit-il. Est-ce que l'estime et l'amitié que je vous témoigne ne vous faisaient pas voir d'avance ce que vous êtes pour moi : un bon et brave cœur?

— Oh! merci! merci! Eh bien! tenez, monsieur Michel, vous avez raison de ne pas me juger mal. Si je n'ai point tenté la chance de tuer le meurtrier de mon frère ou de me faire tuer par lui, ce n'est pas, voyez-vous, que je n'aimais pas Jules et que je n'aime pas Jacqueline : c'est que j'aime ma mère. Je sais qu'elle vit pour moi : alors, moi, je veux vivre pour elle. C'est douloureux, et j'ai un rôle bien sacrifié, je le sens. Il faut que je mette toute mon énergie à ne pas agir, tout mon courage à ne pas me battre. Ah! si pourtant je croyais que Jacqueline subît quelque contrainte de cet escogriffe, le fils ne retiendrait pas l'amant! Mais le plus cruel, c'est encore de ne rien savoir des sentiments de ma cousine.

Il regarda Michel, qui se tut, puis il reprit :

— Qu'elle admire ce Louspillac, au fond, je ne peux pas, je ne veux pas le croire! M. Molineau a beau me dire : « Allez, mon pauvre Firmin, les femmes aiment

le succès, elles aiment l'audace ! » Il y a toujours quelque chose en moi qui défend Jacqueline. Et cependant, pourquoi nous traite-t-elle si froidement, moi et ma mère? Pourquoi ?...

— J'en sais encore moins que vous là-dessus, dit Michel. Depuis que je suis ici, il y a, je vous l'avoue, deux énigmes que malgré moi je me pose : — Cette jolie mademoiselle Jacqueline peut-elle ressentir de l'amour pour un Louspillac? — Ce Louspillac et ce Beautrubin ne sont-ils pas aussi ridicules qu'odieux? — A la première question, j'aime à répondre *Non*, et *Oui* à la seconde. Mais je n'ai fait qu'apercevoir votre cousine, et je ne connais vos Barbes-Bleues que par le bruit qu'ils mènent et les salves qu'ils se tirent matin et soir, et qui m'agacent horriblement les nerfs. Tout ce que je puis vous dire, mon ami, c'est donc : Attendez! ou mieux, selon le synonyme de vos pays : Espérez!

Et la consultation se termina par une cordiale poignée de mains.

Mais le fait est que les deux problèmes à résoudre inquiétaient le Parisien : depuis quelques jours, au lieu d'éviter les récits et les confidences sur le compte des bravaches, il les provoquait. Et voici ce qu'il avait appris et ce qu'il avait deviné :

Les commencements de Louspillac, ainsi qu'il est arrivé pour plus d'un héros, étaient obscurs et fabuleux. On ne savait pas au juste son âge ; on conjecturait seulement qu'il pouvait avoir de trente-cinq à quarante ans. Il était cependant né dans un faubourg de Bellevue, d'un père brigadier de gendarmerie et d'une mère cabaretière, connue sous le nom de la belle Arsène. Le brigadier reconnut son fils et lui donna les premiers éléments d'une éducation négligée, mais il mourut lorsque l'enfant avait douze ans à peine.

Sous la tutelle peu vénérée de sa mère, Louspillac grandit et se développa, plutôt dans le sens du chardon que dans le sens de l'épi. A la tête de tous les vauriens du voisinage, il traita sa ville natale à peu près en pays conquis. « Espiéglerie » est le mot le plus doux dont on puisse qualifier les abominables tours qu'il joua à ses concitoyens. « Maraude » sera un euphémisme qui ne justifiera qu'à demi les dégâts qu'il commit dans les fermes, vergers et propriétés à six lieues à la ronde. La gendarmerie le ménageait, à cause de son père. Mais il eut souvent maille à partir avec les gardes champêtres, et il éprouva plus d'une fois combien est amer le pain du violon.

Dégoûté de ces rigueurs, le jeune Louspillac résolut de partir pour Paris, théâtre plus large et plus commode. Il n'avait pas encore vingt ans. Une nuance de satisfaction se mêla peut-être à la douleur maternelle de la belle Arsène lorsqu'elle dit adieu à ce fils chéri.

Ici, nouvelle et déplorable lacune dans la biographie de Louspillac. Que devint-il à Paris? Les documents précis faisaient défaut. Il écrivait de temps en temps à sa mère, moins sans doute pour lui donner des nouvelles que pour lui demander des avances. Mais quand on s'informait de l'absent à la belle Arsène, ses réponses étaient toujours un peu vagues et légèrement équivoques. Ainsi, elle prétendit d'abord que son fils était entré à l'École militaire... ou à Saint-Cyr. Plus tard, elle assura qu'il faisait partie de l'armée; mais elle ne savait dire à quelle arme ou à quel régiment il appartenait. Elle affirma ensuite qu'il était employé du gouvernement; mais dans quelle branche de l'administration? elle ne s'en expliquait jamais.

Louspillac lui-même, lorsqu'il fut de retour à Bellevue, n'aimait pas à donner des détails sur cette période de son existence. Si, après boire, quelque indiscret le poussait trop vivement là-dessus, il s'écriait, d'un ac-

cent indéfinissable, en envoyant sa main zigzaguer au-dessus de sa tête : « Ah dame ! j'ai roulé ! » Il est certain, en effet, qu'il n'amassa pas de mousse. Mais il n'y a que cela de certain. On en est réduit pour le reste à des suppositions, et nous ne voulons pas rapporter celles que fit Michel, car Michel évidemment n'était pas prévenu en faveur de Louspillac.

Cependant, la belle Arsène, qui, lors du départ de son fils, n'était déjà plus de la première fraîcheur, songea dès ce moment à réformer sa vie. La belle Arsène devint madame Arsène. Elle ferma sa buvette, et de cabaretière se fit dévote, remplaçant le vin baptisé par l'eau bénite.

Sa conversion toucha beaucoup un vieux garçon de la ville appelé Grondard, lequel venait de vendre son fonds de quincaillerie, après avoir lentement arrondi une assez grosse fortune. Grondard était l'oncle maternel de Beautrubin. Il confia à madame Arsène le gouvernement de sa maison et les clés de toutes ses armoires, ne gardant que celle de son secrétaire. Madame Arsène était devenue cuisinière et était née friturière. Grondard fut avec elle un des plus heureux convives assis au banquet de ce monde.

Ce bonheur tempéré par des indigestions dura

quinze ans. Madame Arsène guignait tendrement le testament de son maître. Mais la mort, qui est narquoise, devait la prendre la première. Madame Arsène, se sentant dangereusement malade, écrivit à Louspillac qu'elle n'avait pas vu depuis seize ans et joignit à sa lettre la somme nécessaire pour que le fils prodigue vînt fermer les yeux à sa mère.

Ce fut en 1849 que Louspillac, après cette longue éclipse, reparut à l'horizon de Bellevue. Sa rentrée fit sensation.

Pourquoi ne veut-on plus croire aux vêtements magiques, aux robes qui sont fées ? Rien n'est plus réel et plus ordinaire. Ainsi, pour omettre le gracieux et nous en tenir au laid, certains habits ont en eux, assurément, un don de terreur. Civilisés par la forme, mais sauvages par le fond, ils sont si râpés, si rapiécés, si misérables, si affamés et si fauves ; ils ont subi tant de taches et tant d'humiliations, tant d'averses et tant d'avanies ; ils dénoncent chez celui qui les porte une telle impudence dans une indigence telle, et le placent si au-dessous et si au-dessus de toutes les considérations divines et humaines, — qu'on se sent tout de suite impuissant, désarmé, les poings liés, la langue liée, devant une défroque qui a si peu de chose à per-

dre et si peu de chose à ménager! Une blouse, une veste propre, sont bienveillantes et rassurantes : ce n'est pas nous qui confondrons jamais le saint costume du travail avec l'ignoble livrée du vice ! Mais il est des paletots plus dangereux et plus effrayants que des pistolets, et à qui, sur-le-champ, il faut crier : Capitulons ! La police devrait interdire, comme armes offensives, des fracs qui, par leurs trous béants, et, selon l'expression du Romancero, « par les bouches de leurs blessures, » vous demandent en plein jour et sans parler : La bourse ou la vie ! — C'est armé d'une redingote de ce calibre que Louspillac se présenta, un matin, devant Grondard, qui recula de trois pas.

Bleue peut-être autrefois, mais sans couleur dominante aujourd'hui ; enveloppant son homme tout entier du faux-col éraillé aux talons éculés; graisseuse au collet, luisante aux poches, malade aux coudes, lépreuse aux poignets; veuve de boutons, orpheline de doublure; filandreuse, pendante, recroquevillée, mais insolente, exigeante et terrible, — telle était cette redingote de Méduse !

Grondard, pétrifié, laissa, sans souffler mot, cette redingote s'installer chez lui, y loger, y prendre ses quatre repas et y commander despotiquement tant que

dura la maladie de madame Arsène, c'est-à-dire pendant deux mois. Puis, la mère mourut, laissant au fils six cents livres de rente; circonstance qui parut bizarre à Grondard, vu qu'elle n'avait que quatre cents francs de gages. Mais il se garda de témoigner à la redingote son profond étonnement. Enfin, et bien qu'alors la vieille redingote incolore eût disparu pour faire place à une redingote noire toute neuve, l'influence ou le souvenir de l'ancienne guenille protégeait encore si efficacement l'héritier, qu'il put continuer à habiter la chambre où il s'était établi et à s'y faire servir en maître, se bornant à signifier à Grondard, par quelques mots brefs et tranchants, que la douleur l'empêcherait pendant quelque temps de s'occuper des soins matériels de cette triste vie.

Le pauvre Grondard baissa la tête et ne répliqua pas. Mais, soit terreur sourde, soit mécontentement rentré, soit rupture de ses vieilles habitudes, il suivit d'assez près madame Arsène au tombeau, et son respect pour l'ex-redingote n'alla pas jusqu'à en faire sa légataire universelle. Tous ses biens retournèrent à son neveu et unique parent Beautrubin.

La première entrevue de Beautrubin et de Louspillac ne fut pas à l'avantage de ce dernier. Elle eut lieu aux

obsèques de Grondard, le 1er septembre 1850. Beautrubin n'avait pas connu la redingote ; Beautrubin était un observateur léger qui ne regardait les gens qu'à la surface; Beautrubin, en deux mots, prit Louspillac pour une sorte de concierge chargé de garder et d'entretenir la maison. Ses affaires le rappelaient à Paris le jour même. Il congédia la servante, laissa à Louspillac les clefs, et remit au printemps une prise de possession plus ample.

Louspillac fut ulcéré. En ce moment, les déboires abondaient dans son existence. Depuis que sa mère l'avait fait rentier, il avait essayé d'asseoir sa vie et de se lier avec les habitants de Bellevue. Mais ses antécédents douteux et ses façons assurées n'excitaient que la méfiance universelle. D'ailleurs, les jeunes gens se groupaient autour de Jules Firmin, et les gens raisonnables autour de M. Fabert. Louspillac, séduit par les yeux et par les écus de Jacqueline, offrit à la jolie meunière son cœur et sa main. Il fut lestement éconduit. Alors, enragé de colère et d'envie, il voulut, à défaut d'estime, inspirer la terreur. Il tua Jules Firmin.

De ce coup, il atteignit son but. Il n'aurait jamais été honoré de ces braves gens, il fut tout de suite redouté

de ces gens timides. Lorsqu'il revint d'Angers acquitté par le jury sur la prévention d'homicide volontaire, le chenapan fut reçu comme un prince. On le méprisait, mais on le saluait; on l'exécrait, mais on lui souriait. Il marchait la tête haute et le chapeau sur l'oreille, tortillait sa grande moustache et faisait résonner sa grosse canne. Il était fier! il était heureux!

A Paris, pendant cet hiver-là, Beautrubin céda son fonds de mercerie et de rouennerie, battit le rappel de ses capitaux et rentra son foin commercial. Il était veuf et père d'un Anatole unique, étudiant en médecine. Il s'était toujours dit qu'il ne se retirerait pas des affaires avant cinquante ans, et il n'en avait que quarante-cinq. Mais bah! l'oncle Grondard, en se dépêchant de mourir, l'autorisait à se hâter de vivre. L'héritage du bonhomme, joint à ses propres acquêts, faisait à Beautrubin quelque douze mille livres de rentes. N'était-ce pas assez pour jouir gaiement des restes d'une verte maturité et d'une santé florissante? Il avait encore dix belles années pour fêter Bacchus, Comus et Vénus, ses divinités! Pour qui d'ailleurs s'exténuerait-il à travailler et à s'user le corps et l'âme? Pour ce drôle d'Anatole? Or, le père, depuis

plusieurs mois, tenait sévèrement rancune au fils, voici pourquoi.

Anatole s'était, l'année précédente, amouraché d'une jolie ouvrière. Bien ! Il l'avait séduite. Très-bien ! Il faut que jeunesse se passe ! Beautrubin était folâtre, quoique sérieux ; les plaisirs, les jeux et les ris ne l'avaient pas pour ennemi, au contraire. Veuf d'assez bonne heure, il avait causé l'infortune de plus d'une de ses demoiselles de boutique. En gentilhomme bourgeois, il toléra donc sa grisette à ce scélérat d'Anatole, et même, ayant par hasard rencontré chez son fils la petite, il déjeuna incognito avec les jeunes gens et chanta Béranger au dessert. Mais voilà qu'Anatole, trompé par cette bienveillance, osa lui avouer un jour en souriant que la nature pourrait bien, sous peu, le faire grand-père. Beautrubin plissa son front et gonfla ses joues. La chose devenait grave. Il entama sur la famille et la société un long discours qu'il termina en enjoignant à son fils de laisser là cette jeune intrigante. Le croirait-on ? Anatole ne goûta pas une telle morale ! il discuta, résista, désobéit. C'est alors que Beautrubin lui ferma sa porte et son cœur, réduisit sa pension au strict nécessaire, cent francs par mois, et résolut d'abandonner à son sort ce libertin et ce rebelle, et

d'aller finir ses jours loin de lui, dans sa grasse et tranquille retraite de Bellevue.

L'histoire de cette exécution paternelle, dont Beautrubin se vantait volontiers, suffit à Michel pour deviner tout ce personnage : mauvais et sot, important et nul, bellâtre et hargneux. On avait aussi quelques détails sur ses opinions et sur sa vie publique ; mais diantre ! sa vie privée seule nous appartient.

Ce qui en resta l'événement significatif, ce fut l'abordage du Louspillac par le Beautrubin. Choc mémorable de deux stupidités ! le gros bonhomme rond et bouffi contre le grand gaillard maigre et ridé ; la lourde boule massive contre le long bâton noueux ; l'un tout graisse, l'autre tout muscles ; l'un desséché par l'alcool, l'autre bouché par la bonne chère ; la cervelle de Louspillac faisait clic-clac dans sa boîte osseuse, le front fuyant et déprimé de Beautrubin semblait avoir laissé tomber tout son visage dans les joues et dans les mâchoires carrées. Deux méchantes bêtes en somme, ce loup pelé et ce carlin poussif ! Deux individus pareils ne pouvaient être que les plus grands ennemis ou les plus grands amis du monde !

Louspillac avait longtemps gardé sa dent la plus venimeuse contre le propriétaire étourdi qui l'avait

confondu avec un portier. Mais, depuis, Louspillac s'était bien relevé dans sa propre estime et dans l'admiration des hommes : enfin, de gueux, il était passé tueur ! Aussi, était-ce pénétré du sentiment d'une supériorité incontestable qu'il pensait maintenant à Beautrubin. Il l'attendait de pied ferme, mais seulement avec une curiosité indulgente et dédaigneuse.

Beautrubin, qui, lui, ne se doutait de rien, tomba tout à coup comme une bombe et sans crier gare dans sa maison de Bellevue, faisant beaucoup de bruit, traînant force paquets, ahuri, éventé, magistral et joyeux. Louspillac le reçut avec flegme et hauteur.

— Eh bien ! eh bien ! dit Beautrubin, quoi de nouveau ? Qu'est-ce qui se passe ici ? Me voilà, moi ! j'arrive. Avez-vous eu bien soin de la maison ?

— Ah çà ! monsieur, demanda Louspillac, pour qui me prenez-vous, s'il vous plaît ?

Beautrubin regarda Louspillac pour la première fois et s'arrêta étonné.

— Pour qui je vous prends ? Je ne sais pas, dit-il bêtement.

— Monsieur, je suis votre locataire.

— Mon locataire! par exemple! mais je ne veux pas de locataires, moi! J'entends habiter seul mon immeuble.

— Il fallait m'avertir trois mois d'avance, mon cher monsieur. A la campagne, les locations vont d'avril en avril, et, le mois d'avril étant commencé, j'en ai encore pour un an à occuper trois chambres du premier étage avec jouissance du jardin.

— Allons donc! et vous payez de loyer pour cela?

— Cent francs par an, monsieur.

— Vous moquez-vous de moi! Comment, pour huit francs 25 centimes par mois, pour moins de six sous par jour, vous auriez le droit de vous prélasser dans les trois plus belles pièces de ma maison! et de me gêner, moi! d'observer toutes mes actions! de compter tous mes pas! de salir mon escalier! d'obstruer mes allées! qui sait? de manger mes fruits peut-être! Cela ne sera pas, monsieur!

— Cela sera larira! cela sera larirette! chantonna sinistrement Louspillac.

— Vous êtes un polisson! interrompit Beautrubin furieux.

Il se campa le poing sur la hanche, ce qui était son attitude menaçante et héroïque. Mais Louspillac le

regarda de haut, avec un sourire ineffable et tranquille.

— Tiens ! tu me touches ! lui dit-il.

— Vous êtes un drôle ! cria Beautrubin.

Louspillac abattit sa grande patte osseuse sur le crâne à demi chauve de Beautrubin.

— Nous avons donc besoin absolument d'une petite leçon ! à notre âge !

— Vous êtes un misérable ! beugla Beautrubin étranglé par une fureur apoplectique. Oui, vous me rendrez raison ! oui, raison tout de suite !

— Hanneton ! dit Louspillac. Je te laisse le choix des armes.

— Je prends le pistolet. Mais tout de suite !

Jamais on ne se précipita plus aveuglément dans la gueule du loup. Beautrubin trépignait de rage et n'avait aucune espèce de soupçon du danger qu'il bravait. Il voulait se battre sur l'heure, — dans le jardin, — à mort ! Cependant, comme il fallait des témoins, que Beautrubin ne connaissait encore personne à Bellevue et que son adversaire lui-même ne comptait guère sur les amis qu'il y pouvait avoir, Louspillac, qui avait conservé tout son sang-froid, arrêta que la rencontre aurait lieu dans l'après-midi,

aux environs d'Angers, et qu'on demanderait à des officiers de la garnison de servir de seconds. Le rendez-vous convenu, Beautrubin remonta tout écumant dans la carriole qui l'avait amené, et Louspillac prit la diligence qui partait une demi-heure après.

Louspillac, lui, était sans courroux. C'était avec une sorte de pitié qu'il voyait ce gros et naïf bonhomme s'aventurer si niaisement à la portée de ses griffes. Il se disait d'ailleurs que, même à Bellevue, on n'a pas impunément deux duels malheureux à si peu d'intervalle. Le beau dans la circonstance serait de maintenir et même d'accroître sa réputation redoutable sans effusion de sang. Enfin, Louspillac sentait d'instinct que, plutôt que de tuer ce dinde aux œufs d'or, il valait beaucoup mieux en vivre. Au fond du ruffian il y avait énormément du pique-assiette.

Donc, quand les adversaires se retrouvèrent sur le terrain, par devant deux lieutenants d'infanterie requis au nom de l'honneur, Louspillac était aussi calme et aussi clément que Beautrubin était agité et furibond. Ils furent placés à trente-cinq pas de distance, avec faculté de marcher chacun cinq pas.

— Ôtez donc votre chapeau ! cria l'un des témoins à Beautrubin, qui, tout ébloui, n'entendit pas.

— C'est inutile ! reprit railleusement Louspillac.

Et, sans avancer, sans viser presque, il tira et abattit le chapeau. En même temps, Beautrubin lâchait son coup ; sa balle filait à quinze pieds au-dessus de son adversaire. Les deux témoins se mirent à rire.

— C'est à refaire ! cria Beautrubin, humilié d'avoir prêté à rire à des « officiers français ! »

Les témoins essayèrent de s'interposer ; mais Beautrubin s'obstinait avec frénésie, et Louspillac les rassura par un clignement d'yeux expressif. On rechargea les armes.

— Voyons, puisque vous voulez à toute force être entamé, papa, dit Louspillac à Beautrubin, auquel de vos bras tenez-vous le moins ?

— Mais au bras gauche, répondit machinalement Beautrubin, chez qui un commencement d'inquiétude perçait dans la colère.

— Bien ! Heureusement, il y a de la marge, reprit Louspillac en pinçant légèrement l'énorme bras du gros homme. — Ce tigre avait la férocité presque spirituelle.

Cette fois, il ajusta un peu plus longtemps, et, véritablement, atteignit Beautrubin au bras gauche,

emportant un lambeau de drap avec un lambeau de chair. Le hasard logea la balle de Beautrubin dans le collet de la longue redingote de Louspillac.

— Il y a progrès, dit Louspillac en se rapprochant.

Beautrubin regardait tout pâle son bras saignant. Il avait vu la mort, et tout à coup éprouvait un effroi rétrospectif : ce rageur, après tout, était loin d'être intrépide.

— Vous avez été généreux! dit à Louspillac un des officiers.

— Oh! je n'y ai pas de mérite, mon lieutenant. D'abord, je suis sûr de mon coup, et puis, j'ai eu le malheur, il y a quelques mois, de tuer un jeune homme à l'épée.

Beautrubin trembla de tous ses membres et manqua s'évanouir.

— Recommençons-nous encore? lui demanda Louspillac en souriant.

— Non ! je vous fais mes excuses! dit-il d'une voix faible.

— A la bonne heure donc! une poignée de main, alors !

Beautrubin, non pas ému mais secoué, se jeta dans

les grands bras de Louspillac, et versa deux ou trois larmes.

— Soyons amis! dit-il en rougissant.

Et, de ce jour, ils le furent. Beautrubin aima Louspillac de toute la peur qu'il avait eue. Et puis, il l'admira sincèrement, et fut glorieux d'inspirer à ses côtés cette espèce de terreur subalterne, même mêlée de réprobation tacite. Enfin, lui, Beautrubin! avait tenu tête à ce formidable pandour! On les redouta de plus en plus, l'un traînant l'autre. N'est-il pas doux, pour un ancien mercier, de faire trembler un pays au bruit de ses pas? Louspillac, parasite de la goinfrerie de Beautrubin, et Beautrubin, parasite de la brutalité de Louspillac, se suffisaient et se complétaient à merveille. Ils eurent même toit, même table, même existence. Ils furent inséparables comme Euryale et Nisus, ou plutôt comme don Quichotte et Sancho Pança, auxquels ils ressemblaient.... au physique. Seulement, — ô dégradation des races! — Louspillac était un don Quichotte méchant et Beautrubin un Sancho stupide.

— Maintenant je voudrais les voir! dit Michel au père Sanas, qui lui raconta la plupart de ces détails. Où diable les rencontre-t-on?

— Ces messieurs? Mais leur vie est réglée comme un papier de musique. Après leur exercice de fleurets, ils sortent pour aller déjeuner et lire le journal au café Militaire. M. Louspillac fait immanquablement à ce pauvre M. Quoniam la niche que vous savez...

— Eh! non, je ne sais pas. Qu'est-ce que c'est donc?

Mais, en ce moment, la petite fille de Sanas entrait dans la salle à manger, l'aubergiste posa un doigt sur son œil, tordit sa bouche et dit seulement :

— On vous contera cela.

Michel, très-intrigué, dut se contenter de cette réponse et de cette pantomime.

— Après le déjeuner, continua maître Sanas, ils vont en chasse ou bien à *leurs* métairies et à *leurs* fermes. M. Beautrubin prend la joue aux jolies filles, car il est galantin. A trois heures le tir, à quatre le dîner. Ensuite quelques visites, chez madame Molineau et ailleurs. A neuf heures, un bon souper, et puis le lit. Ah! ils se la passent douce. Mais aussi, ce sont des gaillards qui ne se mouchent pas du pied! — Où vous les rencontrerez? partout! au café Militaire, au Cours, sur les routes.

Le même jour, dans l'après-midi, le souhait de Michel devait être à moitié exaucé.

Il était allé au Cours, sa promenade favorite. Il vit levée la barrière d'une grande prairie coupée d'eau vive et de haies en fleurs, et il entra sans façon pour admirer de près trois ou quatre belles vaches couchées au soleil; tous les rêveurs aiment ces bêtes mystérieuses, puissantes et douces parce qu'elles ont l'air de ruminer à peu près comme ils pensent. Michel longeait dans l'herbe du pré le fossé qui le séparait du Cours. Tout à coup, de l'autre côté de la palissade, il entendit, dans l'allée la plus proche, le frôlement d'une robe et des pas précipités; il vit une femme pâle et haletante qui courait, et il reconnut Jacqueline.

Elle cria en l'apercevant : — A moi, monsieur, à moi !

Franchir le fossé, escalader la palissade et s'élancer aux côtés de Jacqueline fut pour Michel l'affaire d'un instant.

— Oh ! pardonnez-moi, monsieur ! lui dit Jacqueline. C'est que j'ai eu peur, voyez-vous ! de M. Louspillac. Il voulait me parler de force. Je me suis sauvée, il me poursuivait.

— Où donc est-il, ce buter ?

— Là-bas, au coude de l'allée.

— Daignez prendre mon bras, mademoiselle, et ne craignez rien ! dit Michel, dont le cœur battait fort d'indignation et d'émotion.

Et, tournant la tête à demi, il vit, en effet, à cent pas de là, au bout de l'avenue, se profiler la longue silhouette efflanquée de Louspillac.

VI

La Meunière enchantée.

Jacqueline entraînait rapidement Michel, tout en jetant en arrière un regard inquiet. Elle vit Louspillac, après un moment d'hésitation, tourner les talons et disparaître. Elle respira.

Puis, reportant les yeux sur Michel :

— Ah! mon Dieu! mais où vous êtes-vous blessé, monsieur? votre sang coule! s'écria-t-elle tout à coup.

Michel s'aperçut seulement alors qu'en franchissant la palissade, il s'était déchiré le poignet à l'un des pieux.

— Ce n'est rien ! dit-il, une égratignure ! Malheureusement, ce ne peut être une expiation suffisante de ma stupide méprise de l'autre jour.

— Ne parlons plus de cela ! reprit vivement Jacqueline. C'est oublié ! vous voyez bien que je n'ai pas hésité à vous appeler tout à l'heure. — Oh ! mais arrêtons-nous un peu, je vous en prie, et voyez à étancher ce sang. Vous vous êtes fait bien mal ! Ai-je été sotte de vous presser tant !

Michel serra son mouchoir autour de son poignet.

— Voilà qui est pansé ! dit-il. Continuons de marcher. Comment donc M. Louspillac avait-il l'audace de vous poursuivre ?

— J'étais allée voir ma nourrice qui est chargée de famille et que j'aide de mon mieux. En sortant de chez elle, je l'ai trouvé à la porte. Il m'a dit de sa voix brève : — « Je vous attendais, j'ai à vous parler, il faut que je vous parle ! » — Ce qui m'a surtout effrayée, figurez-vous, c'est qu'il était seul et sans M. Beautrubin, qui ne le quitte jamais. J'ai répondu, toute troublée, en le priant de me laisser et en

essayant de passer outre. Mais il a répété plus impérieusement : « Je veux vous parler! » et il a fait le mouvement de me saisir le bras. Alors soudainement je suis rentrée chez ma nourrice. Par malheur, elle était seule; ses garçons travaillent encore aux champs. Je me suis glissée le long de son enclos en me baissant derrière la haie, et je suis sortie par une ouverture que les enfants ont pratiquée dans le buisson. Je me croyais sauvée, quand M. Louspillac, qui était resté à la porte de la maison, m'a vue de loin et s'est élancé. J'avais de l'avance, j'ai couru, j'ai couru, espérant toujours rencontrer quelque passant. Personne! A cette heure-ci, le Cours est désert. Enfin, je vous ai reconnu dans le pré de M. Gillet et j'ai crié vers vous. Je comptais bien qu'il n'oserait contraindre une femme devant un étranger. Vous savez le reste.

Jacqueline marchait et parlait vivement. Elle était toute rose et toute émue. Michel qui retombait peu à peu sous le charme, ne lui répondait pas; il pensait :

— Je tiens de nouveau ma jolie énigme. Il faut, pour le coup, que je la déchiffre. Mais, cette fois, soyons prudent.

— Nous voici dans les rues habitées, lui dit Jacqueline; pardonnez-moi, je suis obligée de quitter votre

bras. Ne vous offensez pas, je vous en prie. Une petite ville, c'est très-sévère, et je n'ai pas le droit, moi, de braver l'usage... — Mais voyez donc! reprit-elle aussitôt, votre sang ne s'arrête toujours pas, il a traversé le mouchoir. Nous sommes à deux pas de ma maisonnette, vous allez y entrer, tant pis! et je vous panserai.

— Ne sera-ce pas vous compromettre, — dans une petite ville? répartit Michel en secouant la tête.

— Tant pis, je vous dis! Quand vous êtes blessé pour moi, j'irais me préoccuper de quelques méchants propos! D'ailleurs, Manon, ma vieille bonne, est là qui coud, tenez, sur ce banc. — Manon, ouvre-nous. Je t'amène un blessé. — Entrez, entrez, monsieur. Est-ce vous qui allez me refuser à présent?

Michel, ravi, n'hésita plus; il traversa le beau verger mystérieux qui, la veille, lui avait paru plus défendu que le jardin des Hespérides. Et, l'instant d'après, Jacqueline le faisait asseoir dans son salon, — une pièce simple, gaie, coquette à peu de frais, animée, en un mot, par une maîtresse de maison jeune fille.

Aidée de Manon, Jacqueline lava la déchirure du poignet de Michel avec de l'eau fraîche, la ferma avec

du taffetas d'Angleterre, la banda avec une toile fine. Comme elle était très-affairée, sa fine langue rose courait vite sur ses lèvres. Et sa main était si légère et si délicate au blessé! Ah! pour être effleuré de cette douce main, Michel aurait bravé bien d'autres périls.

— Savez-vous, disait Jacqueline en attachant un dernier nœud, que la blessure était encore assez profonde! Par bonheur aucun nerf n'a été touché. Vous êtes, je l'espère, sauvé pour cette fois, mon chevalier.

— Merci! reprit Michel, qui n'osa même plus poser ses lèvres sur la main bienfaisante.

— Oh! c'est à moi de vous dire merci!

— Cet homme vous cause-t-il vraiment tant d'effroi?

— Effroi n'est pas le mot, mais quelque chose frémit et crie en moi toutes les fois que je le rencontre.

— Eh! c'est peut-être de l'aversion cela, mais ce pourrait aussi bien être... le contraire.

Elle fit sans répondre une petite moue hautaine. Michel avait maintenant si peur de l'offenser! il parla vite d'autre chose.

— Vous êtes à merveille ici, savez-vous ! tranquille, abritée, heureuse.

— Heureuse seule, hélas ! La maison me paraît bien grande, à moi ! Mon père l'avait arrangée pour y vivre en famille. Du moins, j'y suis chez moi ; c'est beaucoup. Vous avez vu que ma pauvre tante est logée en location, à la gêne et tristement.

— Pourquoi ne demeure-t-elle pas avec vous ?

Elle secoua douloureusement la tête. La question était trop délicate pour qu'il osât insister. Il reprit :

— Comment savez-vous donc que je suis allé chez madame Firmin ?

— Eh ! mais je vous y ai envoyé. Et puis, monsieur, croyez-vous qu'on habite impunément une bourgade ? Tout le monde sait ici, et je sais comme tout le monde, vos moindres faits et gestes, vos moindres mots, vos moindres pas, votre activité aux travaux de la mairie et votre conduite intrépide à la Société des Amis des Arts. Mon amie de pension, Céleste, vous a trouvé elle-même bien supérieur à M. Rusant, qui a voulu être trop supérieur, dit-elle.

— Ah ! mademoiselle Céleste dit cela ?

— Et elle a tort, monsieur ! et M. Rusant avait raison ! Vous exposer contre ces gens-là, vous !

— Vous les méprisez donc ? dit Michel vivement.

Il l'observait d'un regard pénétrant. Elle ne répondit encore que par un profond soupir.

Il se leva brusquement.

— Eh bien ! vous partez déjà?

— Parbleu ! je me sauve ! dit-il avec une feinte colère. Vous êtes par trop mystérieuse ! C'est ce qui m'a d'abord tenté l'autre jour, je m'en souviens bien ! Mais aujourd'hui j'aime mieux vous fuir à temps, — ombre ! rêve ! caprice ! chimère insaisissable ! fière jeune fille et bonne enfant ! ange qu'on exorcise, démon qu'on invoque !... qu'est-ce que vous êtes au juste, sphinx de Bellevue?

Elle partit d'un éclat de rire d'enfant.

— Oui, votre autre amorce ! votre rire de sirène ! mais on ne sait pas même si vous êtes vraiment gaie.

— Ah ! je ne demanderais pas mieux, allez ! dit-elle avec sa façon jeune et naïve. Si je ne suis pas heureuse, ce n'est pas ma faute, je vous assure ! Je m'y prête tant que je peux, je n'ai jamais boudé le bonheur et je fais toutes sortes d'avances à la joie !

— Tempête et furie ! voilà encore que vous êtes charmante ! Adieu ! adieu ! adieu !

— Restez, dit Jacqueline tout à fait sérieuse. Mon Dieu! est-ce que réellement, sans le savoir, j'aurais été coquette avec vous! Je vous en demanderais pardon. Je veux être toujours loyale, simple et vraie. Ainsi, écoutez...

Elle lui fit signe de s'asseoir et reprit :

— Écoutez : je ne sais pas si c'est d'amour que j'aime Louis, mais je sais que mon espoir et mon but, c'est d'être un jour sa femme. Vous désiriez connaître le fond de mon cœur? Eh bien, le voilà! Etes-vous content?

— Pas trop!

— Ne dites pas cela! Nous parlons gravement. Je vous donne là toute ma confiance! Pour vous seul j'aurai levé mon voile. Je sens que vous êtes bon et supérieur. L'esprit doit protéger — comme Dieu. Vous êtes d'un monde bien au-dessus du mien; c'est cette distance entre nous qui me rassure. Vous avez débuté avec moi par une plaisanterie qui m'a fait de la peine; mais vous l'avez regrettée tout de suite, et moi je vous l'ai tout de suite pardonnée. Je vous ai regardé par la petite lucarne du moulin, vous aviez l'air si fâché! j'ai ouvert la porte pour vous rappeler, mais vous vous en alliez déjà, et je ne sais quelle honte m'a

retenue. Depuis, tout ce que vous avez fait m'a confirmé ce que vous êtes. J'espère que vous me comprendrez maintenant. Enfin, parce que je vous estime, ce n'est pas une raison pour que vous me méconnaissiez ! c'en est une pour que vous me consoliez, il me semble ! J'en ai besoin ! je suis bien orpheline, toute seule, toute jeune. Quand on a si peu vécu, on a plus de peine à souffrir. Je n'ai rien à cacher à personne, et il faut que je me cache de tout le monde. Songez combien il me serait précieux d'avoir un confident et un ami ! voulez-vous être mon ami et mon confident, dites ?

Michel se sentait à la fois charmé et calmé. La jeune et jolie fille s'évanouissait pour lui ; mais enfin, une amie, une sœur s'offrait à lui ! il trouvait une âme, oiseau rare !

Après un moment de silence, il tendit la main à Jacqueline d'un mouvement cordial.

— Allons ! c'est dit, on se résigne, on sera votre frère.

— Oh ! merci !

— Seulement, Jacqueline, laissez-moi tout de suite entrer dans mon rôle. Il est entendu que vous êtes désormais, pour moi, la fiancée de ce brave Fir-

min. Eh bien, pourquoi ne l'êtes-vous pas pour lui?

— Pourquoi? vous demandez pourquoi? Il y a deux ans, monsieur, lorsque, dans cette pièce où nous sommes, M. Louspillac est venu m'offrir de m'épouser, et qu'avec une surprise imprudente, j'ai rejeté son offre, il s'est levé, m'a serré le poignet à me faire mal, et m'a dit : — « C'est bon ! vous ne voulez pas être à moi? je vous jure, moi, que vous ne serez jamais à un autre! » — Il m'a rejetée toute tremblante sur un fauteuil, et il est sorti furieux. J'ai conté cela à Jules, qui a d'abord frappé la table du poing, et puis qui a haussé les épaules. Vous savez ce qui est arrivé...

— Oui, mais précisément, la mort de Jules désarme son meurtrier vis-à-vis de Louis.

— Oseriez-vous en répondre? Connaissez-vous ce Louspillac? Six mois après la mort de Jules, dès que Louis a eu l'air de se montrer assidu et tendre auprès de moi, savez-vous que M. Louspillac m'abordait rapidement dans la rue, à la brune, quand je rentrais seule avec Manon, et qu'il me jetait des mots qui me glaçaient le sang : « Prenez garde, mon serment tient toujours! — Vous n'êtes pas encore contente? — Si vous faites tant de visites chez Louis, j'en ferai une

aussi, moi ! » C'est sous le coup de ces menaces-là que j'ai peu à peu cessé de voir ma tante.

— Comment ! vous pensez qu'il aurait l'audace de provoquer Louis ?

— Ne peut-il pas mettre Louis dans la nécessité de le provoquer ? Ne cherche-t-il pas de toutes les façons à me compromettre ? Aujourd'hui encore il ne voulait pas autre chose ! Enfin, n'a-t-il pas maintenant M. Beautrubin, un instrument passif dont il fait ce qu'il veut, et qui servirait au besoin de rallonge à sa haine ?

— Mais c'est abominable ! Je le verrai, ce misérable, je lui parlerai, moi !

— Ah ! ne risquez pas cela, au nom du ciel ! ne me faites pas cette peine et cette peur ! Vous avez irrité déjà l'un de ces méchants en l'empêchant d'être nommé de la Société des Amis des Arts ; vous venez d'irriter l'autre en l'empêchant de me poursuivre et de me parler. C'est bien assez, c'est trop peut-être ! Prendre contre eux l'offensive ? il ne manquerait plus que cela !

— Allons ! vous croyez donc qu'ils sont inaccessibles et invulnérables ?

— Mon Dieu ! oui, je le crois. A quelle arme les

vaincre? par quelles raisons, par quels sentiments les convaincre? Voulez-vous que je vous avoue une chose dont j'ai honte et remords ? Eh bien ! dans mon désespoir, j'ai consenti, une fois, à le voir, ce Louspillac; oui, j'ai parlé, en présence de Manon, au meurtrier de Jules; j'ai fait la tentative absurde de toucher ce réprouvé. Ah! monsieur Michel, il n'a ni cœur, ni cervelle, ni esprit, ni conscience. Rien qu'une volonté aveugle et brutale. C'est vraiment terrible, allez ! Qu'opposer à des muscles? Le bien, le mal, le juste, l'injuste, est-ce que cela a des rapports avec la force du poignet ? Attendrit-on le boulet ? Persuade-t-on le pavé? Monsieur, un homme peut toujours venir à bout d'un homme, mais non d'une chose. Il ne faut pas toucher à la hache, il ne faut pas jouer avec le feu !

— Par les cinq cents diables! alors lâchez sur lui vos trois Jacques !

— Oh ! ce serait m'abaisser au niveau de ce méchant! Et puis, exposer mes braves filleuls !

— Oui, vous avez raison! Cependant, il est impossible, — impossible je vous dis ! que, sans être un Hercule, on ne trouve pas un moyen de dompter vos monstres.

— Laissons faire Dieu, dit Jacqueline. Ce que je

vous ai demandé, ce n'est pas de m'aider, c'est de me consoler. Au moins, je ne serai plus seule ! Toute pauvre fille que je suis, il me semblait par moments qu'il y avait sur moi comme un enchantement pareil à celui des contes de fée. Je vais me croire à présent un peu désensorcelée, grâce à vous.

Elle déploya sans crainte pour Michel toutes ses séductions. Néanmoins, il demeurait pensif et soucieux. Jacqueline disait vrai : une sorte de charme maudit forçait Louis, sa mère et Jacqueline de vivre séparés et tristes, sans se voir et sans se parler, et empêchait ces cœurs honnêtes et aimants de se reconnaître et de se comprendre. Et comment rompre ce cruel sortilége de froideur et d'isolement ?

— C'est égal ! dit Michel à Jacqueline, je ne partirai content de ce pays que je n'aie vu vos langues et vos âmes déliées ! — Si pourtant je vous amenais, un beau jour, Louis et sa mère, qu'est-ce que vous diriez, hein ?

Lorsqu'il prit congé de Jacqueline, il lui demanda s'il était absolument impossible qu'il revînt la voir.

— C'est bien difficile ! dit-elle. Mais écoutez : vous passez tous les jours devant ma porte de quatre à cinq heures ; je serai là sur le banc où Manon cousait aujour-

d'hui, vous vous assoierez sur le rebord de la grille, et nous causerons à travers les barreaux — comme au couvent. M. Louspillac lui-même n'y peut pas trouver grand'chose à redire !

— Oh ! ce n'est pas de lui que je m'inquiète.

Ce qui fut dit fut fait. Chaque jour, en revenant de la mairie, Michel s'arrêta aussi longuement que possible au seuil du beau jardin, et, chaque jour, il admira davantage la jolie recluse librement chaste et gaiement triste. Maintenant, elle laissait sans scrupule et sans réserve s'épanouir sa grâce pour son frère élu.

Michel était sans doute un peu préservé par cette douleur mystérieuse qu'il avait rapportée de Paris. Quelle était-elle? Souffrait-il comme amoureux, comme artiste, comme citoyen ?... Il y a quatre-vingt-dix-neuf manières de souffrir pour l'homme civilisé. Il souffrait, voilà le certain. Il n'en sentait pas moins qu'il finirait par se susciter un nouveau danger dans ces charmantes entrevues avec Jacqueline; mais ce sont là des dangers qu'on aime, et, pour rien au monde, il n'eût renoncé à la chère et douce habitude, qui, dans ce pays un peu perdu en somme, devenait de plus en plus pour lui une nécessité.

Cependant, au bout d'une semaine, il trouva, un

jour, le banc vide et Jacqueline absente. Le temps était un peu couvert et Michel ne fit que s'étonner. Mais, le lendemain, l'après-midi était magnifique, et Jacqueline manquait encore au rendez-vous. Michel s'inquiéta. Était-elle malade? Bellevue tout à coup lui parut un désert. Il dormit mal, se forgea mille soucis toute la matinée, et sortit, le cœur oppressé, sans vouloir du déjeuner de maître Sanas.

O bonheur! Il rencontra dans la rue Manon, la bonne de Jacqueline, qui allait aux provisions. Et vite il l'interrogea.

Manon fut d'abord très-obscure et très-discrète.

— Mademoiselle se portait bien, mais monsieur ne pouvait plus la voir; on jaserait.

Enfin, pressée de questions, Manon fit jurer à Michel qu'il serait censé ne rien savoir, car sa maîtresse lui avait sévèrement défendu de rien dire. Après quoi, elle lui dit tout.

— Il y a deux jours, monsieur, nous passions, mademoiselle et moi, dans la ruelle des Jardins. Il n'y avait là personne. Tout à coup, ce grand ossu de Louspillac avec son Beautrubin a débouché à côté de nous. Mademoiselle s'est mise à fuir tout bas, comme une pauvre petite perdrix sous la dent du chien. Elle

n'en a pas peur, mais elle en a horreur. Lui, avec ses longues pattes, la talonnait toujours sans aucunement se presser, tout en lui hachant menu de ses paroles malfaisantes : « Ah ! vous changez votre amoureux, ma belle ! Moi je ne change pas mon serment. — Je garderai malgré vous votre vertu, mille tonnerres ! — Si une seule fois encore, une seule, votre nouveau tourtereau vient roucouler à votre cage, profitez-en pour lui faire vos adieux : il est cuit, ce beau godelureau de Paris ! » Et autres insolences. Mais il a vu venir Pierre et Jean Loubet, et il a rebroussé chemin plus vite que ça. O le capon ! Il n'y a pas de danger qu'il nous laisse avoir des témoins en justice ! Moi, ma parole ne vaut pas, parce que je ne suis qu'une pauvre vieille servante. Et quand il a si bien filé, mademoiselle s'est retournée et s'est redressée toute méprisante, et lui a crié sourd et profond : « Lâche ! » Ah ! dans cette minute-là, elle était fièrement jolie, allez ! avec ses beaux yeux doux en flamme et ses petites quenottes qui tremblaient ! et elle lui a crié : « Lâche ! »

— Bien lâche, en effet ! dit Michel, pâle d'indignation. Après, Manon ? après ?

— Après, c'est tout. Mademoiselle est rentrée malade et faible. Elle n'a pas voulu vous mettre en péril,

et elle n'est plus du tout revenue au banc, et elle m'a ordonné de m'en taire à quiconque, à vous le premier. Mais voilà que vous, profitant de la démangeaison de ma vieille langue, vous m'avez fait tout vous dégoiser, et, si vous n'êtes pas mieux verrouillé que moi, qu'est-ce que vous voulez que je devienne?

— Soyez tranquille, ma bonne Manon! ceci restera entre nous. Merci. Je sais à présent ce que j'ai à faire. Ah! c'est à moi qu'ils s'attaquent maintenant!

— Hé! n'allez pas vous frotter à ces venins-là, au moins!

— Ne craignez rien. Mais il est probable, Manon, qu'avant la fin du jour, vous me reverrez chez votre maîtresse, et avec Louis Firmin et sa mère encore! — Adieu!

— Monsieur! Hé! là! Où donc s'en court-il, le monsieur? Ah! que Jésus l'assiste, et moi tout de même!

Michel était déjà loin. Il avait regardé à sa montre; il était dix heures et demie, l'heure où Louspillac et Beautrubin déjeunaient au café Militaire.

Il marcha droit au café Militaire.

VII

« **Comment le chulo excite le taureau.** »

(*Tauromachie de Goya.*)

Sa colère aurait pu perdre Michel. Mais la chance voulut que Louspillac et Beautrubin ne fussent pas encore arrivés au café Militaire; il eut le temps de reprendre tout son sang-froid.

Il vit à sa droite en entrant, une table vide, près de la fenêtre, d'où il apercevrait de loin l'*ennemi*. Il alla s'y asseoir. Mais le garçon accourut.

— Pardon, monsieur! Si vous vouliez avoir la bonté

de vous installer à une autre table ? Celle-ci c'est la table de deux messieurs qui vont venir.

— Ah ! est-ce que ce n'est pas un endroit public, ce café ?

— Si, monsieur.

— Alors, dans un endroit public, les places n'appartiennent qu'au premier arrivant. Cette table me paraît la plus commode ; j'y reste.

— Suffit, monsieur ! Mais c'est que M. Louspillac et M. Beautrubin...

— Eh bien ?

— M. Louspillac et M. Beautrubin ont l'habitude de se mettre là, et personne n'a jamais osé prendre leur table.

— Garçon, vous me commanderez deux œufs sur le plat, une côtelette, des fraises et du café. Allez.

— C'est bien, monsieur !... J'ai averti monsieur... Monsieur garde aussi le journal ?

— Eh ! sans doute, puisqu'il était sur la table. Allez donc !

Les trois ou quatre habitués qui déjeunaient à d'autres tables ouvrirent des yeux énormes. Le garçon dit deux mots à la dame du comptoir, qui sembla aussi fort émue. Enfin, quelques jeunes gens qui faisaient

dans le fond une partie de billard considérèrent de loin Michel avec curiosité et respect, et, de ce moment, les carambolages furent distraits et les bloqués incertains. Michel lisait le journal avec impassibilité.

Un petit vieux ratatiné qui prenait sa tasse de chocolat à deux tables de là, le regardait en hochant la tête d'un air de commisération. Enfin il se décida, vint à lui, et, soulevant son bonnet de soie noire, lui dit d'une voix aigrelette :

— Un bon conseil, mon cher monsieur ! Vous n'êtes pas du pays, — vous êtes cet architecte de Paris, — vous ne connaissez pas les gens à qui vous avez affaire. Eh bien ! ce sont de mauvaises têtes, mon cher monsieur ! de mauvaises têtes, je vous assure ! Cette table où vous êtes, je l'avais choisie autrefois ! j'aimais à m'y asseoir ! mais, ma foi ! j'ai obéi à la raison du plus fort. Croyez-en un vieux bonhomme, faites comme moi, cédez-leur la place.

— Excusez-moi, monsieur, j'ai coutume de ne céder la place qu'aux femmes ou aux vieillards. Si vous me la demandez pour vous ?...

— Oh ! non, non ! Grand merci ! — Mais, monsieur, songez-y, M. Louspillac, — comment vous dirai-je ?... M. Louspillac est capable de vous provoquer !

Michel se prit à sourire. Tout ce qu'il devait désirer et chercher maintenant, c'est qu'en effet la provocation vînt de Louspillac.

— Est-ce par la Grande-Rue qu'ils arrivent? demanda-t-il simplement au petit vieux.

— Par la Grande-Rue, oui, monsieur. D'ici, vous les verrez de loin. D'autant mieux que M. Louspillac fait toujours sa station, — vous savez? — à la boutique de M. Quoniam, le pharmacien, qui demeure là, vis-à-vis du café.

— Ah! pardon! quelle station, je vous prie? Expliquez-moi donc...

— Mon Dieu! mon Dieu! les voici! interrompit le petit vieux tout tremblotant.

Et vite il se sauva à sa table, en suppliant d'un signe Michel de ne plus lui parler.

A cinquante pas, dans la Grande-Rue, qui s'ouvrait large et droite en face du café Militaire, Michel vit alors pour la première fois Louspillac et Beautrubin : Louspillac, le chapeau sur l'oreille, la longue redingote classique militairement boutonnée; Beautrubin, habit bleu barbeau, gilet à fleurs, pantalon de nankin, bas blancs, escarpins. Ils marchaient l'un à côté de l'autre, superbes, fendants, et perpétuellement vainqueurs.

A l'aspect des deux tyranneaux, Michel, malgré le péril qu'il y avait pour lui à ne pas rester maître de ses mouvements, sentit tout son sang bouillonner dans ses veines. Par bonheur, un incident burlesque remit encore son âme en équilibre. Nous ne pouvons passer cet incident sous silence, car ceci est vrai, tout ce qu'il y a de plus vrai ! on n'invente pas ces choses-là.

L'établissement de M. Quoniam fait un des coins de la Grande-Rue, et du café Militaire, on pouvait aisément distinguer de son comptoir le petit apothicaire. Quand Louspillac et Beautrubin arrivèrent au trottoir qui longeait l'élégante pharmacie aux vases de cristal bleus et rouges, Beautrubin s'arrêta automatiquement, Louspillac se dirigea vers un angle formé à l'extrémité de la devanture par une avance de la maison voisine, se tourna du côté du mur, et, là....

O Téniers ! ô Molière !... — mais non, la chose n'est pas si grave ! — ô spirituel auteur du *Gulliver*, qui fais si ingénieusement éteindre par ton héros l'incendie de Lilliput !... — mais non, Swift était humoriste et Anglais ! — c'est toi, « harmonieux et délicat Racine, » c'est la péroraison de l'Intimé en faveur des petits chiens en larmes qu'il suffit d'invoquer ici !

... Louspillac se tourna donc du côté de la muraille,

et là... fit à la devanture de Quoniam cette fameuse injure quotidienne qui avait si fort intrigué Michel. A deux pas en avant de son ami, Beautrubin, debout, les joues gonflées, le poing campé sur la hanche, promenait autour de lui un regard triomphant, — tandis que le pauvre Quoniam arpentait à grands pas sa boutique avec l'agitation du désespoir.

— Vous voyez, monsieur! dit d'un ton pénétré à Michel le petit vieux, se courbant à la hauteur de sa table pour n'être pas vu du dehors, — vous voyez! il y a un an, M. Louspillac s'était, un matin, arrêté là comme aujourd'hui; M. Quoniam est sorti, furieux, et l'a injurié. M. Louspillac n'a pas répliqué un mot; mais, depuis, tous les jours du bon Dieu, il répète au même endroit le même... sarcasme, et que voulez-vous que dise ou que fasse M. Quoniam, qui a femme et enfants?

Louspillac se retourna, et le petit vieux se redressa vivement à sa place comme un écolier qui tremble d'être pris en faute par le maître. Mais Michel partit d'un éclat de rire.

Le dédain dans son cœur avait subitement balancé le courroux. De tels adversaires étaient décidément aussi puérils que méchants, aussi ridicules que si-

nistres ! Ces gens-là pouvaient vous tuer un matin, mais ils devaient toujours vous faire hausser les épaules ! A la place d'une périlleuse colère, ce fut un ironique dégoût qui remplit l'âme de Michel, dégoût mêlé aussi d'une certaine douleur; car l'homme, chose étrange ! met volontiers de l'estime dans la haine et souffre de mépriser ce qu'il est obligé de subir.

N'importe ! quand Louspillac et Beautrubin entrèrent dans le café, Michel du moins les dominait et se dominait lui-même.

Louspillac recula stupéfait en voyant *sa* table occupée par un étranger. D'ailleurs, il reconnut presque aussitôt Michel, bien qu'il ne l'eût encore vu qu'une fois, et de loin.

Michel, à qui l'on venait de servir son déjeuner, mangeait et buvait, tout absorbé en apparence par la lecture du journal.

— Eh bien ! qu'est-ce que c'est, Ernest ? dit Louspillac au garçon d'une voix rauque. Vous avez laissé prendre notre place !

— Dame ! j'ai prévenu ce monsieur; mais il s'était mis là, il a voulu y rester.

— Ah !

On aurait entendu une mouche voler. La dame du café était palpitante. Tous les habitués, penchés immobiles sur leur assiette ou leur tasse, ne perdaient pas un mot, pas un geste de la scène.

Louspillac, comme embarrassé, s'adressa d'un air gauche à Michel. Il avait le parler pénible.

— Monsieur, — vous avez notre table, — le garçon vous a prévenu.

— C'est possible, dit Michel en levant de son journal sur Louspillac un regard indifférent et distrait. On ne loue pas et on ne retient pas des places au café comme au théâtre. Tenez, monsieur, il y a là-bas une table vacante. — Garçon ! la côtelette ?

Il reprit sa lecture.

Louspillac balbutiait, et il ne trouvait pas un seul mot. Il avait une envie féroce de se jeter sur Michel, et il restait cloué debout devant lui. Ce n'était pas crainte, c'était respect. Le coup d'œil calme, clair et droit de Michel l'avait subjugué. Cette brute se sentait devant un homme, ce despote se sentait devant son maître.

— Allons! venez, vous ! dit-il brusquement à Beautrubin en l'entraînant vers la table que Michel lui avait désignée.

Jusque-là on n'avait pu lire sur le visage de Beautrubin qu'une stupeur hébétée. Mais quand ils furent assis et que Louspillac répondit à voix presque haute à une question de son compagnon : — « Eh ! pardieu ! c'est ce petit gâcheur de Paris ! » — Beautrubin devint pourpre, parla avec vivacité à Louspillac, et fit mine de vouloir aborder à son tour son heureux concurrent à la Société des Amis des Arts. Mais Louspillac le retint impérieusement.

Il avait, lui, un compte encore plus grave à régler avec Michel, qui avait osé protéger Jacqueline contre ses poursuites, qui s'en était vanté peut-être et qui semblait faire la cour à la jeune fille ! C'était lui seul, certainement, que l'affaire concernait, il y allait de son honneur ! Mais comment l'engager ? Il était gêné autant qu'irrité par la manière tranquille et froide de son ennemi, et aussi par tous les regards qui pesaient sur lui. Le café, assez bruyant d'ordinaire, était silencieux comme une tombe. Louspillac entendit un des joueurs de billard dire au fond : — « Eh bien ! Frédéric, c'est à toi de jouer ! A quoi penses-tu ? » — Évidemment, on ne pensait qu'à lui, Louspillac !

Le garçon vint mettre devant Louspillac et Beautrubin des assiettes et des serviettes.

— Qu'est-ce qu'il faut servir à ces messieurs, ce matin ?

— Rien, dit Louspillac très-haut. Nous attendrons que votre intrus veuille bien nous laisser *notre* table. Donnez-moi le journal.

— Mais c'est lui qui l'a ! dit Ernest à voix basse.

— Eh bien ! demandez-le-lui !

Le garçon alla à Michel : — Après vous, le journal, monsieur.

Michel fit un signe de tête affirmatif et continua de lire.

Louspillac haussa les épaules avec affectation, mais Michel était déterminé à ne rien voir. Louspillac, au contraire, voyait tout : il voyait les figures se rassurer, il voyait les bouches chuchoter, il voyait d'instant en instant s'évanouir son atroce prestige.

Le petit vieux qui avait parlé à Michel ne remarquait pas que, depuis dix minutes, le garçon avait enlevé le plateau de son chocolat, et il restait là, sans contenance vraisemblable, sans prétexte plausible, devant une table de marbre, observant de côté Louspillac, et riant sous cape.

— Monsieur Genouillot ! lui cria Louspillac de sa voix stridente et qui prenait aux entrailles.

Le pauvre petit vieux tressaillit et se dressa effaré, tremblant, une sueur froide au front, comme si la trompette du dernier jour eût sonné le grand tara-tantara à ses oreilles.

— Monsieur Genouillot ! reprit Louspillac, vous n'allez donc pas à votre magasin, aujourd'hui ?

— Je... Pardon !... Si ! j'y vais, bégaya Genouillot en se levant tout ahuri.

— Hé ! monsieur Genouillot ! vous oubliez votre chapeau et votre parapluie, fit le garçon.

— Oh ! merci ! vous êtes bien *bonne !* dit Genouillot à Ernest.

Il sortit, les jambes flageolantes. Il n'alla pas à son magasin, il alla se coucher.

Pauvre et facile triomphe ! On rit de Genouillot, mais c'était peut-être pour pouvoir rire de Louspillac. Michel, imperturbable, n'avait pas un seul moment relevé la tête. Louspillac tordait de rage sa serviette. Bien ou mal, spirituellement ou lourdement, il voulut en finir d'une façon ou d'une autre.

Il quitta sa place et vint se planter de nouveau devant la table de Michel. Mais il était transporté de fureur, et Michel conservait tout son calme. Ce fut bref et net.

— Monsieur, quand vous aurez lu le journal? dit Louspillac.

— Le garçon l'a retenu, monsieur.

— C'était pour moi, monsieur.

— Ah! très-bien!

— Est-ce que vous comptez avoir bientôt fini, dites?

— Mais je ne sais pas, je lis un feuilleton très-amusant.

— Vous le faites exprès, hein?

— Quoi? — Garçon, les fraises!

— Oh! vous tenez à toute force à ce qu'on vous ouvre le ventre, vous!

Louspillac serrait dans sa main sa serviette nouée et roulée; il leva le bras et la lança à la figure de Michel. Mais Michel avait deviné le mouvement, il arrêta la serviette au vol et la jeta aux pieds de son brutal adversaire.

Ils restèrent un moment silencieux, debout, face à face et menaçants : — Louspillac livide, les yeux injectés de bile; Michel pâle, car son généreux sang affluait au cœur.

De toutes les tables et du billard, tous les assistants étaient accourus et faisaient autour d'eux un cercle haletant.

— Vous m'avez insulté, monsieur ! dit Michel d'une voix profonde.

— Ah ! vous vous en apercevez ! ricana Louspillac.

— Je le constate.

— C'est pour avoir le choix des armes ? Soit ! vous l'avez, mon petit monsieur !

— Je n'ai pas seulement le choix des armes, j'ai aussi le choix du mode de combat.

— Hé ! soit encore ! Tête et sang ! cela me va, prenez l'avantage.

— Je ne veux pas l'avantage, je veux l'égalité des chances. Vous êtes de première force à l'épée et au pistolet, monsieur, et moi, je n'ai jamais manié de pistolet ni d'épée.

— Tonnerre ! Est-ce que vous ne vous battez qu'au compas ?

— C'est possible.

— Eh bien ! tenez, j'en passerai par où vous voudrez ! Arrangez vous-même votre massacre. Voilà mon témoin, M. Beautrubin. Nous attendrons le vôtre chez nous, toute la journée. Dictez les conditions, je signe d'avance. — Vous entendez, vous autres ! — Seulement, que ce soit à mort ! — Mille cartouches ! il fau-

dra que je m'en aille du pays, mais vous vous en irez de ce monde, vous! — Nous nous battrons à cinq pas, si vous voulez. Ou bien avec un pistolet chargé. Ou bien à l'américaine, tous deux dans une chambre noire, avec des épées ou des couteaux. Bref, faites votre lit comme il vous plaira, mon jeune dameret! Ça m'est égal la sauce, pourvu que je vous mange!

Il était presque beau en ce moment-là, — beau comme un tigre.

— Venez, Beautrubin! dit-il.

— Et, suivi de son acolyte, il sortit, la tête haute, tirant violemment la porte après lui.

— Eh bien! dit Michel au garçon, et ces fraises?

VIII

L'amitié d'un moulin est un bienfait des dieux.

Michel acheva fort héroïquement de déjeuner. Il était content de lui. Les sauvages menaces, les dents grinçantes et la voix rogommeuse de Louspillac avaient pu faire tressaillir ses nerfs, mais sa volonté était restée la plus forte et n'avait pas bronché. Le tout était de se maintenir là.

— Mais c'est que ce gredin est fort capable de me tuer ! pensait-il. Mon seul avantage sur lui, — et dont

j'ai bien le droit d'user et d'abuser, je pense, — c'est qu'il a déjà tué ce pauvre Jules et qu'il est forcé de subir toutes mes conditions. Mais qu'inventer pour égaliser le combat ? Jouer le tout pour le tout, risquer sa vie contre la vie de cette brute, nous battre à un seul pistolet chargé ? cette extrémité paraîtrait mélancolique même à des courages plus éprouvés, même à des haines plus passionnées. — Ah bah ! que je survive ou non, ma petite Jacqueline sera délivrée, et, si je n'ai pas la chance, elle me pleurera : la mort poétise... Sardanapale ! de moi à moi, j'aimerais autant vivre. — Oh ! je vivrai ! — En attendant, je n'ai pas de temps à perdre, car j'ai bien des choses à faire. Il faut d'abord que je trouve un témoin dans Bellevue, chose difficile ; il faut que j'écrive à Paris, chose pénible ; il faut surtout qu'avant ma dernière heure je rapproche et je réconcilie Louis et Jacqueline, chose agréable. — Ah ! ce capitaine Fracasse ne me vaincra toujours qu'à demi.

Quand Michel eut quitté le café, on juge si des groupes animés se formèrent, pleins d'admiration pour Michel et d'exécration pour Louspillac. Deux ou trois déjeuneurs s'esquivèrent, et une demi-heure après, Bellevue était remuée jusqu'en ses profon-

deurs par le récit du grand événement du café Militaire.

Michel savait que Louis rentrait déjeuner chez lui à midi. Il alla donc frapper à sa porte, et ce fut Louis, en effet, qui vint lui ouvrir, une serviette à la main.

— Je vous dérange, lui dit Michel.

— Non pas, et dans cinq minutes je suis à vous.

Louis n'osa pas conduire Michel dans la petite salle où il achevait avec sa mère son très-modeste repas ; il le laissa seul quelques instants dans la première pièce. Michel n'en fut pas autrement fâché ; il en était toujours à se demander : — Où diable prendre dans cette ville un témoin qui ne tremble pas devant Louspillac? — Et il ne trouvait rien.

Comme le jour de son arrivée, Michel vit là, sur la table, la vieille Bible de madame Firmin. Il l'ouvrit à la page marquée par le signet, et il lut.

C'était le passage où le berger David provoque au combat le géant Goliath. Le Philistin est armé et cuirassé ; David n'a que sa fronde et sa panetière. Mais il a aussi la foi dans le seigneur Dieu, et il veut faire voir au peuple que « le Seigneur sauve, non pas par l'épée ni par la lance, car la guerre est au Seigneur. » Il marche contre Goliath, prend une pierre

dans sa panetière, la lance avec sa fronde et tue le géant.

— Diantre ! se dit Michel, David me paraît furieusement ressembler à ce personnage de comédie qui ne se bat qu'à quinze pas, lui au pistolet et son adversaire à l'épée. — Mais je suis un sot de faire ici de l'esprit ! La grandeur et la beauté de la légende biblique, c'est cette simple et profonde confiance dans le Seigneur et dans la justice. Ah ! si j'étais un croyant, j'accepterais le duel à un seul pistolet chargé, et je me fierais au jugement de Dieu. Oui, mais cependant, la mère de Jules a mis le signet à cette page et Louspillac a été le vainqueur de son fils !... — Eh ! qui me dit que Louspillac a été le vainqueur ? S'il est vaincu aujourd'hui, n'est-ce pas Jules qui le vaincra ?

En ce moment, Louis rentra avec sa mère.

— Je viens vous prendre, leur dit Michel à brûle-pourpoint, pour aller ensemble chez votre cousine et nièce Jacqueline.

Louis rougit et pâlit.

— Il l'aime bien ! pensa Michel.

Madame Firmin s'étonnait et se défendait.

— Voyons ! reprit Michel, vous avez confiance en moi, n'est-ce pas ? Vous êtes bien sûrs que je ne vous

entraînerais pas dans une fausse démarche? Venez donc, je vous expliquerai tout, ou plutôt tout s'expliquera de soi.

Louis avait déjà son chapeau sur la tête.

— Voilà ton châle, bonne mère, dit-il.

Ils partirent. Pendant tout le chemin, Michel refusa en riant de rien éclaircir.

Jacqueline, en les voyant, ne fut pas moins surprise que Louis et que sa mère. Cependant, elle embrassa madame Firmin avec la plus grande émotion et tendit à Louis sa petite main blanchette.

— Vous me regardez comme pour me questionner, mademoiselle, lui dit Michel. Ne vous avais-je pas avertie que je pourrais bien un beau matin risquer chez vous cette invasion? Asseyons-nous et parlons à cœur ouvert. Vous ne savez pas le beau métier que je viens faire ici? Je viens vous trahir tous et vous dénoncer les uns aux autres. Oui, vraiment, je trahirai vos sentiments généreux et je dénoncerai votre bonne amitié! Vous d'abord, Jacqueline, sachez que Louis n'a pas cessé de vous aimer; sachez que votre chère et digne tante n'a pas cessé de souffrir en pensant à votre froideur, et n'a pas cessé de vous pardonner en souffrant. Vous, madame, vous, mon brave Louis, appre-

nez que le cœur de Jacqueline a toujours été et sera toujours avec vous; qu'en paraissant vous abandonner elle se dévouait encore, et qu'elle se résignait à vivre seule et méconnue pour ne pas laisser de prétexte à la jalousie et à la colère de ce brutal et odieux malandrin !...

— Louspillac ! s'écria Louis en se levant avec menace.

— Ah ! monsieur, monsieur ! dit Jacqueline, pour que vous parliez ainsi, — ce n'est pas possible ! — il faut qu'il n'y ait plus de danger.

La mère ne pouvait prononcer un mot, mais son attitude muette et suppliante faisait la même interrogation.

— Il n'y a plus de danger, en effet, reprit Michel en les regardant. Il n'y en aura plus du moins dans quelques heures. Votre enchantement est tout à fait rompu, princesse Jacqueline. Vous savez, j'en avais juré mon grand serment ! Tel que vous me voyez, je suis la colombe de l'arche qui vous annonce que les grandes eaux se sont écoulées.

— Oh ! mais, quel bonheur ! et comment se fait-il ?

— Ah ! qu'il y ait ou qu'il n'y ait plus danger,

interrompit Louis, — Jacqueline, est-ce vrai ce que M. Michel a dit de vos sentiments ?

— Eh ! oui, c'est vrai ! J'ai bien souffert, allez ! Embrassez-moi, ma bonne tante ! Comment avez-vous pu me croire si changée, si ingrate ? Je sais bien que les apparences étaient contre moi. Je n'osais même plus vous parler. Combien de fois, passant auprès de vous, chère mère, j'ai été sur le point, sans que personne me vît, de vous baiser la main, et puis de me sauver... là, rien que cela ! Eh bien ! je ne l'osais pas. Mais je ne me suis jamais sentie plus unie à vous que pendant tout ce temps où nous avons vécu séparés.

— Jacqueline ! s'écria Louis, voilà des mois et des années que je me tiens à l'écart, silencieux, résigné, renfermé dans mon travail et dans mon devoir, en apparence sans but, sans idée et sans espérance : Jacqueline, j'attendais cette minute, cette bienheureuse minute où nous sommes !

— Pauvre Louis !

— Dites-moi maintenant que vous voulez bien m'aimer, Jacqueline ?

Jacqueline regarda Michel qui la regardait, et elle rougit.

— Je veux être votre femme, Louis, répondit-elle gravement.

Ah ! ce fut si bien dit, avec un sentiment si délicat ! Loin de froisser l'âme de Michel, elle la caressa presque. Il se rappela, tout attendri, le jour où elle touchait et pansait sa blessure. Elle avait la voix aussi légère que la main, jamais douloureuse et toujours douce !

— Cher cœur d'ange ! pensa Michel. Mais ce qu'elle ne sait pas elle-même, je ne dois pas le savoir, moi.

Il se leva brusquement pour cacher son émotion. Jacqueline courut à lui.

— Monsieur Michel, il y a une chose qui m'inquiète. Le danger qui n'est plus sur nous, vous ne l'avez pas détourné sur vous, dites ? Vous n'avez pas de querelle avec M. Louspillac ?

— Ma jolie sœur, ce serait doux de mourir pour vous, au moins ! Mais votre cause est bénie, et il ne peut jamais y avoir péril à l'embrasser.

— Mon Dieu ! reprit madame Firmin, vous ne répondez pas à la question de Jacqueline, monsieur !

— Mai si, j'y réponds ! Le fait est que M. Louspillac est maintenant beaucoup moins redoutable qu'on ne s'imagine, et j'avais raison de dire que sa

première et cruelle victoire l'avait désarmé pour toujours. Ainsi, rassurez-vous. Je lui ai déjà rogné les griffes et je suis certain d'en venir à bout plus aisément que je ne l'espérais moi-même.

— En vérité ! dit Jacqueline. Oh ! vous faites tout ce que vous voulez, vous ! mais comment donc vous y êtes-vous pris ?

— Ah ! voilà ! c'est mon secret, mademoiselle ! et vous ne le saurez pas, s'il vous plaît, avant vingt-quatre heures peut-être. A mon tour d'être mystérieux, comme vous l'avez été le premier jour. Je vous avertis que je suis en train de prendre ma revanche.

— Vous avez une mémoire terrible ! dit Jacqueline. Tenez, de ce premier jour, le seul souvenir que j'aie gardé, moi, le voici.

Elle alla décrocher et lui apporta son dessin du moulin, qu'elle avait fait encadrer dans une vieille bordure de bois, un peu dédorée mais très-belle de style.

— Tiens ! Jacques et son moulin ! dit Louis.

— Jacques ! s'écria Michel frappé d'une idée. Eh ! parbleu ! voilà mon homme !

— Qu'avez-vous donc ? dit Jacqueline.

— Rien. Seulement, je cherchais quelque chose que

j'ai trouvé, grâce à mon bon ange, grâce à vous. Mais il faut maintenant que je vous quitte d'autant plus vite.

On essaya vainement de le retenir. Il ne voulait pas que son cœur amollît son âme. Il serra toutes ces mains amies, celle de Jacqueline la première et puis la dernière, et il s'éloigna à grands pas, triste de les laisser, content de les laisser ensemble.

En moins de trois quarts d'heure, il arriva au moulin, qu'il n'avait pas revu depuis le jour du baiser. L'impression qu'il ressentit fut étrange ; mais ce n'était plus le temps des rêveries. Il s'approcha et trouva au pied de l'escalier du moulin le grand Jacques à demi étendu sur un banc et dînant sur le pouce, d'une grosse miche de pain égayée de petit salé.

— Bonjour, monsieur Jacques, fit-il.

— Eh tiens ! c'est vous, le monsieur du dessin ! Comment vous va ? Vous plaît-il de manger un morceau avec moi ?

— Oh ! oh ! à la bonne heure, monsieur Jacques ! vous êtes hospitalier aujourd'hui.

— Ah ! dame oui, quand on connaît le monde !

— Mais je viens pour vous demander un bien plus grand service. Ecoutez-moi.

Il raconta la scène du café Militaire, après avoir eu soin d'éclairer les vrais sentiments de Jacqueline à l'endroit de Louspillac.

Quand il eut fini, le meunier se leva en pieds.

— Allons au Louspillac, dit-il avec son beau sang-froid. Je lui démolirai tôt sa grande carcasse maigre. Vous, monsieur, vous n'aurez qu'à tenir Beautrubin.

Michel eut bien de la peine à lui faire comprendre qu'il réclamait de lui une aide beaucoup moins directe, et qu'il le priait seulement de lui servir de témoin. Jacques secoua la tête avec une grimace de mécontentement.

— Un duel, faible moyen ! dit-il. Cet être-là, monsieur, est hardi et mauvais. Vous êtes trop poli avec un chien enragé! A quoi diable allez-vous vous battre ?

— Ma foi! j'en suis à le chercher encore. Il y a une heure, je ne savais même pas où trouver un témoin qui n'eût pas peur de ces gens-là. Mademoiselle Jacqueline m'a fait penser à vous par hasard, et cela m'a frappé. Mais où, quand et comment me battrai-je? je l'ignore.

— Pour l'endroit, monsieur, si vous en voulez un

joli, choisissez mon moulin. C'est gai, c'est solitaire. Le terrain tout autour est uni comme un miroir. Et vous serez autant dire chez vous.

— Pardieu! vous avez raison. J'aimais tant ce paysage! et j'espère bien que je suis raccommodé avec lui maintenant.

Michel, suivi de Jacques, fit le tour du moulin, examinant avec soin les dispositions du lieu.

— Attendez donc! s'écria-t-il. Une idée amène l'autre, vous savez. — Il m'en vient une. — Oui, c'est une chance, cela!... un peu risquée. Mais je ne dois pas être difficile. — Ah! j'ai trouvé, mon brave monsieur Jacques! j'ai trouvé! — Vous avez au moulin ce qu'il faut pour écrire, n'est-ce pas?

— Oh! fort bien.

— Apportez-moi cela, je vous prie, et, pendant que je griffonnerai là sous ce berceau, ayez l'obligeance de vous préparer pour aller porter mes conditions à M. Louspillac. Je vous demande mille pardons de disposer ainsi de votre temps.

— Allez! allez donc toujours! Si vous pouvez écheniller le pays de ces espèces-là...

Un quart d'heure après, le grand farinier revenait devant Michel en tenue des dimanches : veste bleu

clair, pantalon bleu foncé, chemise blanche au large col rattaché d'un cœur d'or.

— Vous êtes superbe, monsieur Jacques! dit Michel.

— Oh! dame oui! pour ces choses-là il faut être convenable. Qu'est-ce que j'ai à faire maintenant?

— Voici. Vous irez trouver M. Louspillac, qui vous attend chez M. Beautrubin. Vous lui remettrez de ma part cette note que j'ai copiée en double, et vous lui demanderez d'en prendre connaissance. Ce sont mes conditions expresses. Recommandez-lui d'en peser scrupuleusement tous les termes... S'il y fait des objections, vous protesterez au nom de mon droit d'offensé, et vous reviendrez me le dire. S'il accepte, ainsi qu'il le doit, vous le prierez et vous prierez son témoin de signer comme moi ces deux papiers. Vous signerez après eux. Vous leur laisserez une des copies, et vous me garderez l'autre. Je leur abandonne le choix de l'heure; ils vous diront s'ils préfèrent ce soir ou demain matin, et vous me rapporterez leur réponse à ce sujet. C'est tout.

— Suffit! dit le grand Jacques.

Il serra les deux papiers dans sa poche et tourna immédiatement les talons.

— Voilà un admirable ambassadeur! pensa Michel, un ambassadeur qui ne raisonne pas!

Il se mit alors à écrire pour Paris trois ou quatre de ces testaments sous bénéfice d'inventaire, dictés par le doute et signés par l'espérance. Il fit aussi une lettre adressée à Louis. Il lui disait que sa mort, après la mort de Jules, équivalait moralement à la mort de Louspillac. Louis pouvait dorénavant se considérer comme parfaitement libre et ne devait plus penser qu'à vivre heureux et à faire Jacqueline heureuse.

Michel venait de fermer ses lettres quand Jacques revint.

— Eh bien! accepte-t-il? demanda Michel vivement.

— Il accepte. Mais, monsieur, je ne sais pas, moi, si c'est une bonne chose.

— Voyons, comment cela s'est-il passé?

— D'abord, ils ont paru un peu étonnés de voir ma personne. Mais je sais me faire respecter. J'ai dit au Louspillac : « Lisez ce papier. » Il l'a lu, et puis il est parti d'un grand éclat de rire et a haussé les épaules. Je lui ai dit : « Nous ne sommes pas à la comédie, supprimons les gestes. Lisez derechef et adaptez votre intelligence aux moindres mots. — C'est inutile!

qu'il a dit, j'ai compris déjà. — Et la chose vous convient-elle? — Oh! parbleu, oui. — Alors signez les papiers et faites signer monsieur. » Il a mis sa griffe, et a dit à son Beautrubin : « Signez; allons! signez, vous lirez après! » Et l'autre a signé, — caniche! J'ai écrit de même mon nom, j'ai repris un des papiers que voici, et j'ai demandé : « Votre heure à présent? » Louspillac a répondu : « A cinq heures, ce soir même; nous serons au moulin une heure après vous, avec les armes. Toute la ville est en rumeur, et demain matin nous serions gênés. » — J'ai répliqué : « C'est bon! » Je suis sorti, et me voilà. Mais, prenez garde, mon cher monsieur! En me reconduisant, ce Louspillac avait l'air tout satisfait, tout moqueur et tout triomphant. Prenez garde!

— Oh! maintenant, mon brave Jacques, je n'y peux rien; mais, allez! la justice ne perd jamais que le premières parties.

IX

« **Comment le torero pique le taureau.** »

(*Tauromachie de Goya.*)

Louspillac et Beautrubin se tenaient dans une pièce du rez-de-chaussée, — Louspillac, fumant sa pipe et se versant, de temps en temps, d'une bouteille déjà aux trois quarts vidée, un demi-verre d'eau-de-vie, — Beautrubin s'humectant simplement, par intervalles, de quelques gorgées de liqueurs des îles, qu'il prétendait plus appropriées à son tempérament.

— Puis-je lire? demanda humblement Beautrubin, quand le grand Jacques fut parti.

— Oui, lisez, mon cher, et lisez tout haut. Vous allez rire.

Beautrubin lut la note de Michel :

« M. Michel D..., gravement et publiquement in-
» sulté par M. Louspillac, a proposé, et M. Louspillac
» et les deux témoins soussignés ont accepté les con-
» ditions de rencontre qui suivent :

» L'arme sera le pistolet, le lieu le moulin dit de
» Jacques.

» Les adversaires seront placés, *les yeux bandés*, un
» pistolet chargé de deux balles à la main, chacun à
» un point opposé de la motte ronde en maçonnerie
» qui forme la base du moulin. Ils se feront face l'un à
» l'autre, de manière à devoir nécessairement se ren-
» contrer en suivant la saillie de ladite motte.

» Après le signal donné par les témoins, ils pourront,
» à leur gré, s'avancer, s'arrêter en chemin ou attendre
» tout à fait en place; il leur est seulement interdit de
» reculer. Mais, soit qu'ils marchent, soit qu'ils de-
» meurent immobiles, ils observeront toujours cette

» unique et absolue condition de ne pas s'écarter d'une
» ligne de la motte circulaire.

» Ils tireront quand et comme ils voudront, à plu-
» sieurs pas ou à bout portant. — Lorsque l'un aura
» tiré, et seulement alors, il pourra arracher son ban-
» deau, mais il ne devra plus bouger jusqu'à ce qu'il
» ait essuyé le feu de son adversaire.

» M. Michel D... accepte pour le combat les pistolets
» de M. Louspillac.

» Tout ce qui n'est pas défendu par la présente con-
» vention sera considéré comme permis. »

— Eh bien ! mon cher, demanda Louspillac, que dites-vous de ce duel à colin-maillard ?

— Je dis, je dis qu'il y a quelque chose là-dessous, et qu'il faut se défier.

— Bah ! ce petit sot se croit bien fin et s'imagine avoir égalisé les chances et paralysé mes moyens ! L'imbécile ! il me supprime les yeux et les mains, c'est vrai, mais il me laisse ce que j'ai de meilleur...

— Quoi donc ?

— Les oreilles ! dit superbement Louspillac. Mon cher, j'ai l'ouïe d'un lézard, d'un lièvre, d'un Caraïbe.

Mon homme ne fera pas un mouvement, un pas, un geste, que je ne le voie avec ceci, ajouta-t-il en désignant ses larges ouvertures des deux côtés de la tête.

— Très bien ! mais il peut ne pas bouger ! il peut avoir l'oreille fine, lui aussi !

— Hé ! hé ! savez-vous, Beautrubin, je mettrai des chaussons de feutre. Tout ce qui n'est pas défendu est permis. L'essentiel, c'est de tirer le premier. — Quand il aura deux balles dans l'estomac !... — Ah ! Beautrubin, ayez soin de me placer le côté droit touchant le mur : j'aurai la main du pistolet plus près de son cœur !

— Quel sang-froid et quelle énergie ! dit Beautrubin avec admiration.

— Soyez tranquille, mon gros, le Parisien est frit ! Ah ! le brigand ! il me contraint à laisser Jacqueline à Louis ; mais il me le paiera un peu cher ! Ce qui m'ennuie, c'est qu'à cause de ces bêtes de préjugés, il faudra nécessairement que je quitte le pays, que je vous quitte, mon pauvre Beautrubin !

— Jamais ! s'écria Beautrubin ému. Mon Dieu ! qu'est-ce que je deviendrais sans vous, Louspillac ? Si vous me le permettez, je vous suivrai, je vous suivrai partout, mon ami !

Louspillac consentit avec magnanimité. Ce fut fort touchant. Louspillac, qui, dans ce duel étrange, représentait le côté ironique, tortillait sa moustache avec un sourire complaisant. Beautrubin, qui représentait le côté sentimental, avait presque la larme à l'œil. Dans son attendrissement, il offrit à Louspillac de rester à Bellevue le temps de lui tuer Louis. Tout bien pesé, Louspillac refusa. C'était ridicule, sans doute ; mais enfin, il y avait un certain degré où l'on était parfois obligé de ménager l'opinion.

Ces points réglés, Louspillac qui, dans la prévision de la mort de Michel, ne voulait sous aucun prétexte goûter de la prison préventive, emplit à la hâte un sac de voyage de ses effets les plus nécessaires et emprunta mille francs en or à Beautrubin... pour n'être pas gêné dans sa fuite.

L'heure était arrivée. Louspillac avala le restant de la bouteille d'eau-de-vie et se leva, animé par l'esprit de l'alcool, comme Michel par l'idée du juste.

Il retira ses pistolets de leur boîte, les engouffra dans les immenses poches de derrière de sa redingote, et chargea Beautrubin de la poudre et des balles.

— De cette façon, dit-il, on ne verra rien ; nous se-

rons censés sortir pour notre promenade habituelle et les polissons ne nous feront pas cortége.

La précaution était utile. Aux coins des rues, aux pas des portes, Louspillac et Beautrubin trouvèrent sur leur chemin vingt groupes pareils à ceux qui se forment à Paris la veille d'une révolution. De ses mille paires d'yeux, Bellevue en émoi les regarda passer, analysa leur démarche, scruta leurs habits. Quoniam et deux ou trois autres ne purent même y tenir et les suivirent de loin. Beautrubin en avertit Louspillac, qui, sûr de la victoire, ne parut pas autrement fâché d'avoir des témoins.

— Laissez-les faire ! dit-il à Beautrubin.

Mais tout à coup il pâlit et fronça le sourcil : il voyait déboucher, de la rue où demeurait Jacqueline, madame Firmin et Louis, qui étaient restés jusque-là chez l'enfant prodigue et qui revenaient parlant à la fois et vite, comme des gens débordant d'aise. En ce moment, la rencontre de la mère et du frère de Jules, et cette joie peinte sur leur visage, n'étaient certes pour Louspillac ni un souvenir heureux ni un présage rassurant. Troublé malgré lui, il se mit à jurer et dit à Beautrubin :

— Jour de Dieu ! voyez, Beautrubin : notre intri-

gant de Parisien n'a pas perdu son temps. Eh bien ! il a eu raison. Je vais lui prouver qu'il n'avait vraiment pas de temps à perdre, jour de Dieu !

Il ne prononça plus une parole jusqu'à son arrivée au moulin. Ce serait bien hardi pourtant de dire qu'il réfléchissait.

Quoniam et les autres curieux n'osèrent pas le suivre ostensiblement dans la plaine, mais ils restèrent spectateurs à distance, sous les arbres de la grand'route. Il était alors près de six heures, et le jour commençait à baisser.

Michel, assis sur le banc du berceau, achevait de remettre ses lettres et de donner ses instructions à Jacques quand il aperçut Louspillac et Beautrubin. Il fit quelques pas au devant d'eux et les salua. Louspillac toucha le bord de son chapeau.

— Je ne vous apporte pas mes excuses, dit en ricanant le matamore.

— J'y compte bien, monsieur, répondit Michel.

Louspillac croyait se montrer supérieur en se montrant insolent. Michel, en dépit de tout, voulut rester et resta calme et poli.

— Voici les joujoux ! reprit Louspillac en tirant de sa poche les pistolets, qu'il jeta sur la table. Chargez-

en un, Beautrubin; monsieur le meunier chargera l'autre, — s'il sait comment s'y prendre toutefois.

— N'ayez peur! dit Jacques, ça me connaît! j'ai tué deux loups, moi, l'hiver dernier.

— Voilà donc le fameux moulin! continua Louspillac. — Ah ça! monsieur, j'ai accepté sans observation votre duel d'aveugles avec toutes ses conditions. Mais, à tâtons, on peut se manquer. Votre convention n'a pas prévu ce cas. Je pense qu'alors ce serait à recommencer!

— Cela allait sans dire, monsieur.

— A la bonne heure! Or ça, vous autres, dépêchez-vous un peu. Je voudrais, moi, rentrer à Bellevue avant la nuit close.

— C'est fait, dit Beautrubin. Nous avons chargé les armes ensemble.

Il présenta les deux pistolets à Michel.

— Monsieur, si vous voulez choisir?

— Oh! peu importe! je prends celui-ci...

— Hé! dites donc! dites donc! monsieur Louspillac! s'écria tout à coup Jacques; vous avez mis des chaussons, vous, et M. Michel a des bottes. Ce n'est pas de jeu, ça!

Beautrubin déploya la copie des conditions et lut

solennellement : « Tout ce qui n'est pas défendu par la présente convention sera considéré comme permis. »

— C'est juste ! c'est juste, Jacques ! dit Michel. Allons, messieurs, bandez-nous les yeux et mettez-nous en place.

Beautrubin avait apporté un épais foulard ; il pria Michel de s'asseoir sur le banc et lui banda les yeux avec soin. Jacques tira de sa poche un immense mouchoir de cotonnade tout blanc, et fit la même opération à Louspillac. Puis, Beautrubin, qui s'arrangea pour avoir fini le premier, conduisit Michel par la main et le plaça touchant le moulin du bras gauche, ainsi que son ami le lui avait recommandé. Louspillac fut nécessairement mené par Jacques au côté opposé. Les deux adversaires étaient tournés vers l'extrémité postérieure du moulin, de façon à n'être dérangés sur leur route ni par l'escalier ni par les ailes. Une distance d'environ quinze pas les séparait.

Alors, après avoir échangé un mot avec Jacques, Beautrubin donna le signal en frappant trois coups dans ses mains.

Un duel est ordinairement l'affaire de très-peu d'instants. Mais ici, dans ce combat mêlé d'embus-

cade, dans cette lutte de ténèbres où il n'y avait pas à se viser, mais à s'épier, l'attente, effort terrible et cruelle torture de ces sortes de rencontres, l'attente pouvait et devait être longue et poignante. Pendant cinq minutes, Michel et Louspillac demeurèrent immobiles. Ils se laissaient venir l'un l'autre et s'accoutumaient peu à peu au silence et à la nuit.

Enfin Louspillac, l'oreille aux écoutes, tendant son pistolet et prêt à tirer à la plus légère impression, avança doucement et lentement un pied, puis l'autre, puis s'arrêta. Michel ne bougeait pas. Après deux autres minutes, Louspillac fit un geste de résolution, et, toujours guidé par la saillie de la motte, marcha cinq pas de suite avec les mêmes effarements. Michel ne bougeait pas. Il n'y avait plus entre les deux adversaires que sept ou huit pas et une courbe à peine sensible. Chaque mouvement pouvait maintenant être mortel, Louspillac le savait bien. Mais tirer à distance, c'était jouer gros jeu! Sa respiration soulevait à flots précipités et silencieux sa poitrine. Michel ne bougeait pas.

Une nouvelle pause de cinq éternelles minutes convainquit Louspillac que Michel avait résolu de demeurer en place jusqu'au bout et de concentrer toute son

attention à entendre approcher son adversaire. Il fallait donc qu'il appliquât, lui, tout son soin à dérober le plus léger soupçon de sa marche, et, grâce à ses chaussons, il put encore avancer de trois pas sans faire plus de bruit qu'un fantôme.

Il prenait des précautions infinies, il ne se présentait pas de face, mais de biais, se collant contre le mur, s'effaçant, se couvrant le plus possible. Mais sa redingote le trahit. Le frôlement du drap sur le plâtre grenu fut un indice.

Michel était resté jusque-là fixe, droit, de bronze comme une statue ; Jacques et Beautrubin le virent alors, d'un mouvement lent et muet, plier et poser en terre le genou droit.

Ce simple et calme changement d'attitude, qui retournait et dénouait si aisément tout le drame, fit reculer Beautrubin de terreur.

— Ah ! mais !... ah ! mais !... commença-t-il.

Jacques posa la main sur l'épaule de Beautrubin, et de son index allongé, lui montra la ligne : *Tout ce qui n'est pas défendu est permis.* Beautrubin n'en fit pas moins de nouveau un mouvement en avant, comme pour prévenir du danger son ami. Mais Jacques, les mains hautes, les doigts écartés, lui dit

simplement à demi-voix cette forte et laconique parole :

— Je vous pile !

Beautrubin leva son regard vers l'athlétique garçon qui surplombait sur lui. Il pâlit, soupira... et laissa faire la fatalité.

Louspillac, cependant, n'était plus qu'à un pas de son adversaire. Un dernier mouvement, — il touche du genou le genou de Michel ; à l'instant, il presse d'un geste convulsif la détente ; le coup part, les deux balles effleurent les cheveux de Michel et vont briser à vingt pas de là les jeunes branches d'un acacia nain. Louspillac, plus prompt que l'éclair, arrache son bandeau, et voit, spectacle foudroyant ! son adversaire à genoux, le buste renversé en arrière, le menaçant de son arme dirigée vers son front en droite et ferme ligne. Louspillac jette un cri, et, d'un geste instinctif et rapide, enlève le bandeau de Michel, peut-être pour qu'il voie bien du moins la mort qu'il va donner.

— Ce n'était pas permis ! dit-il en même temps d'une voix étranglée, désignant vaguement la posture de Michel.

— Si fait ! car ce n'était pas défendu ! Ne bougez

pas, monsieur ! ne bougez pas ! Votre vie m'appartient à cette heure !

Michel, calme et courroucé, était beau, en ce moment, comme le fier et sévère archange dont il portait le nom. A genoux, c'était lui qui semblait debout ! Louspillac était lâche, mais non pas poltron ; pourtant une sueur froide lui coulait du front, ses dents claquaient, ses membres tremblaient.

— Ne le tuez pas ! gémit piteusement Beautrubin.

— Ne pas le tuer ! Ah ! l'âme de Jules Firmin est en moi ! Si je n'use pas de mon droit, accomplira-t-il loyalement la condition que je lui imposerai ?

— Laquelle ? demanda Louspillac anéanti.

— Quitter demain le pays pour n'y jamais revenir.

— Ce s... pays ? pas demain ! ce soir ! s'écria impétueusement Louspillac.

— Et, de loin comme de près, vous cesserez de persécuter Jacqueline ?

— Oui ! que le diable l'emporte !

— Sur quoi me jurez-vous ?

— Sur l'honneur.

— Soit, dit Michel avec un peu d'ironie. Si vous manquez à votre parole, vous aurez à revenir là, à

cette place où nous sommes, sous le feu de ce pistolet. Ces deux messieurs en sont témoins. En attendant, allez, — j'ai horreur de tuer, moi! vous êtes libre et quitte, — si ce n'est de Dieu.

Michel se leva, retira la capsule de son pistolet et le rendit à Beautrubin.

Ainsi David vainquit Goliath encore une fois, mais, fort jusqu'à la fin, lui fit grâce.

Pour Louspillac, son grand corps gauche et roide était plus roide et plus gauche que jamais. Il fourra son pistolet dans sa poche, respira fortement, s'essuya le front, alla prendre son chapeau. Il avait le pas comme ivre, et il riait d'un rire à la fois niais, insolent, furieux et joyeux.

— Adieu, monsieur mon vainqueur ! dit-il à Michel. C'est égal, vous n'avez pas eu grand'peine à me viser comme ça, géométriquement.

— Vous m'aviez défié de me battre au compas! répondit froidement Michel.

— Venez, Beautrubin ! dit Louspillac.

Ils s'éloignèrent à grands pas par la campagne, car du côté de la route les curieux s'étaient insensiblement rapprochés.

Le soir même, à onze heures, un cabriolet vint

prendre Louspillac et Beautrubin et les conduisit à Angers. Le lendemain, M. Molineau, le notaire, reçut de Beautrubin une lettre qui le priait de mettre en vente sa maison et son jardin.

X

Au fil de l'eau.

Quelques semaines après, dans les derniers jours d'octobre, par une pure et fraîche matinée, une affluence relativement considérable accompagnait sur le quai de l'Oudon, Michel quittant Bellevue pour retourner à Paris. Louis et Jacques avaient voulu épargner à leur ami les cahots de la diligence, et allaient le conduire par eau à Angers, dans le canot du moulin. Madame Firmin et Jacqueline étaient de la par-

tie, et, assises déjà au fond du canot, attendaient la fin des adieux.

Mais les adieux ne finissaient pas ; les serrements de mains, les souhaits, les recommandations se renouvelaient et se succédaient sans cesse. Les grosses constructions de la nouvelle mairie étaient achevées, le drapeau des couvreurs flottait sur le toit, un jeune architecte d'Angers devait, sur les indications de Michel, surveiller les derniers détails ; mais tous conjuraient Michel de revenir au printemps revoir son œuvre complète.

Il y avait là, sur la berge, toute la trop nombreuse population de cette histoire : — M. et madame Fabert et Céleste ; M. Molineau et sa vaillante femme, qui ne jurait plus maintenant que par le nouveau vainqueur ; M. et madame Bigle ; Jacquot et Jacquinet ; le bonhomme Sanas, le prudent Rusant, le pétulant Quoniam, le pauvre petit vieux Genouillot, le célèbre Fortin lui-même, nommé enfin membre et président de la Société des Amis des Arts, sur la généreuse démission de Michel. Ajoutez les ouvriers de la mairie, les curieux, les ennemis et les victimes de Louspillac et de Beautrubin : c'était presque une foule, une foule enthousiaste, une foule attristée.

La bourgade que Michel avait dotée de son Hôtel de Ville et délivrée de son tyran ne pouvait laisser partir froidement son architecte et son héros, et lui apportait naturellement ces témoignages et ces vœux dont les peuplades primitives devaient fêter Amphion bâtisseur de villes ou Hercule dompteur de monstres. Que l'on compare ce départ triomphal à la fuite nocturne de Louspillac et de Beautrubin, et que l'on nie la justice!

Michel enfin s'arracha aux vivats et aux embrassements et s'élança sur la barque, d'où il adressa de la main un dernier salut à tous ses vieux amis de deux mois. Louis et Jacques avaient déjà détaché l'amarre, et quelques coups de rames et un détour de la rivière dérobèrent bientôt à Michel la petite ville où il laissait le calme, la paix et la gaieté, pour aller se replonger dans le bruit, la lutte et la mélancolie de Paris.

Néanmoins, la meilleure et la plus chère part de Bellevue restait encore pour un peu de temps à ses côtés avec Jacqueline et Louis.

Jacqueline et Louis n'étaient pas mariés encore. Leurs noces devaient se faire sous huit jours. Michel, ardemment supplié d'y servir de témoin, avait allégué

de graves affaires nécessitant impérieusement sa présence à Paris. Louis avait beaucoup insisté, Jacqueline... un peu moins. Mais la raison avait fini par l'emporter.

« La raison » est le mot; car pour un jeune homme passionné comme Michel, il y avait peut-être de la folie à s'oublier dans une trop longue intimité avec une fille charmante comme Jacqueline. La loyauté de Michel était par bonheur son talisman. Il ne pouvait vouloir perdre ceux qu'il avait sauvés, et jouer le rôle du serpent dans le paradis qu'il leur avait fait. Après avoir vaincu Louspillac, il devait se vaincre lui-même, c'est évident. N'importe! le plus courageux était encore de fuir.

Et il fuyait. Doucement emporté par la barque comme par un songe, il regardait, pensif, passer et s'effacer les paysages. Rien de plus ravissant et de plus varié que ces bords de l'Oudon. Parfois un bois tout chantant d'oiseaux croisait par-dessus la petite rivière ses branches et ses feuilles et enfermait la barque et les voyageurs dans une chambre de verdure d'où ils ne voyaient pas même le ciel. Puis, au sortir de là, quelques roches faisant gros dos, resserraient, contournaient et précipitaient le cours de l'eau, et le

capitaine Jacques et son matelot Louis devaient, pendant cinq minutes, donner toute leur attention à la manœuvre. Mais bientôt les rives s'abaissaient, la plaine s'étendait au loin brillante et dorée, la rivière coulait droite et calme, et les rameurs laissaient la barque aller toute seule au gré de la vague lente.

Michel, par instants, se croyait vraiment dans un rêve, dans un rêve à la fois heureux et douloureux. La vie a de ces hallucinations. Ce tableau mouvant de la campagne, le souvenir de ces deux mois si pleins et si rapides, la présence, tout à l'heure dissipée, des derniers amis, de ceux qui avaient occupé surtout ce coin frais et reposé de son existence, tout cela dans le cœur et la pensée de Michel semblait apparaître et disparaître à travers un prisme.

Il n'était guère, on le conçoit, en train de parler. Jacques, qui n'était pas en général fort causeur, entonnait seulement par intervalles, d'une voix pleine et forte, quelque chanson rustique. Louis et sa mère relevaient seuls la conversation, remerciaient Michel avec effusion de leur délivrance, et lui faisaient promettre, pour la vingtième fois, de revenir, la saison prochaine, à Bellevue.

Pour Jacqueline, si vivante et si enjouée d'ordinaire, elle se taisait et songeait, répondant seulement aux questions directes par un sourire vague et des monosyllabes distraits. La petite langue rose ne passait que lentement sur ses lèvres, comme si, pour l'instant, elle trouvait amère la coupe de la vie ! Évidemment Jacqueline était triste. La nuance moins flatteuse pour Michel, c'est qu'elle ne cherchait pas du tout à dissimuler sa tristesse.

Mais ce n'était pas ce qu'il avait de vaniteux qui était touché en lui, c'était ce qu'il avait de tendre, et il se disait :

— Allons ! pauvre chercheur d'idéal ! quand tu douteras, quand tu souffriras parce que tu verras t'échapper ton rêve, tu pourras du moins te consoler en pensant qu'il y a quelque part au monde une âme, douce et simple, pour laquelle, au fond et de loin, tu as été un instant, toi-même, ce rêve que tu n'atteindras jamais.

Le moment de la séparation approchait. Ce n'était déjà plus l'Oudon, c'était la Mayenne. Puis ce fut la Sarthe, puis Angers. Pendant la dernière demi-heure, tous furent silencieux, et l'on n'entendit dans la barque que la cadence des rames régulières.

On n'eut pas plutôt touché le quai qu'il fallut se dire tout de suite le dernier adieu. Le patron d'un bateau qui devait remorquer la barque au retour attendait avec impatience, et, quant au chemin de fer, il n'attendait pas. Michel échangea donc vite de bonnes et chaudes poignées de main avec Louis et avec Jacques. Madame Firmin l'embrassa comme un fils. Puis, elle poussa vers lui Jacqueline, qui se tenait là interdite et pâlissante.

— Embrassez-la donc aussi ! dit-elle.

Michel alors l'embrassa sur les deux joues. Sur une de ces joues roulait une petite larme, tiède, furtive, venue du cœur. La lèvre de Michel but cette larme amère et suave, cent fois plus précieuse qu'une perle dans la coupe d'un roi d'Orient. Ce second baiser, pris avec l'autorisation maternelle, ne pardonnait-il pas et ne purifiait-il pas le premier ?... il fallait que, dans cette aventure chevaleresque et azurée, la justice effaçât jusqu'à la dernière trace de la violence.

Michel était déjà loin sur le quai, qu'on lui criait encore de la barque :

— A l'année prochaine !

Il répondait :

— A l'année prochaine !

Et dans son cœur :

— A jamais !

Que sont devenus cependant Louspillac et Beautrubin? Nous n'avons pas eu encore de leurs nouvelles, mais nous en aurons quelque jour. Leur histoire à eux n'est pas finie et leur compte est bon; car Michel, pour ne les avoir fait payer qu'à demi, a passé le reste de leur dette à l'ordre de Dieu.

1853.

L'ÉCOLE

DES PROPRIÉTAIRES

A GÉRARD DE NERVAL

Si je vous adresse, mon cher Gérard, cette pochade sans importance, c'est que vous connaissez intimement le héros de cette histoire, lequel aurait dû en être l'historien. Il faisait lui-même partie de cette forte et amusante génération de 1830, et il faut désespérer d'en rendre comme lui les fantaisies, les turbulences, les hyperboles, — ce faux si vrai, ce rire si sérieux et si convaincu. Aujourd'hui nous rions encore mais nous

ne croyons plus comme dans ce temps-là. La raillerie alors était aîlée d'enthousiasme et le paradoxe avait la foi. Depuis Rabelais, Molière et Voltaire, le rire, en France, pense, aime, agit, souffre, combat ; le jour où il ne fera plus que rire, le clavier de l'idée aura perdu ou faussé sa note la plus harmonieuse, la plus charmante et la plus humaine.

Août 1847.

I

Trois portiers.

— *Fiat lux!* dit Justin tout épanoui.

Et il alluma sa chandelle chez son portier.

— Ah! c'est monsieur Justin! dit le portier d'un air goguenard. Oh! pardon! ce *flambeau* n'appartient pas à monsieur... Ce bougeoir non plus.

— Ai-je donc vraiment trop dîné? se demanda tout haut Justin. Je devrais voir alors trente-six mille chandelles étrangères, et je n'aperçois pas même la mienne.

Voyons, ne prolongeons pas cette aimable folie ; j'ai donc laissé mon candélabre chez moi, portier taquin ?

— Chez vous, monsieur ? où cela chez vous ?

— Eh ! dans ma chambre, parbleu !

— Quelle chambre ?

— Mais ma chambre, ma chambre du cinquième ; — on ne m'a pas emporté ma chambre peut-être, portier stupéfait ?

— Monsieur ne lisait donc jamais les papiers timbrés qu'on lui remettait ?

— Pas si timbré ! j'en allumais mes cigares. Prêtez-moi un rat-de-cave quelconque, portier magnanime.

— Ces papiers, monsieur, c'étaient des avis, des assignations, des autorisations de saisie, des papiers d'huissier, des papiers très-chers !

— Biffre ! dit Justin en se grattant le front.

— Vous êtes absent depuis trois jours, monsieur ?

— Oui, un ami malade...

— Comme toujours, à l'époque du terme.

— La maladie est chronique.

— Eh bien ! voilà ce qui est arrivé : on a été inquiet de vous...

— Sollicitude touchante !

— Vous deviez six mois de loyer ! En présence du

commissaire de police, on a ouvert votre porte, et M. Filoche de Saint-Valry, le propriétaire, a fait vendre vos meubles au Châtelet; allez les chercher au Temple.

— Ah bah! fit Justin abasourdi.

Puis, tout à coup sérieux, inquiet et dégrisé par une appréhension réelle :

— Ah ça! mais, et mes toiles? s'écria-t-il.

— Qu'est-ce que vous appelez vos toiles?

— Eh! mes tableaux, mes dessins, mes études, pardieu!

— Ah! oui, j'oubliais que monsieur est artiste, reprit le portier avec amertume. A preuve que monsieur a refusé de tirer le portrait de mon fils pour six francs.

— Je crois bien! un jeune monstre! un petit Cerbère à une seule tête! — Mais mes toiles?

— Eh bien! vos toiles, on les a vendues avec le reste.

— Ah! vous riez encore, mais je ne ris plus, moi! Assez badiné, père Bonin! J'avais deux copies d'après Paul Véronèse, achetées d'avance cinq cents francs pièce. Le marchand chez qui vous êtes allé aux informations vous l'a affirmé à vous-même. Et le reste de mes bricolles valait bien mille francs aussi. Le pro-

priétaire n'a pas pu me faire tort de deux mille francs pour deux cents francs que je lui aurais payés tôt ou tard.

— Deux mille francs ! M. de Saint-Valry en a eu dix francs de vos barbouillages. On les lui a pris comme devants de cheminée.

— Crétin ! voleur ! — A qui les a-t-on vendus, au moins ?

— Est-ce que je sais, moi ? A un marchand d'habits-galons qui passait. Avec vos vieilles bottes.

Justin eut le geste de Jupiter quand il va lancer la foudre.

— Perruque et tonnerre ! jura-t-il.

— Monsieur Justin, écoutez ! dit le portier effrayé, mais se rebiffant dans sa peur, — si vous faites des gestes et du tapage nocturne à onze heures trois quarts, j'appelle la garde.

— Je veux parler à votre propriétaire. Tout de suite ! — Où perche cette buse ?

— Comment ! où perche cette buse ? répéta le portier qui, d'abord étonné, daigna sourire quand il saisit le sens injurieux de la question. — Farceur ! ajouta-t-il avec bonté, il appelle le bourgeois buse. — Vous savez bien, monsieur Justin, que M. Filoche de Saint-

Valry ne demeure pas ici ; il habite sa grande propriété, rue de la Chaussée-d'Antin, n° 79. — Où perche cette buse ? il est drôle tout de même !

— Voyons, reprit Justin, que la familiarité du portier rendit grave, tout ceci est sans doute de l'esprit, et du plus fin, de l'Hamilton aiguisé par Vadé ; c'est de la bonne plaisanterie gauloise relevée encore de je ne sais quel sel populaire qui me charme, et je regrette que madame votre femme soit endormie et ne puisse applaudir à vos saillies. Mais j'ai trop envie de dormir moi-même pour bien goûter la saveur de cette ironie.

— Qu'est-ce qu'il dit ? qu'est-ce qu'il dit ? reprit Bonin. Est-ce que vraiment la tête a déménagé, hein ?

— J'espère que rien n'a déménagé, et surtout que rien ne déménagera. Bonin, j'ai soupé ce soir à Saint-Germain-en-Laye, au pavillon Henri IV, avec... un ami. Nous avons dégusté, je l'avoue, quelques vins généreux. Au dessert, j'ai renversé la table en allant à la fenêtre. Soixante-cinq francs de casse se sont ajoutés à l'addition. J'ai été obligé de laisser en gage au maître inhospitalier de l'établissement ma montre et mes boucles d'oreilles, je veux dire les boucles d'o-

reilles de mon camarade. Ce jeune compagnon, qui tient garnison dans la ville, n'a pu m'offrir un gîte, à cause de son capitaine. Il m'a prêté à peine vingt sous, qui m'ont servi à stipendier un char et deux coursiers, et puis j'ai franchi à pied la distance de la place de la Concorde à la rue Madame. Mais, après avoir traversé tant d'écueils, vais-je échouer au port ? La position perpendiculaire commence à me gêner, et vous savez, portier instruit, que, même dans les bouteilles humaines, le bon vin demande à être couché.

— Tout ça, monsieur Justin, c'est pour dire que vous n'avez pas sur vous un rouge liard ?

— J'ai commis une imprudence, pensa Justin... Je compte, dit-il, opérer d'importantes rentrées, — à ma première sortie. Je remettrai la main sur mes tableaux, je demanderai une avance à des Lombards, et je vous payerai demain.

— Eh bien ! à demain. Bonsoir, monsieur.

— Bonsoir, père Bonin. Donnez-moi une chandelle et ma clef, bien vite.

— Monsieur, reprit sèchement le portier, je vous réitère que vos meubles sont vendus par autorité de justice, excepté votre lit de sangle auquel vous avez droit, et qui est là sous la porte cochère.

— Parfait ! je vais le transporter là-haut, voilà tout.

— Oui, mais votre chambre est louée d'hier matin. C'est un sergent de ville qui l'occupe. Il vient de rentrer.

— A la fin, va te coucher ! cria Justin exaspéré.

— Ah ! vous m'insultez encore !

— Je te dis : Va te coucher ! Dis-m'en donc autant, imbécile !

— Imbécile ! Il m'insulte. A la garde !

— Qu'est-ce qu'il y a ? s'écria derrière les rideaux de l'alcôve une voix d'homme, — la voix de la portière.

Justin roula un moment dans sa pensée ces divers projets sinistres : rosser et bâillonner le portier, — incendier la maison, — aller provoquer en duel à la clarté du gaz le propriétaire. Mais la saine, réelle et profonde sagesse qui réside au fond de tout esprit intelligent éclairci par le vin, ne conclut qu'à une résolution prudente, raisonnable et digne.

Justin reprit avec autorité et majesté :

— Taisez-vous, portier criard, et pas de scandale ! Vous êtes inférieur à ma colère, et ma vengeance visera plus haut que vous. Vous dois-je quelque port de lettre ?

— Certainement ! deux de trois sous.

— Prenez mon lit de sangle et gardez la monnaie. Le cordon, s'il vous plaît ?

— Mais, monsieur...

— Ah ! j'ai dit : S'il vous plaît ? — Le cordon tout de suite !

Et Justin sortit droit, imposant et fier.

Quand il se trouva dans la rue :

— Voici, pensa-t-il, le moment de se livrer indéfiniment à l'exercice tragique du monologue. La question nettement posée est celle-ci : Je suis sur le pavé ; quelqu'un m'a mis sur ce pavé. Il s'agit donc de chercher deux choses : un gîte et une vengeance. La vengeance ? nous la combinerons demain à loisir, en conseil de Dévorants, chez Coclès ou chez Hyppo. Ne nous occupons pour l'instant que du gîte. Je possède dans ces quartiers deux amis... de sexes différents. Mes moyens présents ne me permettent de demander asile qu'au sexe laid. Allons chez Théodore, rue de la Sorbonne.

Mais le portier de Théodore avertit Justin que son ami n'était pas seul, et Théodore n'avait qu'une chambre.

— Evidemment je le gênerais, se dit Justin : pous-

sons donc jusqu'à la rue d'Enfer, chez mon autre... connaissance.

Mais le troisième portier déclara à Justin, après un quart d'heure de pourparlers violents, qu'elle était à la campagne.

— A la campagne... peut-être rue de la Sorbonne, qui sait? soupira Justin avec mélancolie. — Bon! voilà deux heures qui sonnent au Luxembourg! Où diable puis-je aller maintenant? Eh! mais qu'est-ce à dire? Je tiens donc bien à passer les heures nocturnes entre deux draps! Nous sommes en avril; il fait beau et doux. Ce ciel d'étoiles vaut bien un plafond de chaux, et cette lune aux champs d'argent une veilleuse enfumée! Le vin de Bourgogne chante dans ma cervelle des strophes passionnées. Pourquoi vouloir à toute force étouffer la flamme de la joie sous l'éteignoir du sommeil? Le bon Dieu m'offre une représentation gratis du *Songe d'une nuit d'été*. A quoi bon dormir quand je puis rêver? — Ouais! mais c'est que je suis bien las! Il me faudrait quelque chose de vif pour me distraire.

En ce moment, Justin vit quatre hommes, enveloppés de longs manteaux sombres et séparés les uns des autres par une assez grande distance, longer sinis-

trement les murailles, et, du pas des fantômes, tourner une rue déserte.

Justin sauta de joie.

— A la bonne heure ! se dit-il, voilà mon affaire : une aventure !

II

Ce qu'étaient les fantômes.

Justin avait tout d'abord intérieurement décrété dans sa haute fantaisie, que ces gaillards silencieux et craintifs étaient certainement des voleurs.

— Vivat ! ma comédie nocturne se noue et prend quelque intérêt, se dit-il. Oh ! je vais fidèlement vous accompagner, détrousseurs aimables ! Une caverne est très-souvent une taverne, et l'on y dort, et l'on y mange. Le tout gratis. Le plus illustre vagabond de

ce temps-ci a dit que rien n'était propice à la rêverie comme de suivre une jolie femme sans savoir où elle allait. Mais quand on a, comme Gringoire et comme moi, le ventre creux et la bourse vide, je soutiens qu'il est plus prudent de suivre quatre voleurs. Ceux-là sont peut-être seulement les inventeurs du fameux vinaigre...

Justin se mit à suivre à vingt pas les hommes noirs, lesquels l'entraînèrent pendant un quart d'heure dans ce dédale de ruelles, plus noires et plus solitaires les unes que les autres, qui avoisinent le Panthéon. Ils s'arrêtèrent, il s'arrêta ; ils se retournèrent vers lui, il les regarda ; ils se remirent en marche, il continua son chemin ; ils restèrent de nouveau à l'examiner, il fit comme eux ; ils s'avancèrent vers lui, il attendit.

— Qui êtes-vous ? lui demanda l'un d'eux.

— Et vous ? répondit intrépidement Justin.

— Pourquoi nous suivez-vous ?

— Pourquoi marchez-vous devant moi ?

Le manteau de celui qui paraissait le chef s'entr'ouvrit. Justin distingua des épaulettes et un sabre.

La troupe de brigands était une patrouille de garde municipale !

— La milice urbaine ! s'écria Justin.

Et il partit d'un éclat de rire qui sembla fort irrévérencieux au brigadier. Cet homme chevronné reprit d'un ton rogue :

— On ne rôde pas dans les rues à cette heure-ci sans de mauvaises intentions. Avez-vous un domicile ? Où allez-vous ?

— Où je vais ? Je pourrais vous répondre comme Ésope : Je ne sais pas. Vous me diriez : Alors, nous allons vous conduire en prison. Et je répliquerais spirituellement : Vous voyez bien que je ne savais pas. Mais je n'aime pas préparer mes effets de si loin ; et puis, si j'imitais Ésope, ce romantique antique, je ne serais plus qu'un classique.

— Il bat la campagne ! dit un des gardes municipaux.

— Je bats tout au plus le pavé, mon ami.

— Une fois, deux fois, voulez-vous nous dire où vous allez ?

— Tenez, regardez là-haut, dans le ciel bleu, ce nuage blanc. Je vais où il va. Pourquoi ne l'arrêtez-vous pas, ou pourquoi m'arrêtez-vous ?

— Trois fois, vous refusez de dire où vous logez ? Eh bien ! vous allez nous suivre au violon.

— Au violon ? Y a-t-il un tabouret, une chaise, un banc dans votre geôle ?

— Il y a un lit de camp.

— Un lit de camp! ô grandeur de la civilisation! ô trois fois bienfaisant cachot, où l'on peut non-seulement s'asseoir, mais se coucher, mais dormir! Mes genoux, de fatigue, se dérobent sous moi. Vite, caporal, vite! je bénis vos grilles, j'implore vos chaînes.

Le brigadier haussa les épaules et dit un mot à deux de ses hommes, qui vinrent se ranger aux côtés de Justin.

Il était déjà loin avec ses deux acolytes qu'il se confondait encore en remercîments. Le garde municipal de gauche l'interrompit d'une voix rude.

— Allons! on ne parle pas sous les armes! Et avisez-vous de vouloir nous échapper!

— Nous nous verrions dans la dure nécessité de nous servir de nos sabres, reprit avec bénignité le garde municipal de droite.

— Et marchez plus vite, un peu! cria le sicaire farouche.

— Car le frais du matin commence à se faire sentir, ajouta le militaire éclairé.

— Je serais désolé que vous fussiez enrhumé pour moi, *garde municipal*, dit Justin à l'ami de droite. —

C'est bien ! on presse le pas, *gendarme!* reprit-il en s'adressant au tyran de gauche.

— Est-ce que vous croyez m'humilier en m'appelant gendarme ? dit le garde municipal avec dédain.

— Nullement, guerrier, et vous avez bien le droit d'être fier de ce titre. Mais, — pardon ! — il faut que je me trompe ! permettez-moi de vous mieux regarder à la lueur de ce réverbère, — oui, ce n'est que trop réel, et l'impartialité me fait un devoir de vous le dire, — mon pauvre alguazil, comme vous êtes laid !

Le mauvais gendarme fit un soubresaut de colère, le bon gendarme se mit à rire avec ingénuité.

— O miquelet, soyez doux. Je parle seulement de l'homme en vous ; quant à l'agent de l'autorité, je le respecte. Je m'incline devant votre caractère public, mais, que voulez-vous ? votre type privé me semble hideux. — Garde municipal, aviez-vous remarqué à quel point votre camarade est horrible ?

Le bon gendarme se tenait les côtes : l'indignation étranglait le mauvais gendarme, et, la bonne humeur de l'un augmentant la rage de l'autre, une dissension intestine se fût peut-être déclarée dans une de nos armes d'élite, si l'on n'était arrivé au corps-de-garde.

III

Carcere duro.

Nous sommes obligé de dire que Justin ne trouva pas la prison aussi confortable qu'il l'avait imaginée. On ne lui laissa pas la moindre chandelle ; mais quand on l'introduisit, il eut le temps d'apercevoir des murailles nues et humides, un trou carré et orné de barreaux pour toute fenêtre, et quelques planches disjointes en guise de lit.

Il se coucha sur ce sapin le plus délicatement pos-

sible; mais il était trop agité pour pouvoir dormir. Il avait tous les éblouissements des *Mille et une Nuits* dans le cerveau et l'air méphitique d'un taudis dans la poitrine. Il se leva oppressé, dépité, mal à l'aise, en proie à une sorte de mauvais rêve éveillé.

— Ah ça ! mais, décidément, on est horriblement mal ici ! se dit-il. L'aventure tourne à l'accident et le songe au cauchemar. Je m'ennuie beaucoup. Chose humiliante ! chose atroce ! s'ennuyer soi-même ! Moi qui m'amuse si aisément, moi que ma pensée divertit comme un enfant, moi qui me jouais tout à l'heure encore avec des portiers et des gendarmes, — je m'ennuie ! L'horreur de ce lieu infect me pénètre peu à peu, et je me sens plein de rage et de dégoût. J'ai eu tort de quitter le grand air et la rue; j'ai eu tort de suivre ces manteaux sombres ; j'ai eu tort d'essayer cette révolte mutine contre ces grandes institutions sociales, la propriété, la gendarmerie. — Allons, bon ! il ne me manquait plus que de douter de la fantaisie et de renier l'ivresse. O ciel ! vais-je tomber à ce point au-dessous de moi-même ! Ah ! propriétaire maudit, c'est toi qui es la cause de cette faiblesse. Va, tu me payeras ma lâcheté !

Justin entendit, dans le corps-de-garde, les gardes municipaux qui riaient à gorge déployée.

— Là, pensa Justin, la force matérielle dans la joie; ici, la force intelligente dans les fers... Hum! la force intelligente... L'antithèse est consolante, mais est-elle exacte? Ces imbéciles d'à-côté sont sûrs d'avoir pour eux le bon sens, la raison, la justice. Moi, j'ai peur d'avoir été fantasque, affecté, puéril. J'ai manqué de simplicité, c'est évident. Je crois, mille massacres! que j'ai fait de l'esprit. Ils ont le droit de me mépriser, ces gendarmes! c'est de moi qu'ils rient peut-être. Et les portiers donc! Tous se disent: Ce jeune homme était gris! — Être gris, la couleur que j'abomine! O honte! Pourquoi dit-on: Être gris? Pourquoi ne dit-on pas: Être rouge? — Rouge ou gris, j'ai été faux comme un vers de treize pieds. Hélas! où donc finit le vrai? où commence le faux? Doute! abîme! Mais je sens que j'ai outré le ton et dépassé la mesure! Ah! Filoche de malheur, tu me payeras ma sottise!

A travers sa fièvre somnolente, il y eut un moment où cette idée: que pensent de moi ces quatre gendarmes et ces trois portiers? devint à Justin tout à fait insupportable.

La venue du jour ne le rendit que plus lucide et plus sombre; car il vit mieux la tristesse sale de son cachot, et lut des sentences obscènes ou stupides gravées sur les murs par les ivrognes et les voleurs.

Quand les deux gendarmes de la veille entrèrent, l'un morne comme la rancune, l'autre gai comme la bêtise, ils trouvèrent Justin plongé dans un abattement lugubre.

Ils venaient le prendre pour le conduire à l'interrogatoire de M. le commissaire de police.

— Comme vous êtes pâle! lui dit avec ironie le gendarme aigre.

— Vous aurez mal dormi! reprit le gendarme doux avec intérêt.

Justin les suivit sans dire un mot.

Sur la route qui, heureusement, ne fut pas longue, le bon garçon facile et paterne essaya vainement de le faire causer. Pour son camarade, silencieux et roide, il méditait des représailles de dieu municipal offensé.

Quand on arriva chez le commissaire, ce fut le mauvais gendarme qui se précipita dans le cabinet pour commenter et appuyer le procès-verbal du brigadier.

Justin, resté seul avec son allié qui le consolait,

entendait son ennemi l'appeler vagabond, émeutier, être subversif et dangereux. Justin souriait et comptait se justifier en deux mots. Mais il comptait mal, et le sort allait ajouter de forts appendices à ses justes griefs contre son propriétaire.

IV

Que l'esprit est souvent un délit.

— Si ce commissaire est un homme d'esprit, je suis sauvé, se disait Justin en entrant dans le cabinet.

Mais il se trouva en face d'un gaillard si magistral, si pompeux, si écharpe qu'il se sentit tout de suite perdu.

Néanmoins, il fit bonne contenance, et, du ton le plus naturel et le plus poli :

— Monsieur le commissaire, dit-il, j'espère pouvoir vous expliquer en deux mots mon affaire. Vous devez voir que je n'ai pas la mine d'un conspirateur ni d'un voleur. Mais le fait est que j'avais peut-être bu et mangé hier un peu au delà de ma soif et de mon appétit. Je n'ai pourtant, que je sache, porté tort ni dommage à personne. Ayez l'obligeance de me faire mettre le plus tôt possible en liberté, je vous prie.

Le commissaire releva ses lunettes, après avoir examiné Justin d'un air de pénétration obtuse.

— « Faites-moi mettre en liberté! » répéta-t-il avec dérision; c'est bientôt dit, jeune homme. Mais qui êtes-vous? Quel est votre nom? Quelle est votre demeure? Quels sont vos moyens d'existence?

— J'avoue que j'aimerais mieux garder l'anonyme, dit Justin, en souriant de la meilleure grâce du monde.

— Je le conçois aisément, monsieur; mais, moi, je ne puis vous laisser aller que si vous êtes reconnu et réclamé par quelqu'un d'honorable et d'établi.

Justin récapitula rapidement dans sa pensée ses connaissances toutes plus ou moins bohémiennes, et, en fait de personnages patentés, ne trouva, en frémissant, que le correspondant de son père, un homme

décoré, un éligible, un commandant de la garde nationale. Mais cet être vertueux rendrait un service de ce genre avec une hauteur si sévère et si méprisante ; mais il avait une femme charmante, quoique bornée, à l'estime de laquelle tenait tant Justin, que cet artiste, trop plein d'imagination, eût préféré la prison, l'exil et la mort, à cette intervention humiliante.

— Bah ! se dit-il, l'art est décidément ma nature, reprenons mon faux nez, rentrons dans le caprice et roulons le commissaire. Il est grotesque, soyons drôle.

— Ah ! ma question vous donne à penser, n'est-ce pas? reprit le magistrat avec une ironie doctorale. Je ne m'en vois pas moins forcé de procéder à votre interrogatoire. — Écrivez, Grimard. — Votre nom, monsieur ?

— Permettez-moi de vous dire seulement mon surnom, monsieur le commissaire, répondit tout à coup Justin d'un ton dégagé. J'aime mieux, voyez-vous, mon surnom que mon nom, mon masque que mon visage, et mon idéal que ma vie. L'homme ne vaut pas son ombre, commissaire ! et si j'ai pour moi-même quelque estime, c'est uniquement pour avoir vu le reflet de mon individu dans un miroir et le reflet de mon rêve sur une

toile. Or, à cause des tons roux et chauds de ma palette, j'ai pour sobriquet le Rutilant.

— Ah! de la plaisanterie? dit le commissaire. A merveille! Voulez-vous me dire votre rue?

— Ma rue? Rue du Rêve.

— Qu'est-ce que c'est que cette rue-là? grommela le gendarme cruel.

— Oh! je l'appelle une rue, ce n'est, à vrai dire, qu'un cul-de-sac.

— Ce sera quelque part dans les faubourgs, interrompit le gendarme indulgent.

— Oui, garde municipal, faubourg du Paradis.

— Et votre profession? reprit le commissaire, rongeant son frein.

— L'ennui, dit Justin.

— Monsieur! s'écria le commissaire frappant du pied, je vous demande votre état, votre occupation habituelle.

— Mon occupation habituelle? Ah! fort bien! Je cherche des prétextes pour me dispenser d'être un homme de génie.

— Il extravague! dit le commissaire en haussant les épaules.

— Mais, commissaire, extravaguer, aller au delà,

se promener en dehors, se hasarder plus loin, — mais c'est le vrai but de la vie !

— Ah ! cet homme est ivre ou fou ! s'écria le commissaire indigné.

— Fou de sagesse, ivre de vérité.

— Monsieur, prenez garde ! Vous m'exaspérez avec vos réponses aussi incohérentes que saugrenues.

— Vraiment, commissaire ? Ai-je le bonheur d'être invraisemblable à ce point ? Suis-je tellement en dehors du possible, commissaire ? Oh ! vous me comblez de joie ! L'apathie de plomb des masses est, dans nos temps, tellement dure à remuer, que je suis fier d'avoir mis un peu hors de lui un homme de votre poids. Porter sa sottise, vous le savez, ce n'est rien ; mais celle des autres est si lourde !

— Monsieur, vous êtes un bousingot

(Ce mot est une date, et prouve que l'action se passe en 1833.)

— Un bousingot ? hélas ! non, soupira Justin avec mélancolie. Je tolérerais encore le gouvernement, n'était l'existence. Je me soucie très-peu des déménagements d'idées que vous appelez des révolutions, et je n'ai pas d'opinion, les ayant toutes.

— Tout cela n'empêche pas, dit le mauvais

gendarme, qu'il troublait cette nuit l'ordre public.

— J'admirais l'ordre éternel en contemplant les étoiles.

— Alors, pourquoi nous avez-vous suivis pendant une demi-heure ?

— Mon Dieu ! je vous suivais, lansquenet, comme la jeunesse suit l'illusion.

— Monsieur, dit le commissaire, vous allez être écroué sur l'heure au dépôt de la Préfecture.

— Monsieur, repartit Justin d'un accent méprisant, vous me donnez bien mal la réplique.

— Ah çà ! vous ne savez donc pas à qui vous parlez, à la fin ? s'écria le commissaire en se levant avec une dignité infinie.

— Vous même, après tout, riposta Justin avec une non moindre majesté, vous ignorez en présence de qui vous êtes.

— Qu'est-ce ?... dit le commissaire inquiet.

— Ah ! reprit Justin.

— Monsieur, seriez-vous le fils ?...

— Plus haut, allez plus haut.

Le commissaire souleva son bonnet de velours, en rêvant les plus augustes incognito.

— Comment ! vous seriez ?...

— Oui, monsieur, un symbole! dit Justin en se drapant. Voyez maintenant si vous voulez verbaliser contre une personnification, emprisonner un mythe et mettre au pain et à l'eau une idée.

— C'est trop fort! dit le commissaire en saisissant papier et plume, et puisque vous tenez à aller en police correctionnelle...

— Bon! la police correctionnelle m'acquittera ou me condamnera à une peine légère.

— Oui, reprit le commissaire raillant, vous attendrez au dépôt quinze jours qu'on vous condamne à vingt-quatre heures de prison.

— Peste! dit Justin refroidi; mais c'est très-sérieux cela, et vous voyez pourtant que je suis très-plaisant, commissaire. Voyons! soyez clément. Quel principe social ai-je détérioré, en somme? Ai-je porté un manteau écarlate? Ai-je murmuré aux échos des nuits que la tragédie m'amuse peu? — Vous ne répondez pas? Vous griffonnez toujours? Eh bien! oui, alors, j'ai voulu me gausser de la gendarmerie, batifoler avec la police, étonner l'ordre public, et pénétrer d'horreur la garde nationale. Etes-vous contente, autorité stupide?

— Outrages à un officier public! un mois de prison! murmurait le commissaire, écrivant avec fureur.

Justin, cependant, indiquait sur le parquet de la salle d'audience des pas d'une chorégraphie hasardeuse.

— Eh ! dit-il, vous qui me condamnez à la prison, êtes-vous libre? La vie n'est-elle pas une captivité perpétuelle? Tra ! la, la ! Commissaire, croyez-vous à la fatalité ou au libre arbitre ? Etes-vous pour la grâce ou pour la volonté? Tra ! la, la !

— Insolent bavard ! dit le commissaire.

— Bavard, hélas ! c'est ainsi que la calomnie appelle les gens naturellement éloquents. Mais commissaire, une question?...

Il n'eut pas le temps d'achever; le commissaire se leva, tendit son rapport paraphé et cacheté au mauvais gendarme triomphant, et fit une sortie royale, sans même honorer Justin d'un regard.

— Imprudent ! dit à son jeune ami le gendarme honnête.

— Ah ! je suis laid ! s'écria le gendarme amer.

— Taisez-vous ! lui répondit Justin avec le calme d'un martyr, vous n'êtes pas un gendarme, vous êtes mon mauvais génie en culotte de peau ! Et pourtant ce n'est pas à vous que j'en veux. Mais Filoche, Filoche ! prends garde à toi !

V

Chaînes, poignards et carcans.

Quinze jours après. La scène représente une salle vaste et haute. Une large ouverture vitrée, qui occupe un des quatre murs presque tout entier, éclaire cette halle pendant le jour. Mais, pour le moment, il est nuit. Quatre chandelles fichées dans des flambeaux de forme étrange — en verre noir arrondi et large à sa base, puis s'amincissant en goulot — répandent une lueur jaune, vacillante et parfaitement insuffi-

sante jusqu'aux parois sombres. L'œil distingue vaguement sur ces murailles toutes sortes d'objets fantastiques : un crâne, des fleurets, des plâtres, des pipes, des gravures, des armes, des étoffes, un mannequin, des inscriptions en lettres noires, etc.

Autour d'une table oblongue sont assis des êtres bizarres, taciturnes et graves, — sept hommes, — quatre femmes sur des escabeaux chancelants, — et un hibou sur son perchoir.

Les hommes portent de longs cheveux, des barbes incultes, des costumes baroques de divers âges et de divers pays : vareuses rouges, dalmatiques vertes, frocs bruns, burnous blancs, etc... (*Et cœtera* est un terme qu'on est obligé d'employer souvent dans les descriptions de ce genre, où il est bon de laisser beaucoup à faire à l'imagination plus ou moins ardente du lecteur.)

Les femmes sont jolies, *et cœtera.*

Le hibou — est un hibou.

Ces divers personnages — le hibou excepté — boivent dans des verres, dans des tasses et dans des soucoupes une liqueur fumante et rougeâtre.

Ils écoutent, dans un profond silence, Justin qui, debout, achève un récit :

— ... « Et ce que le commissaire m'avait annoncé s'est réalisé de point en point, messieurs, dit Justin. M'étant obstiné à ne pas me faire réclamer, j'ai attendu dix grands jours, — mêlé à une société fort mêlée et entièrement sevré de nourriture plantureuse, — qu'on me traînât devant les tribunaux, c'est-à-dire devant des robes noires assez sales que n'embellissaient point des visages fort laids.

» Là, j'ai bien été forcé de décliner mes nom, prénoms et absence de domicile. Si je m'étais entêté plus longtemps dans cette lutte disproportionnée contre le corps social, je crois que je serais maintenant aux galères. Heureusement, notre ami Glouglou que j'avais fait prévenir, et qui est bien digne de devenir un jour garde des sceaux, m'a trouvé des répondants je ne sais où. Ces avocats en tiennent. Les juges ont daigné rire. Ils ont ri ! — enfer, Racine et guimauve ! — et ne m'ont condamné qu'à trois jours de prison. J'en sors... »

Justin laissa tomber avec abattement sa tête sur sa poitrine.

— Pose tes conclusions, Rutilant, dit Coclès, le maître de l'atelier.

« — Messieurs, reprit Justin, j'accuse par devant

vous, artistes, le jeune Filoche, se disant de Saint-Valry, propriétaire. Je lui devais deux termes, je l'avoue, soit deux cents francs. Mais je les lui aurais payés. J'avais vendu mille francs mes copies de la *Cène* et des *Noces de Cana* que cette brute m'a confisquées. Depuis trois jours je les ai vainement cherchées depuis la rue Royale jusqu'à la rue de Lappe, chez les marchands de tableaux et chez les revendeurs de ferraille. Copies, tableaux commencés, ébauches, croquis, études, tout est décidément perdu pour moi, sans profit pour ce Filoche. Il a donc été à mon égard odieusement brutal, injuste et cruel. Il y a trois ans que j'habitais cette maison, et j'avais toujours fini par payer mes termes arriérés.

» De son vivant, le brave homme de Filoche père, qui ne s'appelait nullement de Saint-Valry, un ancien marchand de fer qui avait rudement gagné sa fortune par son travail, — ne me tourmentait pas trop, me sermonnait paternellement, et même, un jour que je lui devais un an de loyer, m'avait acheté un paysage dont il a fait, il est vrai, l'ornement de son escalier. Mais ce digne bourgeois est mort l'an dernier, et son fils n'est qu'un oisif, un élégant, un pimpant, un de ces jeunes lions bêtes, tout vernis de la tête aux bottes, qui prennent leur esprit dans les vaudevilles,

leurs opinions dans les petits journaux, leurs mains chez Jouvin, et qui ne sont des héros que pour leur valet de chambre. Sa seule éloquence est un huissier.

» J'ai à lui reprocher deux crimes : 1° il m'a lésé, et 2° il m'a humilié. Il a fait vendre dix francs toutes mes toiles, qui en valaient peut-être cinq mille, et, en me jetant brusquement sur le pavé, il m'a mis aux prises avec des portiers, des gendarmes, des commissaires et des juges, dont je me suis un peu gaussé, sans doute, mais qui, finalement, m'ont ennuyé, m'ont emprisonné, m'ont vaincu.

» Oui, messieurs, ne nous le dissimulons pas, l'art a été vaincu en ma personne. La Crétinocratie a eu jusqu'à présent le dernier mot dans cette affaire. Il y a eu pour moi tort matériel et tort moral, et nous avons à tirer deux réparations et deux vengeances : l'une pour l'argent qui est perdu, l'autre pour l'honneur qui n'est point sauf. »

— Moi, je trouve que tu as suffisamment défendu ton drapeau, dit Coclès, qui semblait ce soir-là doux et mélancolique.

— Point de fade complaisance ! reprit le farouche Hyppo, Rutilant a bien combattu, mais Rutilant a suc-

combé : il lui faut une revanche. — Un verre de vin chaud, et constituons-nous en jury, mes dévorants.

Il n'y eut doute et discussion que sur un point : l'appréciation du dommage causé à Justin par la vente au rabais de ses œuvres complètes.

Justin estimait modestement sa perte à 1,500 francs ; Coclès ne voulait pas rabattre un liard de deux mille écus.

Mais le grave Outremer prit la parole :

— Si Rutilant avait voulu faire une vente aujourd'hui, dit-il, il en aurait tiré mille ou douze cents francs, tout au plus. Aussi, n'aurait-il pas essayé ; car, si nous n'avons pas la force d'économiser notre argent, nous sommes, par bonheur, forcés d'économiser notre génie. Si Rutilant, d'autre part, avait gardé les cartons de sa jeunesse jusqu'à sa mort, ses héritiers, vu le talent que nous lui reconnaissons tous, en auraient certainement trouvé vingt mille livres. Mais Rutilant n'aurait pas non plus, c'est probable, attendu jusque-là. Il faut donc prendre un moyen terme et se reporter, pour établir une juste estimation, au moment où Rutilant aurait eu assez de réputation pour pouvoir placer utilement ses tableaux, et n'aurait pas eu encore assez de fortune pour pouvoir s'en passer...

Eh bien ! à ce moment-là, l'œuvre de Rutilant eût, selon moi, valu, au bas mot, trois mille livres.

Ce chiffre adopté, le verdict suivant fut rendu à nanimité, sur les deux questions :

Oui, Filoche est coupable d'avoir frustré Rutilant d'une somme de mille écus.

Oui, Filoche est coupable d'avoir exposé Rutilant à des avanies indignes.

— Maintenant, dit Coclès, érigeons-nous en tribunal, et statuons sur la peine.

— J'avais écrit à Richardet, reprit le sauvage Hyppo, de nous chercher à la Bibliothèque le *Manuel des membres de l'Inquisition*, ou le *Vade-mecum du tourmenteur juré;* mais il ne m'a pas répondu, et les matériaux nous manquent; il faudra tirer tout de notre imagination.

Nous passerons avec soin la délibération atroce qui suivit; car nous ne voulons pas offenser les nerfs de nos lectrices. Qu'il leur suffise de savoir que les supplices les plus doux et les plus communs proposés pour Filoche furent de l'empaler, de le couper en morceaux, de le faire bouillir dans la marmite des Invalides, etc., etc.

Et, pour comble d'horreur, les quatre jeunes créa-

tures, qui assistaient à ce conciliabule sanguinaire, semblaient ne pouvoir modérer leur joie et poussaient des éclats de rire infernaux.

Si bien que Coclès dit à l'une de ces goules roses :

— Elle est gentille quand elle rit, Sépia ! Elle montre de jolies petites quenottes blanches. Tiens, il faut que je te fasse un cadeau, Sépia ! Veux-tu mon hibou ?

— Ma foi ! non, dit Sépia ! j'aime mieux autre chose.

Mais Coclès parut mécontent et se tut.

VI

De l'élève des hiboux.

Cependant, le sage Outremer reprit :

— Je suis loin de désapprouver, messieurs, toutes les inventions horribles et sataniques que vous venez, les uns après les autres, de nous soumettre avec un bonheur de barbarie et un luxe de férocité qui m'ont doucement ému. Mais permettez-moi de vous rappeler un fait douloureux : nous avons le malheur de vivre au milieu d'une civilisation étroite et mesquine,

dont le cadre n'admet pas volontiers ces larges et puissantes représailles. Le procureur du roi, choqué de tant d'esprit, serait capable de nous chercher chicane; la justice, jalouse de notre justice, nous ferait de la peine, et, dernière vilenie! nous serions peut-être condamnés à des circonstances atténuantes.

— Pouah ! fit le rude Hyppo.

— Outremer a raison ! dit en chœur unanime l'assemblée.

Le hibou lui-même émit un glapissement rauque.

— Cet oiseau nocturne t'approuve, Outremer, reprit le fauve Hyppo en caressant la sinistre bête.

— N'agace pas le hibou! s'écria Coclès frémissant.

— Eh ! non, je le gratte.

— Pour Dieu ! ne l'agace pas !

— Mais sois donc tranquille, il me connaît.

— Il te connaît ! il t'aime! reprit Coclès avec empressement. Eh bien ! s'il peut t'être agréable, Hyppo, prends-le, je te le donne.

— Que diable veux-tu que je fasse d'un hibou? Garde-le, je n'en veux pas.

Coclès eut un sourire triste, mais n'osa insister.

— Cherchons donc une vengeance plus appropriée

à la faiblesse de nos mœurs décrépites, dit l'austère Outremer.

— Quelques concessions sont peut-être nécessaires, en effet, reprit Hyppo lui-même. Moi qui vous parle, j'ai connu une sorcière, messieurs, non pas une diseuse vulgaire de bonne aventure, mais une vraie sorcière, une sorcière qui allait au sabbat, une sorcière qui chevauchait un manche à balai. On croit aux sorcières de Macbeth ici, je présume? demanda-t-il avec sévérité.

— Oh ! nous ne croyons qu'à cela ! dirent tous les assistants, excepté Coclès qui paraissait de plus en plus distrait et soucieux.

— Eh bien ! reprit Hyppo, cette sorcière authentique, la dernière des sorcières ! a été obligée de renoncer à exercer son art. Le préfet de police l'a mandée, et ils se sont entendus. On a promis de la laisser tranquille, mais à la condition qu'elle s'engagerait, de son côté, à ne pas étonner et troubler la société existante. Elle a consenti avec dédain, et depuis elle ne pratique plus.

Cet illustre exemple ayant achevé de convaincre les plus rebelles :

—Messieurs, dit Justin, maintenant qu'avec le pro-

fond esprit pratique qui nous distingue, nous sommes rentrés dans les limites du réel et du juste, laissez-moi vous dire que pendant les loisirs forcés de la captivité, j'ai aussi tracé le croquis d'une vengeance que je crois à la fois possible et proportionnée.

— Ah ! voyons le croquis.

— D'abord, messieurs, pour nous en tenir aux termes de notre verdict, et quoique je ne veuille pas, bien entendu, rentrer par moi-même dans mon argent, Filoche, en toute équité, doit pourtant bien trois mille francs, n'est-ce pas ? Il les doit, sinon comme restitution personnelle, au moins à titre de contribution publique, et dans l'intérêt de l'art et de la morale. « Celui qui a péché dans ses immeubles sera châtié dans ses immeubles, » dit l'Écriture. Et la chose est ici d'autant plus facile et naturelle que mondit sieur Filoche a trois propriétés : sa maison de la rue Madame, un château à Beaugency, et un hôtel superbe rue de la Chaussée-d'Antin, 79. Retenez cette dernière adresse, s'il vous plaît.

— Très-bien ! Ensuite ?

— Ensuite, Filoche m'a fait indignement poser, c'est convenu, et on aura beau dire qu'au commencement, je m'y suis un peu prêté moi-même, il n'en

as moins vrai qu'il a mérité d'être berné, dupé et mystifié à son tour. Et la chose sera d'autant plus simple et commode qu'on le dit bête comme une oie et vain comme un paon.

Ces prémisses établies, Justin développa son plan, avec preuves et moyens à l'appui.

Tout ce que nous avons à dire pour le présent, c'est que son projet fut approuvé, revu et considérablement augmenté par ses amis, et que tous, journalistes, peintres, acteurs, jurèrent d'en assurer l'exécution par un concours sans limite et sans scrupule.

Puis, l'on but au succès un dernier bol de punch au vin.

Puis, l'heure s'avançant, on parla de se retirer, malgré les efforts hospitaliers de Coclès pour retenir encore ses convives.

Mais lorsque Coclès vit qu'ils se levaient décidément pour partir :

— Tiens, Rutilant, dit-il à Justin avec un sourire un peu contraint, je veux te consoler pour ton martyre et te récompenser pour ton imagination. Tu n'es pas, toi, chipie comme Sépia ou barbare comme Hyppo. Tu comprends le beau du laid. Prends mon hibou, mon bon Rutilant, il est à toi.

— Merci de l'intention, dit Justin ; mais je n'ai plus le moyen de le nourrir.

— Tu me refuses ? dit Coclès d'une voix altérée.

— Positivement. Adieu, Coclès.

— Bonne nuit, vieux.

Coclès barra le mouvement général vers la porte par un geste désespéré.

— Eh ! messieurs, cria-t-il furieux et frappant du pied, il ne sera pas dit, mille massacres ! qu'entre dix artistes, pas un n'aura envie de posséder un hibou ! C'est stupide ! que celui à qui un hibou ferait plaisir l'avoue sans simagrée, et emporte mon hibou, sacrebleu !

— Ah çà ! mais qu'est-ce qu'il a donc à vouloir placer son hibou ? dit Justin en riant.

— Comment ! comment ! personne ne se présente ? reprit Coclès, descendant au ton lamentable. Messieurs, mais c'est un service que je vous demande ! Messieurs, que l'un de vous veuille bien adopter mon hibou, je vous en prie, je vous en supplie ! Je paierai une pension.

— Mais enfin, pourquoi ? Qu'est-ce que ton hibou t'a fait ? Tu y tenais tant !

— Je croyais y tenir ! dit Coclès en hochant triste-

ment la tête; je l'aimais, je le nourrissais avec soin, et il me semblait qu'il commençait à s'attacher à moi. Je lui avais même retiré sa chaîne, la semaine dernière. Les hiboux me paraissaient des oiseaux méconnus et calomniés. Mais voilà qu'avant-hier matin, je sors, après avoir enfermé mon hibou à double tour, et, l'avouerai-je? je passe quarante-huit heures sans mettre les pieds ici, quarante-huit heures dehors, dans l'oubli de tout, de mon hibou lui-même! Je rentre ce matin d'un air victorieux, le chapeau sur l'oreille, et j'ouvre, tout guilleret, la porte de mon atelier. Mais je m'arrête en pâlissant et mon sang se fige dans mes veines. Mon hibou, juché sur son perchoir et tourné vers la porte, me regardait. Ah! je vivrais cent ans, messieurs, que je n'oublierais pas ce regard! Dans ce regard tranquille et terrible, il y avait de la colère, de l'ironie, de la menace, — quoi encore? Ce regard magnétique voulait clairement dire :

« Ah! te voilà, enfin! D'où viens-tu? D'où sors-tu? » Qu'est-ce que tu as fait? Ah! monsieur s'en va pen- » dant deux jours entiers! monsieur s'amuse, fait la » vie, boit, mange et court les femmes! et monsieur, » durant cette bombance, laisse son hibou seul, en-

» fermé, sans aliments, sans air, sans épouse. Drôle !
» faux ami ! gredin ! Apprenez une chose, mon cher,
» c'est que quand on veut avoir à soi, chez soi, un être
» de mon espèce, quand on prétend à la familiarité
» d'un hibou, il est d'une haute imprudence de se
» comporter comme vous l'avez fait. Nous n'endurons
» pas patiemment ces plaisanteries-là, nous autres !
» Élevez des lapins, apprivoisez des pigeons, mon
» bonhomme ! mais si vous tenez à posséder un hibou,
» ayez très-grand soin, je vous le conseille, de l'entre-
» tenir, de le nourrir et de ne jamais le laisser man-
» quer de quoi que ce soit. Vous avez négligé envers
» votre hibou ces obligations sacrées. C'est bien ! cela
» suffit ! il faudra voir ! »

— L'œil rond du hibou t'a dit tout cela ? reprit Sépia en riant comme une folle.

— Cela et bien d'autres choses encore, et en moins de dix secondes ; car je ne me suis pas amusé à le contempler, je te le jure ! J'ai tourné vivement le dos, j'ai dégringolé les escaliers quatre à quatre, j'ai dit à ma portière d'aller acheter huit sous de cœur et de les porter immédiatement à mon hibou, et j'ai marché dans les rues toute la journée, pour ne rentrer chez moi que ce soir avec vous tous.

— Allons! reprit le rude Hyppo, ton hibou est maintenant repu et t'a pardonné.

— Ah! tu n'as pas vu son regard de tantôt, reprit Coclès en frissonnant. Non, mes amis! Moi aussi, j'ai été un propriétaire coupable, et quand je songe que je resterais seul, la nuit, endormi, dans ce grand atelier où veillerait mon hibou libre, — je puis le dire devant vous, car Hyppo et Rutilant m'ont servi dernièrement de témoins dans un duel et savent que je n'ai pas boudé, — à la seule idée de ce tête-à-tête nocturne, mes amis, j'en conviens, j'ai peur. — Et si vous n'emportez pas mon hibou, je le laisse maître du logis, je sors avec vous, quoique je sois exténué de fatigue, et je m'offre aux gendarmes, aux commissaires et aux juges de Rutilant, moins terribles encore pour moi que mon hibou.

On comprit la terreur des remords de Coclès, et l'on tira au sort à qui n'aurait pas son hibou.

Il échut au vertueux Outremer.

Mais quand son nouveau propriétaire s'avança pour le prendre, le hibou tourna trois ou quatre fois l'œil, poussa un gémissement lugubre et expira.

Outre l'ingratitude de son maître, il n'avait jamais pu digérer huit sous de cœur après un si long jeûne.

Coclès, conscience à jamais bourrelée, le fit empailler, et écrivit sur la planche où on le cloua :

« Il aimait trop le *cœur*, c'est ce qui l'a tué ! »

VII

Les deux bouteilles.

A quelques jours de là, voici le colloque intéressant qu'eurent ensemble le jeune Filoche, dit de Saint-Valry, ancien propriétaire de Justin, et le sieur Quatre-Temps, portier de l'hôtel, rue de la Chaussée-d'Antin, n° 79, appartenant à ce même Filoche.

— Depuis trente ans, monsieur, que je suis concierge (c'est naturellement le portier qui parle), je ne me rappelle pas un événement aussi surprenant que

celui d'hier, et vous-même vous allez en être étonné. Pendant que je surveillais mon domestique qui balayait la cour, il me tombe d'un coupé bien équipé un jeune inconnu bien couvert. — Je parle très-mal le français, me dit ce monsieur ; mais, dites-moi, qu'est-ce qu'il y a à louer ici ?

— Eh bien ! quoi ! votre merveille est tout simplement un nouveau locataire ! s'écria avec impétuosité le jeune Filoche. Vous allez encore me faire mille histoires, comme si je n'avais pas mille affaires.

— Que monsieur veuille bien m'écouter jusqu'au bout, la chose en vaut la peine, continua Quatre-Temps avec calme. — Qu'est-ce qu'il y a à louer ici? me dit donc ce personnage. — Monsieur, d'abord un logement de garçon au troisième. — Je me serai mal fait entendre, ce n'est pas cela, brave homme, répondit l'étranger avec dédain. N'avez-vous que cela ? — Nous avons, monsieur, au rez-de-chaussée, un logement de trois pièces. — Fi donc ! Quel malheur que j'exprime si maladroitement ma pensée en français ! Tâchez de la saisir ! Avez-vous à louer quelque appartement moins misérable ? — Nous avons le grand appartement du premier, avec écurie et remise. — Conduisez-moi à celui-là, si toutefois vous avez compris mon bara-

gouin étranger. — Mais je comprends monsieur à merveille.

— Que de paroles inutiles, bon Dieu ! interrompit tout bouillant Filoche. Le tout pour accoucher de ceci : On n'a pas voulu de l'appartement, parce qu'on l'a trouvé mal distribué ou trop cher.

— Nullement, monsieur, car, après avoir tout examiné, l'étranger m'a paru assez content de tout, et, comme je lui ai fait remarquer alors que le loyer était de douze mille francs, il a dit : — Douze mille francs, soit : j'arrête votre taudis. Est-ce suffisamment clair en français ? — Certainement, monsieur, excepté le mot *taudis*, qui n'est pas le mot propre. — Mettons *bouge* alors, et n'en parlons plus. Je saisis très-mal les délicatesses de votre vieille bête de langue. J'arrête donc votre bouge.

— Là ! s'écria hors de lui le jeune Filoche, que voilà qui est neuf, surprenant et inouï, en effet ! Quelqu'un passe, voit un appartement à louer, le visite, le trouve à sa convenance et le retient. C'est prodigieux !

— Mais, monsieur, je n'ai pas fini. L'étranger m'a dit encore : Je m'appelle lord Fancy. — Oh ! milord n'a pas même l'accent anglais ! Et l'adresse de milord ? — Il m'a regardé d'une façon si impertinente qu'il n'y

a qu'un homme très comme il faut pour prendre cette façon-là. — Vous êtes bien curieux, l'ami ! — Milord, c'est qu'il est d'usage, en France, de ne pas faire payer de terme d'avance, mais, en revanche, de prendre des informations... — Imbécile ! J'enverrai, un de ces jours, mon intendant et mon secrétaire pour arrêter les mesures nécessaires à mon installation. Mes gens vous donneront votre denier à Dieu. Prenez toujours ceci pour votre peine. — Et il a laissé tomber dans ma main trois louis, trois, monsieur ! qu'il a pris négligemment à même dans la poche de son gilet, et il a ajouté...

— Quelle patience ! quelle patience ! interrompit en frémissant Filoche.

— Une minute, monsieur, par mon saint patron ! Écoutez un peu seulement ce qu'il a ajouté : — Vous reconnaîtrez mon secrétaire à ce signe qu'il sera chargé d'une bouteille de rhum et la déposera dans la salle à manger, et vous distinguerez mon intendant à cette marque qu'il apportera une bouteille d'encre et un petit pinceau, et les déposera dans le grand salon. — Eh bien ! pour le coup, qu'en dites-vous, monsieur ?

— La chose est, de fait, assez bizarre ! Vous dites, Quatre-Temps, une bouteille de rhum ?

— Une bouteille de rhum.

— Et une bouteille d'encre?

— Avec un petit pinceau.

— Cet homme impose-t-il ainsi à ses gens les insignes de leur profession? Mais alors ce serait l'intendant qui porterait la bouteille de rhum et le secrétaire qui se chargerait de la bouteille d'encre. N'avez-vous pas mêlé les bouteilles, Quatre-Temps?

— Nullement, monsieur, et cela ne m'avait pas échappé non plus.

— Mais cet Anglais aura peut-être, en effet, confondu les termes?

— Oh! monsieur, il parle français mieux que vous et moi.

Un silence suivit, pendant lequel le jeune Filoche et le vieux Quatre-Temps s'écarquillèrent les yeux dans les ténèbres de cette action étrange et profonde.

Le portier reprit, en hochant la tête:

— Monsieur aura beau faire, je ne crois pas qu'il s'y reconnaisse plus que moi-même.

— Ceci est une autre question, monsieur Quatre-Temps, repartit sèchement le jeune Filoche; et, du moment que je ne puis expliquer ce fait, il est tout simple de conclure, sans grand effort d'imaginative,

e vous avez été bafoué ou trompé, et que vous avez eu affaire à un mauvais plaisant ou à un fripon.

— Pardon ! monsieur, raisonnons, s'il vous plaît, reprit Quatre-Temps avec sang-froid, et ne perdons pas, par un jugement précipité, un excellent locataire. Si on m'a joué un tour, c'est, en vérité, une farce qui ura nécessité un bien grand appareil de luxe de toute nature : coupé, domestique, intendant, secrétaire, etc. Et puis qu'est-ce qu'un intrigant peut faire d'un appartement vide ? Enfin l'escroc est généreux qui vous jette d'abord soixante francs à la tête. Donc...

— Donc, raisonnez, si cela vous convient ! s'écria le jeune Filoche exaspéré ; mais je ne me soucie pas de perdre, par votre défaut de pénétration, un terme de mille écus. Toutes ces mystérieuses allures, cette bouteille d'encre, ce faste, ce refus de donner son adresse et ce petit pinceau ne m'abusent point. Savez-vous ce qu'est votre lord ? — un débiteur qui cherche à dépister ses créanciers, — un réfugié espagnol en quête d'un refuge, — un agent de la police secrète qui veut m'espionner chez moi, — un chevalier d'industrie qui va leurrer son tapissier de l'aspect d'un appartement non payé !

— Quoi ! tout cela à la fois monsieur ! dit Quatre-Temps en cachant sa tête dans ses mains.

— Oui, voilà votre homme aux trois louis, monsieur Quatre-Temps ! et vous allez sur-le-champ replacer, s'il vous plaît, l'écriteau sur la porte cochère.

— Monsieur, répondit avec une douleur digne le portier, j'ai l'intime conviction que vous vous abusez ; mais j'ai été pendant dix-neuf ans le serviteur de votre père ; je vous suis dévoué jusqu'à la mort, et quoi que je doive souffrir, je vous obéirai ; je replacerai l'écriteau.

Mais il ne le replaça nullement.

Le lendemain, un homme tout de noir habillé demanda à parler à M. de Saint-Valry, qui habitait aussi le premier étage de son hôtel, sur le palier même de l'appartement retenu par lord Fancy.

— Monsieur, dit cet homme noir à Filoche, votre portier prétend qu'il ne sait pas l'adresse présente de lord Fancy, votre illustre locataire. Je suis le maître d'hôtel de l'ambassade d'Angleterre, monsieur, et je viens de la part de milord l'ambassadeur prier à dîner pour demain notre célèbre compatriote.

— Vous le connaissez ? demanda Filoche avec empressement.

— Mais je le connais — comme vous, comme tout le monde. Qui ne connaît pas, à moins d'être un âne, le glorieux nom de Fancy, un des plus vieux de la vieille Angleterre?

— Certainement! dit Filoche, qui se savait ignorant comme une carpe. Mais ce grand homme a négligé de nous donner son adresse.

— Toujours excentrique! toujours spirituel! s'écria le maître d'hôtel avec admiration. — Monsieur, veuillez m'excuser. Nous trouverons lord Fancy ailleurs. On trouve toujours un Fancy.

Filoche vit avec satisfaction, en sortant, que Quatre-Temps n'avait pas remis l'écriteau en place.

Le lendemain, ce fut un valet de pied du ministère des affaires étrangères qui vint demander lord Fancy en toute hâte.

Filoche se réjouit de plus en plus de ce que cet entêté mulet de Quatre-Temps persévérait dans sa désobéissance.

Pendant huit jours, ce fut une procession de visites, un déluge de cartes armoriées, toutes à l'adresse de lord Fancy.

Aussi, le huitième jour, le jeune Filoche fut-il indigné en s'apercevant que ce stupide Quatre-Tem

avait pris le parti d'exécuter ses ordres, et qu'il avait replacé l'écriteau :

Grand et bel appartement à louer, avec écurie et remise.

VIII

Le propriétaire à la question.

Quand il vit son ordre si malencontreusement exécuté et l'écriteau replacé, le jeune Filoche entra en fureur et dans la loge de son concierge.

— Pourquoi avez-vous replacé l'écriteau, vieil âne? lui dit-il.

— Mais monsieur me l'avait commandé, dit Quatre-Temps.

— Pourquoi alors avez-vous attendu dix jours pour remplir mes intentions?

— C'est vrai, monsieur; en cela j'étais fautif, j'en conviens.

— Eh! non, Quatre-Temps, dit le jeune Filoche, et je vous avoue...

— Et moi, monsieur, dit Quatre-Temps, je viens confesser avec vous...

— Que vous aviez peut-être raison.

— Que vous n'aviez probablement pas tort.

— Qu'est-ce à dire?

— Comment ça?

— J'ai réfléchi, dit le jeune Filoche; je ne pense même à peu près qu'à ce lord depuis quelques jours. Oui, j'ai l'esprit actif et curieux, moi, et ce mystère m'attire. Il faut douter de ce qu'on voit et se méfier de son premier mouvement. Ce gentilhomme étranger ne vous a pas trompé, Quatre-Temps.

— Vous croyez? monsieur.

— J'en suis sûr. Je l'ai étudié, je le sais par cœur, Quatre-Temps. Il n'a pas lésiné sur le prix du loyer, il a dédaigné de dire son adresse, il a laissé tomber quelques louis dans votre main, et il abandonne à son intendant et à son secrétaire les soins vulgaires de son emménagement. C'est un véritable grand-seigneur, et il a tout à fait les façons de Firmin de la Comédie-

Française. Quatre-Temps, vous pouvez enlever l'écriteau.

— Maintenant que j'ai écouté, monsieur, avec attention et respect, me sera-t-il permis de hasarder quelques observations ?

— Non, Quatre-Temps, non, inutile ! je sais à quoi m'en tenir.

— Et moi aussi, monsieur, je sais à quoi m'en tenir.

— Que m'importe ! taisez-vous !

— Monsieur se souvient que ce prétendu lord Fancy m'avait promis que son secrétaire et son intendant me donneraient mon denier à Dieu.

— Que m'importe ! je vous dis de vous taire !

— Eh bien ! monsieur, l'intendant est venu.

— Ah ! ah ! vous voyez ! Quel homme est-ce, cet intendant ?

— Un gros homme court, tout beurre. Il portait la fameuse bouteille d'encre. — Je suis envoyé, m'a-t-il dit, par lord Fancy. Là-dessus, je l'ai conduit à l'appartement. — Est-ce ici le grand salon ? — Oui, monsieur. Il pose la bouteille sur la cheminée, tire délicatement le petit pinceau d'un papier, le place en vue sur le bouchon cacheté, et puis, sans jeter seule-

ment un regard sur l'appartement, il me salue, — me salue ! — et fait mine de s'en aller. Alors, laissant tomber à la hauteur de sa main droite ma main gauche dont j'arrondissais la paume : — Pardon ! est-ce que milord ne vous a chargé de rien pour moi ? — De rien du tout. Il m'a resalué, et adieu le denier à Dieu et l'homme !

— Obèse, insouciant, ladre ! l'intendant n'est pas apocryphe, dit en souriant finement le jeune Filoche. Et le secrétaire ?

— Je l'ai vu aussi, le secrétaire ! Un petit maigre, qui a le nez fûté et qui frétille des yeux et des jambes. Il m'a dit : — J'apporte une bouteille de rhum de la part de lord Fancy. Vite, je lui montre le chemin de l'appartement. Il pose sa bouteille sur une tablette de la salle à manger. — C'est très-beau, ici ! Il se glisse comme une anguille dans le premier salon, et puis dans le second, et puis dans les chambres. Quand il a voulu regagner la porte, j'ai, cette fois, franchement étendu le bras et creusé la main. — On ne vous a rien remis pour moi, monsieur ? — Pas la moindre chose. — Il court encore. Et ce ne seraient pas là des intrigants !

— O chou ! s'écria le jeune Filoche avec colère ;

vous voyez bien qu'au contraire ce secrétaire est parfaitement authentique. C'est au maître...

— Eh ! le maître nous a visités aussi, et ce matin même.

— Vraiment ! Pourquoi ne m'avez-vous pas fait prévenir, je me serais mis à ma croisée, et j'aurais vu au moins son équipage.

— Il était à pied, monsieur, mal mis, et fait ou plutôt défait comme un banqueroutier.

— Bah !

— Attendez, monsieur. Il m'a demandé les clefs de l'appartement et m'a défendu de le suivre. Un quart d'heure après, il est redescendu. Je l'attendais dans la cour. — Pardon, milord, lui ai-je dit, quand l'ameublement de milord doit-il arriver ? — Je garde l'appartement sans le meubler.

— Comment ! fit le jeune Filoche abasourdi.

— Patience ! monsieur, ce n'est rien ! Cependant, dis-je, si milord vient habiter cet appartement un jour ? — Je ne l'ai pas loué pour y demeurer.

— Oh ! s'écria Filoche.

— Mais voilà le plus fort, monsieur ! Milord, reprisje, avait daigné me promettre un denier à Dieu. — Eh ! c'est l'affaire de mes gens ! m'a-t-il dit pour toute

réponse. Et en laissant tomber ces étonnantes réponses, comme un homme impatient et préoccupé, il marchait toujours vivement devant moi; de sorte qu'arrivé à la porte cochère, il m'a remis les clefs aux mains, et il a disparu brusquement.

Après un silence, Quatre-Temps ajouta :

— C'est alors, monsieur, que j'ai replacé l'écriteau.

— Voilà bien d'autres écheveaux à dévider! s'écria le jeune Filoche en marchant à grands pas. Cet homme est plein de chausses-trappes et de changements à vue. Le doute, malgré moi, me reprend. Il faut, Quatre-Temps, méditer à loisir sur ces complications nouvelles. Je vais aller passer une quinzaine de jours à mon château de Beaugency, et, là, je songerai à cette affaire.

— Mais en attendant, je laisserai l'écriteau, n'est-ce pas, monsieur? dit Quatre-Temps.

— Non, Quatre-Temps, retirez-le, retirez-le, au contraire.

— Monsieur sait que pour le fils de son père je porterais ma tête sur l'échafaud. J'exécuterai ses volontés. Mais il est certain que le quidam se moque de nous.

— Oh! non, retirez l'écriteau, Quatre-Temps, et

soyez tranquille ! moi, pendant ce temps, je vais réfléchir à Beaugency. Retirez l'écriteau.

— Il suffit, je suis l'esclave aveugle des moindres désirs de monsieur.

Mais Quatre-Temps laissa soigneusement l'écriteau se balancer au-dessus de la porte cochère.

IX

Ou Némésis arrive par la petite poste.

A Beaugency, Filoche lut dans le *Journal des Modes*, la seule feuille vraiment littéraire à laquelle il fût abonné :

« Les riches étrangers affluent à Paris. On cite un » grand seigneur anglais, lord F... qui vient de com- » mander à l'un de nos premiers tapissiers un ameu- » blement de trois cent mille francs pour un magni-

» fique appartement qu'il va occuper, rue de la Chaus-
» sée-d'Antin. »

Filoche caressa sa barbe rousse en se félicitant de sa pénétration.

Aussi, quelle fut son horreur lorsqu'en rentrant au bout de quinze jours, l'odieux et insultant écriteau frappa tout d'abord ses regards !

Filoche se précipita sur Quatre-Temps, entraîna par le collet le portier têtu devant la porte, et lui montra l'écriteau d'un geste indigné.

— Je ne vous avais pas ordonné de retirer cette pancarte, hein ? s'écria-t-il. — Je vous chasse.

— Monsieur, dit Quatre-temps avec majesté, vous êtes riche et je suis pauvre, vous êtes instruit et je suis ignorant; mais nous sommes tous deux hommes et célibataires tous deux, et j'ai sur vous, sauf votre respect, l'avantage d'être vieux.

— Qu'est-ce à dire, insolent ?

— C'est à dire que je croyais avoir donné à monsieur d'assez bonnes raisons pour..

— Des balivernes ! Si ce gentilhomme ne vous a pas remis lui-même votre denier à Dieu, c'est qu'il est trop grand seigneur pour descendre à ces détails. S'il ne fait

pas meubler son appartement, il n'y a plus à craindre qu'il veuille duper un tapissier. S'il ne l'habite pas, il est donc assez riche pour avoir plusieurs domiciles. — Ah !

— Alors pourquoi louer celui-ci, et qu'y vient-il faire ? car il est revenu, monsieur, et plusieurs fois.

— Vraiment !

— Je ne lui parle plus ; il prend la clef, s'enferme chez lui et redescend au bout d'un quart d'heure. Aucun coupé ne l'attend plus jamais, et sa mise est toujours aussi... négligée. Seulement, je ne sais pas à quoi cela tient, quand il s'en va, il me paraît toujours plus gaillard et mieux requinqué que lorsqu'il arrive. Enfin, que peut-il manigancer là-haut ? et paie-t-on douze mille francs de loyer pour le plaisir de considérer une fois par semaine des chambres vides et des murailles nues ?

— Oui, il y a en effet là-dessous un secret étrange, et je n'ai pu encore adapter une explication logique et une cause raisonnable à ces invraisemblances locatives. Cette bouteille d'encre évidemment n'est pas claire, et rien ne saurait justifier ce petit pinceau.

— Je crois bien !

— Mais, reprit Filoche, il m'est tombé sous la

main, à Beaugency, un recueil d'anecdotes extrêmement bien fait. J'y ai trouvé les détails les plus intéressants sur toutes sortes d'originalités et de bizarreries. Par exemple, Démophon, instituteur d'Alexandre, suait à l'ombre et tremblait au soleil. Au temps d'Henri III, le sieur de Pierrefigues se laissait pousser la barbe du côté droit et la rasait du côté gauche; mais, en revanche, il gardait longs ses ongles à la main gauche et les coupait à la main droite. Il y avait un philosophe de l'école d'Alexandrie — pesez ceci, Quatre-Temps, un philosophe! — dont le propre était de manger des araignées.

— Eh bien! monsieur?

— Eh bien! on m'a présenté là-bas une jeune dame hongroise, la comtesse Lodoïska Sépia, qui a connu nombre d'Anglais, et elle m'a assuré que l'excentricité était l'état naturel de presque tous les Anglais, et qu'ils ne faisaient rien comme les autres hommes.

— Après, monsieur? Je ne vois pas...

— Vous ne voyez pas? moi non plus, je ne vois pas! mais on suppose, on cherche, on déduit. Peut-être ce lord est-il un savant qui veut résoudre un problème chimique par la combinaison de l'encre et du rhum?

— Mais faut-il pour cela un appartement de prince ?

— Mon Dieu ! si le mélange ne peut s'opérer que dans un vaste local inhabité ! Il est plus probable pourtant que ce gentleman aime tout simplement le rhum trempé d'encre, et veut se délecter, loin des regards, de cette boisson étrange.

— Est-ce plus probable, monsieur ?

— Entre nous, Quatre-Temps, pour essayer, j'ai pris hier une cuillerée de cette mixtion. C'est horrible, Quatre-Temps ! et une sueur froide m'en inonde encore le dos quand j'y pense !

— Mais ce goût féroce, monsieur, n'expliquerait même pas le petit pinceau.

— Oui, Quatre-Temps, oui, dans cette aventure, il reste encore bien des choses pour l'inconnu. Mais c'est précisément cet intérêt qui m'invite, ce mystère qui m'éblouit. Je donnerais cent louis tout à l'heure pour me lier avec ce personnage excentrique, et ma curiosité attend avec anxiété le dénoûment de cette histoire invraisemblable, c'est-à-dire l'époque du terme, où je toucherai l'argent de ce lord, où je verrai son intendant, son secrétaire et peut-être lui-même.

Mais, les trois mois révolus, voici l'épître qu'au lieu

d'argent, reçut par la poste, moyennant trois sous, le jeune Filoche :

« Monsieur et cher propriétaire,

» Ne vous penchez pas davantage sur le vide et cessez de creuser le néant. Vous ne saisiriez que l'air, et vous ne verriez que la nuit. Vous avez été aussi stupide que le vent qui se chamaille avec la fumée.

» Je me nomme Justin, dit le Rutilant. Je suis peintre et ancien locataire de votre maison de la rue Madame.

» Il y a trois mois, sous prétexte que je vous devais deux termes, vous m'avez jeté brutalement dans la rue; vous m'avez exposé aux plus durs cachots; vous avez intercepté mes meubles, qui valaient le montant de la dette, plus, mes esquisses que vous avez vendues dix francs, mais qu'un jury d'artistes a estimées mille écus. — Doit le jeune Filoche, ci : trois mille francs.

» Quand je vais dans le monde, la timidité de mon caractère a besoin de se remonter d'un coup de rhum, et la vieillesse de mon habit demande à dissimuler ses cheveux blancs sous l'apprêt d'une légère couche d'encre. Il me fallait un appartement dans le beau quartier

pour y venir, sans frais d'omnibus, boire une gorgée d'aplomb et noircir mes coutures pâlissantes. J'ai donné la préférence à votre local, et je l'ai pris, trois mois, sans marchander, pour les mille écus que vous me deviez. — Dont quittance.

» Il me reste à vous remercier, vous et Quatre-Temps, d'avoir si longtemps posé gratis pour moi. Mais pourquoi, propriétaire et portier, ne m'auriez-vous pas donné votre stupidité en spectacle? Peintre, je vous donne bien en tableaux mon talent.

» Il faut d'ailleurs en convenir : vous faites deux merveilleuses études, non-seulement pour l'artiste, mais aussi pour le philosophe; il y aurait à composer avec vous un beau parallèle à la manière de Plutarque, et vous prouvez surabondamment que Dieu n'a pas affligé d'une seule sorte d'infirmité l'espèce humaine.

» Vous êtes aussi bêtes l'un que l'autre, mais vous l'êtes différemment :

» Celui-ci par éducation, celui-là par nature;

» Le premier, jeune, crédule et sot; le second, vieux, méfiant et obtus;

» Vous tenez de l'étourneau, Filoche, et Quatre-Temps rappelle la taupe;

» Quatre-Temps n'y voit pas plus loin que le bout de

son nez; mais vous, vous cherchez toujours midi à quatorze heures;

» Vous êtes presbyte, et Quatre-Temps est myope.

» J'ai l'honneur de vous saluer tous les deux avec la considération la plus distinguée.

» JUSTIN, dit *le Rutilant*. »

Août 1847.

FIN

TABLE

LES TYRANS DE VILLAGE

A Alexandre Dumas. 1

I. Où l'on essaie de faire un portrait au moyen d'un paysage. 5

II. De quoi ont faim et soif, après avoir bu et mangé, ces insatiables lèvres humaines. . . 23

III. Effet de mirage d'une petite ville sur un Parisien. 43

IV. La Société des Amis des Arts. 67

V. L'épervier et l'étourneau. 89

VI. La Meunière enchantée. 115

VII. « Comment le chulo excite le taureau. » . . . 133

VIII. L'amitié d'un moulin est un bienfait des dieux. 147

IX. « Comment le torero pique le taureau. ». . . 163

X. Au fil de l'eau. 179

L'ÉCOLE DES PROPRIÉTAIRES

A Gérard de Nerval. 189

I. Trois portiers. 191

II. Ce qu'étaient les fantômes. 201

III. *Carcere duro*. 207
IV. Que l'esprit est souvent un délit. 213
V. Chaînes, poignards et carcans. 221
VI. De l'élève des hiboux. 229
VII. Les deux bouteilles. 239
VIII. Le propriétaire à la question. 249
IX. Où Némésis arrive par la petite poste. . . . 257

FIN DE LA TABLE.

Paris. — Typ. de Mme Ve Doudey-Dupré, r. St-Louis, 46.

COLLECTION MICHEL LÉVY

30

LES

DRAMES INTIMES

IMPRIMERIE DE BEAU, A SAINT-GERMAIN-EN-LAYE.

LES

DRAMES INTIMES

CONTES RUSSES

PAR

X. MARMIER

PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS

1857

Reproduction et traduction réservées

LES

DRAMES INTIMES

NOTICE SUR POLEVOÏ

Nicolas Alexeievith Polevoï, l'un des écrivains les plus féconds et l'un des premiers journalistes de la Russie, est né en Sibérie en 1796. Son père était marchand et voulait faire de lui un marchand. Polevoï passa les premières années de sa jeunesse à se préparer à cette profession. Mais les calculs du comptoir irritaient sa vive et mobile imagination. Du milieu des magasins où il cotait les denrées commerciales, son esprit s'élançait vers une autre sphère, vers les fascinations des lettres. Tout en continuant la tâche journalière à laquelle l'astreignait la volonté paternelle, il consacrait ses veilles à l'étude, il apprenait lui-même l'allemand et le français. Lorsqu'il se crut en état d'entrer dans une nouvelle voie, il alla s'établir à Moscou et y fonda

une revue : le *Télégraphe*. C'était pour la Russie une œuvre sans exemple. Elle étonna le public par sa nouveauté, mais en même temps elle offensait par sa hardiesse toute une légion de savants et de fonctionnaires. En 1834 cette revue fut supprimée. Polevoï se rendit à Pétersbourg, et y fit paraître un autre recueil littéraire qu'il intitula : le *Fils de la patrie*. Mais dans cette seconde publication il n'avait pu, comme dans la première, s'abandonner à sa verve mordante. Il ménageait les susceptibilités qu'il n'avait pas craint de braver autrefois, et dans ce conflit de son ardente et virile nature entre le désir d'exprimer nettement ses idées et la crainte de s'exposer à de nouvelles persécutions, il s'éteignit à l'âge de cinquante ans.

Outre ces deux revues, dans lesquelles on trouve de curieuses notions sur la littérature, sur la géographie et l'état des sciences en Russie, Polevoï a publié une quantité d'ouvrage de diverse nature, des drames, des romans, une histoire inachevée de l'empire russe, et des nouvelles sibériennes. Ses compositions dramatiques ont été réunies à Saint-Pétersbourg en 1843 4 vol. in 12. Ses nouvelles sont dispersées dans divers recueils. Celle que nous avons choisie a paru dans le livre des Cent littératures russes : *Sto rousskisce literatorof*. 3 vol. in-8. Pétersbourg, 1839-1845.

LIOUDMILA

PAR POLEVOÏ

I

Moscou ! Moscou ! M'y voilà bientôt. Une seule station me sépare de ma ville natale, de ma belle ville aimée. C'est là qu'elle est, ma Pauline. Avec quelle impatience j'ai parcouru ma longue route ! Avec quelle précipitation j'ai traversé cités et bourgades ! Et maintenant je suis près d'elle, près de Pauline. Oh ! Dieu ! comme mon cœur bat ! comme ma tête est agitée !

Je n'ai pu aller plus loin. Je me suis arrêté à Tchernoï-Griasi ; j'ai demandé une chambre, et depuis une grande heure je vais, je viens, je m'asseois, je me lève dans une impétuosité fébrile. Je songe à Pauline. Je ne puis songer qu'à elle. Pour une telle pensée l'éternité ne suffit pas.

Quel grossier valet est venu me demander si je ne voulais pas qu'on me servît à boire et à manger ? Est-ce qu'on

ne s'arrête donc dans un village que pour boire et manger? Est-ce qu'on ne peut rester en paix dans son refuge pour y vivre de son bonheur et de ses rêves?

De ses rêves! Qu'ai-je dit? Ce qui ne fut longtemps pour moi qu'un rêve est devenu une réalité. O Pauline, tu seras à moi!

Quel changement merveilleux dans ma situation! Et comment? Par quelques pièces d'or. Il y a un mois, j'étais dans un état désespéré. Avec quelle tristesse je regardais alors le monde et ses fêtes joyeuses, non que je fusse en proie à l'envie, non, je n'ai point ressenti ce sentiment hideux. Mais j'éprouvais une amère douleur à observer les heureux de la terre, à penser à toutes les sources de félicité que Dieu a mises dans le monde, dans la vie humaine, dans mon cœur, et j'étais tourmenté d'un désir ardent qui ne pouvait être apaisé. Déjà je me voyais condamné à languir sans secours sous le fardeau de ma douleur... Peut-être. Le dirai-je?... et quelques sacs d'écus ont changé ma destinée.

Mais pourquoi donc me suis-je arrêté ici? Est-ce là encore une de ces énigmes singulières de l'existence? Non, mon cœur était trop plein d'émotions. Je devais m'arrêter dans le sentiment de mon bonheur. En poursuivant ma route, je ne serais arrivé à Moscou que dans la nuit, et comment passer tout le reste de la nuit, à quelques pas de Pauline, sans la voir? Cela n'était pas possible. A présent je ne suis plus séparé d'elle que par une distance de vingt werstes. En une heure, je puis les franchir, et les premiers pas que je ferai dans Moscou, ce sera pour me

rendre dans sa demeure, et la première personne que je saluerai, ce sera elle. Il me semble que ce serait un sacrilége d'arrêter sur une autre figure que la sienne mon premier regard.

Comme les heures boiteuses se traînent lentement ! Cette nuit est plus longue que les longues nuits d'hiver de la Laponie. Le climat de Moscou serait-il donc si changé que l'aurore n'y apparût qu'à neuf heures du matin ? Mais c'est la dernière nuit de la cruelle séparation. Demain, je m'éveillerai avec l'heureuse pensée que chaque jour, désormais, je verrai ma Pauline. Qu'elle se traîne donc de minute en minute cette nuit interminable : elle est pour moi la dernière goutte de la coupe des douleurs.

Je viens d'ouvrir la fenêtre. Quel beau temps ! Quel air tiède ! Il me semble que ce ciel étoilé me sourit. Et l'on parle des charmantes soirées de l'Italie ! Il ne peut y en avoir en Italie de plus douces que celle-ci. La chambre que j'occupe est voilée par l'obscurité, comme pour détourner mes regards des images terrestres, pour qu'ils restent avec mon âme fixés sur le ciel. Et maintenant je voudrais sentir poindre en moi quelque douleur, je crois que je l'accueillerais avec un placide sourire.

Enfant ! Tu es à peine échappé de l'onde où tu as failli périr, et tu ne crains pas d'aller jouer sur ses rives. Téméraire ! Ai-je déjà perdu le souvenir de ces nuits que je passais à pleurer ? Ne sais-je plus quel en fut le nombre, et quelle en fut l'amertume ? Oui, je frémis encore de songer combien je fus près de l'abîme, et combien de fois. Mais à présent, si je voyais un homme entraîné par

le malheur dans le vertige du suicide, je lui dirais : Arrête, ne te laisse pas subjuguer par le désespoir. Les régions de l'espérance sont infinies, comme les régions de l'amour.

Il fut un temps aussi où je renonçais à l'espoir, où je voyais l'abîme s'ouvrir entre Pauline et moi. Que si l'on me demandait mon histoire, qu'aurais-je à dire ? J'aimais, j'étais aimé, et je n'osais croire que celle que j'aimais dût un jour m'appartenir. Qu'y a-t-il là d'extraordinaire ? Mais qu'appelez-vous les choses extraordinaires ? Comparez vos tragédies au tableau que vous offrira un père qui voit expirer sous ses yeux un fils chéri, ou une mère à qui de pauvres enfants demandent du pain, et qui n'a point de pain à leur donner. Chaque jour, un tel spectacle se renouvelle dans nos villes pompeuses, et vous ne le voyez pas, et vous ne savez pas en quel sombre réduit se cache la douleur, ni où languit cette pauvre mère avec ses enfants. Que de fois, sous le fardeau de ma propre misère, je m'en allais loin de la perspective Newsky, loin du monde bruyant, dans les sombres quartiers où gît la pauvreté. Là, j'étais au milieu de mes frères, pauvre comme eux, et comme eux souffrant. Que de fois, en regardant les misérables habitants d'une des sinistres ruelles de Pétersbourg, je leur disais en moi-même : Je suis plus pauvre que vous, quoique je ne sois pas vêtu de haillons, et une petite parcelle des dons que le sort prodigue à tant d'autres suffirait pour me rendre heureux.

Si chaque homme pouvait raconter la véritable histoire de son cœur, quel roman, quel poëme vaudrait un tel ré-

cit ? Mais l'homme meurt, et sur sa tombe on écrit une date et un nom.

Comme des nuages, voilà que les amers souvenirs s'appesantissent sur mon esprit. Dieu soit loué ! le temps qu'ils retracent est passé.

Je me souviens de la mort de mon père. Je n'étais encore qu'un enfant ; mais je me rappelle ces paroles qu'il adressait à ma mère en larmes : « Est-ce qu'ils ne te pardonneront pas, à toi et à notre fils, quand je ne serai plus? Est-ce qu'ils refuseront encore de vous venir en aide, parce que tu as offensé l'orgueil de ta riche famille en épousant un pauvre homme ? Ton oncle est bon, pourtant. »

Mais ce bon oncle, dans son inflexible orgueil, ne daigna pas s'occuper de ma mère. Je me souviens de l'heure où l'on porta mon père dans sa fosse, et de l'émotion que j'éprouvais en entendant tomber la terre sur son cercueil. Je ne savais pas alors qu'on pouvait en venir à penser que mieux vaut être enseveli dans les entrailles de la terre que de végéter à sa surface. Là est le repos du juste. Là est la consolation de celui qui souffre.

Bientôt ma mère mourut aussi et je restai seul.

Pourquoi donc ces funèbres images reviennent-elles s'emparer de mon cœur si léger tout à l'heure, si joyeux! Pourquoi déroulent-elles sur mon bonheur leur voile de deuil?... Si, cependant, je n'avais point subi ces catastrophes, je ne t'aurais pas connue, Pauline. Les desseins de la Providence sont incompréhensibles.

Ai-je besoin d'expliquer la cause des profonds chagrins qui minèrent la vie de mes parents ? Mon père était un pau-

vre gentilhomme. Il devint amoureux d'une jeune fille riche, et elle aussi l'aima, et voulut l'épouser, malgré les reproches et les résistances d'une fière cohorte d'oncles et de tantes. S'ils vivaient encore, mes bons et chers parents, mon amour et l'amour de Pauline les consoleraient de toutes les douleurs auxquelles ils furent condamnés.

Mon oncle ne voulut pas revoir ma mère. Cependant il se décida à veiller de loin sur moi, comme une providence invisible. Le père de Pauline me donna un asile à son foyer. Je fus élevé, je grandis avec ses enfants. C'est ainsi, Pauline, que j'appris à te connaître ; et comment, quand je te connus, ne t'aurais-je pas aimée? C'est à toi que je dois les premières joies de ma vie, les premières impressions de ma jeunesse, et ton image a sans cesse plané sur moi. Un jour est venu où j'ai su que le sentiment qui nous réunissait l'un à l'autre dans toutes nos émotions, c'était de l'amour. Un jour que nous nous rendions, à l'heure habituelle, près de ton père :

— Antoine, me dit-il, il faut que tu partes demain pour Pétersbourg. Tu as acquis une assez notable instruction. Ton oncle est content de toi. A présent, il désire que tu entres avec un esprit d'ordre et de travail dans la vie pratique. Si tu parviens à te faire une place honnête dans le monde, cet oncle, qui est mon ami, prendra soin de ton avenir.

— Mais ne puis-je à présent le voir?

— Non. Il dit que, quand tu te seras rendu digne de son affection par ta conduite, il pardonnera à la mémoire de ta mère, il fera de toi son héritier. En attendant, il te donne

les moyens de vivre convenablement. Voici des lettres de recommandation pour Pétersbourg. Elles peuvent te procurer des relations agréables, et aplanir ton chemin. En tous cas, souviens-toi que tu trouveras toujours en moi un père et un ami.

A ces mots, mon généreux protecteur pleura, et tous, nous pleurions avec lui.

Ce jour-là est resté avec un caractère sacré dans ma mémoire. Ce jour-là, Pauline et moi, nous nous jurâmes un amour éternel.

Et, comme un aigle s'élance vers les nues, je m'élançai vers Pétersbourg, avec des rêves ardents de gloire et d'amour.

J'ai passé là trois ans. La pension qui m'était faite suffisait à peine pour payer mon uniforme, et m'empêcher de périr de chaud ou de froid. Les lettres de recommandation qui devaient m'être si utiles m'aidèrent seulement à me faire entrer au service. Je fus astreint à un travail pénible, que nul plaisir n'égayait. Mes illusions se dissipèrent promptement. Je vécus seul et tombai dans un état de sauvagerie.

Enfin, après cette longue épreuve, je retournai à Moscou et je la revis. Dans cet espace de trois années, quel changement s'était opéré en elle ! A la place de la vive, de la pétulante enfant dont j'avais partagé les jeux, je retrouvais une charmante personne qui faisait l'ornement des meilleures sociétés. Mais alors je me sentis gauche, laid, embarrassé devant elle. Je voyais en elle la belle, l'aimable, la brillante fille d'un homme riche, et moi je n'étais

qu'un humble employé subalterne. Ses parents me reçurent avec bonté, comme autrefois, comme un pauvre orphelin, comme une ancienne connaissance, et je quittai Moscou, le cœur déchiré.

Cependant j'emportais la conviction que j'étais aimé d'elle. Je n'avais pu m'entretenir en particulier avec elle, je n'avais rien osé lui dire, mais je voyais qu'elle m'aimait.

Trois années encore s'écoulèrent, trois années de tourments. Je ne sais quelle folle pensée, à laquelle se joignait l'image de Pauline, m'entraîna dans le tourbillon du monde. Eloigné jusque-là de mes compagnons par une noire misanthropie, j'en vins à les rechercher, à me lier avec eux, et ils me conduisirent avec eux dans les soirées, dans les bals, dans les raouts.

Je devais payer cher cet entraînement. Que de fois je souffris de ma situation au milieu d'une foule de jeunes et vaniteux élégants, de mon isolement dans d'éclatants salons, de ma timidité près de ces grandes dames qui me semblaient si ravissantes! Je pouvais servir de vis-à-vis dans quelques quadrilles, et c'était là, pour la plupart d'entre elles, ma meilleure recommandation.

Mais le ver cruel qui se trouvait dans mon sein et me faisait saigner le cœur, moi seul je le connaissais. Je sentais qu'en me lançant dans ces hautes sphères, je n'y apportais aucuns titres, ni ceux de la naissance, ni ceux de la fortune. Le monde n'en accepte point d'autres, et si l'on va à lui sans les posséder, on doit se résigner à être son esclave; un esclave si chétif, si misérable, que si l'on

a de l'âme, du cœur, de l'esprit, on doit oublier ses facultés, on doit désirer comme un bonheur insigne que cette âme soit absorbée par l'égoïsme, que ce cœur devienne insensible, que cet esprit ne soit plus occupé que de la pratique des convenances. Dans le monde, où au premier abord apparaît une si grande égalité de joie et de fortune, il existe une quantité de diverses gradations, et nulle part on ne peut se trouver si haut et si bas. Qui sait ce qu'il en coûte à plusieurs de ceux qui le fréquentent pour se rendre avec un noble équipage à la porte d'une maison splendide? Qui sait comme il expie sa vanité, celui qui, après s'être pavané avec son élégante toilette dans un salon, est harcelé la nuit par le chiffre de ses dettes; celui qui, au sortir d'un bal, peut être conduit en prison; celui qui, après un magnifique souper, voit devant soi se dresser le fantôme affamé du lendemain? Oh! la misère! l'affreuse misère! mais nulle part si affreuse que dans les mensonges éclatants du grand monde! Hélas! dans un même quadrille, quel abîme parfois entre deux hommes qui dansent avec la même animation et le même sourire sur les lèvres! Quel sentiment de honte se cache sous un frac à la mode!

Mais j'étais emporté, aveuglé, et je sacrifiais tout à l'idole du monde, mon repos, mes devoirs, mon avenir. Je fis des dettes, que mes faibles ressources ne me permettaient pas d'acquitter, et je reçus une lettre de mon oncle, qui, ayant appris mes égarements, menaçait de m'enlever jusqu'à mes derniers moyens d'existence. Il ne me restait plus qu'un refuge... l'onde de la Neva.

La Providence m'accorda seulement quelques jours de joie dans ces fatales années. Le père de Pauline, en se rendant en pays étranger avec sa famille, s'arrêta à Pétersbourg, et je la revis, et elle sembla surprise de me revoir. Je n'étais plus le gauche, timide employé qui faisait une si triste figure à Moscou. Tout, dans mon extérieur, dans mes manières et mon langage, était changé. Elle ne fut plus embarrassée de me laisser m'asseoir à côté d'elle, ni de remarquer mon amour. Pendant trois jours, je n'allai ni au bal, ni en soirée; je restai près d'elle; je savourai trois jours de bonheur.

Mais cette apparition me fit mesurer plus douloureusement que jamais l'immense espace qui me séparait de la riche jeune fille. Voudrait-elle se dévouer à moi comme ma mère s'était dévouée à mon père? Non... Atterré par cette réflexion, je ne me relevais que par des rêves insensés.

Tout à coup, quand j'allais être enfermé par mes créanciers, quand déjà j'avais dû renoncer à mes fonctions officielles, quand je voyais, dans le cercle de mes amis et de mes connaissances, éclater le hideux égoïsme, tout à coup j'appris la mort de mon oncle, et j'appris en même temps que j'héritais de tous ses biens. Je passais si subitement du désespoir de la misère aux jouissances de la fortune, que dans le premier moment j'en éprouvai moins de joie que de stupéfaction. Pauvre vieil oncle! j'avais été longtemps un de tes soucis... Encore quelques jours... qui sait?... peut-être qu'en réponse à tes dernières dispositions, un agent de police aurait écrit dans son rapport :

« Antoine N... s'est donné volontairement la mort, » et nous nous serions rejoints dans l'éternité.

Dieu soit loué ! c'est passé.

Maintenant je n'ai plus qu'une pensée. Je suis près de Moscou ; je suis près de Pauline.

L'aurore commence à poindre. Adieu mes sombres souvenirs ! Salut à ma nouvelle vie ! Des chevaux ! des chevaux ! et en route !

Comme elle sera surprise ! car elle ne sait rien de mon changement de fortune. Je ne lui ai pas écrit ; je n'ai pas voulu retarder d'un instant mon départ de Pétersbourg. On croit encore dans sa famille que je suis le pauvre Antoine d'autrefois, et je viens lui offrir, avec mon cœur qui lui a toujours appartenu, les domaines dont j'ai hérité. Dans ce long espace de six années, je ne lui ai point parlé de mon amour ; mais je me souvenais constamment d'elle, et elle se souvenait de moi ; son regard me l'a dit.

J'entends résonner la clochette des chevaux qu'on attelle. Nulle musique au monde ne pourrait avoir un tel charme pour mon oreille. Tout est prêt !... Au galop !...

II

Voilà. Je ne m'attendais pas à cette joyeuse rencontre avec Pauline. Cependant cette rencontre me fait mal.

Mon troïka (1) a parcouru au vol ces vingt werstes. Je me suis habillé à la hâte, et lorsque je suis arrivé devant la maison du père de Pauline, j'ai été tout étonné de reconnaître qu'il était de si bonne heure, que la porte et les fenêtres de cette habitation chérie étaient encore closes, que tout le monde dormait. Seul, le vieux concierge était éveillé et balayait le trottoir. Il m'a reconnu et s'est approché de moi.

— Ton maître, ai-je demandé, est-il à Moscou?

— Grâces à Dieu ! il est ici.

(1) Attelage de trois chevaux.

Jusqu'à ce moment, je n'avais pas réfléchi qu'il pouvait être à la campagne.

— Est-ce qu'il dort encore? Ordinairement il est si matinal!

— C'est vrai, m'a répondu Michel; mais, depuis sa dernière maladie, il est très-affaibli.

Et alors le vieux serviteur s'est mis à me raconter toutes les souffrances physiques de son maître. J'aurais pu aisément prolonger avec lui l'entretien jusqu'à ce que tous les habitants de la maison fussent levés, quand je m'avisai de lui demander des nouvelles de sa jeune maîtresse.

— Dieu soit loué! me répondit-il, elle se porte bien; mais à présent elle n'est pas au logis, elle est près d'Ostankof, dans la maison de campagne de sa tante Praskova Ivanovna.

A ces mots, je fus sur le point de proférer une malédiction. Cette tante, je n'avais jamais pu la souffrir.

Que faire? Je m'éloignai triste, rêveur, et machinalement je me dirigeai vers la terrasse du Kremlin. Là, je me promenai de côté et d'autre comme un provincial qui, arrivant pour la première fois à Moscou, va contempler les canons du tzar, la cloche du tzar, et l'église d'Ivan. Moi, qui arrivais dans cette ville avec tant de joie, avec un si vif, si ravissant espoir, je n'éprouvais plus à présent qu'une morne indifférence. Je ne me souciais nullement d'aller voir la famille de Pauline, je regardais d'un œil morne le merveilleux panorama de Moscou, quand soudain je fus réveillé dans ma torpeur par une pensée qui

traversa mon esprit comme un éclair : Peut-être, me dis-je, Pauline est-elle revenue à Moscou ; peut-être qu'à cette heure elle est chez son père, et je me dirigeai précipitamment vers sa demeure.

De grands changements avaient été faits dans cette maison, que je connaissais si bien. Les vieux meubles étaient remplacés par d'autres meubles plus à la mode ; les appartements étaient disposés dans un nouvel ordre. Tout avait pour moi un singulier aspect. Le vieillard aussi était bien changé. Une attaque de paralysie le tenait cloué sur son fauteuil. Cependant il m'accueillit amicalement comme autrefois.

— Tu es sans doute, me dit-il, en voyage avec une mission, car je n'ose supposer que tu fasses un mauvais emploi de ton temps, et que tu aies dû, malgré toi, quitter Pétersbourg ?

Je lui répondis en souriant que j'avais une affaire à traiter dans le gouvernement de....

Ces paroles le rassurèrent, et il m'embrassa.

— Que fait ton oncle? ajouta-t-il.

— Vous savez que je ne reçois qu'une lettre de lui par an.

— Et moi, je n'en reçois point.

Nous nous mîmes à causer ensemble, et j'appris que Pauline devait se trouver le soir à un bal que donnait l'assemblée de la noblesse. Je me retirai ; je refusai son invitation à dîner, et le soir j'étais au bal. Les quadrilles s'organisent. Je cherche Pauline, et je la vois dansant gaîment avec un officier de hussards, et causant avec lui d'un air gracieux.

A la fin de la contredanse, je m'approche d'elle.

— Ah ! c'est vous, Antoine, me dit-elle. Je ne vous aurais pas reconnu. Charmée de vous revoir, bien portant, ce me semble.

Je ne savais que répondre. L'orchestre donne le signal. Et de nouveau elle danse avec le hussard, et de nouveau s'entretient avec lui.

— Pauvre enfant ! me dis-je, comme elle doit souffrir de la contrainte que lui imposent les convenances ! Obligée de cacher ses sentiments, elle n'ose s'occuper de moi et paraît concentrer toute son attention sur son danseur. Et il est jeune, ce danseur, beau, riche, élégant.

Pauline nous présente l'un à l'autre, de telle sorte qu'il semble qu'elle désire se justifier envers lui de l'air familier avec lequel je me suis avancé vers elle. Il me paraît aussi qu'elle a encore quelque chose à lui dire. Dieu sait ce qu'elle peut lui dire.

Cependant nous rions gaîment ; mais au fond du cœur j'éprouve une amère tristesse. Je ne m'étais pas attendu à revoir ainsi Pauline.

Voici encore le hussard, non plus au bal, mais dans la maison de Pauline, comme un hôte privilégié. Moi, je ne puis m'entretenir avec elle, et lui est si gracieux, si habile ! Pourquoi donc est-il là ?

Encore un bal ! et elle veut y assister. Pourquoi donc ne reste-t-elle pas près de son père malade ? Pauline ! Pauline !

Après le bal, elle retournera chez sa tante. J'irai là aussi, dans cette atmosphère infectée par les exhalaisons des marais.

Praskova Ivanovna m'a saisi comme un vautour entre ses serres. Elle m'a accablé de questions sur Pétersbourg, sur les affaires, sur ma situation, sur mes projets d'avenir. C'était pour moi chose plaisante que de la voir me traiter comme le pauvre orphelin d'autrefois. Elle m'a apporté une masse de papiers qu'elle m'oblige à lire. Pendant ce temps, Pauline se promène et le hussard est avec elle. J'ai voulu demander compte des assiduités de cet homme; mais, par bonheur, j'ai surpris les regards que Pauline me jetait à la dérobée. J'en suis sûr, elle s'amuse du galant officier. Ah! si je pouvais seulement la saisir à l'écart et lui parler un instant.

Je lui ai parlé. Je lui ai rappelé les souvenirs de notre enfance et de notre première affection. Elle m'a écouté en silence.

— Pauline, lui ai-je dit, si à présent j'osais te demander l'accomplissement des promesses que tu m'as faites!

Elle m'a regardé avec une expression de surprise.

— Pauline, mon cœur pour toi est resté le même. Pendant six ans, je n'ai pensé qu'à toi, et je n'ai vécu que pour toi. Pauline, je t'aime, je t'aime avec passion.

Elle a paru très-embarrassée et n'a rien répondu. Mais pourquoi donc ai-je vu errer un sourire sur ses lèvres?

Sa tante est venue interrompre notre entretien.

— Que fais-tu donc ici? m'a dit le lendemain, quand j'ai été le voir, le père de Pauline. Quelle raison as-tu de prolonger ton séjour à Moscou! Il y a quelque temps, j'ai entendu parler de toi d'une façon qui ne m'était point agréable, et à présent je remarque que tu n'es pas vêtu

selon ta condition. Nous nous brouillerons, Antoine, et pourtant je t'aimais, j'étais habitué à te regarder comme un fils. Mais il me semble que tu ris de mes observations!

En ce moment, la terrible tante entra, et me dit qu'elle voulait avoir un entretien particulier avec moi.

Pourquoi donc s'est-elle constituée ici la gouvernante de la famille? Quel entretien veut-elle avoir avec moi?

— J'espère, m'a-t-elle dit, que je m'adresse à un homme de cœur, qui se souvient des services que nous lui avons rendus, et je me trouve dans la nécessité de vous faire voir l'inconvenance de votre attitude à notre égard. Il ne m'appartient pas de vous demander compte de votre conduite sous un autre rapport, ni de la façon dont vous suivez votre carrière; mais vous affectez des relations trop intimes avec ma nièce Pauline, et je dois vous déclarer que, par cette façon d'être, vous pouvez compromettre nos projets. Je vous préviens donc qu'elle est à peu près fiancée. (Et l'implacable tante nomma l'officier de hussards.) Je vous prie de vouloir bien désormais ne plus vous occuper d'elle.

— Pauline, répliquai-je, vous a-t-elle donc fait quelque aveu?

— Vous en a-t-elle fait un, à vous?

— Consent-elle à ce projet de mariage?

— Avez-vous le droit de le demander?

— Écoutez, Praskova Ivanovna, j'aime Pauline; j'ai été élevé avec elle; ne pourrais-je donc l'épouser?

Praskova Ivanovna m'observa d'un air étonné, garda

quelques minutes le silence, puis me dit : — Nous espérons que vous quitterez bientôt Moscou.

— Non, répondis-je, c'est par l'ordre de mes supérieurs que je suis dans cette ville, et j'y resterai encore un mois.

— En ce cas, nous vous prierons de vouloir bien nous priver de l'honneur de votre société.

Je m'inclinai, et, sans répondre un mot, je sortis.

III

Je devais avoir le cœur déchiré. Mais le mépris et l'indignation surmontaient mon amour, dominaient ma douleur. Je ne revis pas Pauline, et elle-même ne fit aucune tentative pour me revoir. Hélas ! elle ne m'aimait donc pas ! Je m'étais donc trompé sur la nature de ses sentiments ! L'amour que je lui attribuais n'était qu'une impression légère, un rêve d'enfant.

Je ne suis point désolé ; mais la vie m'effraie. Quel vide en mon âme ! Quel vide autour de moi ! Je vais dans mon domaine ; mais je ne visite personne et n'invite personne à venir chez moi. Que m'importent à présent le service et les titres que je pourrais acquérir ? Qu'irais-je faire à Pétersbourg, et que faire à Moscou ?

Il m'est arrivé un singulier événement. J'ai dû aller voir un bon vieillard qui avait connu ma famille. Je ne lui ai rien dit de ma nouvelle situation, et il s'est mis à me parler affectueusement de mon père et de ma mère. Pendant que nous nous entretenions ensemble comme de vieux amis, un homme est entré, qui, par sa physionomie, par sa démarche, par ses vêtements, m'a frappé comme un type original. Il s'est approché familièrement de mon hôte, et lui prenant la main : « Je te félicite, lui a-t-il dit, pour la vingtième fois ; te féliciterai-je une fois encore? Dieu sait! » A ces mots des larmes roulaient dans ses yeux. « Quelle folie! a-t-il ajouté en essuyant ses paupières. Adieu jusqu'à ce soir. Je viendrai avec les miens.

— J'y compte bien, a répondu le vieillard. Un jour de fête sans Rodolphe ne serait pas pour le vieux Cmuislinski un jour de fête. Mais où vas-tu si vite? Reste donc.

— Non, je ne puis. A ce soir. Et il sortit.

— L'aspect de mon vieil ami vous a étonné? me dit Cmuislinski.

— Non; mais je suis pourtant curieux de savoir...

— Ce Rodolphe, qui est le meilleur des hommes, n'est Allemand que de nom. Il est né en Russie et a été élevé en Russie. Son père, qui était médecin, le destinait à la même profession. Mais Rodolphe, après avoir fait avec succès ses études en médecine, renonça à la carrière qu'elles lui ouvraient et entra au service civil. Puis il abandonna le service, et depuis vingt-cinq ans il demeure à Moscou, où il a établi une fabrique de gants. Activement occupé

de son métier, il serait parfaitement heureux sans le fardeau que lui impose une nombreuse famille, sans cette effervescence juvénile que les années n'ont pu amortir en lui. Avec sa bonhomie de caractère, il se laisse impunément tromper, voler; mais des chagrins domestiques lui ont depuis quelques années ridé la figure.

Le vieillard allait me raconter toute l'histoire de son ami, quand je l'interrompis pour lui demander ce que signifiait cette vingtième félicitation que Rodolphe lui avait adressée.

— C'est qu'il y a, me répondit-il, vingt ans qu'il vient ponctuellement me voir à mon anniversaire de naissance et passer la soirée avec moi. J'espère que vous voudrez bien aussi être des nôtres ce soir.

— Je crains de vous gêner.

— Comment donc? Vous danserez avec les jeunes gens de votre âge, et nous autres vieux nous vous regarderons. Puis nous parlerons de nos affaires.

J'étais séduit par l'accueil du vieillard. Cette bonne, honnête nature, dégagée de toutes les formes de convention, était pour moi un objet d'attraction fort nouveau. Il me semblait voir une des naïves figures des romans d'Auguste La Fontaine.

Le soir, je revenais dans cette maison, j'y entrais dans une favorable disposition d'esprit, peut-être parce que j'étais fatigué des boudoirs élégants et des riches salons. Tout dans cette demeure, avait un caractère essentiellement bourgeois; on n'y voyait que des physionomies et des toilettes qui me paraissaient fort singulières, et on

riait aux éclats de je ne sais quelles plaisanteries grossières que je ne comprenais pas. Cependant l'aspect de deux violons et d'une basse serrés dans une petite antichambre, l'aspect du maître du logis, embrassant l'un après l'autre tous ses convives, et les jeunes gens avec leurs habits ornés d'énormes boutons, leurs gilets garnis de revers en velours, et les jeunes filles avec leur lourde démarche et leurs joues cramoisies, et leurs mères rangées à la file l'une de l'autre, et les vieillards attirés tour à tour de côté et d'autre par le punch et par le boston, rien de ce qui s'offrit alors à mes regards ne me parut risible. Comme tous les invités se connaissaient, la présence d'un étranger au milieu d'eux ne pouvait manquer d'exciter leur curiosité. Il se formait à l'écart des groupes qui évidemment s'entretenaient de moi. Enfin les violons donnèrent, par les premiers accords d'une mélodie populaire, le signal de la danse. Les quadrilles se mirent en mouvement. Moi, qui ne connaissais personne, et qui d'ailleurs étais en redingote, je pouvais me dispenser de danser, et je restai dans un coin de la salle, livré à mes réflexions. — Quel étrange assemblage, me disais-je, de physionomies et de costumes! Quelles figures sans passion et sans expression! De quoi donc ces gens se réjouissent-ils? Pourquoi sont-ils heureux? Y a-t-il là quelque âme, quelque cœur?

En m'adressant cette question, je me rappelais ces brillants salons de Pétersbourg où le cœur est éteint et d'où l'âme est bannie, les salons de Moscou où il en est à peu près de même; les précieux dons de Dieu se se-

raient-ils donc réfugiés dans cette humble bourgeoisie?

En face de moi dansait un couple qui attira mon attention. Le cavalier était un superbe jeune homme vêtu avec des prétentions grotesques. La jeune fille n'était pas ce qu'on est convenu d'appeler une beauté, mais elle me frappa extraordinairement par l'expression de ses yeux bleus. Son teint était d'une rare fraîcheur et ses cheveux d'un blond foncé. Par son vêtement, elle se distinguait aussi des autres jeunes filles. Elle portait une robe en mousseline blanche, sans broderies, une robe d'une simplicité extrême, parfaitement adaptée à sa taille, et cette taille était charmante, et ses souliers noirs enlaçaient deux jolis petits pieds. Elle dansait avec grâce, et cependant il y avait dans sa physionomie, dans son attitude, je ne sais quoi d'étrange. Elle allait et venait les yeux baissés, sans adresser un mot à son cavalier; à tout instant elle se trompait dans les diverses évolutions du quadrille et rougissait. Il me semblait qu'elle était dominée par une timidité insurmontable et que sa main tremblait. Quand elle revint s'asseoir à sa place, personne ne s'approcha d'elle, personne ne lui parla, et quelle douce expression de rêverie il y avait alors sur sa figure!

— Qui est cette jeune fille? demandai-je à un de mes voisins.

— C'est Lioudmila, la fille de Rodolphe le fabricant de gants.

— Elle me paraît très-agréable.

— Elle n'est pas laide. C'est dommage...

— Comment?

— C'est dommage qu'elle est idiote!

— Idiote!

— Certainement. Elle est bonne, elle a reçu de l'éducation; mais elle est idiote. Sans cela, il y a longtemps qu'elle serait mariée.

— Mais qu'entendez-vous par ce mot d'idiote?

— Voilà une singulière question! Je ne comprends pas. Interrogez ici qui vous voudrez, on vous dira qu'elle est idiote.

— Pauvre créature! me dis-je en regardant la jeune fille, qui, en ce moment, se retirait dans une autre chambre. Est-il possible que sous ton doux et pur visage, il n'y ait qu'un cerveau vide?

Elle ne revint pas danser. Cependant le bal s'animait de plus en plus; dans leurs mouvements précipités, les cavaliers soulevaient des flots de poussière, et la chaleur faisait fondre le suif des flambeaux. Je me retirai dans une pièce où s'étaient réfugiées quelques vieilles femmes qu'on n'invitait plus à danser. Lioudmila était là, assise rêveuse à l'écart. La tête penchée sur son sein, les yeux baissés, une boucle de cheveux flottant sur son épaule, elle tenait une rose à la main et l'effeuillait dans sa distraction. Je me rappelai la pauvre Marie de Sterne. Elle était ainsi douce, timide, silencieuse et tenait ainsi des fleurs entre ses doigts. Mais Marie aimait. Les douleurs de l'amour lui avaient enlevé la raison. Et toi, malheureuse enfant, est-ce à ta naissance que tu as été privée de cette faculté qui distingue l'homme de la brute?

Pendant que je faisais cette réflexion, un soupir s'échappa de ses lèvres. Ses yeux s'élevèrent vers le plafond. Quels yeux ! Non, elle n'est point misérable comme on le dit.

Son père s'est approché d'elle, et lui donnant d'une main caressante un léger coup sur la tête : « Que fais-tu là, petite folle ? » lui a-t-il dit.

Elle a souri, elle a rougi, et il m'a paru qu'une larme roulait dans sa paupière. Quelle cruauté pourtant on commet envers elle ! Si vraiment elle est privée de sa raison, pourquoi l'exposer ainsi à tous les regards ? Pourquoi lui rappeler à chaque instant son infirmité ? Et si elle a conservé quelque sentiment de son état, ou si les paroles qu'on lui adresse éveillent en elle ce sentiment, quelle barbarie !

Une sombre pensée s'est emparée de moi. Je ne pouvais supporter la présence de gens qui se considèrent comme des gens sages. Je suis sorti.

Quelle étrange chose ! L'image de la pauvre fille qu'on appelle la Dourotchka (l'idiote) est toujours devant moi, et m'inspire une profonde pitié.

Folie et sagesse ! Sans cesse on entend répéter ces deux mots. Comprend-on bien réellement toujours ce qu'ils signifient ? Moi-même, il me semble que c'est pour la première fois que je cherche à m'en rendre compte.

Que de fois nous appliquons ce mot de folie à des gens qui n'ont d'autre tort que d'ignorer certaines formes de la société ?

Le Russe n'est-il pas apparu comme un fou aux yeux des belles marquises et des brillants seigneurs de France du siècle dernier ? N'ai-je pas souvent rencontré des gens d'une bêtise effroyable, mais qui étaient élégamment vêtus, et personne ne les regardait comme des fous. Et quel homme ne paraîtra extravagant dans l'entraînement d'une violente passion ? Quel poëte dans son enthousiasme, quel amoureux dans l'extase de son rêve n'est voisin de la folie ? Où est la ferme limite entre la raison et le délire ? Est-ce que tous ceux qui ont dansé à ce bal autour de Lioudmila avaient la plénitude de leur jugement ? Un coup sur la tête suffit pour nous enlever l'intelligence ; on nous pose un bandage, on nous administre des remèdes, et nous recouvrons nos facultés. Non, plus j'y songe, moins je puis croire qu'elle soit née idiote, cette touchante Lioudmila. Non, ceux qui la connaissent le mieux ne la comprennent pas. Peut-être qu'elle a été subjuguée par un ardent amour, que des obstacles insurmontables se sont opposés à ses vœux, qu'elle a souffert mortellement sans oser le dire, et qu'elle a, dans ses tortures morales, perdu la raison !

Il me vient une délicieuse pensée ! Si c'est une inégalité de situation, une question d'argent qui la sépare de celui qu'elle aime, je lui donnerai de l'argent, et me réjouirai de la rendre heureuse. Je suis si riche à présent ! Hélas ! j'ai imploré la fortune comme une bénédiction cé-

leste, et, à présent, à quoi me sert-elle ? O Pauline ! pourquoi m'as-tu abandonné ? Oui, je doterai Lioudmila, et mon héritage m'aura du moins servi à rendre un cœur heureux.

Je devrais pourtant m'informer !... Mais non, la mélancolique expression de sa physionomie, sa touchante rêverie, son isolement, tout ce que j'ai observé en elle pendant cette soirée ne suffit-il pas pour m'éclairer sur sa situation, et Cmuislinski ne m'a-t-il pas aussi parlé des chagrins domestiques de Rodolphe?

Si cependant elle n'aimait pas ! Si elle était tout simplement, comme on le dit, une *Dourotchka!* Elle est si gracieuse, si intéressante ! Pourquoi ne l'épouserais-je pas ? Pour moi, Pauline est morte, et les autres femmes me sont indifférentes. Pourquoi ne trouverais-je pas quelque joie à associer ma vie à celle de cette infortunée ? — Pauvre enfant, lui dirais-je, le monde entier te dédaigne, mais moi je viens à toi. Tu me plais précisément parce que tu n'as pas ce que le monde appelle la raison ! Et elle me sourirait, elle deviendrait la compagne de ma solitude, et je lui confierais ma destinée.

Quelles chimères me passent par la tête ! Mais je veux la connaître, ne fût-ce que pour satisfaire ma curiosité ! Oui, mon plan est arrêté. Par bonheur, je n'ai rien dit à Cmuislinski de ma nouvelle fortune, et Rodolphe ne possède pas la moindre notion à cet égard. Je vais jouer le rôle d'un garçon pauvre, ignorant, très-borné, et je me rapprocherai de Lioudmila.

Voilà ma métamorphose accomplie. J'ai été chez un marchand d'habits, et j'ai acheté tout ce qu'il fallait pour me vêtir comme un coiffeur endimanché ; une redingote couleur marron avec des boutons jaunes, une chemisette, un col en soie avec un nœud énorme, un gilet bariolé, des breloques. En me regardant à la glace dans cet accoutrement, je n'ai pu m'empêcher de rire moi-même de ma grotesque figure, et lorsque je me suis présenté chez l'honnête Cmuislinski :

— Eh quoi ! s'est-il écrié, est-ce bien vous? Comme vous voilà paré ! Et moi qui vous prenais avant-hier pour un philosophe !

J'avais imaginé de lui dire qu'un de mes amis cherchait un contre-maître pour une tannerie.

— A merveille ! m'a répondu le vieillard. Je vous ferai faire connaissance avec Rodolphe. Allons le voir. Il entend très-bien ces sortes de choses. Je vous présenterai à lui, et vous lui expliquerez votre affaire. Un instant après, une lourde charrette nous emportait de cahot en cahot à l'une des extrémités de la ville, et nous arrêtait devant une petite maison en bois.

— M'y voilà, me dis-je. Quelle folie vais-je faire? Mais vogue la nacelle ! Allons !

IV

Je viens de voir un tableau de famille dont je n'avais pas eu jusqu'ici la moindre idée. Devant une table ronde était assis le vieux Ivan Rodolphe, avec son bonnet de nuit sur la tête, un gilet déboutonné sur la poitrine, et une pipe énorme à la main. De chaque côté de lui étaient rangés une demi-douzaine d'enfants, et en face de lui se tenait Lioudmila. Des livres étaient étalés sur la table devant elle. Comme il n'y avait point de sonnette à l'entrée de la maison, et que la porte était ouverte, nous nous avançâmes sans être annoncés. La jeune fille se leva, puis, en reconnaissant Cmuislinski, elle reprit sa place. Rodolphe, sans quitter sa chaise, tendit la main à son ami, qui me présenta à lui. En ce moment, Lioudmila, qui semblait ne m'avoir pas encore remarqué,

tourna la tête de mon côté. Mais je saluai si gauchement, j'eus un maintien si niais, et j'étais vêtu d'une façon si ridicule, qu'elle reprit tranquillement ses livres et ne s'occupa plus de moi. C'était ce que je voulais.

— Voici, dit Cmuislinski à Rodolphe, le fils d'un de mes bons amis, Antoine Pétrovitch. Je désire que tu le traites favorablement. C'est un brave garçon.

— Très-heureux de vous voir, me dit Rodolphe en se levant à demi. Asseyez-vous. Soyez ici comme chez vous.

— A quoi donc, reprit son vieil ami, es-tu occupé maintenant ?

— Tu le vois, j'assiste à la leçon que Lioudmila donne à ses jeunes frères et sœurs.

— Étudiez-vous bien, mes petits amis? demanda Cmuislinski aux enfants; puis, se tournant vers la jeune fille : — Et vous, dit-il, comment êtes-vous? Où est votre mère?

Elle lui répondit d'un ton aimable, en même temps qu'elle surveillait encore ses élèves et les rappelait avec douceur à leur devoir.

Cmuislinki adressa quelques questions d'histoire et de géographie aux enfants, qui lui répondirent avec une justesse parfaite, et rirent gaîment des plaisanteries qu'il leur faisait pour les embarrasser.

— Vois-tu, mon ami, dit Rodolphe, j'aime à assister à ces leçons après dîner. J'aime à me placer là au milieu de ces blondes têtes, pour entendre Lioudmila lire la Bible.

— Nous vous avons interrompu dans votre lecture, dit Cmuislinski.

— Eh bien ! s'écria le père, continue, ma fille.

Lioudmila jeta un regard de mon côté. Je baissai les yeux. J'étais assis d'un air timide sur le bord de ma chaise, tournant la clef de ma montre entre mes doigts. Elle prit un de ses livres et lut le divin passage de l'évangile de saint Matthieu :

« Heureux ceux qui pleurent, car ils seront consolés.

» Heureux les pauvres d'esprit, car le royaume des cieux est à eux.

» Heureux ceux qui ont le cœur pur, car ils verront Dieu.

» Heureux ceux qui souffrent persécution pour la justice, car le royaume des cieux est à eux. »

Elle lut ces versets d'une voix douce un peu tremblante, puis elle en expliqua le sens à ses petits élèves. Qu'elle était belle en ce moment ! Quelle suave expression sur sa physionomie ! Mon ami et moi, nous l'écoutions dans un profond silence. Son père avait quitté sa pipe, et les enfants la regardaient avec respect. Son langage était si simple et si clair ! Son âme se révélait dans ses paroles. Soudain elle détourna la tête et rougit, comme si elle était confuse d'avoir ainsi occupé notre attention par la liberté de son enseignement.

— C'est assez pour cette fois, dit-elle en mettant un signet dans son livre.

— Encore ! encore ! chère sœur, s'écria une petite fille, en jetant ses deux bras autour du cou de Lioudmila.

On entendit du bruit dans l'antichambre.

— Comment! criait une voix aigre et rude, le samovar (1) n'est pas encore préparé, et j'amène des convives! Où est notre idiote?

— Des convives! dit Rodolphe, et ma femme! Entrez dans mon cabinet.

La pauvre Lioudmila! Comme elle pâlit! Comme elle parut effrayée! Comme elle se hâta d'enlever ses livres et de ranger la table! Rodolphe sortit, et nous vîmes apparaître une femme d'une grossière corpulence, portant un chapeau jaune, une robe bariolée, et suivie de trois autres femmes.

— Qu'est-ce que cela signifie? s'écria-t-elle. Qu'avez-vous fait jusqu'à présent? Où est Charlotte? Où est Philippe? Est-il de nouveau ivre? Pourquoi êtes-vous là réunis?

Cmuislinski la salua et me présenta à elle. La jeune fille sortit en silence; les enfants s'enfuirent effrayés, et les compagnes de cette aimable maîtresse de maison s'emparèrent du divan. Nous nous retirâmes dans la pièce que Rodolphe appelait son cabinet. C'était une petite chambre éclairée par une seule fenêtre. Sur la table étaient jetés pêle-mêle des papiers et des rognures de peaux; sur des tablettes étaient entassées des douzaines de paires de gants, et dans un coin j'aperçus une petite bibliothèque. Rodolphe mettait son habit. — Des

(1) Bouilloire à thé qu'on trouve dans toutes les maisons russes.

convives! disait-il, des dames! Je ne puis me présenter devant elles en négligé. De grâce, asseyez-vous.

Je m'approchai de la bibliothèque, et j'y vis les Œuvres de Gœthe, de Schiller, de Lessing.

— Ce sont là, dit Rodolphe, les débris vénérables d'une ancienne collection. Les autres sont perdus. Ce qui me reste, je l'ai confié à Lioudmila. Savez-vous l'allemand?

— Non, répondis-je.

— Et le français?

— Non plus.

— C'est pourtant une bonne chose que de connaître les langues étrangères, et une chose utile dans les affaires. Quand on s'ennuie, c'est un agrément aussi d'avoir quelques livres à lire.

— Comme votre fille est instruite! dit Cmuislinski. Elle a donné à ses frères et sœurs une leçon parfaite.

— Elle est la petite-fille d'un pasteur. Mais, vous le savez, la malheureuse enfant! elle n'a pas sa raison, et pourtant elle lit, et elle joue du piano. C'est incroyable.

— Venons-en, dit Cmuislinski, à l'affaire qui intéresse mon jeune ami.

Rodolphe commença alors une dissertation sur le corroyage des peaux et la fabrique des gants. Il y déployait à plaisir toutes ses connaissances pratiques, quand une douce voix l'interrompit :

— Mon père, dit Lioudmila, voulez-vous venir prendre le thé? Maman vous attend.

Rodolphe continuait son discours. Soudain retentit la parole impérieuse de sa femme :

— Qu'est-ce que cela signifie ? Faudra-t-il encore longtemps vous attendre ? Le thé se refroidit.

Nous nous rendîmes à cet appel.

— Je vous salue, messieurs. Michel, pas de polissonneries ; Grégoire, que fais-tu là ?

Ce fut ainsi que nous accueillit l'aimable épouse du gantier, assise sur le canapé, et servant un mauvais thé.

Rodolphe se montrait soumis comme un mouton, tandis que sa femme ne cessait de s'agiter, tantôt versant de l'eau dans la bouilloire, ou préparant des tartines de beurre, tantôt se levant, puis se rasseyant, et à toute minute criant, pestant après les enfants, qui ne savaient où se réfugier. Cmuislinski gardait seul sa contenance habituelle, causant et plaisantant, selon sa coutume.

Et Lioudmila ! Hélas ! elle me faisait peine à voir. Elle se tenait dans un coin, pâle, tremblante, enveloppée dans un mauvais châle. Dans le saisissement que lui causa une sévère parole de sa mère, elle renversa une tasse. Aussitôt les yeux de la marâtre flamboyèrent. La voix de son mari essaya de conjurer l'orage par un regard suppliant.

— Hors d'ici ! s'écria-t-elle. Et la craintive jeune fille s'éloigna.

Je regardais avec une sorte d'horreur cette femme qui exerçait autour d'elle une telle tyrannie. Je me levai, je demandai la permission de revenir une autre fois, et je partis.

Je viens de passer deux semaines, constamment occupé de la famille du gantier. Cmuislinski m'a dit la situation de son vieil ami.

Jeune encore, Rodolphe avait épousé, en Allemagne, la fille d'un pasteur, qui lui donna Lioudmila, et mourut quelque temps après. Après des jours de deuil amers, Rodolphe, sentant qu'il ne pouvait lui seul diriger sa maison, se maria avec une grosse forte fille, dont le père était greffier du tribunal. De cette union naquirent une demi-douzaine d'enfants, et la mère de cette progéniture prit d'une main absolue le sceptre du logis. Tout pliait devant elle, et son mari lui était complétement soumis. Avec sa bonne et candide nature, il en était même venu à se croire heureux dans son ménage, et à tolérer pacifiquement la fainéantise et la saleté de sa femme.

Cette femme avait été la première à signaler Lioudmila comme une idiote. Bientôt elle avait fait partager cette idée à ses domestiques, à ses voisins, à son mari même, et bientôt l'humble jeune fille fut flétrie de ce nom de Dourotchka, de ce nom d'idiote. Elle était, il est vrai, d'un caractère si craintif, qu'elle n'osait ni parler, ni faire un mouvement, et elle consacrait la plus grande partie de son temps à l'éducation de ses frères et sœurs, qui l'aimaient comme une domestique obéissante. Sa tante, qui dirigeait une pension, voulut l'avoir près d'elle. Lioudmila resta plusieurs années dans cet établissement, et, aux yeux de ceux qui ne jugent que d'après les apparences, ne fit que justifier son titre d'idiote. Elle ne se signala dans aucun examen, et ne reçut aucun témoignage de distinction. Mais

elle venait généreusement en aide à ses compagnes, elle les assistait dans leurs études, elle corrigeait leur travail, et toutes l'aimaient. Elle en vint même à être chargée par sa tante de la direction du pensionnat, sans qu'on cessât de la nommer l'Idiote. Puis sa tante mourut, et Lioudmila rentra sous le toit paternel. Là, elle présidait aux travaux de la maison, elle administrait le ménage, elle donnait des leçons excellentes aux enfants de sa marâtre, et on la nommait toujours l'Idiote.

— Mais pourquoi donc? m'écriai-je impétueusement à la fin de ce récit.

— Parce qu'elle est idiote, me répondit Cmuislinski, parce qu'elle ne sait pas répondre un mot à la moindre parole que lui adresse un étranger, et qu'elle est prête à pleurer dès qu'on arrête un regard sur elle. Quelle bonne créature pourtant! Quelle intelligente gouvernante de maison! Mais elle ne se mariera pas. Le pauvre Rodolphe n'a point de dot à lui donner. La grosse Fédora, sa femme, ne pense qu'à ses plaisirs et à sa toilette, et Lioudmila travaille pour subvenir à son entretien.

Je suis retourné plusieurs fois chez le gantier, et, par bonheur, je n'ai point rencontré Fédora. Je suis en bons rapports avec Rodolphe. C'est un brave homme qui ne manque pas d'intelligence, un de ces hommes de cœur subjugués par les circonstances, déplacés par le sort. Mais

je ne comprends pas Lioudmila, et je m'en afflige. Elle paraît quelquefois totalement dépourvue de toute faculté de réflexion. Son regard est sans expression, sa figure est morne, et parfois ces regards sont si beaux, cette figure si douce! Quand sa mère n'est pas là, quand il n'y a près d'elle aucun étranger, elle est riante, gracieuse, elle a même l'air distingué. Mais dès qu'elle entrevoit sa marâtre ou qu'on annonce une visite, sa physionomie se transforme en un instant, et elle subit, sans en paraître offensée, son surnom d'idiote, et elle répond à ce nom comme à celui qu'on lui a donné en la baptisant.

Il m'a paru que les travaux de Rodolphe ne sont pas florissants. J'ai trouvé un moyen de lui être utile, en me liant plus étroitement à lui. Je lui ai dit que je désirais placer, dans quelque industrie, une somme de deux mille roubles. Il m'a offert de m'associer à son entreprise, à quoi j'ai répondu que je préférais lui prêter mon argent au taux accoutumé. L'affaire a été réglée. A présent je suis l'ami de la maison. Lioudmila me traite comme elle traite le vieux Cmuislinski.

Non pas comme le vieux Cmuislinski. Quelquefois, lorsqu'elle ne se doutait pas que je l'observais, je l'ai vue fixer sur moi un regard si pensif, si mélancolique! et en même temps sa figure prenait une singulière expression de tristesse. Je continue cependant à jouer mon rôle de niais. Comme on croit que je ne sais pas l'allemand, on s'entretient parfois librement devant moi dans cette langue.

— Qui est ce jeune homme? demandait dernièrement un ami du gantier en me désignant.

— Un bon et honnête garçon, a répondu Rodolphe, mais simple d'esprit.

A ces mots, Lioudmila a rougi. Je me trouvais rangé, à peu près comme elle, dans la catégorie des idiots.

Un autre jour, Lioudmila étant absente, le même Allemand a dit à Rodolphe :

— Je vois souvent ce garçon chez toi ! Est-ce qu'il penserait à épouser ta fille ?

— Comment veux-tu qu'il y songe ? a répliqué Rodolphe. Il ne sait rien, et n'a pas de fortune. Comment pourrait-il subvenir aux besoins d'une famille ?

— C'est juste, a repris l'Allemand, qui était un riche tanneur, dont j'entrevoyais quelquefois la fille, ronde et lourde comme un tonneau.

Peut-être qu'on a prononcé ce mot de mariage devant Lioudmila ! Peut-être qu'elle se dit : « Ce jeune homme a la même infirmité que moi. Dieu nous a faits l'un pour l'autre ! » Il y a dans ses paroles un caractère de bienveillance, une expression d'affection...

V

Hier j'ai été dans la maison de Rodolphe après dîner. Il dormait. J'ai trouvé Lioudmila seule, son aiguille à la main. Elle m'a reçu amicalement comme de coutume, et m'a prié d'attendre que son père fût éveillé.

Nous sommes restés un instant l'un près de l'autre en silence. Lioudmila me semblait inquiète, embarrassée; la rougeur de ses joues trahissait son agitation, et en ce moment elle était vraiment charmante. Contre son habitude, elle-même engagea l'entretien.

— Comptez-vous, me dit-elle, prolonger encore votre séjour à Moscou?

— Je ne sais.

— J'ai entendu dire que vous désiriez avoir ici un emploi?

— C'est vrai, Moscou me plaît.

— Et Pétersbourg?

— Pas autant.

Loudmila me sourit. Moi, j'avais mon air niais.

— Mais, dites-moi, reprit-elle, que faites-vous ici ?

— Presque rien.

— Et vous ne vous ennuyez pas ?

Cette question m'offrait une belle occasion de me lancer dans une de ces séries de compliments qui ne sont souvent que l'expression de la sottise. Mais, en vérité, je ne prétendais pas faire ainsi la cour à cette jeune fille ; puis, en ce moment, sa figure avait un caractère si ingénu, et ses paroles un tel accent de cœur...

— Oui, répondis-je, parfois je m'ennuie cruellement.

— Ne serait-ce-point le résultat naturel de votre oisiveté?

— C'est possible.

— Pourquoi donc ne vous cherchez-vous pas une occupation ?

— Et laquelle?

— Par exemple, si vous vous appliquiez à la lecture? C'est là un heureux emploi du temps.

— Je suis abonné à un cabinet de lecture, et je lis avec plaisir.

— Quoi donc?

— Des romans.

— Pauvres livres !

— Est-ce que vous-même n'en lisez pas?

— Oui, quelques-uns, selon le goût de mon père. Mais

il y a tant d'autres ouvrages qui vous seraient si utiles. Voyez-vous, Antoine Pétrovitch, cela me fait de la peine de voir que vous ne désirez pas vous instruire.

— Que voulez-vous? répondis-je, non sans un certain embarras, on ne m'a rien enseigné.

— Il est temps pour vous d'étudier.

— Je serais si honteux de prendre des leçons.

— On ne doit pas avoir honte de chercher à s'instruire. Écoutez, Antoine, je m'intéresse à vous, comme si vous étiez un de mes parents, et mon père a pour vous une sincère affection. Mettez-vous à l'œuvre. Lisez de bons livres. Vous verrez que vous y prendrez goût.

— Ah! s'il vous était agréable...

— Je désire votre bien, me dit-elle avec un accent de cordialité où il n'était pas possible de reconnaître la moindre apparence de coquetterie.

— Eh bien, voulez-vous me choisir vous-même quelques ouvrages?

— Vous y consentez! s'écria-t-elle gaîment.

Rodolphe venait de s'éveiller. Il s'approcha de moi avec son sourire habituel.

— Mon père, dit Lioudmila, j'ai retenu Antoine Pétrovitch.

— Tu as bien fait.

— Et nous avons eu ensemble un grave entretien.

— A quel propos?

— Il me prie de lui choisir des livres.

— Bonne nouvelle! Donne-moi du thé et ma pipe.

Excellente fille! s'écria-t-il en la suivant de l'œil, tan-

dis qu'elle sortait. Puis il se mit à me parler des agréments et des avantages de l'instruction dans les diverses conditions de la vie. Puis ses amis entrèrent, ses insupportables amis, le tanneur allemand et un charcutier. Je pris congé de lui, et Lioudmila s'avançant vers moi me dit :

— Vous avez désiré que je vous choisisse des livres. En voici un que je vous confie.

C'était le *Robinson* de Campe. Je le reçus avec une sérieuse expression de gratitude. L'innocente jeune fille voulait m'instruire comme un enfant et me traitait naïvement comme un enfant.

Dieu soit loué ! Je sens que le monde ne m'a point encore gâté le cœur.

Trois jours après je lui rapportais son *Robinson,* et la remerciais en lui disant que cet ouvrage m'avait intéressé.

— N'avez-vous, ajoutai-je, rien d'autre à me donner? Je vous avoue que je suis honteux de n'avoir lu jusqu'à présent que des romans.

— Vraiment ! s'écria-t-elle. Entendez-vous, mon père? le voilà qui prend goût à l'étude, et qui veut s'instruire.

— A merveille ! répondit Rodolphe. Et il recommença le discours qu'il m'avait déjà fait sur les avantages de la science.

Lioudmila me remit une Encyclopédie élémentaire que je lui rapportai avec un microscope.

Tenez, lui dis-je. Votre livre m'a révélé tant de choses, que j'ai acheté cet instrument pour faire les observations

qu'il m'indiquait, et j'ai vu avec cet instrument les animalcules les plus curieux.

La jeune fille me regarda avec une vive expression de joie et de surprise, puis, prenant le microscope, le disposa d'une main habile, et passa des heures entières à contempler divers objets avec son père et ses frères. C'était à mon tour d'être surpris de ses nombreuses remarques.

Le prêt des livres continua. Un jour, Lioudmila me dit : — Pourquoi n'apprenez-vous pas quelque langue étrangère ? il existe encore si peu d'ouvrages en langue russe !

La semaine suivante, je lui annonçai que, docile à ses conseils, j'avais pris avec ardeur des leçons d'allemand, et que déjà je commençais à lire les livres écrits dans cet idiome.

— Est-il possible ! s'écria-t-elle.

— Oui. Donnez-moi un livre et vous verrez.

Elle prit un volume élémentaire allemand, et je commençai à lire. De temps à autre, je faisais à dessein une faute qu'elle se hâtait de corriger. Dans la satisfaction de son zèle, elle était assise près de moi, si près qu'une boucle de ses cheveux, de ses beaux cheveux blonds, effleurait ma joue, et son fichu était négligemment noué à son col, et la joie qu'elle éprouvait à me voir suivre complaisamment ses leçons colorait d'un doux incarnat son visage. Enfant de la nature ! elle ne savait point, comme les autres femmes, dissimuler ses impressions.

Quelques instants se passèrent ainsi. Puis soudain,

s'apercevant de sa distraction, elle releva ses cheveux, renoua son mouchoir et baissa les yeux.

— Ah ! mademoiselle, lui dis-je, daignez me seconder encore dans cette étude. Avec vous, il me semble que je comprends si bien !

— Vous plaisantez ! répondit-elle en riant.

— Bravo ! bravo ! s'écria Rodolphe en apprenant à quel nouveau travail je me livrais, et il fut convenu que Lioudmila serait mon institutrice.

Elle m'a trompé, cette candide Lioudmila. Je ne suis qu'un pauvre écolier près d'elle. Quelle instruction je découvre en elle, quand personne n'est là pour l'intimider! quelle éloquence dans ses paroles ! Jamais je n'aurais cru qu'une fille de la bourgeoisie pût s'exprimer ainsi. Mais ce qui me séduit encore plus en elle. c'est une simplicité, une bonté sans pareilles ; c'est un charme qui ne permet pas de concevoir une pensée coupable. Je crains de devenir amoureux d'elle, car je sens que les jours où je ne la vois pas me pèsent tristement sur le cœur.

Ma situation dans cette maison devient cependant embarrassante. Je ne puis continuer ce rôle de niais que je me suis imposé. Quel singulier enchaînement de circonstances m'a conduit chez Rodolphe ! Et si l'on vient à découvrir ma supercherie, comment la justifier ?... Non, je

ne l'aime pas, je ne puis l'aimer. Oh! Pauline, mon cœur ne peut plus ressentir les joies de l'amour, car tu l'as brisé!

Antoine Pétrovitch, m'a dit Lioudmila, pourquoi donc portez-vous des vêtements d'une couleur si éclatante?

— Cela ne vous plaît pas?

— Il me semble qu'un habit noir vous siérait mieux.

Deux jours après, je suis revenu chez elle, vêtu très-simplement.

— Très-bien! s'est-elle écriée; à présent, vous avez l'air d'un autre homme.

La rêverie avec ses illusions me paraît être comme un sixième sens pour les Allemands. A ce point de vue, Lioudmila ne démentait point son origine allemande. Sa petite tête était continuellement occupée de rêveries idéales et de chimères.

Elle m'a parlé de sa mère, dont elle n'a pu garder qu'un vague souvenir, et moi je lui parlais aussi de la mienne. Cette commémoration nous donne à tous deux le même sentiment. Nous sommes orphelins l'un et l'autre, nous portons dans le cœur le même deuil, comme un frère et

une sœur. En exprimant cette pensée, j'ai attendri la jeune fille, j'ai vu des larmes rouler dans ses yeux.

— Il n'est pas possible, m'a-t-elle dit, que ceux que nous avons aimés, que ceux que nous aimons encore sur cette terre, nous oublient dans une vie meilleure. Il me semble que, du fond même de leur tombe, leur voix doit arriver jusqu'à nous.

Nous nous sommes mis alors à engager une longue dissertation sur les effets de la sympathie, sur les superstitions et les apparitions. Lioudmila croit fermement à toutes ces merveilles et veut me convertir à ses croyances. Elle prétend que notre raison n'est pas apte à juger ces phénomènes mystérieux, ni à les comprendre, mais que tous les peuples y ajoutent foi. Je lui réponds qu'en Russie ces légendes de magie et d'apparition ne servent qu'à amuser l'imagination des jeunes filles. Alors, pour me faire voir l'erreur de mes préjugés, elle me raconte plusieurs histoires, très-authentiques, dit-elle, et, entre autres, celle-ci :

« Il y a longtemps, vivait à Novogorod une jeune fille très-riche et très-belle, nommée Olga. Les plus brillants partis lui avaient été offerts, sans qu'elle pût se décider à se marier. — Ne serais-tu pas envieuse, lui dit un jour sa nourrice, de connaître ta destinée? — Je n'aime pas les énigmes. — Pourquoi ne pas essayer? Peut-être verras-tu devant toi se dévoiler ton avenir.

» La jeune fille finit par accepter la proposition de sa nourrice.

» Vers minuit, toutes deux se retirèrent dans une cham-

bre écartée, étendirent sur la table une nappe, puis posèrent sur cette nappe deux couverts et deux flambeaux. Ensuite Olga s'assit sur une chaise. En face d'elle était une autre chaise qui devait être occupée par son convive inconnu. Minuit sonne. Un air frais se répand dans la chambre, et vis-à-vis d'Olga s'est assis un jeune homme dont la figure est belle, mais empreinte d'une tristesse profonde. Il semble à la jeune fille qu'elle a déjà vu quelque part son visiteur mystérieux ; elle se dit qu'il aura été amené là par sa nourrice. Cependant il s'approche d'elle, lui tend la main en silence comme pour l'engager à sortir avec lui. Elle déchire doucement un morceau du riche cafetan vert dont il était revêtu. Elle veut se lever, lui donner la main, quand tout à coup résonne le chant du coq, et l'inconnu disparaît. Olga s'avance vers la fenêtre, voit que le jour commence à poindre. Ses flambeaux sont consumés, et sa nourrice dort dans un coin. Tout ce qui vient de se passer serait pour elle comme un songe, si elle ne tenait à la main le lambeau du cafetan. Dès lors elle se mit à chercher, sans pouvoir le découvrir, celui qui lui était ainsi apparu. Un matin son père vient lui proposer un nouveau prétendant, jeune, beau et riche. — Faites-le venir, dit-elle, et nous verrons.

» Il s'avance avec un pompeux cortége. La jeune fille le regarde, tressaille et dit qu'elle l'accepte. C'était son inconnu. Le mariage fut célébré avec un grand éclat. Le banquet de noces dura longtemps.

» Le lendemain Olga était près de ses parents, quand son époux, s'approchant d'elle, lui dit :

— » Quel cafetan mettrai-je aujourd'hui?

— » N'avez-vous pas, répondit-elle, un cafetan vert?

» A ces mots, la figure du jeune homme s'assombrit.

— » Je ne puis revêtir, répliqua-t-il, mon cafetan vert.

— » Et pourquoi?

— » Il m'est arrivé avec ce cafetan une chose inconcevable.

— » Laquelle donc?

— » Je l'avais fait faire pour me marier. Quand j'ai voulu le prendre, j'ai vu qu'il était dans un état déplorable. Il semble que quelqu'un l'ait déchiré, car il n'est pas possible que les souris l'aient ainsi rongé.

— » Et qu'avez-vous fait après cette triste découverte?

— » J'ai été consulter un sorcier, qui m'a engagé à brûler ce vêtement.

— » Et vous l'avez brulé?

— » Non, pas encore.

— » Montrez-le-moi, je trouverai peut-être un moyen de le réparer. »

» Le jeune homme conduisit sa femme dans la chambre où étaient renfermés ses vêtements et ses armures, détacha son cafetan du crochet auquel il était suspendu et le présenta à Olga, qui, tirant aussitôt de sa poche le lambeau d'étoffe qu'elle avait gardé, l'ajusta au vêtement déchiré.

— « Ah! magicienne maudite! s'écria le jeune homme, c'est donc ainsi que tu m'as ensorcelé, que tu m'as allumé dans le cœur un tel amour, que je ne pouvais plus ni manger, ni dormir. »

» En parlant ainsi, il tira son sabre, et, d'un seul coup, trancha la tête d'Olga. »

— Eh bien! dis-je quand Lioudmila eut terminé son récit, ce que je vois de plus clair dans votre histoire, c'est que l'amour a sa magie et que nous pouvons très-aisément être ensorcelés par deux beaux yeux.

Lioudmila ne répondit rien, et sa figure prit une expression de rêverie mélancolique, comme si ce mot d'amour l'avait effarouchée.

Cependant il me semble que je suis attiré vers cette jeune fille par un sentiment irrésistible et indéfinissable. — Ah! faut-il vous l'avouer? Pauline! infidèle Pauline! j'aime Lioudmila. — Mais non, je n'aime pas; je ne veux plus aimer. Je suis resté trop longtemps ici. Demain je partirai. Je ne rentrerai pas au service, je ne retournerai pas à Pétersbourg. J'irai dans mon village... Hélas! je voudrais revoir encore une fois Pauline. Où est-elle à présent? Est-elle heureuse?

J'ai été prendre congé de Rodolphe. Je lui ai dit que bientôt je reviendrais. Il m'a embrassé affectueusement. Lioudmila n'était pas là. Je ne sais pourquoi je m'en suis réjoui.

Quel ennui! quelle tristesse dans le domaine de mon oncle! Je ne puis m'occuper de la gestion de cette terre. Que m'importent ces blés, ces foins? Que m'importe tout cet argent? Si je pouvais seulement, sans cette fortune, trouver un doux refuge quelque part!...

Il y a dans la maison dont j'ai hérité un amas de provisions, et pas un seul livre. Je voudrais lire pour suivre les conseils de Lioudmila. Que fait-elle à présent, cette tendre Lioudmila? Je me rappelle le temps que j'ai passé près d'elle, et il me semble que, par les pures, naïves émotions qu'il m'a données, il a été le meilleur temps de ma vie. L'innocente enfant! elle ne peut aimer, mais elle peut rendre heureux celui qu'elle épousera... Et si, dans sa petite tête rêveuse, il était entré un sentiment d'amour pour moi! C'est singulier, voilà la première fois que je suis frappé de cette idée... Les femmes sont des énigmes incompréhensibles, auxquelles l'amour ajoute une nouvelle difficulté. Comme je t'aimais, Pauline! et que tu m'as aimé aussi! c'est ce dont je n'ose douter. Et comme me voilà séparé de toi d'une façon si subite, si étrange, quand nous devions nous jeter dans les bras l'un de l'autre!

Ah! tu ne m'aimais pas, Pauline! et tu m'as cruellement tourmenté. A présent ma vie est si délaissée, mon âme si vide! ma pauvre tête si bouleversée! Voici l'hiver; je retournerai à Moscou, je reverrai Rodolphe. Je dirai à sa fille que je l'aime... Je l'aime comme les enfants aiment un de leurs jeux. Mais l'amour et la vie, n'est-ce pas un jeu?

C'est pourtant vrai qu'on touche parfois, sans le savoir, à son bonheur. Pourquoi le sort ne nous prépare-t-il pas à la félicité et à l'infortune? On peut mourir de joie comme de douleur.

Quelle révolution s'est accomplie en moi!

Voyons, il faut que je me recueille pour en noter les détails, pour me rendre compte à moi-même d'un événement si inespéré!

Une affaire m'obligeait à me rendre au chef-lieu de notre district. Là, j'ai fait connaissance avec le gouverneur, qui m'a invité à venir chez lui. J'entre, et la première personne que j'aperçois dans son salon, c'est la tante de Pauline, la hautaine Praskova Ivanovna. A la vue de cette femme, je veux m'éloigner, et quelle est ma surprise lorsqu'elle s'avance elle-même à ma rencontre, en s'écriant, d'un air joyeux :

— Quoi! c'est vous, Antoine Pétrovitch! vous que je n'ai pas vu depuis si longtemps!

— Je pense, Madame, ai-je répondu, que vous avez peu compté les jours de mon absence.

— Ah! c'est mal de m'adresser ce reproche. Dieu m'a déjà punie d'avoir méconnu sa volonté.

En disant ces mots, elle portait son mouchoir à ses yeux, et je remarquai qu'elle était en deuil.

— Madame, lui dis-je, vous avez donc perdu une personne de votre famille?

— Oui, le Ciel est resté sourd à mes prières.

— Est-ce que Pauline?..... Je ne pus achever ma question.

— Nous avons perdu son père. Le bon cher vieillard est maintenant dans le ciel.

— Mais vous pouvez au moins vous réjouir du bonheur de votre nièce ?

— Quel bonheur ! La malheureuse enfant languit et dépérit comme une fleur étiolée.

— Que me dites-vous ? Pauline !..... Est-ce que son mariage ?

— Il n'est nullement question de mariage. Vous ne savez donc pas ?...

Notre conversation fut interrompue. J'étais comme sur des épines, regardant Praskova et ne la comprenant plus. A la place de sa fière et rude expression de physionomie, je ne voyais plus sur sa figure qu'un caractère de douceur et de tristesse. J'aspirais à savoir la situation de Pauline, et, dans cette attente, je souffrais le martyre. Alors je vis combien je l'aimais encore, et j'épiais avec une fièvreuse impatience l'occasion de renouer mon entretien avec sa tante. Enfin la voici :

— Vous vous rappelez, me dit Praskova, combien j'ai été occupée du sort de ma nièce. Lui assurer une position honorable dans le monde, c'était là toute mon ambition. Le comte ***, capitaine de hussards, me semblait un parti avantageux.

— Et il était amoureux de Pauline ?

— Quel amoureux !

— Mais elle l'aimait ?

— Par malheur, non, elle ne l'aimait pas !

— Elle ne l'aimait pas ?

— Il faut que je le confesse. Je m'étais imaginé que pour une jeune fille l'amour n'était qu'une autre espèce de poupée destinée à amuser son adolescence. Je me figurais que Pauline serait heureuse de donner sa main à un brillant jeune homme et de voir s'ouvrir devant elle une nouvelle existence. Avec cette conviction, j'accepte les vœux du comte, je les transmets à Pauline qui refuse tout net de l'épouser. Je me fâche, et, pour m'apaiser, elle me fait Dieu sait quels raisonnements : qu'elle ne peut se marier qu'avec celui qu'elle aimera et dont elle se croira vraiment aimée...

— Voilà ce qu'elle vous objectait?

— Oui, et elle s'est mise à pleurer de telle sorte, que je me suis demandé si elle n'en aimait pas un autre. J'en appelle à vous-même, car je cause avec vous comme avec un parent. Nous sommes habitués à vous considérer comme un membre de la famille.

— Merci... Et Pauline?

— Elle n'a point voulu répondre à mes questions; mais elle continuait à pleurer, et elle est tombée malade. Enfin, nous avons été obligés de congédier le comte, et toute la ville a été fort surprise de notre décision. Sur ces entrefaites, le père de Pauline mourut, ne laissant qu'un mince héritage. Il aimait la dépense et avait une famille nombreuse. Je dis alors à Pauline comme elle serait riche et heureuse si elle avait voulu épouser le comte.

— Riche, répliqua-t-elle, c'est vrai, mais non heureuse.

— Et pourquoi? — Elle pleura et ne répondit pas.

— Mais à présent, ajoutai-je, tu n'as même pas une dot. Car je ne voulais pas lui apprendre que je lui avais assuré mon héritage. L'heure de notre mort est incertaine, et j'ai pris d'avance cette précaution. Je n'ai point d'enfant, je regarde Pauline comme ma fille. Avec ma terre et mes cinq cents paysans, si elle veut choisir selon son cœur un homme qui ne possède rien...

— Est-il possible?

— Ah! telles n'étaient point autrefois mes idées. Mais la douleur et les accidents de la vie opèrent en nous un grand changement. A présent, Pauline demeure avec moi. Elle m'est plus chère que jamais. C'est un ange.

— Vous habitez toujours Moscou?

— Non. J'y retournerai pour mettre ordre à quelques affaires, puis nous irons nous établir dans mon domaine.

— Me permettrez-vous d'aller vous rendre visite?

— Vous savez que ma terre est à quarante verstes d'ici. Demain je pars pour Moscou. Venez, Antoine, venez, Pauline sera si contente de vous voir!

— Est-ce qu'elle est ici? Et, en faisant cette question, ma voix et mon cœur tremblaient.

— Oui, elle est ici. Nous ne nous quittons pas. Que de fois elle s'est informée de vous!... Je n'ai pas osé lui dire de quelle façon cruelle je vous avais banni de ma maison. Elle ne peut s'imaginer ce que vous faites, et pourquoi elle ne vous voit plus.

Oh! Dieu, quelle douce lumière éclate à mes yeux! Quelle justification pour Pauline! Quel sentiment d'intérêt j'éprouve pour cette pauvre vieille tante, qui m'a fait

une si sincère confession! Mais n'est-ce pas une trop grande présomption à moi d'oser croire, d'oser espérer... quoique le récit de Praskova me paraisse si rassurant? J'irai chercher Pauline, je la verrai et je saurai... Non, je n'attendrai pas jusqu'à demain... Elle peut partir demain trop tôt. J'accours. J'entre dans l'antichambre.

— Praskova Ivanovna est-elle à la maison?

— Non, me répond le domestique. Puis soudain il jette un cri de joie : « Antoine Pétrovitch!... » Je reconnais le vieux valet de chambre du père de Pauline.

— Et d'où venez-vous donc? Mademoiselle se promène au jardin. Voulez-vous que j'aille la chercher?

— Non, j'irai moi-même.

Et je me dirige, avec un impétueux battement de cœur, vers le jardin. Comment va-t-elle me recevoir? Que va-t-elle me dire?

Je l'aperçois, avec sa robe de deuil, qui marche à pas lents, d'un air rêveur, dans une allée. Si belle qu'elle fût autrefois, elle m'apparait plus belle encore, plus séduisante avec son simple vêtement, avec la pensive expression de sa physionomie. Elle se retourne et me regarde avec surprise.

— Vous ne me reconnaissez pas, Pauline?

Elle rougit, baisse les yeux et me répond en soupirant :

— Moi, ne pas vous reconnaître!

Deux heures près d'elle se sont écoulées avec une rapidité inexprimable. Le jour baissait quand nous avons entendu la voix de la tante. Nous étions encore absorbés

dans notre entretien. Pauline ne remarquait pas que je tenais et que je couvrais de baisers sa jolie main. Nous parlions des heureux jours de notre enfance comme un frère et une sœur. Pauline me dit combien elle était fatiguée de la vie bruyante de Moscou et satisfaite de se reposer enfin à la campagne.

— Eh quoi! m'écriai-je, vous ne vous plaisiez pas à Moscou? Vous y régniez pourtant.

— Ne savez-vous pas qu'en restant là j'obéissais au vœu de mon père, qui ne pouvait vivre ailleurs qu'à Moscou?

Je voulais me jeter à ses genoux, je voulais lui dire ma nouvelle situation, et mes désirs constants, et mes espérances, et je n'en eus pas le courage.

Nous nous rendîmes près de sa tante, qui me reçut avec tant de bonté, que je ne pouvais me décider à m'éloigner.

— Vous partez demain? lui dis-je enfin.

— Demain, de bonne heure. Nous allons prendre congé de vous.

— Non, m'écriai-je hors de moi, je ne vous dirai pas adieu, je ne vous quitterai plus.

— Je ne vous comprends pas, me répondit Praskova Ivanovna en me regardant d'un air étonné.

— Et vous, Pauline, me comprenez-vous?

Pauline baissa les yeux et fondit en larmes.

— Ah! je commence à voir ce qu'il en est, reprit Praskova en souriant. N'est-ce pas avec lui que tu espérais être heureuse?

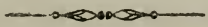
Pauline se jeta dans les bras de sa tante, et moi je tombai à ses genoux.

— Assez, enfants, dit Praskova, assez ! Que le Ciel me préserve de m'opposer à votre bonheur. A présent, Pauline, je comprends pourquoi tu soupirais. Mais il faut songer à l'avenir, au côté positif de la vie, et tu sais, Pauline, que tu n'as pas de fortune.

—Mon Antoine, répondit-elle, n'exige rien. Il est pauvre, je suis pauvre aussi. Il peut avoir un emploi ; moi, je travaillerai.

— Toi ! m'écriai-je. Non, non, mon adorable Pauline. Il n'est pas nécessaire que tu travailles, je suis riche.

Toutes deux me considérèrent avec surprise. Je leur racontai que j'avais hérité de mon oncle. Quelques minutes après, un chaste baiser devenait le gage de ma félicité.



VI

FRAGMENT D'UNE LETTRE DU COMTE ***, A SON AMI, A ODESSA.

« Ah ! mon cher Georges, le mariage est à Moscou un fléau, comme la peste à Constantinople. Peu s'en est fallu que ton vieux camarade ne tombât dans les griffes du vautour. Celle que je devais épouser était belle... belle comme... cherche toi-même une comparaison... Elle était, sur ma foi, la plus brillante apparition des salons. Elle m'a fait soupirer pour elle, et elle riait et coquetait avec moi, et elle m'avait tellement tourné la tête, que j'ai été sur le point de lui offrir mon cœur, ma main, avec mon misérable portefeuille, où je ne découvre plus qu'une collection de vieux diplômes, dans une affreuse disette de billets de banque. Par bonheur, je me suis ravisé ; j'ai épuisé mon amour à valser avec elle, j'ai dispersé les

restes de ma passion sur le chemin de Pétersbourg, j'en ai perdu les dernières traces au camp de Krasnocelo. Au reste, comme la bienfaisante nature a mis l'antidote à côté du poison, on peut voir aussi le remède à côté de la contagion du mariage : ce remède, c'est la manœuvre des tantes qui travaillent à placer leurs nièces. Je ne comprends pas comment il y a encore des hommes assez dépourvus de raison pour se laisser prendre aux piéges grossiers que leur tendent ces matrones. Avec les progrès de la civilisation, je ne doute pas qu'on ne découvre d'autres moyens d'organiser des fiançailles, de conclure des mariages. Une de mes meilleures distractions à Moscou était de jeter l'inquiétude dans l'esprit de ces bonnes tantes, de les agiter, de les irriter et de les voir se disputer entre elles. Ma bien-aimée avait une tante d'un type merveilleux, une certaine Praskova Dragona. C'est à peu près son nom. Cette brave femme était d'une adresse et d'une habileté incroyables. Il m'est venu, en l'observant, l'idée d'écrire une comédie, dont le titre serait : *La Tante,* ou *l'Art de marier une nièce.* Je me figure, mon cher Georges, un pauvre jeune homme sans expérience, surpris par ces adroites combinaisons. Comme il s'y laisserait enlacer ! Comme il épouserait la jolie fille sans dot ! »

FRAGMENT D'UNE LETTRE DE PRASKOWA IVANOVNA, A UNE DE SES AMIES

« Eh bien ! *mon cœur*, je n'ai pas perdu mon temps à entreprendre ma petite excursion. Grâce au Ciel, l'affaire est finie, le sort de Pauline est assuré. Ah ! les temps sont durs, les récoltes mauvaises ; les jeunes filles à marier abondent de toutes parts, et il faut chercher avec une lanterne un épouseur. Celui ci s'est ruiné, celui-là est devenu un farouche philosophe, cet autre ne veut entendre parler que d'une riche alliance. J'ai commis une grosse erreur avec ce comte dont je t'ai parlé, et à qui il ne reste plus rien que son titre. Cependant il fallait s'occuper de l'avenir de cette nièce. Elle figurait déjà depuis trois hivers dans les salons de Moscou. Le quatrième hiver devenait une épreuve dangereuse, et elle ne me secondait pas dans mes combinaisons, et son père ne m'était d'aucun secours. Avant même qu'il eût son attaque de paralysie, je ne pouvais guère compter sur lui. Il ne pensait qu'à son club et à son whist. Voilà comme sont les hommes. Ils se croisent les bras, et veulent que leurs filles se marient.

» Dans ce moment de crise, tout à coup on apprend que notre pauvre orphelin Antoine a fait un riche héritage. Et alors, il s'élève des cris de réprobation contre moi... C'est moi qui ai rejeté sa demande, c'est moi qui

l'ai banni. Seigneur de Dieu, que pouvais-je faire ? D'un côté, était le comte ; de l'autre, ce malheureux garçon soupirant, larmoyant, gémissant. Pauline avait peur que l'amour de ce dolent adorateur ne la compromît. Je le terrassai du premier coup. Mais la faute que j'avais innocemment commise, je l'ai bien réparée, et j'ai maintenant la conscience nette. J'appris qu'il était dans son domaine, et je tremblais que, dans son ennui, il n'en vînt à épouser là quelque rustique créature. Il n'y avait pas de temps à perdre. Je me rappelai que j'avais de ce côté quelque compte à régler, et je partis avec Pauline. Grâce au Ciel, tout s'est fait selon mes vœux. Le chef du district est un de mes parents. Je me suis arrangée de façon à rencontrer chez lui le fugitif Antoine, et, dès notre première entrevue, le candide garçon a été subjugué. A peine m'avait-il quittée, qu'il se précipitait vers ma demeure. J'avais pris mes précautions, il ne devait pas, en ce moment-là, me rencontrer ; mais j'avais envoyé ma nièce au jardin, comme pour se promener, et c'était là qu'elle l'attendait. Pauline s'est si habilement conduite, qu'elle l'a mis hors de lui. Lorsque, ensuite, je lui ai annoncé que nous allions partir pour Moscou, il s'est jeté à mes pieds. Alors, je dois te le dire, j'ai pleuré d'une façon parfaite. Le mariage étant résolu, nous avons été au plus vite le célébrer dans le domaine d'Antoine. Là, l'heureux époux m'a conjuré d'anéantir l'acte par lequel j'instituais Pauline mon héritière. Cet acte n'existait pas. C'était une petite ruse que j'avais cru devoir employer près d'Antoine, pour qu'il ne s'imaginât pas que je voulais marier ma nièce

sans dot. A présent, le voilà parti. Pauline a voulu retourner à Moscou, et a pleuré en me quittant. Que Dieu soit avec eux ! Je t'embrasse. »

VII

Dans une des principales rues de Moscou, une élégante voiture s'arrête à la porte d'un grand hôtel. Le laquais vient précipitamment ouvrir la portière, et de la voiture descendent une belle jeune femme richement vêtue et son mari. Dans le court trajet qu'ils viennent de faire, ils sont restés sans se parler, assis aux deux coins de la calèche, l'un regardant à droite, et l'autre à gauche. Ils descendent de voiture, et le mari ne se hâte point de tendre la main à sa femme. Il se retourne vers son domestique pour lui donner un ordre, et monte lentement l'escalier que sa belle compagne gravit d'un pied léger.

Ce couple, dont le morne ennui et la désharmonie se

trahissent dans les plus petits incidents de la vie journalière, c'est celui dont nous avons essayé de narrer l'histoire. C'est Antoine et c'est Pauline.

— Quelle jolie petite fille! quel amour! s'écrie Pauline en caressant un des enfants de la princesse à qui elle rend visite. Combien donc avez-vous d'enfants, princesse?

— Une demi-douzaine.

— Je vous en prie, faites-les-moi voir. Je voudrais tous les embrasser.

La princesse sonne :

— Priez Mlle Rodolphe, dit-elle au domestique, d'amener ici les enfants.

Pendant ce temps, Antoine est resté d'un air triste dans un fauteuil, n'ajoutant que quelques mots aux vives et rapides exclamations de sa femme.

— Et vous, Pauline, dit la princesse, vous n'avez toujours pas d'enfants?

— Non, répond Pauline en souriant.

La gouvernante entre avec ses petits pupilles. C'est une belle jeune fille, remarquable par sa grâce et son extérieur modeste.

En la voyant, Antoine a fait un mouvement de surprise, et sa figure a pris une nouvelle expression. Tout en s'occupant des enfants, sa femme a, d'un regard furtif, observé le changement qui vient de s'opérer dans la physionomie de son mari. En même temps, elle remarque que la jeune gouvernante a subitement pâli et rougi. Si la jalousie peut exister sans l'amour, si la méchanceté peut se manifester sur un beau visage, en ce moment Pauline était en proie à

la griffe de la jalousie et d'une pensée méchante. Cependant elle continuait à faire toutes sortes d'aimables compliments à la princesse, mais elle jetait sur son mari un regard empreint d'un profond mépris.

Antoine se sentait embarrassé, et, ne sachant que faire, il se tourna vers la gouvernante :

— Mademoiselle Rodolphe... charmé de vous rencontrer.

La jeune fille s'inclina.

— Votre père est...

— Je l'ai perdu, il y a déjà longtemps, répondit Lioudmila d'une voix tremblante.

— Quoi ! il est mort?

— Oui, il y a plus d'un an.

— Vous connaissez Mlle Rodolphe ? dit tout à coup la princesse.

— J'ai connu son père, répondit Antoine en s'efforçant de prendre un air dégagé. C'était un très-digne homme.

Un instant après, les deux époux, ayant terminé leur visite, remontaient en voiture.

— J'ai donc eu, dit Pauline, le plaisir de voir aujourd'hui une de vos anciennes connaissances ?

Antoine ne répondit pas.

— Vous n'aviez vraiment pas mauvais goût.

Même silence de la part d'Antoine.

— C'est, je pense, reprit Pauline, la fille de quelque savetier.

En ce moment la voiture arrivait près du club anglais.

— Arrête, cria Antoine à son cocher ; je descends ici.

Chez ta princesse Spletmina, dit Pauline.

Les chevaux se remirent en marche, et les passants admiraient ce brillant équipage et la charmante femme qui s'y trouvait nonchalamment assise sur des coussins moelleux.

Deux mois se sont écoulés. On touche à l'automne, et déjà l'on fait du feu dans les appartements. Antoine est dans son cabinet, seul, rêveur, regardant vaguement le feu qui brille dans sa cheminée. Son valet de chambre entre, et d'un air mystérieux lui remet une lettre. Antoine saisit avec inquiétude cette lettre, fait signe à son domestique de sortir, brise, d'une main fiévreuse, le cachet, lit, puis retombe sur son fauteuil, comme si sa vie était anéantie.

« Vous voulez une réponse, Antoine ; il ne vous suffit pas que, dans mon entrevue avec vous, j'aie trahi mon fatal, mon malheureux secret. Vous voulez une réponse ; vous dites que vous souffrez, et qu'une parole de moi peut vous faire du bien. Vous voulez que je vous fasse l'aveu de mon amour. Eh bien, je vous le ferai pour la première... et pour la dernière fois, car vous ne me reverrez plus jamais... jamais. Au moment donc où nous allons être éternellement séparés, je vous le dis, Antoine, je vous

aime... je vous aime plus que la vie. Vous pouvez faire de cette lettre ce qu'il vous plaira, la dérober à votre femme, ou la montrer au monde entier. Une fois au moins, dans le cours de mon existence, j'oserai déclarer hardiment que nulle loi au monde ne m'empêcha de vous aimer.

» Mais à ce mot d'amour se joint un irrévocable mot d'adieu. Vous n'entendrez plus une autre parole de moi. Vous ne me verrez plus.

» Antoine, pourquoi m'avez-vous perdue? Que vous ai-je fait pour que vous devinssiez pour moi comme un châtiment de Dieu? Est-ce moi qui ai été vous chercher? Est-ce moi qui vous ai appelé? Non, c'est vous au contraire qui m'avez découverte, pour m'entraîner dans le précipice. C'en est fait de moi. Pour moi le passé est empoisonné, le présent affreux, l'avenir anéanti. Mais non, Antoine, je vous remercie. Vous avez été mon ange sauveur. Vous m'avez révélé les joies de la vie, vous m'avez fait voir de quel bonheur on peut jouir en ce monde. Du haut des cimes aériennes, j'ai contemplé la terre promise; un abîme m'en sépare. Mais qu'importe? J'ai vu ses jardins embaumés. J'ai respiré ses parfums.

» Ne suis-je pas innocente devant Dieu, devant mes parents, devant vous, devant moi? Le monde peut me condamner, mais il y a un autre juge, et c'est à lui que j'en appelle. Jusqu'à mon dernier moment, je prierai pour que nul autre ne soit accusé à cause de moi devant ce juge suprême. J'aime mieux souffrir seule pour tous.

» Quelquefois je me demande pourquoi j'ai été condam-

née à un sort si cruel ; pourquoi, dès le berceau, ai-je été comme marquée du signe de malédiction de Cain ? Autour de moi, rayonnait sur le front des autres l'indice de la joie; et moi, j'étais comme une orpheline au sein de ma famille, et l'on me flétrissait du nom d'Idiote. Oui, j'étais une idiote, et pourtant je pouvais rendre les autres heureux. Que de fois j'ai, par mon amour et mon dévouement, consolé mon père des sollicitudes que lui donnaient ses affaires, des chagrins qu'il éprouvait dans son intérieur ! Que de fois j'ai essuyé ses larmes et ramené le sourire sur ses lèvres ! N'ai-je pas aussi travaillé au bonheur de mes frères et sœurs, en me consacrant à leur éducation, en leur enseignant leurs devoirs ? Ils ne m'ont point oubliée, j'espère. Ils pensent encore à leur petite sœur idiote. N'ai-je pas eu encore la satisfaction d'assister mon pauvre père, quand il était vieux, affaibli, délaissé, et d'être son appui jusqu'à son dernier soupir ? Ce bonheur, que j'ai donné aux autres, c'était mon bonheur. Mais pourquoi me suis-je écartée de l'humble circonférence que le destin m'avait assignée ? Pourquoi ai-je ouvert mon cœur et mon âme à un rêve d'amour ? Ne devais-je pas me contenter de vivre comme une pauvre idiote ?

» Est-ce ma faute, pourtant ? Vous m'êtes apparu, Antoine, et à présent encore, je ne comprends pas pourquoi vous avez si cruellement abusé de ma crédulité, et je ne sais comment vous vous êtes emparé de mes pensées.

» Oui, il m'était aisé de vous distinguer au milieu des êtres sans distinction qui m'entouraient. Il me semblait que votre belle et honnête physionomie annonçait une

belle âme ; j'ai invoqué cette âme, et j'ai cru qu'elle répondait à mon appel. Vous souvenez-vous encore du jour où je vous engageais à vous livrer à l'étude? Avec quelle habileté vous me dissimuliez votre véritable situation... Je m'imaginais que je vous donnais le souffle intellectuel, comme Pygmalion à sa statue... Ah ! mes pauvres chimères !

» Mais à quoi sert de rappeler le passé ? Pourquoi vous dire que votre subite disparition, votre éloignement inexplicable me firent voir combien je vous aimais, et de quel effroi je fus saisie quand j'appris que vous n'étiez point ce que je croyais, que vous étiez un homme du monde, instruit, riche !... Puis, dans l'entraînement de mes folles illusions, j'en vins à m'imaginer ensuite que vous m'aimiez, et que vous ne m'aviez caché votre véritable position que pour mieux vous rapprocher de moi, et je vous attendais, et je ne vivais que dans l'espérance de vous revoir. Oh ! Dieu, si, tout à coup, vous étiez revenu, avec l'anneau des fiançailles, si vous m'étiez apparu tel que je vous contemplais sans cesse dans mes veilles et dans mes songes, je n'aurais pu résister à une telle félicité. Je serais morte, mais de quelle mort ! Les anges du ciel auraient envié mon destin et se seraient plaints de leur immortalité. En ce temps-là, je n'avais plus qu'une pensée et un désir, et quiconque m'eût observée alors ne m'aurait pas appelée idiote, mais insensée.

» Ceux qui m'avaient déjà appliqué une épithète injurieuse n'ont pas tardé à en trouver une autre. Leur méchanceté n'a pu s'apaiser, leur langue n'a pu s'endormir.

On m'a accusée d'une faute irrémissible. On a dit que vous étiez... que j'étais... Seul, mon père a refusé de croire à ces impostures. Un jour, en me regardant, il s'est mis à pleurer, puis il m'a dit : « Tu es innocente, je ne m'ex-
» plique pas la conduite de ce jeune homme, je ne sais
» pourquoi il s'est introduit dans notre demeure ; mais je
» suis sûr de ton innocence, et pourtant tu ne peux rester
» plus longtemps avec nous. »

» Je m'en allai alors dans le monde, comme dans un désert. Je me cachai parmi les enfants... Et à présent, où me retirer? Vous êtes de nouveau apparu à mes regards, en quel lieu irai-je me réfugier? Pourquoi donc n'avez-vous pas feint de ne pas me connaître? Hélas! Antoine, je crois que tu ne l'as pas pu, je crois que tu m'aimes... ta lettre... ton langage me le prouvent... puis, je sais que tu souffres, que le sort a rivé à ton existence une chaîne dont tu ne peux te délivrer. Si mon aveu doit t'apporter quelque soulagement, je te le répète, Antoine, je t'aime.

» Mais tu ne me reverras plus. Demain je quitte la maison de la princesse. Ton amour serait, pour toi comme pour moi, un crime. Il nous entraînerait tous deux dans l'abîme. Sans cet amour, pourtant, que m'importe la vie? Où irai-je? Dieu le sait. Je ne puis demeurer à Moscou, où demeure ta femme, où demeure ma marâtre. Je n'ai plus de famille, et mon père n'est plus là pour me serrer sur son cœur et me dire : « Quand le monde entier t'accu-
» serait, moi je jurerais que tu es innocente. »

» Ah! la douleur que j'ai maintenant dans l'âme! Je n'en ai subi une pareille qu'une seule fois, quand mon

pauvre père mourut, abandonné, oublié de tous, et secouru seulement par moi.

» Mais, je t'en conjure par tout ce qu'il y a de plus sacré, ne cherche pas à me retrouver, et ne songe pas à découvrir ce que je suis devenue. Il est sur la terre un refuge où l'on n'osera me suivre, et où je n'entendrai plus les paroles des méchants.

» Antoine, me regretteras-tu? Ou ton amour n'est-il encore qu'une illusion? »

Quelques jours après, une des amies de la princesse lui disait :

— Où est donc Mlle Rodolphe ? Il me semblait que vous étiez très-contente d'elle.

— C'est vrai, répondit la princesse, elle remplissait parfaitement ses devoirs ; mais elle n'a pas voulu rester avec moi, et je ne sais où elle est allée. C'est une bonne, douce personne, et pourtant si singulière, que parfois j'en suis venue à me figurer qu'elle était... comment dirai-je?.... oui, un peu folle.

Et la princesse sourit en prononçant ce mot, comme pour adoucir l'épithète qu'elle appliquait à la jeune gouvernante.

On vante les environs de Moscou. Je ne suis point de l'avis de ceux qui en font une si riante peinture, et quelques-uns de ses points de vue, que l'on se plaît à louer, me paraissent fort insipides. Aux jardins, aux parcs, aux châteaux, où l'on a dépensé des millions, je préfère des sites agrestes, où la nature n'a point emprunté le secours de l'art, où les bois et les eaux se montrent dans le frais éclat de leur simple beauté. Il en est un, entre autres, que je ne me lasserais jamais de visiter : c'est Loujnik. Là, d'un côté apparaît la vallée de Novodiévitch, avec un vieux monastère; de l'autre, des collines pittoresques, au pied desquelles serpente la Moskova; puis, çà et là, des maisons éparses, des villages, et l'immense plaine sillonnée par le Ciétoun. C'est un paysage d'un aspect grave, imposant, d'un caractère solitaire, qu'on ne peut voir sans une mélancolique émotion. Souvent j'ai été là au déclin du jour, j'aimais à voir, au coucher du soleil, les clochers du monastère se refléter dans les eaux du Ciétoun, puis à voir la lune s'élever à l'horizon, se mirer dans le ruisseau et scintiller dans le feuillage, tandis que le rossignol recommençait ses chants mélodieux. Oh! les doux, tristes souvenirs de mon irrévocable passé!

Par une belle soirée d'été, un homme se promenait dans ces lieux, un homme jeune encore, mais douloureusement pensif. Ses regards erraient de côté et d'autre avec une apparence de curiosité; il semblait que cette scène de la nature le ravivât dans sa morne langueur par un plaisir inattendu, par une nouvelle et rare émotion. A le voir, il eût été difficile de deviner la cause de son af-

faissement prématuré. Son visage n'était point ridé par les fatigues du travail, ni dévasté par le désordre des passions. Ce visage, décoloré, morbide, indiquait plutôt une âme affaiblie, découragée, pour laquelle la vie était devenue un lourd fardeau.

Il resta longtemps assis sur la rive du Ciétoun, sous les rameaux touffus des saules. La nuit approchait, autour de lui tout était silencieux, tout paraissait inanimé. Quelques feuilles seulement, détachées de leurs rameaux, volaient de côté et d'autre et bruissaient à son oreille. Tout à coup son attention fut éveillée par les soupirs d'une vieille femme qui était agenouillée à quelque distance de lui. Il s'approcha d'elle.

— Pourquoi ces gémissements ? lui dit-il, que vous est-il arrivé ?

— Rien, répondit-elle.

— Mais il me semble que vous pleurez ?

— On ne pleure pas toujours sur ses propres malheurs.

— Vous n'avez donc aucun chagrin personnel ?

— Non, grâce à Dieu. J'ai dans ma demeure assez de pain, assez de vêtements, et j'ai des enfants qui font ma joie ; mais je pense à une catastrophe qui est arrivée ici et que je n'oublierai jamais.

— Racontez-la-moi.

— Voilà :

« Il y a environ deux ans, je vis apparaître une jeune fille très-jolie, mais pâle comme la mort, qui me demanda la permission d'entrer dans ma demeure. Elle y resta quelque temps ; elle caressait mes enfants, puis pleurait,

et prenait un livre et pleurait encore. Je voyais bien que c'était une fille du beau monde, car elle était habillée comme les dames de la ville, et un jour que je me plaignais de ma pauvreté, elle me remit un billet de vingt-cinq roubles. Un matin, elle s'assit à la place où vous êtes maintenant assis, elle se leva, resta les yeux longtemps fixés sur l'eau, puis fit le signe de la croix...»

— En disant ces mots, la vieille femme se signa aussi, et ajouta : « Que Dieu ait pitié de son âme ! »

— Et vous ne savez pas qui elle était ? s'écria le jeune homme d'un air sombre.

— Non. Personne ne venait la voir. On l'a enterrée là, dans le bois, comme une pécheresse. Moi, je suis sûre que c'était une excellente créature, qu'un méchant homme aura jetée dans le désespoir. J'ai donné, pour le repos de son âme, l'argent qu'elle avait laissé ; j'ai seulement gardé le livre qu'elle lisait sans cesse, et le mouchoir de batiste qu'elle arrosait de ses larmes.

— Montrez-les-moi.

— Les voici.

C'était un livre de prières allemand. Sur un feuillet blanc se trouvaient ces mots inscrits en allemand :

« A ma chère fille, pour qu'elle prie quand Dieu lui fera sentir l'épreuve de la douleur. »

Le mouchoir portait à un de ses coins, L. R., les deux lettres initiales de Lioudmila Rodolphe.

Le jeune homme avait ouvert le livre et déployé le mouchoir avec une sorte de convulsion. Il s'assit de nouveau sur le rivage et y resta longtemps immobile et muet.

La vieille femme se tenait à côté de lui, le regardant avec crainte et n'osant prononcer un mot. Enfin il se leva, et lui dit :

« Priez pour elle, prenez ces cent roubles, je garde le livre et le mouchoir. »

Elle s'inclina devant lui en silence, et il s'éloigna.

Probablement il s'est consolé. Il est riche, il est le mari d'une jeune et belle personne, et il jouit d'une brillante position dans le monde.

HISTOIRE DE DEUX GALOCHES

PAR LE COMTE SOLLOHOUB (1)

INVITATION AU BAL

Jean-Pierre-Auguste-Marie Müller, maître cordonnier, arrivé, disait son enseigne, tout récemment de Paris, bien qu'en réalité il arrivât des environs de Riga, s'éveilla un matin de bonne heure, et ayant rajusté son bonnet de coton qui lui tombait sur le nez, tira sa femme

(1) Cette nouvelle fait partie du recueil publié par M. le comte Sollohoub, sous le titre de *Na Sohn Griadouschtchii.*

Dans notre premier volume de contes russes, *Au bord de la Néva*, nous avons donné une notice sur cet écrivain.

par le bras et lui dit : Lève-toi, Marie Carlovna, prépare-moi mes rasoirs, mon pantalon noir, ma chemisette blanche. Aujourd'hui, il faut que je porte au conseiller de cour Thedorinck une paire de galoches que je lui avais promise pour l'avant-dernière semaine. Il va me faire des reproches ; mais dis à Ivan, notre apprenti, de vernir ces galoches de façon qu'elles reluisent comme des miroirs. M'as-tu entendu ? ajouta le cordonnier d'un ton de voix plus élevé. Et je t'en prie, regarde un peu ces chaussures : ce n'est pas là une œuvre russe ; c'est un joli travail allemand, sans lacune et sans défaut, le travail de Jean-Pierre-Auguste.

Avant qu'il eut achevé de prononcer tous ses noms, Marie Carlovna rentra, le visage effaré, tenant les galoches à la main.

— Hier, dit-elle, Ivan était ivre, et les galoches sont abîmées.

Müller laissa tomber son rasoir :

— *Potschwernoth* (1) ! s'écria-t-il, les galoches du conseiller : *Solche allerliebste kaloschen* (2) !

En parlant ainsi, il les arrachait des mains de sa femme et remarquait qu'elles étaient l'une et l'autre très-mal façonnées.

— Ivan, s'écria-t-il avec fureur, viens ici ; qu'est ce que cela signifie ?

(1) Juron allemand : Mille misères !
(2) De si charmantes galoches !

Ivan, vêtu d'une robe de chambre en coutil, s'avança sur le seuil de la porte en se grattant le front d'un air niais et rusé.

— Qu'est-ce que cela signifie? répéta Müller d'un ton menaçant.

— Je ne sais.

— Comment! tu ne sais. Je te demande pourquoi ces chaussures sont ainsi faites?

— Je l'ignore.

Emporté par sa fureur, le cordonnier lui donna avec ses galoches quelques coups sur la tête. Ivan se mit à sangloter, et Müller s'apaisa.

Que faire? se dit-il. Impossible de porter ces galoches au conseiller; il s'y connaît. Je ne voudrais cependant pas les perdre... Si je pouvais les placer ailleurs!... Oui, j'y songe. Il y a quelques jours, un musicien est venu me commander un pareil travail! Lui porterai-je ceci?... Ces musiciens, il n'y a pourtant point d'argent à attendre d'eux; chacun le sait... Mais, ajouta-t-il tout à coup en se frappant le front, c'est dimanche l'anniversaire de la naissance de Marie Carlovna.

Après cette réflexion, Müller enveloppa les galoches dans un mouchoir, les prit sous son bras et sortit le chapeau sur l'oreille; car, entre tous ses confrères, il se faisait remarquer par ses prétentions à l'élégance.

De rue en rue, il arriva à la Colomna et s'arrêta au pied d'une haute maison très-mal entretenue. Le con-

cierge, debout sur la porte, jouait de la balalaïka (1).

— M. Schulz, demanda Müller, ne demeure-t-il pas ici?

— Je ne connais personne de ce nom, répondit le concierge d'un air dédaigneux.

— M. Schulz, un musicien!

— Il y a ici un Allemand; je ne sais pas s'il est musicien. Montez tout en haut.

Müller gravit, par un étroit escalier jusqu'au faîte de la maison, et s'arrêta devant une porte, à laquelle était appliqué un morceau de papier, portant le nom de: Charles Schulz, musicien.

Un jeune homme était là, un jeune homme aux joues pâles, aux yeux creux. la tête posée sur ses mains, les coudes appuyés sur une humble table de bois parsemée de livres et de cahiers de musique. Une chambre à peu près démeublée; dans un coin, quelques chaises en paille, un mauvais lit; les murailles blanchies çà et là, inclinées sous le toit en pente; le gîte le plus sombre, l'aspect de la misère dans toute sa nudité. Müller fut frappé de ce tableau; il s'arrêta sur le seuil de la porte, cherchant à dominer son émotion. Une telle pauvreté déconcertait le bon Allemand. Il fit un effort pour parler, et dit d'une voix timide:

— Voici vos galoches.

(1) Instrument de musique des paysans russes; espèce de guitare à trois cordes.

Le jeune homme se retourna, et le regardant avec une expression de tristesse :

— Je vous avais dit, murmura-t-il, que j'irais chez vous. A présent, je n'ai pas d'argent.

— N'ayez nulle inquiétude, M. Schulz, nous arrangerons cela plus tard. Nous voilà dans la mauvaise saison, cette chaussure vous sera utile.

Le musicien se leva et prenant la main du cordonnier :

— Vous êtes bien bon ! lui dit-il.

Müller se sentit embarrassé. Il éprouvait un remords de conscience, et avait envie de renoncer à son projet. Mais il s'agissait de l'anniversaire de Marie Carlovna et de ses convives.

— M. Schulz, reprit-il en tournant les galoches entre ses mains... J'ai... comment m'expliquer ? j'ai une prière à vous adresser. Dimanche, je célèbre la fête de Marie Carlovna. J'aurai quelques amis, et je voudrais leur donner une agréable distraction. Marie Carlovna aime beaucoup la danse, et nous n'avons personne pour nous faire de la musique. Si l'on ne danse pas, la soirée paraît bien longue. Je sais d'ailleurs que la femme de mon confrère Pfefer veut absolument danser.

— A quelle heure votre réunion ? demanda Schulz.

— A six heures, répondit le cordonnier en s'inclinant ; à six heures. Nous tâcherons de faire en sorte que cette soirée ne vous soit point désagréable. Quant à cette chaussure, n'en ayez nul souci ; c'est une vétille... Allons ! Quelle bonne surprise pour Marie Carlovna !

Et le brave Müller, enchanté de son arrangement, des-

cendit rapidement l'escalier, et tout le long de son chemin, siffla des walses et des contredanses.

Resté seul, le musicien retomba sur sa chaise, et cachant son visage dans ses mains, se dit en soupirant :

— Voilà où j'en suis venu ! Pour une paire de galoches, j'irai tout un soir faire de la musique chez un cordonnier !

L'ENFANCE

Charles Schulz était né en Allemagne. Son père, riche gentilhomme, vivait dans ses terres à quelque distance de Dusseldorf. Après plusieurs années de veuvage, il avait confié la direction de sa maison à une femme acariâtre et méchante appelée Marguerite. Il n'y a rien, en général, de plus sot qu'un Français sot, et rien de plus mauvais qu'une Allemande mauvaise. Marguerite était une femme de quarante ans, grande, maigre, le visage empourpré, et faisait peur à tout le monde. Ce qui lui donnait de l'ascendant près du vieux Schulz, c'était son habileté à préparer certains mets aux raisins secs et aux pruneaux, dont il était très-friand. Peu à peu elle s'empara du pou-

voir, devint la maîtresse au logis, écartant avec soin tous ceux qui pouvaient lui faire ombrage.

Le petit Charles lui inspirait une vive animadversion. C'était un obstacle vivant à ses projets, et l'obstacle le plus difficile à écarter. L'enfant commençait alors ses études à Dusseldorf, et travaillait assez mal, comme la plupart des enfants qui ont une trop vive imagination. Le fait est que c'est une triste tâche que d'apprendre par cœur des mots, de décliner des substantifs, de tracer des chiffres sur une ardoise, quand l'imagination rêve des châteaux aériens, des chevaliers portant des cuirasses d'or et toutes sortes d'autres merveilles. Charles ne faisait pas de progrès, ses maîtres se plaignaient, et Marguerite ne cessait de répéter au vieux Schulz que cet enfant n'était qu'un vaurien qui, de sa vie, ne réussirait à rien et mourrait misérablement. En rentrant dans la demeure paternelle, Charles n'entendait parler que de détails de cuisine et ne recevait que des reproches, toutes choses qui l'ennuyaient fort. D'une nature douce et affectueuse, il devenait, par suite de ces procédés, hautain et opiniâtre. Il avait un de ces caractères qui se laissent subjuguer par une parole amicale, qui se révoltent contre une menace.

Plus on le réprimandait, plus il éprouvait d'aversion pour l'étude. Les méchantes prédictions de Marguerite se seraient peut-être réalisées si le hasard ne l'avait conduit dans une autre voie. Un matin, il retournait en sanglotant à l'école de Dusseldorf. Son père l'avait frappé de sa canne, et Marguerite l'avait chassé de la maison. Che-

min faisant, le pauvre enfant s'arrêta pensif à la porte d'une église. Quelle triste destinée que la sienne ! Seul au monde à son entrée dans la vie, du fond de l'âme il invoquait un appui. Où aller ? où trouver un cœur compatissant ? Machinalement il entra à l'église pour se distraire de sa douleur, s'assit sur un banc, écouta le sermon. Après le sermon retentit la grande voix de l'orgue ; l'enfant releva la tête et devint attentif. Un nouveau sentiment s'éveillait dans son esprit, exaltait sa pensée et le jetait dans une sorte de vertige. Il lui semblait que son âme s'élargissait, que de l'enfance il passait tout à coup à la raison de l'âge mûr. Palpitant et pleurant, il sentait qu'il venait de découvrir sa destinée, son but, sa consolation. Il devait être musicien.

Quand l'office fut terminé, Charles resta sous le portail de l'église. Un instant après, il vit descendre de la tribune un petit homme avec une perruque poudrée, des lunettes, un long nez. Charles s'approcha de lui.

— C'est vous, lui dit-il, qui venez de jouer de l'orgue ?

— Oui.

— Vous avez joué admirablement.

Le petit vieillard se mit à rire, et ses lunettes sautèrent sur son nez qui semblait s'allonger.

— Je voudrais apprendre la musique.

— Apprenez !

— Où demeurez-vous ?

— Près d'ici.

— Je vais avec vous. Je prendrai des leçons près de vous, et vous ferez de moi un musicien.

Le petit vieillard rit de nouveau, conduisit son enthousiaste écolier dans une modeste chambre dont un petit clavecin formait le seul ornement, et commença à lui expliquer les arides préliminaires de la poésie des harmonies musicales. L'enfant, immobile, l'écoutait dans un respectueux silence et recueillait, pour ne plus les oublier, chacune de ses paroles. Tout à coup il se lève, se jette au col du vieillard, et l'embrasse comme il n'avait encore embrassé personne.

L'organiste fut touché d'une telle émotion. Il était seul aussi. Entre lui et Charles, il y avait une singulière similitude ; tous deux se trouvaient également éloignés du monde, l'un au commencement, l'autre à la fin de sa carrière. Cette analogie de situation leur faisait une sorte de lien de parenté. Le vieillard accueillit l'enfant comme un père accueille le fils qu'il n'a pas vu depuis longtemps. Dès ce jour ils devinrent inséparables ; dès ce jour, Charles trouvait sans cesse un nouveau moyen de s'échapper de l'école pour courir près de son excellent maître, pour l'écouter avec avidité et s'enflammer à son langage enthousiaste.

L'organiste était de ces hommes qui, lorsqu'ils se sont passionnés pour une idée, s'y dévouent tout entiers et en font pour ainsi dire l'élément de leur existence. La musique était son unique sentiment, son monde, sa vie. La musique lui était nécessaire comme l'air aux oiseaux. Il en parlait avec vénération comme d'un grand mystère, et avec tendresse comme d'un fidèle ami. Mais jamais il ne se montrait si exalté, et jamais ses lunettes ne dan-

saient si vivement sur son nez que lorsqu'il en venait à prononcer le nom de son ancien condisciple, de son illustre ami, le grand Beethoven. Il avait passé dans les mêmes études une partie de sa jeunesse avec lui, puis tout à coup ils s'étaient quittés : l'organiste pour s'en aller obscurément mourir près de son humble église ; l'autre, pour s'éteindre dans la souffrance et la misère avec la double auréole de la gloire et du malheur. Cette vénération pour le célèbre artiste, cette pure et idéale passion, le vieillard les fit entrer dans l'âme de son disciple.

Initié à un nouveau dogme, Charles pouvait lire dans sa pensée des caractères invisibles, parler un langage incompréhensible pour les autres, élever son esprit au-dessus des terrestres préoccupations. Sa vie avait pris une nouvelle direction, et le vulgaire enseignement de l'école lui devenait de plus en plus odieux.

Le pauvre enfant était victime de l'exubérance de ses sentiments. Il croyait qu'il suffisait en ce monde de se consacrer à une poésie ; il abandonnait son jugement à ses émotions, son existence à ses rêves, et perdait son avenir.

Ses maîtres, plus mécontents de lui que jamais, firent savoir au vieux Schulz que son fils n'apprenait plus rien ; que ses cahiers, qui devaient être employés à des versions latines et à des leçons d'histoire, n'étaient couverts que de dièzes et de bémols. Marguerite triomphait. Le vieillard défendit à Charles de reparaître à ses yeux, et l'enfant ne pouvait plus rentrer dans le sentier qu'il

avait abandonné. Une parole du cœur aurait vaincu son opiniâtreté ; les réprimandes et les menaces ne firent que l'irriter. Il ne demanda point pardon ; il ne promit pas de se montrer plus docile. Il jeta ses livres par la fenêtre et devint musicien.

LA JEUNESSE

Quelques années se sont écoulées.

L'enfant est arrivé à l'adolescence ; l'organiste est devenu un vieillard infirme ; ses forces s'affaiblissent, sa vie touche à son déclin. Un jour de fête où il avait voulu absolument s'asseoir à son orgue, et où il avait joué avec une profonde inspiration, à la fin de la cérémonie, on l'emporta inanimé dans sa demeure, et, quelques heures après, Charles était debout, pâle et désolé, près d'un cadavre. Cette mort était pour lui un imposant événement. A la violente commotion qu'il en ressentit succéda la réflexion. Charles se mit à songer à la fragilité des choses de ce monde, à cet étrange composé de feu et de limon

qu'on appelle l'homme. Pour la première fois, il reconnut, avec surprise et avec effroi, que la vie a peu de consistance, que la vie n'est qu'une ombre impalpable, invisible, incompréhensible, et il éprouva comme un froid frisson dans le cœur.

Que n'aurait-il pas donné alors pour pouvoir verser ses douleurs dans le sein d'un ami, pour pouvoir, dans ses larmes, épancher le nouveau, l'indicible sentiment qui s'éveillait en lui? Maintenant, il se retrouvait seul, complétement seul. Ses pensées l'oppressaient. Il comprit qu'à l'heure de la souffrance, il n'y a qu'une consolation, la sympathie d'un être affectueux qui s'associe à nos regrets. Alors, il se souvint de son père ; il prit la résolution de se rendre près de lui, pour implorer son pardon et sa bénédiction, pour conquérir son amour, pour goûter le charme d'une caresse paternelle. Il arrive. Toute la maison est en rumeur. Les domestiques montent et descendent précipitamment l'escalier ; la musique résonne dans le salon ; le vieillard célèbre son mariage avec Marguerite. Il remet une petite somme d'argent à son fils, et lui enjoint de ne plus reparaître.

Le cœur profondément ulcéré, Charles dit adieu à la maison paternelle et s'en va loin de Dusseldorf sans désir et sans but.

Il est dans la vie deux sortes de douleurs : douleurs positives et douleurs négatives. Les premières se révèlent à tous les regards, et chacun les comprend. C'est un revers de fortune, la perte d'un proche parent, un mariage fatal, une maladie. Les autres que l'on ne voit pas, et

que l'on ne comprend pas, se concentrent dans le cœur, le suivent partout, le suffoquent. Ce sont les douleurs négatives dont on ne peut rendre compte et qu'on ne peut laisser voir. Nous souffrons, nous n'osons manifester nos souffrances, et en même temps nous appelons à notre aide toutes les bonnes et radieuses émotions que nous avons eues autrefois, tout ce que nous avons pieusement et ardemment aimé, toutes nos plus fermes croyances et nos meilleurs souvenirs.

Schulz se souvint de Beethoven. Par suite de ses entretiens avec l'organiste, pour lui Beethoven était le chef-d'œuvre de la création, la plus haute expression de tout ce qu'il peut y avoir d'art et de poésie en ce monde. Il l'entourait d'un éclat splendide ; il croyait à sa gloire comme aux paroles saintes ; il voulait se prosterner dans la poussière devant lui, et attendre de lui la décision de sa destinée.

Schulz partit pour Vienne.

Le mouvement, le luxe, la splendeur de la capitale autrichienne avaient pour lui peu d'attraits. Il ne demandait qu'à voir Beethoven. Mais parmi ceux à qui il s'adressait, les uns ne savaient rien du grand artiste ; d'autres ne le connaissaient, disaient-ils, que pour en avoir entendu parler comme d'un homme doué d'une très-belle basse ! — Eh quoi ! se disait Charles, ne verrai-je pas le temple élevé au génie ? Ne verrai-je pas le génie lui-même ?

Un jour, en passant dans une ruelle étroite, il aperçut de loin un vieillard qui, avec un morceau de charbon,

traçait des signes sur un mur. Des enfants groupés autour de lui le montraient au doigt, le tiraient par sa redingote et riaient aux éclats. Le vieillard, sans faire attention à leur vacarme, continuait à écrire. Son extérieur était singulier. Des cheveux gris flottaient en désordre sur ses épaules ; il portait un vêtement de couleur brune usé jusqu'à la corde. Un mouchoir rouge, négligemment noué à son col, projetait sur son visage ridé des ombres fantastiques. D'une main tremblante, il acheva de dessiner ses signes, puis s'arrêta et pencha la tête, comme s'il prêtait l'oreille à des sons mystérieux. Schulz le prit pour un fou. Le vieillard sourit et continua sa marche, le front baissé, au milieu de la troupe turbulente qui courait autour de lui.

Charles regarda ce qui était tracé sur la muraille, et il sentit palpiter en lui le sentiment musical. Dans ces signes informes, il venait de discerner une mélodie originale, une œuvre de génie.

— Qui est cet homme? demanda-t-il à un passant.

— C'est le musicien Beethoven.

— Beethoven !

Schulz se précipita vers lui ; mais le vieillard, arrivé à l'extrémité de la ruelle, disparut à ses regards. En ce moment, le jeune artiste crut voir toute la gloire terrestre flotter devant lui comme une ombre étrange, vêtue de haillons.

Beethoven avait disparu. Charles ne put le rejoindre. Le grand compositeur n'avait plus que peu de jours à vivre ; déjà sa pensée détachée de la terre se perdait dans

l'infini. Quelles harmonies merveilleuses, indicibles, retentirent alors dans son âme ! Il semble qu'il n'ait été frappé de surdité que pour mieux entendre la voix secrète de son génie, que pour terminer sa vie dans l'extase d'un chant intérieur, dans le dernier accord d'un hymne sublime que nul autre que lui ne devait connaître.

Seul dans la vaste cité de Vienne, seul dans son enthousiasme pour l'art, Schulz comprit ce qu'il y avait de grandeur dans la mort de Beethoven.

LA PRINCESSE

Pardonnez-moi, ma sévère lectrice, si je saute d'une impression à l'autre, si je vais si rapidement de portrait en portrait, de tableau en tableau. Ma pensée court la poste, et ma plume se traîne sur le papier. Je ne sais comment les mettre d'accord. Mais vous savez sans doute, par votre propre expérience, que tout change rapidement en ce monde, et que tout y est souvent très-confus. Pourquoi en serait-il autrement de ma nouvelle? je vous le demande.

Charles demeurait dans une maison dont le premier étage était occupé par une princesse russe, récemment arrivée de Pétersbourg. La princesse G... (je ne la désignerai que par cette initiale) possédait une grande for-

tune, et s'était signalée par son amour passionné pour les arts. Elle parlait des peintres avec enthousiasme, des musiciens avec des transports nerveux. Dans toute l'Europe, on la considérait comme un être essentiellement poétique. Elle avait quarante ans.

A quarante ans, quoi qu'en ait dit Balzac, la femme se trouve dans une situation désagréable. Jusque-là, sa figure a pu lui suffire. Mais quarante ans vénus, il faut qu'elle se donne un caractère spécial, une distinction particulière ; il faut qu'elle se signale par une certaine individualité pour échapper à la vulgaire destinée de joueuse de boston. Au temps où nous vivons, le choix de ce rôle individuel devient assez difficile.

L'hypocrisie est fatigante ; le sarcasme, dangereux ; la politique, inutile ; la littérature, *mauvais genre* (1). Il ne reste que la ressource des arts. La princesse l'avait adoptée et s'était créé par là une position distincte. Son salon était le lieu de réunion de tous les talents et de toutes les connaissances. Le peintre y donnait la main au duc, le violon y retrouvait la flûte, l'acteur y discutait avec le poëte. La science et les lettres, la diplomatie et la musique se réunissaient chaque soir dans le bazar artistique de l'aimable voyageuse.

Nous devons dire que la princesse était d'un caractère sec, positif, complétement opposé au rôle qu'elle avait choisi. Tout en elle était réfléchi et calculé. Son enthou-

(1) En français dans le texte.

siasme était un enthousiasme factice, et elle ne faisait pas une démarche dont le but ne fût déterminé d'avance. C'est avec cette habitude de combinaison qu'elle résolut de se procurer pour son salon d'Aspasie une enseigne... Une enseigne, c'est-à-dire une jolie jeune fille qui servirait le thé avec un gracieux sourire. Ses regards s'arrêtèrent sur Henriette ***, et la pauvre enfant fut enchaînée à cette situation intermédiaire entre la fille de la maîtresse de la maison, et les femmes de chambre, à la triste situation à laquelle se joint le titre de *Demoiselle de compagnie.*

Elle était orpheline et sans fortune. Une tante chez laquelle elle vivait à Pétersbourg accepta avec joie la brillante perspective qui lui était offerte et la vit sans regret partir avec la princesse pour un long voyage. Mais Henriette pleura longtemps. Elle s'affligeait de quitter la petite maison où étaient fixés tous ses souvenirs, où sa bonne mère lui avait, à son lit de mort, donné sa bénédiction ; où son père, humble fonctionnaire, avait lutté contre le sort, espérant toujours et espérant en vain. Elle entrait dans un monde qui l'effarouchait. Dans le salon, où elle s'asseyait derrière la bouilloire en argent, elle entendait parler une nouvelle langue, elle voyait de nouveaux visages, elle éprouvait des émotions et subissait des souffrances que jusque-là elle n'avait pas connues. Cependant la justesse des prévisions de la princesse se vérifiait. Les jeunes gens papillonnaient autour d'Henriette, et lui faisaient la cour à leur manière. Henriette les écoutait avec une impression pénible. Elle savait que pour eux elle

n'était qu'un jouet, un frivole passe-temps; elle savait qu'elle ne trouverait pas un vrai sentiment de sympathie, de dévouement dans ces poitrines parées de gilets à la mode.

Dans cette générale indifférence qui est l'un des caractères distinctifs du grand monde, son seul plaisir était la musique. La princesse affectait d'aimer la musique. Le soir, lorsque son salon était rempli, elle se tournait vers Henriette, et, d'un ton de voix affectueux, la priait de vouloir bien jouer une variation de Herz ou un concerto de Kalkbrenner. La pauvre fille, qui aurait tout donné pour pouvoir échapper à cette pompeuse réunion, s'asseyait devant son piano, puis écoutait patiemment les fades compliments qu'on venait lui adresser.

Un soir, après avoir terminé une de ces brillantes fantaisies où éclataient tous les écarts et toutes les difficultés que les pianistes modernes se plaisent à introduire dans leurs œuvres, elle se tenait près de son piano, la tête penchée, les mains sur ses genoux, lorsqu'elle entendit un de ses auditeurs faire cette question :

— Que pensez-vous de cette musique, monsieur Schulz?

— Je pense, répondit froidement Charles, que ce n'est pas de la musique.

Henriette releva la tête. La haute taille, le visage pâle de celui qui venait de prononcer ces mots, l'inconvenance d'une telle réponse excitèrent sa curiosité.

— Lorsqu'un acteur, poursuivit Schulz, s'avance sur la scène, et par un art éloquent vous représente les passions humaines, lui préférons-nous le baladin qui amuse

la populace par ses bouffonneries? Lorsqu'un peintre, dans une inspiration idéale, dessine une sainte madone, vous laissez-vous charmer par des caricatures? Croyez-vous donc que la musique n'a pas les mêmes degrés, qu'elle ne se livre pas aux mêmes écarts, et ne tombe pas dans les mêmes caricatures? Non, ces concerts ne sont que des tours de passe-passe et des jeux grotesques.

Henriette l'écoutait avec une vive attention. Pour la première fois, ce n'était plus une banale flatterie qui résonnait à son oreille, mais l'expression d'une pensée sérieuse.

— Vous aimez la musique? dit-elle à Charles. Et en se tournant vers lui, elle lui causa un trouble singulier.

J'ai dit que la jeune fille était très-jolie. Dans ses grands yeux bleus se reflétait le ciel pur de son âme, et ses magnifiques cheveux blonds se déroulaient sur ses épaules. Schulz la regardait. Elle répéta sa question.

— J'ai le sentiment de la musique, répondit-il, et j'ai appris à la comprendre.

En ce moment la princesse s'avança près de lui.

— Monsieur Schulz, dit-elle de son ton de voix le plus doux, en vertu du voisinage auquel je dois le plaisir de vous connaître, je viens vous prier de nous jouer quelque chose. Celui de vos amis qui vous a presque amené de force ce soir dans mon salon parle avec enthousiasme de votre talent.

Charles voulait s'excuser. Henriette fixa sur lui un regard suppliant. Une nouvelle, une indéfinissable émotion

agitait son esprit. Il s'assit devant le piano, et il ne comprenait pas ce qui se passait en lui. A ses côtés, il croyait voir une image étonnante, vêtue d'une robe blanche, entourée d'un voile bleu pareil à un nuage transparent ; elle planait sur lui comme un génie bienfaisant, et lui murmurait des paroles célestes. Tout à coup la vie lui apparut belle et riante, l'espérance rayonna dans son âme comme une étoile. Ses doigts se posèrent sur les touches d'ivoire, et il les fit vibrer.

Quand l'inspiration vous saisit, vous ne pouvez l'exprimer par des paroles. Pour une pensée vitale, les mots sont comme des lettres mortes. La musique est peut-être un organe intermédiaire entre l'âme et les paroles, entre le ciel et la terre ; la musique peut rendre en partie, avec de légères nuances, le transport que tout homme a éprouvé au moins une fois dans sa vie.

Tout ce que la musique peut dire, Schulz le disait dans son ardente improvisation. Pour le mieux écouter, toutes les personnes réunies dans le salon de la princesse quittèrent leur place, et de bruyants applaudissements retentirent autour de lui. Henriette seule se taisait. Charles lui apparaissait comme un être surhumain.

— M. Schulz, s'écria la princesse avec enthousiasme, cette soirée ne s'effacera jamais de ma mémoire. Je suis heureuse d'être la première à vous offrir une des branches de la couronne de laurier qui doit parer votre front. Je suis fière de vous connaître. Dès ce moment, regardez-moi comme votre véritable amie partout et toujours.

Dans le salon, il se faisait un grand mouvement. Cin-

quante personnes tendaient la main à Schulz ; cinquante invitations lui furent adressées, avec cinquante protestations de dévouement. Charles remercia froidement cette société si affectueuse, et se retira. Les succès mondains n'étaient plus rien à ses yeux, depuis qu'il avait entrevu les joies du ciel. Le lendemain, dans toute la ville, on ne parlait que du nouvel artiste ; le second jour, on en parla moins ; le troisième, il était complétement oublié.

C'est ainsi que les émotions naissent et s'effacent dans les grandes villes.

Si Schulz avait été, le lendemain, visiter tous ces gens qui l'avaient applaudi ; s'il s'était incliné devant eux, s'il avait sollicité leur appui, il aurait pu se faire une réputation durable. Mais il resta tranquillement dans son humble retraite et fut oublié. Que lui importait cet oubli ? La princesse venait de l'engager à donner des leçons à Henriette.

O jeunesse ! ô fugitive, inexorable jeunesse ! avec quelle promptitude tu prends ton essor ! Avec quelle rapidité tu t'en vas ! Et lorsque tu déploies tes ailes, sur ces ailes diaprées se pose la railleuse expérience qui, d'une main impitoyable, emporte loin de nous nos plus chères illusions ! Abandonne-lui tes fleurs, à cette froide raison,

abandonne-lui la plupart de tes fleurs enchantées, les modestes muguets des champs, les lauriers des combats, mais ne laisse pas prendre, par cette vieille, glaciale expérience, la rose de l'amour; garde-la constamment, et, lorsqu'elle se sera desséchée au foyer de ton cœur, conserve-la encore pour l'emporter dans ta tombe, pour t'ensevelir avec elle!

L'existence de Schulz avait pris un caractère solennel. Chaque jour, il descendait de sa chambre dans le salon de la princesse, et grâce au privilége de la plupart des instituteurs, il restait seul avec Henriette.

Pour lui, Henriette n'était pas une femme, c'était un être surnaturel, le génie de son imagination, l'idéal de ses rêves. Il l'aimait comme on aime lorsqu'à l'ardeur de la jeunesse se joint la passion de l'artiste.

Pour Henriette aussi Charles n'était point un homme ordinaire. Elle le considérait avec un sentiment de respect; elle l'aimait comme une pauvre orpheline délaissée, oubliée, aime celui qui la regarde avec une douce sympathie.

Elle était belle, et de plus elle avait tout le charme de la femme qui aime. Toutes les facultés de son âme se concentraient dans son affection; elle vivait dans un nouveau monde, dans un monde de sensations profondes, dans un rêve céleste. Grâce à sa pauvre jeunesse, elle n'avait que de fortes émotions. L'amour ne lui apparaissait point dans le plaisir d'une mazourka, ou dans une élégante indolence. Elle sentait flamboyer en elle une étoile inextinguible.

Chaque jour elle était seule avec Charles. Tous deux connaissaient la musique par l'amour, et l'amour par la musique.

Schulz donnait ses leçons avec art et enthousiasme. Henriette l'écoutait avec reconnaissance. Comme il se réjouissait des questions qu'elle lui adressait, comme elle se complaisait dans les réponses de son maître!

Par malheur, cet amour n'était point de ceux qui doivent réussir en ce monde. Il ressemblait à un nuage flottant dans l'espace, et pour conquérir le bonheur de la terre, il faut rester sur la terre. Peut-être que si tous deux ne s'étaient point oubliés dans leur mutuelle contemplation, s'ils avaient porté leurs regards autour d'eux, s'ils avaient vu le monde tel qu'il est, peut-être qu'ils auraient pu se constituer, selon la nature de leurs caractères, une existence paisible. Mais ils n'avaient pas plus d'expérience l'un que l'autre. L'un avait vingt ans et l'autre dix-sept.

Ils s'aimaient de toute l'ardeur de leur jeunesse, et pourtant ils n'avaient pas prononcé un seul mot d'amour. Dans son innocence, Schulz pensait que de telles paroles ne pouvaient être dites qu'au pied de l'autel nuptial.

Trois mois s'écoulèrent rapidement. Autour d'eux, tout suivait sa marche habituelle. La princesse avait chaque jour ses mêmes réunions. Elle invitait Schulz à ses soirées, mais il ne s'y montrait que rarement, et ne voulait plus y faire de la musique.

Un soir qu'il descendait vers Henriette à l'heure de

sa leçon, il la vit assise devant son piano et pleurant.

— Qu'avez-vous donc? s'écria-t-il.

— Nous partons demain pour l'Italie, répondit Henriette.

Charles baissa la tête. Il ressemblait à un homme qui, étant tombé du faîte d'un édifice, peut à peine revenir à lui et recueillir ses pensées.

— Ne m'oubliez pas, reprit la jeune fille, ne m'oubliez pas!... Je vous dois tant de reconnaissance... Toute ma vie je me souviendrai de vous.

— Henriette, s'écria Charles, je ne suis qu'un pauvre musicien, vous le savez. Mon père m'a chassé de sa demeure. Mais voulez-vous partager ma destinée? Voulez-vous être ma femme?

Henriette lui tendit la main en silence.

— Non, pas à présent, ajouta Schulz avec une vive émotion; laissez-moi acquérir quelque renom, laissez-moi obtenir la bénédiction de mon père, et alors je cours vous rejoindre, et alors je pourrai vous appeler la fiancée du pauvre Schulz. Dites, je m'en rapporterai à votre parole.

— Je vous attendrai en Italie, murmura Henriette; et tirant un anneau de son doigt : Tenez, ajouta-t-elle, je suis votre fiancée...

Elle venait de prononcer ces mots, quand la princesse apparut. Elle remit à Schulz un paquet cacheté, en lui disant :

— Venez un jour me retrouver à Pétersbourg. Je serai toujours heureuse de vous voir.

Le musicien s'inclina et se retira dans sa chambre, en proie à une agitation inexprimable.

Le paquet que la princesse venait de lui donner renfermait un rouleau d'argent avec ces deux lignes : Compte de leçons pour trois mois : 90 thalers.

LA LUTTE

De nouveau, Schulz retombait dans le deuil de l'affection. Mais il voyait un but auquel il voulait atteindre. Il s'enferma dans sa chambre et commença à composer. Tous les morceaux de musique à la mode étaient opposés à ses goûts, et il ignorait l'art de réussir par l'intrigue, la flatterie, les spéculations. Il voulait entrer dans sa carrière, non point comme un humble suppliant, mais comme un maître. Il voulait conquérir les suffrages du public en lui livrant son œuvre. Dans cet espoir, il se mit à écrire une symphonie à grand orchestre. Six semaines se passèrent ainsi. Il vivait seul, oublié, n'ayant qu'une pensée dans la tête et un souvenir dans le cœur.

Son travail était achevé, quand il reçut d'un de ses

amis de Dusseldorf une lettre qui lui disait : « Votre père se meurt. Il désire vous voir et vous pardonner. Son testament est fait en votre faveur. Hâtez-vous de venir. »

Charles partit et arriva trop tard. Son père était mort. Le testament qu'on lui avait annoncé ne put être découvert, et Marguerite lui en montra un qui l'instituait seule héritière des biens du vieillard. En même temps, elle déclara au jeune musicien que, comme il était cause de la mort de son père, il ne devait pas attendre d'elle le moindre secours.

Charles alla s'agenouiller en pleurant sur la tombe paternelle; puis, reprenant son bâton de voyage, retourna à Vienne. Là, il apprit à la fois deux nouvelles : Beethoven était mort, et la princesse avait quitté l'Italie pour rentrer en Russie.

Le jeune musicien restait seul. Il fit voir sa composition aux artistes de Vienne, qui la louèrent à qui mieux mieux et l'engagèrent à se rendre à Pétersbourg, en lui offrant des lettres de recommandation pour cette ville. Fasciné par une secrète pensée, il céda aux conseils de ses rusés rivaux, il dit adieu à la cité autrichienne où deux météores lui étaient apparus : le génie sous les traits de Beethoven, l'amour dans la ravissante image d'Henriette. Il recueillit le peu qu'il possédait et partit pour les froides régions du Nord, en se demandant si sous le ciel nébuleux de Pétersbourg, il ne verrait pas encore briller ces deux météores qu'il déifiait : le génie et l'amour.

Mais les semaines, les mois s'écoulèrent. L'horizon restait sombre. Au lieu de revenir à Pétersbourg, la princesse avait emmené Henriette à Odessa.

Schulz alla voir les différents artistes pour lesquels il avait des lettres de recommandation. Le premier à qui il s'adressa était un violoniste qui le reçut de la façon la plus polie, en lui déclarant qu'il ne pouvait en aucune façon lui rendre service. Les autres suivirent son exemple. Celui-ci avait un frère pianiste, celui-là un oncle, ce troisième était pianiste lui-même. C'était, disaient-ils, chose très-difficile que de donner des concerts. On dépensait beaucoup d'argent pour les organiser et l'on n'en retirait rien. D'ailleurs le piano était un instrument si commun. Si Schulz pouvait sonner de la trompette, ou battre le tambour, ou se servir de quelque instrument extraordinaire, s'il était aveugle ou s'il se signalait par quelque monstruosité, alors il pourrait organiser un concert et compter sur un succès. Après ces belles observations, on lui dit que ce qu'il avait de mieux à faire, c'était de donner des leçons à des enfants, ou de jouer dans des salles de bal.

Schulz voulut parler de ses compositions. Alors ses charitables confrères le regardèrent comme fou et ne voulurent plus s'occuper de lui. La nécessité l'obligea à chercher des leçons, mais il ne put trouver que deux élèves, la sotte fille d'un marchand et le fils d'un commissaire de police. Le produit de ces deux leçons formait tout son revenu. Depuis plus de trois

ans, il vivait ainsi sans se plaindre dans son grenier, lorsqu'un matin Müller vint, comme nous l'avons vu, l'inviter à célébrer l'anniversaire de Marie Carlovna.

LE COMPAGNON

Après le départ du cordonnier, le jeune artiste resta longtemps immobile sur sa chaise, le visage caché dans ses mains. Il rêvait... A quoi ?... Dieu le sait. Mais triste et sombre était sa rêverie.

Tout à coup sa porte s'ouvre. Un jeune homme à la chevelure noire, vêtu d'une redingote râpée, s'approche de Charles, s'incline et lui murmure à l'oreille :

— Patience !

Charles releva la tête.

— De la patience, reprend le jeune homme, et puis la gloire !...

Charles sourit.

— Oui, la gloire, mon ami ; vois-tu d'ici la foule qui s'émeut à ton nom, s'agite devant toi et partout s'en va

proclamer tes succès. Gloire à toi ! Les femmes te tressent des guirlandes; les hommes t'applaudissent avec envie. Le pauvre artiste est devenu le maître du public; le génie a conquis sa place. La musique excite l'enthousiasme.

— Enfant ! murmura Schulz.

— Et moi, poursuivit l'impétueux jeune homme, je marche humblement derrière toi, semant des fleurs sur ton chemin. Moi, l'obscur étudiant, j'associe mon nom à celui du grand artiste, comme déjà mon élan poétique s'est associé à ton inspiration musicale. Oui, mon ami, c'est ton génie qui m'a fait poëte. C'est par tes propres pensées que j'en suis venu à penser, à sentir... à sentir si vivement. Gloire à toi, mon ami, et gloire à moi aussi qui suis ton ami, qui le premier t'ai compris !

— Hélas ! répliqua Schulz, il me semble que tu as fait de trop amples libations ?

L'étudiant rougit et baissa la tête. Le feu qu'il venait de laisser éclater s'éteignit, et sa figure avait une douloureuse expression.

— Ainsi, reprit Charles, ton entreprise n'a pas réussi ?

— C'est une honte ! c'est une abomination, dit son compagnon d'une voix tremblante. Tu as vu que de nuits j'ai passées sans dormir pour travailler à mon œuvre. Voilà un an que nous vivons l'un à côté de l'autre, toi avec ta musique, moi avec mes vers ; tous deux pauvres, tous deux tendant au même but. Quand j'étais à l'université de Kasan, je ne pouvais me résoudre à étudier une science aride. Je devais être poëte.

— Enfant ! se dit Charles. Je crois à la poésie, et ne crois pas aux poëtes.

— J'abandonnai l'Université. Les sots me révoltèrent.

Charles lui prit la main en silence, et la serra affectueusement.

— Que te dirai-je encore? Je t'ai fait lire mon roman, mes vers. Ton suffrage est bien préférable pour moi aux éloges de ce niais et ignorant public, qui applaudira quelque chétif écrivain et ne comprendra pas les grandes créations de Shakspeare. Et, pourtant, il y a dans cette idée de renommée je ne sais quoi qui nous fascine, nous subjugue et nous entraîne. La renommée, c'est la femme perfide qu'on ne peut estimer et qu'on aime follement.

— Tu as été chez l'éditeur?

— Oui. Avec l'espérance de l'avenir, ma pauvreté n'était pas pour moi un lourd fardeau. J'avais terminé hier mon manuscrit, et j'ai été chez l'éditeur.

— Et il a refusé ton livre?

— Je suis entré dans une large boutique garnie de rayons en acajou et organisée avec un grand luxe. Au fond de cette pièce, un homme portant des lunettes était assis devant un magnifique bureau, et écrivait sur un registre. Je m'avance en tremblant vers lui : — J'ai, lui dis-je d'une voix timide, un manuscrit que je désirerais publier.

Sans même lever les yeux sur moi, il me répond :

— Nous ne publions aucune œuvre des écrivains que nous ne connaissons pas.

Cette froide réponse me glaça.

— Mais, lui dis-je, vous pouvez lire ce que j'ai écrit.

Il me répliqua avec un dédaigneux sourire :

— Nous n'avons pas le temps de lire. Au reste, nous n'éditons rien à présent.

— Cependant vous avez déjà édité une quantité d'ouvrages?

— C'est une autre affaire. La plupart de nos livres sont imprimés pour le compte des auteurs. Mais, s'il nous arrive des écrivains distingués, comme, par exemple, Pouschkin, nous leur donnons une assez jolie somme.

— Et si mon œuvre est vraiment bonne?

— C'est possible. Si un juge tel que M. A. B. ou M. B. G. déclare qu'elle est de nature à plaire au public, alors nous verrons... Mais, je vous le répète, pour le moment nous ne publions rien.

A ces mots, il m'a tourné le dos, et s'est retiré dans sa chambre.

— Ecoute, mon ami, dit Charles, écoute mon conseil. Tu as dans ton pays une vieille mère, tu m'en as souvent parlé. Retourne près d'elle. Tâche d'obtenir un emploi dans le district qu'elle habite. Vous vous en trouverez mieux tous les deux. Sois un honnête homme ; remplis ton devoir. Cela vaut mieux que la renommée, semblable, comme tu le dis, à une femme que l'on recherche et que l'on méprise. Ne te trompe pas sur ta vocation. Tu es poëte parce que tu es pauvre. Si tu étais riche, tu ne penserais plus à écrire des vers. Je te l'ai déjà fait remarquer. La poésie est comme l'amour; les sentiments solennels sont

les sentiments calmes et non maladifs : c'est la lumière et non le tison; ils échauffent, mais ne consument pas. Crois-moi, retourne à ta terre natale. Je te donne un bon avis.

Schulz parlait en vain. L'agitation de son compagnon ne faisait que s'accroître. Ses yeux étincelaient ; ses lèvres tremblaient ; ses cheveux flottaient en désordre sur son front.

Tout à coup il se précipita hors de la mansarde du musicien, et s'élança dans la rue.

Le soir il ne revint pas. Des hommes de la police le trouvèrent sur le pavé à moitié ivre, l'emportèrent au corps de garde, et il n'en sortit que le lendemain.

Il y a dans la vie de singuliers rapprochements. Dans la même maison, dans le même grenier, s'étaient rencontrés ces deux pauvres jeunes gens condamnés à la même misère, animés de la même pensée, tous deux trompés dans leurs espérances, tous deux emportés dans le premier essor perfide de leur jeunesse et tous deux asservis à la même douleur. Mais Schulz était plus âgé ; il se trouvait déjà plus fatigué du combat de la vie que son fougueux ami. Il luttait depuis si longtemps que ses forces étaient affaiblies. Par un chagrin perpétuel , de même que par un bonheur permanent, on tombe dans l'indifférence ; on s'habitue à souffrir, et le désespoir devient pour l'âme une sorte de mort anticipée. Schulz en était là. Son ami, au contraire, vivait encore dans la fleur de la jeunesse. Ses émotions étaient violentes, mais éphémères. Il passait en un instant d'une

idée à une autre, tantôt pleurant, tantôt riant, puis bâtissant des châteaux en Espagne, puis s'abandonnant à un profond découragement.

Schulz était calme.

LE BAL

Nous voici au fameux dimanche annoncé par Müller. Fidèle à sa parole, Charles se dirige vers la demeure du cordonnier. La fête est préparée, mais en quel lieu ? La boutique de Müller est transformée en salle de danse. Dans un coin de cette boutique, est un large piano qu'un ami de l'artisan, qui exerce la profession d'accordeur, a bien voulu lui prêter. On a enlevé le lit de la chambre à coucher, et on a posé là deux tables à jeu, puis une table ronde sur laquelle s'élève la bouilloire.

Ivan, vêtu de son habit de parade, préside aux rafraîchissements. Quand Charles entra dans la boutique, Müller ne s'y trouvait pas. Mais il y avait déjà là une société

nombreuse : l'accordeur avec sa femme et son petit garçon, le tailleur Breitfuss et ses deux filles, la veuve Schmidenkopf et son gendre, le cordonnier Pfefer et sa femme, passionnés pour la danse, plusieurs autres cordonniers et tailleurs, un pharmacien et un personnage imposant, un marchand de Riga.

Charles s'arrêta sur le seuil de la porte, attendant Müller. Un instant après apparut Marie Carlovna, le visage enflammé, la tête parée d'un bonnet neuf, avec de longs rubans bleus. Derrière elle, s'avançait son mari portant des pipes et des cigares :

— Soyez le bienvenu, s'écria-t-il en apercevant Schulz. Messieurs et Mesdames, j'ai voulu faire une petite surprise à ma femme, et j'ai invité à notre réunion un musicien qui nous jouera des contredanses.

— Je m'en doutais, dit en riant Marie Carlovna. Mais comment danser? Je n'en ai pas fini de mon travail à la cuisine.

— Nous vous aiderons, s'écrièrent à la fois plusieurs de ses invitées. Marie les remercia et retourna à sa cuisine avec deux auxiliaires. Pendant ce temps, la bouilloire sifflait et les pipes s'allumaient. Ivan commença à présenter du punch aux hommes et du chocolat aux femmes. Le marchand de Riga faisait une partie de whist avec quelques-uns des convives.

— Enfin ! s'écria Marie Carlovna en rentrant. A présent une écossaise ; je danserai avec mon mari.

Les cavaliers se hâtèrent de déposer leurs verres de punch et de faire leurs invitations.

Schulz s'assit en silence devant le piano. Les groupes se formèrent.

En avant ! s'écria Müller.

Schulz se rappela une écossaise qu'il avait apprise dans son enfance et la joua patiemment. Les cordonniers se mirent à sauter et à cabrioler d'une façon qui égayait tout le monde. Marie Carlovna fut emportée avec son époux dans un tourbillon de danseurs. Mme Pfefer était dans l'enchantement. Puis, l'écossaise finie, les hommes s'essuyèrent le front avec leur mouchoir : les femmes se retirèrent dans la chambre voisine.

— Ivan! s'écria Müller, du punch et des gâteaux pour ces dames !

Il faut dire que, quand le brave cordonnier célébrait une fête, il faisait les choses grandement, et ne ménageait pas les kopecks pour donner pleine satisfaction à ses hôtes.

— Maintenant, une anglaise ! dit Marie Carlovna, reposée de ses fatigues.

— Une anglaise ! une anglaise ! cria-t-on de tout côté...

Les groupes de danseurs s'organisent de nouveau. Charles est assis devant son instrument, mais il ne se rappelle pas la danse qu'on lui demande, et ne sait que faire.

— Quelqu'un de vous, dit-il, ne pourrait-il m'indiquer le mouvement et la mesure d'une anglaise? Il y a longtemps que je n'ai pris part à une danse, et je ne me souviens pas de celle-ci.

Les femmes se regardent l'une l'autre. Mme Pfefer s'avance vers le piano, et de ses doigts en fait vibrer un

son qui sert de guide à Charles. Les danseurs prennent leurs places ; l'anglaise commence.

Bientôt le jeune musicien, fatigué de la monotonie de l'air qui lui a été indiqué, en dévie peu à peu, se laisse aller à un autre thème, puis se met à improviser. Jamais il n'était descendu si bas dans sa vocation d'artiste. Une douloureuse pensée oppressait son cœur et se manifestait dans son jeu. Le sentiment de l'injure faite à son art éclata en une sorte d'accords impétueux, déchirants. Puis l'inspiration de sa malheureuse jeunesse ranima tout à coup sa pâle figure. On eût dit qu'il réunissait de nouveau toutes ses forces pour lutter contre le sort, pour venger l'offense faite à sa dignité d'artiste. Ses doigts couraient sur les touches du piano comme par l'effet d'une puissance surnaturelle.

Non, ce n'étaient pas ses doigts qui produisaient de tels accords : c'était son âme profondément ulcérée. La scène qui l'entourait disparaissait à ses regards ; il ne savait plus où il était, ni chez qui il était. Il oubliait le temps, le monde, l'espace ; il s'oubliait lui-même.

Quand il s'arrêta et releva la tête, tous les Allemands étaient rangés autour de lui, écoutant en silence, et devinant par instinct, à cet éloquent langage, un abîme de souffrances ; ils se tenaient près de lui dans une attitude respectueuse, comprenant quelle distance il y avait entre eux et ce pauvre musicien invité à les récréer ; ils n'osaient pas même l'applaudir ; ils l'écoutaient en retenant leur souffle. Marie Carlovna oubliait son souper ; Müller semblait absorbé dans une triste réflexion, et l'ac-

cordeur, assis à quelque distance, se tenait immobile, la tête baissée.

Schulz fit entendre encore quelques accents saisissants; puis, remarquant que la danse avait cessé, il s'excusa de sa distraction, et voulut recommencer l'anglaise. Mais tous ses auditeurs l'arrêtèrent. L'accordeur s'approcha de lui et lui serra la main avec transport. Müller s'avança à son tour pour lui demander pardon de la hardiesse qu'il avait eue.

— Monsieur Schulz, lui dit-il en balbutiant, je ne suis qu'un simple artisan... un pauvre homme, monsieur Schulz... mais un honnête homme. Je suis honteux, Monsieur, d'avoir osé vous inviter... Pardonnez-moi... et comptez sur moi, monsieur Schulz. Vous pouvez me demander ce que vous voudrez.

— Permettez-moi, répondit Charles, de me retirer. Je ne me sens pas bien.

— Comme il vous plaira, monsieur Schulz, comme il vous plaira. Nous ne voudrions pas vous retenir.

Charles entra avec lui dans l'antichambre pour y prendre son manteau et ses galoches. La vue de ces galoches augmenta la confusion du brave cordonnier.

Il fouilla dans ses poches et en tira une petite tabatière en écaille garnie d'un cercle d'or. Cette tabatière, Marie Carlovna la lui avait donnée au temps de ses fiançailles. C'était pour lui un objet précieux. Il la présenta à Charles en sollicitant de nouveau son pardon. « Je ne suis pas riche, lui dit-il, mais je suis un honnête homme. Si vous ne voulez pas me faire de la peine, acceptez cette hum-

ble offrande en mémoire du plaisir que vous nous avez fait. Acceptez-la comme un témoignage du respect que les pauvres ouvriers éprouvent pour votre beau talent. »

Charles le regardait étonné. Puis, prenant la tabatière et serrant la main de Müller : « J'accepte, lui dit-il, votre présent comme un souvenir de l'impression produite par l'art dans des âmes candides. Cette pensée sera pour moi une consolation. Déjà j'ai cruellement douté ; mais quand mes doutes renaîtront, en regardant cette tabatière, je me rappellerai qu'il y a de braves gens comme vous, monsieur Müller. Adieu. Merci !

L'ACCORDEUR

A la soirée de Müller, personne n'avait été frappé du jeu de Schulz autant que le vieil accordeur. C'était un homme qui, par une longue expérience, avait acquis la connaissance pratique de la vie, et qui, dans sa profession, s'était fait une petite fortune. Établi depuis longtemps à Pétersbourg, il savait mieux que personne comment un musicien arrive à se faire une réputation. Avec sa pénétration habituelle, il devina le talent de Schulz et résolut de lui venir en aide.

Le lendemain, au point du jour, il alla voir Charles dans son grenier, et, lui serrant la main, lui dit avec affection :

— Je ne puis vous exprimer le plaisir que j'ai éprouvé hier à vous entendre. Cette soirée me restera dans la

mémoire comme un des meilleurs moments de ma vie. Je ne suis qu'un simple accordeur, mais je comprends l'art, c'est le charme de mon existence.

Schulz soupira.

— Écoutez, continua le vieillard; à présent, il faut vous faire connaître en public. Il faut donner un concert.

Schulz à ces mots secoua la tête.

— Oui... oui... je sais. Les difficultés, les dépenses, l'envie, la basse, la honteuse envie des artistes. Vous n'êtes pas le premier que de tels obstacles aient arrêté, et vous ne serez pas le dernier. Que de talents j'ai vus étouffés par cette vipère! De combien de douleurs n'ai-je pas été témoin?... Mais, dites-moi, à qui vous êtes-vous adressé pour vous produire en public ?

— J'avais, répondit Charles, des lettres de recommandation pour les premiers musiciens de cette ville.

L'accordeur le regarda avec surprise, puis sourit.

— Et vous les avez priés de vous aider à vous faire connaître.

— De quels autres pouvais-je attendre cet appui ?...

— Permettez... permettez; vous avez agi comme un enfant inexpérimenté. Avant tout, il eût fallu vous conformer aux pratiques usuelles de notre temps. Vous deviez laissez pousser vos cheveux jusqu'à ce qu'ils tombassent sur vos épaules, laisser croître votre barbe et vos moustaches, afin de ressembler à un homme distrait, à un enthousiaste ou à un fou. Vous deviez faire connaissance avec quelques grandes dames et jouer gratuitement plusieurs fois dans leurs salons. Vous deviez prendre un ton hautain,

parler avec une dédaigneuse supériorité de tous les artistes de la capitale, afin de leur imposer la crainte et le respect. Puis enfin, par une extrême condescendance, vous vous décidez à donner un concert, un seul d'abord; mais plus tard, vous pouvez le renouveler à divers intervalles dans l'année. Vous envoyez alors des centaines de billets à vos belles dames, lesquelles belles dames les remettent aux malheureux qui désirent leur être agréables. Voilà comme on devient un artiste à la mode.

— Je pensais, murmura Schulz, que l'art n'avait nul besoin de la mode.

— C'est un préjugé que vous ferez bien d'abandonner. Nous vivons dans un siècle industriel. Aujourd'hui tout est soumis à certains artifices ; la science elle-même doit s'y soumettre.

— Comment donc?

— Voici. Il n'y a pas beaucoup d'hommes qui aient reçu le feu sacré, pas beaucoup d'âmes enflammées par le rayon céleste; mais l'œuvre mécanique appartient à quiconque a des bras et une volonté. Nous en viendrons au temps où l'art ne sera qu'un métier, et tombera même plus bas que le métier.

— Que faut-il donc que je fasse? demanda Schulz après un moment de silence.

— Écoutez mes avis. Je veux vous aider, quoique vous ayez vous-même, je l'avoue, aggravé les difficultés de votre situation. Il faut que vous donniez une matinée musicale dans un salon du grand monde, tel que celui de la comtesse B..., de la comtesse Z... ou de la princesse G...

— La princesse G... ! s'écria Schulz, est-ce qu'elle est à Pétersbourg?

— Oui, il y a un an qu'elle est revenue d'Odessa. Vous la connaissez?

— A Vienne j'étais chaque jour chez elle. Elle aime passionnément la peinture et la musique. Voilà une femme, ajouta Charles avec enthousiasme, voilà une femme qui, sur le retour de l'âge, a su garder le sentiment et le culte des grandes choses.

— Allons, répliqua l'accordeur en souriant, vous êtes incorrigible. Mais n'importe, la princesse me connaît. C'est moi qui prends soin de ses pianos. Allez la voir, et au nom de vos anciennes relations, priez-la de vous céder sa grande salle pour une matinée musicale.

— Avez-vous vu chez elle, dit Schulz avec embarras, une jeune fille qui est comme sa pupille?

L'accordeur le regarda fixement, et répondit :

— La princesse n'a pas de pupille. Au reste, chez elle, vous apprendrez peut-être ce que vous désirez savoir. Allons-y.

Ils sortirent.

LA VISITE

Au pied d'un splendide escalier était réunie une troupe de vieux mendiants, tenant à la main de larges placets, et se querellant entre eux d'une façon qui aurait pu devenir fort désagréable, s'ils n'avaient été réprimés par le suisse, armé de sa longue canne.

L'accordeur s'élança sur le tapis de l'escalier. Le superbe personnage en livrée le laissait passer comme un chien, ne daignant pas s'occuper d'un homme de si peu d'importance. Mais il arrêta Schulz :

— Au nom de qui venez-vous ici ? lui demanda-t-il. Avez-vous une lettre? La princesse ne reçoit point de mendiants sans recommandation.

Les yeux de Charles flamboyaient.

— Je désire, répondit-il, voir la princesse que je connais depuis longtemps, et à laquelle je ne me présente pas

comme un mendiant. Annoncez-lui Charles Schulz, pianiste de Vienne.

Le concierge le regarda d'un air incrédule ; puis, pourtant, monta l'escalier. Une demi-heure après, il revint inviter Schulz à entrer.

La princesse était assise près de la cheminée, dans une chambre tendue en étoffe bleue. Devant elle était une table couverte de papiers et de divers ouvrages philanthropiques.

— M. Schulz, dit-elle avec une impassible physionomie, je suis très-contente de vous voir. Asseyez-vous. Qu'est-ce qui me procure l'agrément de votre visite ?

— J'ai pris la liberté, Madame, de m'adresser à vous, sachant combien vous aimez la musique.

— La musique ! Ah ! oui, j'aime la musique. Mais, à présent, je n'ai pas le loisir de m'en occuper. Le soir, il faut que j'aille dans le monde, et le matin, j'ai mes affaires. Les malades, les orphelins m'ennuient au delà de toute expression. Ils prennent tout mon temps, et je ne fais rien.

— Étrange charité ! se dit Schulz.

— En quoi puis-je vous être utile ? demanda la princesse.

— On me conseille de donner une matinée musicale. La bienveillance que vous avez daigné me témoigner autrefois m'a fait espérer que vous voudriez bien m'accorder votre salle.

La princesse fronça le sourcil, puis répondit d'un ton froid :

— Je vous avoue que je n'ai jamais voulu accéder à une pareille demande. Mais, comme vous êtes pour moi une ancienne connaissance, je serai pour vous moins sévère. La salle est à votre disposition.

A ces mots elle sonna. Un domestique s'avança sur le seuil de la porte.

— Allez, dit-elle, ordonner à cet insupportable accordeur de cesser son vacarme, et de ne revenir que lorsque je ne serai pas à la maison. Je suis occupée; excepté la princesse Barbara Baxilerna, je ne reçois personne.

Charles se leva. Il voulait parler d'Henriette, et ne savait comment s'y prendre. La princesse, par son silence, l'engageait à sortir. Il s'excusa de sa démarche, balbutia un remercîment et se retira.

L'accordeur l'attendait sur l'escalier.

— Avez-vous la salle? lui demanda-t-il.

— Oui, répondit Charles d'un air sombre.

— Eh bien! allons voir les artistes qui doivent vous seconder. Vous ne pouvez à vous seul donner un concert.

— Mais ces artistes me connaissent, et ils n'ont pas voulu m'aider.

— Ne craignez rien. Venez avec moi.

Ils se présentèrent chez le violoniste qui avait plus que tout autre découragé Charles dans sa première tentative. Le fier musicien était en robe de chambre, plongé dans un fauteuil. Il se leva à peine en voyant entrer les deux solliciteurs. Sa figure avait une expression de dédain, ses lèvres murmurèrent :

— Que désirez-vous?

— Nous sortons, dit l'accordeur, du palais de la princesse G.

Le violoniste prit un air plus affable, et invita les deux amis à s'asseoir.

— La princesse G., continua l'accordeur, veut absolument que M. Charles Schulz donne, dans la grande salle de sa maison, une matinée musicale.

Le violoniste se tourna vers Schulz en souriant.

— La princesse G. a connu M. Schulz à Vienne, où il était très à la mode.

— En vérité, s'écria le violoniste.

— La princesse G. serait très-contente si vous vouliez bien vous associer à ce concert qui doit avoir lieu chez elle, dans une salle magnifique.

— Monsieur Schulz, dit le violoniste, je serai charmé si je puis vous être de quelque utilité.

Schulz ne disait rien. Il ressemblait à un martyr.

— J'ai aussi l'intention, ajouta le violoniste, de donner moi-même un concert. J'espère, monsieur Schulz, que vous voudrez bien me faire l'honneur d'y prendre part.

— Très-volontiers, répondit Charles.

Il se leva avec son ami. Le violoniste les reconduisit jusque dans l'antichambre et leur fit un profond salut.

Un des plus ardents désirs de ce musicien était d'obtenir le patronage de la princesse. Il espérait attirer son attention, depuis qu'elle avait renoncé à la musique pour

se vouer aux œuvres de bienfaisance. Tout à coup la voie lui était ouverte, et il en était ravi.

Dans la rue, Schulz voulut faire quelques observations à son ami.

—Pauvre garçon, lui répondit celui-ci, vous êtes comme un agneau parmi les loups. Si vous voulez réussir, n'ayez donc pas de tels scrupules de conscience.

—Hélas ! reprit Charles, le monde est-il donc si corrompu qu'il ne s'y trouve pas un autre sentiment que celui de l'égoïsme, et qu'on ne puisse y distinguer un bon mouvement, même quand ce ne serait qu'un mouvement involontaire? Les hommes sont-ils donc tous lâches et méprisables ?

A ces mots, sa main se posa sur la tabatière de Müller ; il tira la petite boîte de sa poche, la regarda et éprouva au fond du cœur une émotion meilleure.

En ce moment, deux doigts s'allongèrent vers la tabatière.

— Permettez, Monsieur, je suis le conseiller de cour...

Charles releva la tête. Devant lui était un petit homme, vêtu d'une façon prétentieuse, portant des lunettes bleues, et qui, avec son nez en l'air, paraissait fort satisfait de sa personne.

Il avança sa main vers la tabatière en répétant : Permettez ! et en ajoutant avec fierté : Je suis le conseiller de cour...

Schulz ne comprenait pas pourquoi un conseiller de cour aurait le droit de toucher à sa tabatière.

— Que voulez-vous ? demanda-t-il.

— Une prise de tabac.

— Je ne prise pas, répondit froidement le musicien en remettant sa boîte dans sa poche.

Le conseiller parut très-décontenancé.

— Chose étrange ! murmura-t-il ; une impolitesse ! une très-grande impolitesse ! Le prince Boris Petrovitch, le comte André Ilitch, le prince Basile Andrevitch me disent cependant : Mon cher, voulez-vous?...

Schulz était déjà loin.

Le petit homme continua à cheminer dans la rue en se disant encore : Le prince Boris Petrovitch, le prince Basile Andrevitch... Oui, une très-grande impolitesse... Tout à coup son visage s'irradia. Un grand seigneur venait de lui faire un signe de tête en passant. Le conseiller s'inclina à droite et à gauche, salua jusqu'à terre, et poursuivit sa marche avec une satisfaction inexprimable.

LE CONCERT

Quelques jours après, les gens qui parcouraient les affiches lisaient l'annonce suivante :

Avec la permission des autorités, mercredi 16 avril, dans la salle de Son Excellence la princesse G..., M. Ch. Schulz, pianiste de Vienne, aura l'honneur de donner un grand concert vocal et instrumental.

PREMIÈRE PARTIE.

1° Ouverture de Mozart.

2° Concerto de Beethoven (M. Schulz).

3° Air de Freischutz (M. H.)

4° Concerto de Weber (M. Schulz).

DEUXIÈME PARTIE.

5° Solo de violon (M. X.).

6° Duo de la *Norma* (Mme Y. et M. Y.).

7° Concerto de Mendelssohn (M. Schulz).

Prix d'entrée : 10 roubles.

On trouvera des billets au magasin de musique de M. Petz ; chez l'accordeur, demeurant au n° 42 de la petite Morskoi, et, le jour du concert, à l'entrée de la salle.

C'était l'accordeur qui avait lui-même fixé à dix roubles le prix des billets, malgré Charles qui trouvait ce prix trop élevé. Le vieil habitant de Pétersbourg était convaincu qu'on juge du mérite de l'artiste selon l'argent qu'il exige pour faire voir son talent, et qu'il se déprécie lui-même en appliquant à ses œuvres un chiffre trop modeste.

Au jour indiqué, tous les préparatifs sont faits dans la salle de la princesse. A deux heures sonnant, Schulz est dans une chambre voisine, attendant le moment où il doit paraître devant le respectable public. Ce respectable public n'est pas nombreux ; quelques intrépides amateurs de concert, quelques élégants désœuvrés qui ne savent comment passer leur matinée. Au premier rang, une jeune femme, avec un chapeau rose, à côté d'un petit homme prétentieux qui porte des lunettes bleues ; au cinquième rang, Marie Carlovna, parée de son bonnet neuf avec le bon Müller ; plus loin, le pauvre étudiant, le compagnon de Charles. Ajoutez à cela une vingtaine d'individus qu'on ne connaît pas, et qui vont partout, soit par plaisir, soit par devoir ; en tout, une cinquantaine de personnes. La prin-

cesse ne se montra pas. Elle avait pris cinq billets, en s'excusant de ne pouvoir, à cause de ses affaires, assister à cette réunion.

L'ouverture finie, l'accordeur rapproche un peu le piano, soulève le couvercle et se retire à l'écart. Schulz s'avance. Selon la coutume, le public le salue par un applaudissement. Le timide musicien fait quelques pas, s'incline, et tout à coup reste immobile. Son regard vient de rencontrer le regard de la jeune femme au chapeau rose. Le frisson court dans ses veines, le feu lui monte au visage. Il a reconnu Henriette, assise à côté de l'homme aux lunettes bleues qui sourit méchamment. Il lui semble avoir vu cet homme quelque part. Henriette est calme ; sa physionomie n'a trahi aucune émotion ; cependant sa lèvre inférieure est agitée par une sorte de mouvement convulsif. Le public attend, l'accordeur tousse, Marie Carlovna se lève, et l'étudiant fait le signe de la croix.

Schulz s'incline et machinalement pose ses doigts sur le piano. Mais ses mains tremblent, son esprit est bouleversé. Il joue sans expression, se trompe, et à un certain passage s'égare complétement. Le violon rit d'un rire sournois. La contrebasse secoue la tête. Un critique qui, contre l'habitude des critiques, avait, cette fois, payé son billet, exprime tout haut son mécontentement, et deux dandys quittent la salle.

C'en était fait à tout jamais de la réputation de Schulz comme musicien.

Le concert continue. Le solo du violoniste est très-bien exécuté. Le chanteur et la chanteuse chantent faux, selon

leur coutume; cependant le public, qui a pour eux une vieille indulgence, les applaudit. Schulz commence le morceau de Mendelssohn. Cette étrange composition s'accordait avec l'agitation de son âme. Une soudaine, une impétueuse, une bouillante inspiration tout à coup l'enflamme; il joue d'une façon merveilleuse. Par malheur, le respectable public ne l'écoutait déjà plus. Dans tous les rangs, on entendait remuer les chaises. Le petit homme enveloppait Henriette dans son châle. Les auditeurs se dispersaient.

Quand Schulz acheva son morceau, la salle était vide. Il n'y restait plus que trois hommes qui applaudissaient avec enthousiasme: l'accordeur, le cordonnier et l'étudiant. Ils s'approchèrent du pauvre artiste et essayèrent de le consoler.

Schulz les remercia par un signe silencieux, descendit dans la rue avec son compagnon, rentra en silence dans sa mansarde, et se jeta sur son lit. La fièvre agitait ses membres. Son âme était abattue.

Il passa une nuit affreuse, dans une sorte d'anéantissement et de délire.

Le lendemain, au moment où il reprenait enfin une idée plus lucide, à son chevet était assis l'étudiant qui lui remit une lettre... une lettre d'Henriette.

LA LETTRE

« Pardonnez-moi, Charles, ne me méprisez pas, ne me maudissez pas. Je suis mariée, cependant je n'ai point oublié les serments que je vous avais faits. Je suis mariée; je ne devrais point vous écrire, cependant je vous écris.

» J'espérais vous rencontrer encore en ce monde, vous revoir heureux, illustre. Alors je me serais tenue à l'écart. Votre bonheur aurait été pour moi une assez grande joie, une assez douce consolation pour le reste de ma vie.

» Mais je vous ai revu seul, souffrant, méconnu. A l'aspect de votre figure transformée par la douleur, j'ai cru que mon cœur allait se briser. J'ai compris que vous ne m'aviez pas oubliée, et que mon abandon avait été pour vous un coup fatal, J'ai résolu de me justifier devant vous. Que Dieu me pardonne !

» Vous savez, Charles, que j'étais une pauvre orpheline. Je vivais chez une tante qui avait deux enfants, deux filles, et très-peu de fortune. Ma situation était étrange. Ma présence dans cette maison rappelait à ma tante la mort de son frère, et en même temps l'obligeait à songer au surcroît de dépenses que lui imposaient ma nourriture et mon entretien.

» Elle était bonne envers moi et hostile. Jamais elle ne m'a dit que j'étais pour elle un fardeau, mais elle ne manquait pas une occasion de me le faire sentir. Ma situation était d'autant plus pénible que je n'avais pas le droit de m'en plaindre.

» A cette époque, la princesse G... cherchait une compagne. Ma tante saisit avec joie cette occasion de se délivrer de moi. Elle me conduisit dans le splendide appartement de la grande dame qui me reçut fort gracieusement, me fit une quantité de promesses, et m'emmena avec elle en voyage.

» A Vienne, vous et moi, nous nous comprîmes bien vite. Ce temps-là sera pour moi à jamais sacré. Quand je vous eus quitté, je racontai à la princesse tout ce qui s'était passé entre nous, tous nos projets et nos espérances. Elle en sourit. Deux années s'écoulèrent. Nous revînmes en Russie. Chaque jour, la princesse allait dans le monde; mais je remarquais en elle un singulier changement : elle ne montrait plus le même goût pour la musique, ni pour la peinture, et faisait de toutes nouvelles connaissances; enfin, la prédilection qu'elle avait manifestée pour les arts disparut. Alors, je devinai qu'elle n'avait fait jusque-là que

jouer habilement un rôle ; je reconnus qu'il n'y avait pas en cette femme un sentiment vrai, que tout en elle était calculé et réglé, selon les fantaisies du monde. Il était de bon ton alors de s'occuper d'œuvres de charité. La princesse réfléchit qu'à son âge, une réputation de bienfaisance lui conviendrait mieux que l'auréole d'une Aspasie, à laquelle, comme elle le disait elle-même, s'allie toujours une idée d'affectation, une image théâtrale.

» Alors les artistes dont elle était la patronne furent très-sèchement congédiés par le concierge, et ses antichambres se remplirent de mendiants qui lui étaient adressés par des princes et des comtes, pour faire voir l'éclat de sa bienfaisance. Mais cette bienfaisance n'était pas plus sincère que son enthousiasme pour les lettres et les arts.

» Dès ce temps-là, je ne lui étais plus nécessaire. Un jour elle m'appela près d'elle et me dit que le conseiller Thedorinck lui avait demandé ma main. Je refusai d'accepter ses propositions. La princesse irritée parla de vous avec mépris, en même temps qu'elle vantait la fortune du conseiller. Alors je vis ce qu'il y avait d'égoïsme dans cette grande dame.

» Je ne vous ai pas dit que la princesse avait un fils qui demeurait avec nous, un jeune homme du monde, esclave de la mode, dansant à merveille la mazurka, toujours occupé de galanteries, un de ces hommes comme il y en a tant dans cette capitale. Il voyage à présent en pays étranger.

» Un jour... Ah ! je ne puis encore y songer sans honte,

un jour il me fit une déclaration. Il m'offrait son cœur, mais non pas sa main.

» Je pleurai amèrement ce jour-là sur ma situation qui m'exposait à un tel affront. Et, en effet, qu'étais-je? Quelque chose de plus qu'une femme de chambre, une sorte de poupée, un objet de distraction. Pour cet emploi, on me nourrissait et on m'habillait.

» La princesse parut ensuite et m'accabla de reproches.

» — Je sais tout, me dit-elle, je sais pourquoi vous refusez un brillant parti ; vous songez à prendre mon fils dans vos lacets ; vous voulez qu'il vous épouse ; lui-même en est convaincu. N'êtes-vous pas honteuse, vous que j'ai prise dans la rue, de me récompenser ainsi de ma générosité ?

» En ce moment... pardonnez-moi, Charles! je me sentis résolue à toute extrémité. Thedorinck fut appelé. On me laissa seule avec lui.

» — Si vous le voulez, lui dis-je, je vous épouserai ; mais je ne vous aime pas ; j'en aime un autre... Charles Schulz.

» — On ne fait pas de tels aveux à un mari, me répondit-il en riant.

» — Je n'ai pas voulu vous tromper. Je vous serai fidèle, mais vous n'aurez pas mon amour.

» Il me regarda et ne me comprit pas.

» Ce fut pour moi une consolation. Je sentis qu'entre son âme et la mienne il n'y avait aucune union.

» Il avait besoin de la protection de la princesse, et la

princesse désirait se débarrasser de sa demoiselle de compagnie.

» Voilà comment je suis devenue la femme de Thedorinck.

» Charles, ne me condamnez pas. Voyez, j'ai été jetée sans appui dans le grand monde, dans cet abîme d'hypocrisie et d'égoïsme. L'hypocrisie et l'égoïsme m'ont écrasée. Suis-je coupable? Charles, Charles, ne me pardonnerez-vous pas? »

Le lendemain, Henriette reçut le billet suivant :

« Henriette, j'ai été au bord du tombeau. Pourquoi m'avez-vous arrêté sur cette pente? Pourquoi ce souvenir qui dans mon infortune me saisit comme une amère dérision? Oubliez-moi! Je ne suis plus ce que j'ai été ; vous ne me connaissez plus. A présent, je suis misérable, complétement misérable, dans mon héritage, dans mes œuvres, dans ma pensée et mes sentiments. Un seul trésor m'est resté dans le cœur : mon amour pour vous, mon Henriette; pour toi, ma fiancée. Ce trésor, je l'emporte partout avec moi. Quand le jour viendra où nos âmes pourront se rejoindre dans les régions éclairées par l'éternelle lumière, alors nous serons heureux. A présent, adieu! »

Henriette était femme. Plus son ami se montrait malheureux et privé de tout espoir, plus elle s'affermissait

dans son affection, plus elle se sentait emportée par le désir de le consoler, sans craindre de manquer aux convenances. Elle courut s'asseoir à sa table, et d'une main tremblante écrivit ces quelques mots :

« Demain soir, à huit heures, je vous attends. »

Elle et lui, ils avaient passé ensemble tant de bonnes heures dans leur jeunesse ; ils s'étaient livrés à tant d'espérances ! Ils s'étaient unis l'un à l'autre en croyant à l'avenir... Et maintenant quel changement ! Henriette était mariée ; Charles avait passé par tous les degrés du désenchantement de l'artiste, et avait vu s'écrouler toutes ses idoles.

Il attendit avec joie et avec effroi le moment qui lui était assigné.

Ce jour-là le ciel était noir. Il en tombait des torrents de pluie. A huit heures, le jeune musicien, enveloppé dans son manteau, sonnait à la porte du conseiller. La clef tourna dans la serrure et la porte s'ouvrit. Henriette était devant lui. Leur cœur à tous deux battait violemment, et tous deux se regardèrent sans proférer un mot.

Henriette le conduisit au salon, puis s'écria :

— Pardonnez-moi !

— Vous pardonner, répondit Charles à voix basse. Ai-je le droit de vous accuser ? Ai-je moi-même rempli mes promesses ? Est-ce ainsi que je devrais reparaître devant vous ? Je suis pauvre, je vous le répète, très-pauvre... Soyez indulgente et renvoyez-moi !

Les yeux d'Henriette se remplirent de larmes.

— Vous êtes injuste envers moi, murmura-t-elle ; vous êtes cruel !

— Je vous dis que je suis pauvre, répondit Schulz. J'enseigne l'alphabet aux petits enfants, et je fais danser les ouvriers ; je suis pauvre et je m'incline quand on me froisse et quand on me maltraite.

— Autrefois, vous étiez fort contre la pauvreté.

— Autrefois, oui, quand tout ce qu'il y a de noble et de beau enflammait mon esprit, quand je planais sur les ailes de la poésie dans des régions lumineuses. A présent, je suis las ; mes ailes sont brisées, et je suis retombé sur la terre.

— Mais sur cette terre, Charles, vous trouvez une pauvre femme qui n'a pas moins souffert que vous, une femme qui vous offre comme une compensation aux rêves évanouis un sentiment élevé. Vous n'êtes pas un homme du monde, Charles ; vous chercherez la satisfaction de vos désirs dans une honnête pensée et non point dans un lien coupable. Je ne puis pas, je ne veux pas manquer à mes devoirs d'épouse, non que je redoute l'opinion du vulgaire ou les fureurs de l'être indigne à qui l'on m'a sacrifiée ; mais je ne veux pas entacher la chaste, la sainte tendresse qui nous unit l'un à l'autre. Je veux rester pour vous comme une pure inspiration et vous conserver comme une céleste consolation.

Charles tomba en silence à ses genoux.

— N'est-ce pas, continua Henriette, n'est-ce pas que nous ne sommes point assez faibles et assez misérables pour que ce monde mensonger nous enlève et notre bon-

heur et nos ardentes croyances? Non, vous ne le voulez pas. Que le monde nous enlace dans les liens de ses formes extérieures, qu'il nous jette à nous autres pauvres femmes, un nom injurieux, il est au fond de notre âme une retraite mystérieuse, un sanctuaire où personne ne peut pénétrer sans notre assentiment : c'est notre conscience, c'est l'asile sacré où nous échappons aux tumultueuses agitations. Personne ne peut le violer et personne ne peut nous l'enlever. Vous me comprenez, vous, Charles, qui, dans votre lettre, m'avez appelée votre fiancée !

— Que votre volonté soit faite! répondit doucement Charles. Mon existence peut être encore soutenue par vous. J'ai été très-malade, Henriette. Hier, il me semblait que ma tête allait se fendre ; j'étouffais, et d'étranges visions tourbillonnaient dans mon cerveau ; mais les ténèbres de mon âme se sont éclaircies à votre aspect, comme les nuages se dissipent à la lumière du soleil. Ne m'enlevez plus mon soleil ; laissez-moi me réchauffer à ses rayons. Sans vous, je le sens, la vie, pour moi, c'est le néant.

— Revenez demain soir, reprit Henriette, et après et chaque jour. Nos entrevues doivent être secrètes ; nous devons les cacher comme si nous commettions une faute. Nous resterons unis par un sentiment d'amitié plus élevé que l'amour ; mais ce sentiment, peu d'êtres le comprendraient. Nous le garderons mystérieusement et religieusement entre nous. Est-ce aussi votre volonté ?

Schulz était comme un enfant, tantôt pleurant, tantôt riant. La douleur et la joie se confondaient dans son esprit. Il leva les yeux sur Henriette, et éprouva une sorte d'amère félicité.

Ainsi se passa la première soirée.

M. THEDORINCK

Il existe en Russie une race particulière d'individus, obscurs, chétifs, intrigants, attachés à un emploi officiel dans les gouvernements éloignés de la capitale. Comment ils ont rempli leurs fonctions et ce qu'ils ont fait dans leurs lointaines résidences, c'est ce qu'il serait difficile de dire. Tout ce qu'on sait, c'est qu'après être entrés au service avec une centaine de roubles d'appointements, ils en sortent avec une fortune d'un demi-million. Après avoir ainsi prudemment amassé leur trésor, ils abdiquent leur place et cherchent une protection pour ne pas avoir à redouter quelque fâcheuse enquête. La plupart épousent les jeunes filles élevées dans les maisons des grandes dames et se rendent agréables à leurs puissantes patronnes en chantant dans leurs salons.

Le mari d'Henriette appartenait à cette classe d'individus. Fils d'un petit employé, à trente ans, il occupait lui-même les humbles fonctions d'écrivain dans un tribunal de district. Puis sa carrière s'élargit. Il alla en Sibérie, devint avocat et conseiller ; puis il changea encore de résidence et se trouva impliqué dans une affaire où il était menacé d'une sentence capitale. Il eut l'art de faire retomber tout le poids de cette procédure sur un de ses associés, après quoi il demanda à quitter le service pour raison de santé. Il se trouva alors possesseur d'une fortune considérable et voulut se marier. Le hasard le conduisit chez la princesse. Nous savons ce qui en arriva.

Nul homme ne se résigne aisément au dédain de sa femme. Mais Thedorinck était si content de lui-même qu'il ne pouvait faire attention aux procédés d'Henriette à son égard. La noblesse lui tournait la tête. Il éprouvait des transports de joie indicibles, si par hasard, au théâtre, il lui arrivait d'être assis à côté d'un général, ou s'il jouait au whist avec un grand seigneur. Après son mariage, il continua à fréquenter assidûment le salon de la princesse. Il y allait chaque soir, et si alors on manquait d'un partenaire à la table de jeu, il avait l'insigne honneur de faire la partie de Son Excellence, et cherchait à perdre pour se maintenir dans ses bonnes grâces.

Pendant ces soirées, Henriette restait seule.

Depuis quelque temps, le conseiller avait un air plus important. Il était en négociation pour acheter, bien entendu sous le nom de sa femme, un très-beau domaine

dans la Petite-Russie, celui-là même où son père, avant d'entrer dans un bureau, avait rempli un emploi de valet. Cette acquisition avait toujours été le point culminant des rêves de Thedorinck, et il la considérait déjà comme un fait accompli. La vente allait se faire ; il s'habilla à la hâte et entra dans l'antichambre pour y prendre son manteau et ses doubles chaussures.

— Que s'est-il donc passé ici ? s'écria-t-il. D'où viennent ces sales galoches ? A qui sont-elles ? Quelqu'un est-il entré ici ?

— Non, personne, répondit le domestique.

— C'est singulier, reprit le conseiller. Ces galoches vont très-bien à mon pied. On dirait que ce sont les miennes. Mais qui donc les a ainsi abîmées ? Je ne puis les prendre dans cet état. Je sortirai à pied sans galoches... Oui, mais si je me refroidis, si je m'enrhume, si je tousse ? C'est très-désagréable !

Thedorinck prit une voiture, et fut de mauvaise humeur tout le jour, d'autant que la vente avait été ajournée.

SEUL A SEUL

Et Schulz.... et Henriette.... que faisaient-ils? L'un et l'autre semblaient vivre d'une nouvelle vie, et leur âme prenait de nouvelles forces pour résister aux rigueurs du sort. Chaque soir, quand Thedorinck allait chez la princesse, ou tout au moins se poster près de sa table de whist, Henriette, ayant renvoyé sa femme de chambre, ouvrait d'une main tremblante une porte de derrière, et Schulz se glissait dans la chambre solitaire de sa bien-aimée, et la porte se refermait, et ils étaient là seuls tous eux.

Mais rien n'altérait la pureté de leurs entrevues, et un Lovelace du grand monde aurait ri en les observant. Quelquefois ils restaient l'un en face de l'autre en silence.

Quelquefois Schulz parlait de son enfance et du bon organiste qu'il ne pouvait oublier. Henriette, à son tour, racontait les premiers incidents de sa vie ; elle se plaisait à rappeler le jour où elle avait connu Schulz et où il l'avait initiée aux mystères de la musique. Souvent Schulz, assis sur un tabouret, plongeait ses ardents regards dans les yeux célestes de la jeune femme. Ces longs et profonds regards exprimaient à la fois le regret du passé, la joie du présent et une sorte de vague espoir en un sort meilleur.

Du moment où ces deux pauvres orphelins étaient l'un à côté de l'autre, ils ne désiraient plus rien et oubliaient tout... tout excepté le bonheur de se voir.

Pendant ce temps, la nouvelle se répandait dans Pétersbourg que la princesse G... était très-malade et déjà condamnée par les médecins.

Thedorinck se montrait rêveur et soucieux. Sa propriété si vivement désirée était achetée au nom de sa femme ; tout lui réussissait à merveille. Mais une chose l'inquiétait, ces changements perpétuels de chaussures dans son antichambre. C'était vraiment pour lui un fait étrange et souvent fort ennuyeux. Si, par exemple, il lui venait une fantaisie d'aller se promener dans les rues à pied, à la place de ses galoches neuves, bien façonnées, luisantes, son domestique lui présentait des galoches sales, déchirées, et évidemment faites à sa mesure. Il s'emportait alors contre son domestique, lui ordonnait de jeter ces horribles savates par la fenêtre. Puis, un autre jour, il retrouvait ses vraies galoches dans tout leur éclat et leur élégance.

Le conseiller n'y comprenait rien et sentait naître en lui des soupçons.

Un soir, Schulz était assis aux pieds d'Henriette sur son tabouret. Il lui tenait la main avec une radieuse expression de physionomie.

— Henriette, dit-il, nulle pensée terrestre ne doit profaner notre amour; il a commencé par la poésie, il doit se continuer au ciel. Mais j'éprouve je ne sais quelle émotion étrange... Comme s'il ne nous était pas accordé de rester encore longtemps ensemble, et voyez : vos lèvres ne m'ont pas encore fait entendre une parole d'amour. Je crains de mourir avant d'avoir eu cette joie. Vous vous rappelez qu'à Vienne vous m'aviez promis votre cœur et votre main. Voici l'anneau que vous m'avez remis comme un gage de cette promesse; mais pas une fois vous n'avez prononcé un de ces mots auxquels mon âme aspire, pas une fois vous ne m'avez dit : Charles, je vous aime!...

Henriette répondit d'un ton de voix embarrassé :

— Si quelque désir terrestre s'élevait entre nous, vous ne franchiriez plus le seuil de ma porte. J'étais digne de vous comprendre puisque je vous ai compris; mais les paroles d'amour ne peuvent s'accorder avec le sentiment qui nous anime.

Tous deux se turent et se regardèrent.

En ce moment, la porte s'ouvrit, et deux galoches lancées au milieu de la chambre tombèrent lourdement sur le plancher. A l'entrée de cette chambre était Thedorinck, le visage empourpré. Schulz se leva précipitam-

ment. Henriette se couvrit le visage de ses mains. Thedorinck s'avança avec son méchant sourire vers le jeune artiste.

— A chacun sa fantaisie, dit-il. Vous n'aimez pas qu'on mette les doigts dans votre tabatière, et moi je n'aime pas qu'on porte mes galoches... Entendez-vous?... Il vous plaît de donner de mauvais concerts et de visiter les femmes des autres; il me plaît, à moi, de jeter les impertinents par la fenêtre, entendez-vous?

— Arrêtez! s'écria Schulz... si vous tenez à la vie...

Henriette se jeta entre eux.

— Brrr. Un duel... des pistolets!... Votre très-humble serviteur. Avec des êtres tels que vous, les choses s'arrangent autrement. C'est au portier et au cocher à se battre avec vous... Sortez!

— Je vous en prie, reprit Charles d'une voix étouffée, écoutez-moi. Je vous jure par la mémoire de ma mère, je vous jure par tout ce qu'il y a de sacré en ce monde que votre femme est sans tache.

— Br... Nous connaissons ces plaisanteries, monsieur le musicien; j'ai quarante-huit ans. On n'attrape pas un vieux renard comme moi.

Henriette jeta un regard hautain sur son mari, et, se tournant vers le jeune artiste : — Charles, lui dit-elle d'une voix grave et solennelle, je t'aime.

Des larmes roulèrent dans les yeux de Charles.

— Je t'aime, continua-t-elle, parce que ton âme est ce qu'elle devait être, simple et grande. Désormais nous ne nous verrons plus. Mais dans la pureté de ma con-

science, en face de cet homme à qui l'on m'a livrée, je te le dis hautement et saintement : je t'aime. Maintenant, Charles, sois ferme; nous devons nous séparer.

A ces mots, elle s'approcha de lui et déposa sur son front un baiser d'adieu.

L'accent, la résolution de la jeune femme avaient un caractère si imposant que Thedorinck resta comme cloué au parquet dans sa haine et sa fureur.

Charles devint pâle comme la mort, arrêta sur Henriette un regard effaré, puis disparut.

— Va-t'en au diable, musicien maudit! s'écria Thedorinck. Et vous, Madame, n'êtes-vous pas honteuse?... honteuse de vous occuper de ce misérable pianiste, de ce vagabond? Si vous aviez choisi un homme tel que le prince N..., votre conduite ne serait pas louable, mais on la comprendrait.

— J'ai aimé Schulz à Vienne, et je vous en ai fait l'aveu avant de me marier.

— Ah! ah! quel galant! C'est une ignominie! Mais en voilà assez, et vous partirez pour la campagne.

La porte s'ouvrit de nouveau. Un domestique vint d'un air consterné annoncer que la princesse était à toute extrémité.

— Malheur sur malheur, se dit le conseiller; qui se serait attendu à celui-ci? La princesse paraissait devoir vivre encore longtemps. Maintenant, c'en est fait d'elle; maintenant, si l'on s'occupe de quelques vieilles sottes affaires, à qui avoir recours? Il faut partir, il faut se retirer dans son gite. — Madame, reprit-il à haute voix,

après la scène dont je viens d'être témoin, je devrais vous chasser, d'autant qu'à l'heure qu'il est... votre princesse... est peut-être morte... Mais le diable m'a poussé à acheter un domaine en votre nom. Je suis lié à vous, et vous êtes liée à moi. Bon gré, mal gré, il faut que nous vivions ensemble. Faites vos préparatifs de voyage, je vous emmène dans un village de la Petite-Russie. Au reste, ne vous inquiétez pas; il y a là toute une race de musiciens : vous pourrez vous faire un orchestre complet.

Henriette ne répondit pas... elle était évanouie.

LA DESTINÉE

Trois jours après, les rues de Saint-Pétersbourg étaient assombries par un temps affreux. Çà et là, quelques lanternes brillaient à travers les flots d'une pluie d'automne. Aux fenêtres d'une maison les lumières étaient éteintes, et de la porte de cette même maison sortait une voiture de voyage.

Près de là se tenait un jeune homme, les bras croisés sur la poitrine, les membres agités par le frisson de la fièvre. La pluie ruisselait sur son chapeau et sur ses vêtements, mais il n'y faisait nulle attention.

Quand la calèche passa devant lui, la lueur des lanternes tomba sur sa figure défaite. Un cri faible, le cri d'une femme résonna dans la voiture. Le jeune homme

voulut répondre à ce cri, mais sa voix était comme étouffée dans son gosier. La calèche partit, le bruit de ses roues devint peu à peu moins distinct, puis enfin on ne l'entendit plus. Les forces du jeune homme semblaient diminuer à mesure que ce bruit s'éloignait. Dès qu'il ne put plus le distinguer, il baissa la tête et se retira.

Chemin faisant, il s'arrêta involontairement devant la demeure de la princesse. L'avenue en était éclairée, la porte ouverte ; il monta l'escalier tendu de drap noir, sur lequel des candélabres projetaient une lueur sombre, et entra dans une chambre revêtue également de tentures noires, et décorée des armoiries de la princesse. A l'une des extrémités de cette pièce, un des parents de la morte dormait sur une chaise ; un sacristain éteignait en silence quelques flambeaux. Au milieu de la chambre s'élevait un catafalque en velours, sur lequel dans un cercueil cramoisi reposait la princesse, le visage découvert.

Le jeune homme se sentit dominé par une vision étrange. Il s'avança vers le cercueil, s'assit sur un des gradins du catafalque, aux pieds de la morte, et cachant sa tête entre ses mains, se mit à rêver. Que de pensées s'éveillaient dans son esprit au sein de cette retraite funèbre où il était entré un jour avec un ardent enthousiasme, où s'était écoulée si vite une des minutes décisives de sa vie. Puis il oubliait la plupart des douleurs qu'il avait subies, pour s'absorber dans le sentiment de son amour. Henriette était devant lui dans tout le charme de sa première jeunesse, de ses premières émotions. Elle le regardait, l'angélique jeune fille, avec ses grands yeux

d'un bleu céleste, et lui la contemplait dans un muet ravissement.

Le sacristain voyant cet étranger, se hâta de reprendre son livre, et de lire à voix basse les psaumes. Ces tristes prières, murmurées près du cercueil, s'accordaient avec la pensée de Schulz. Les flambeaux répandaient sur le catafalque une clarté sinistre. Toute cette scène était d'un aspect émouvant.

Le parent se réveilla et s'approcha de Schulz avec la figure inquiète d'un héritier.

— Vous aimiez beaucoup la défunte ? lui dit-il d'un ton craintif.

— Oui, répondit Charles, j'aimais la défunte, et j'aime encore la défunte. Mais celle que j'aime n'est pas celle-ci. Que Dieu prenne pitié de votre défunte !

Le parent le regarda avec surprise.

— Celle-ci... continua Charles, cette princesse, ce n'était pas une princesse ?... Elle s'est occupée de moi ; elle a voulu m'arracher le cœur de la poitrine... Ah !... ah !... elle était très-rusée, et savait à merveille se contrefaire... Mais je connais ces artifices des gens du grand monde... Vous croyez qu'elle vous a aimé... c'était une dissimulation, un mensonge... Vous pensez qu'elle est morte... mensonge ! Cercueil, catafalque, tout ceci et vous-même... mensonges ! mensonges !... Adieu !

Et Charles s'enfuit.

L'étudiant fut épouvanté en revoyant son compagnon, épuisé par la souffrance, en proie au délire, s'avancer d'un pas chancelant dans sa chambre, et tomber sur son

lit. Tout son corps frissonnait, et des visions incohérentes bouleversaient son esprit. Tantôt il croyait voir la méchante Marguerite le menacer du poing; tantôt il distinguait de loin le vieillard de Vienne avec sa cravate rouge qui fuyait devant lui comme une ombre fantastique, puis l'attendait et lui faisait un signe mystérieux. Tout à coup il lui sembla qu'il se trouvait dans une vaste salle, au milieu d'une assemblée pompeuse. Au nom de tous ceux qui s'étaient réunis là, Henriette, les yeux baissés et le sourire sur les lèvres, venait lui offrir une couronne de laurier. Puis cette salle s'écroulait, et à la place de ses spectateurs il ne voyait plus que des squelettes portant des galoches et chuchotant entre eux. Puis tout tombait dans un effroyable chaos où il discernait Müller et ses ouvriers, la princesse et ses courtisans, et tout Pétersbourg, dansant à la fois une danse furieuse, une danse infernale.

Ainsi se passa la journée. D'heure en heure le mal s'accroissait. L'étudiant avait depuis longtemps quitté sa demeure pour aller à la recherche d'un médecin. Vers le soir il en amena un après lequel il avait couru tout le jour. C'était un homme d'une humeur enjouée. Il prit la main de Charles, et lui dit :

— Eh bien, mon ami, qu'y a-t-il? Une mauvaise plaisanterie! On veut aller se promener dans l'Élysée?

— C'est malheureux, reprit-il en se tournant vers l'étudiant, que vous ne m'ayez pas averti plus tôt.

— J'étais chez vous dès le matin, répondit le compagnon de Charles.

— Que faire, mon cher? J'ai d'autres malades plus importants qui m'attendent. Au reste, ajouta-t-il lentement en aspirant une prise de tabac, mes secours ici sont inutiles. C'est une *inflammation cérébrale* au plus haut degré. Si à dix heures votre ami avait été saigné, sa jeunesse aurait pu le sauver. A présent c'en est fait; demain matin il sera mort.

Le matin, les convulsions de Schulz s'apaisèrent peu à peu, son souffle s'affaiblit. L'étudiant lui tenait les deux mains. Enfin, il s'assoupit; sa tête se pencha sur sa poitrine. Tout était fini. L'étudiant fit le signe de la croix et lui ferma les yeux.

En ce moment on frappait à la porte.

— Qui est là? dit l'étudiant.

Sur le seuil apparut Müller tenant un paquet à la main. Il apportait à Schulz une nouvelle paire de galoches pour remplacer celles auxquelles il n'osait songer sans remords. Le paquet s'échappa de ses mains.

— Mon Dieu! s'écrie-t-il, qu'est-il donc arrivé?

— Sa destinée est accomplie! murmura l'étudiant.

Müller s'approcha du lit, se mit à genoux, et baisa les mains du pauvre musicien.

Dans la chambre régnait un profond, un mystérieux silence.

Enfin le cordonnier se leva, s'approcha de l'étudiant, et lui dit avec un sentiment affectueux :

— Etes-vous aussi musicien?

— Non, je voulais me dévouer à la littérature. Mais...

— Mais quoi?

Le jeune homme tourna avec tristesse ses regards vers la couche de son ami.

— A présent que voulez-vous faire?

— L'ensevelir.

— Et après?

— Après, je retourne à Orenbourg, au foyer de ma mère.

NOTICE SUR BESTOUCHEF

Alexandre Bestouchef, plus connu sous le nom supposé de Marlinski, le seul qui soit inscrit en tête de ses œuvres, est né en 1795. Son père, qui avait le titre de conseiller d'État actuel, ce qui équivaut dans la hiérarchie des fonctionnaires russes au rang de général, le fit entrer tout jeune à l'école militaire. A l'âge de trente ans il était capitaine dans les dragons de la garde et adjudant du duc de Wurtemberg, qui remplissait les fonctions de directeur général des voies de communication. Sous les formalités minutieuses, sous le rigoureux régime de la discipline militaire, une ardente et poétique nature se développait en lui. En 1821, il racontait dans un spirituel opuscule un voyage qu'il venait de faire à Revel.

En 1823, il publiait avec son ami Ryleief le premier almanach littéraire de la Russie : *Zevernaïa zvesda* (l'Étoile polaire), et pendant quatre années de suite il continua cette publication, qui eut un grand succès. Par malheur pour lui, son association avec le mémorable auteur de *Voïnarofski* ne devait pas se borner à d'innocentes compositions littéraires. En 1825, Bestouchef, avec ses trois frères, dont deux servaient dans la marine et le troisième dans la garde, fut entraîné dans la conspiration qui éclata à l'avénement au trône de l'empereur Nicolas, et qui avait pour chefs dans ses deux grandes ramifications, d'un côté Pestel, de l'autre Ryleief.

Alexandre Bestouchef, l'un des principaux moteurs de ce complot, fut dégradé et exilé en Sibérie. Après avoir passé cinq années à Iarkousk, il sollicita et obtint enfin la permission de servir comme simple soldat dans l'armée du Caucase. Deux ans après, en 1837, il fut tué près de Iekaterinodaz, dans un combat contre les Tscherkesses.

C'est pendant son exil au fond des régions sibériennes, et pendant ses années de service en qualité de simple soldat, qu'il a composé plusieurs de ses meilleures œuvres. Les merveilleux points de vue du Caucase, la physionomie et le caractère romantique des Circassiens ne pouvaient manquer de produire une très-vive et très-profonde émotion sur son esprit éminemment poétique. Il a décrit avec une verve étincelante l'aspect pittoresque, les sites grandioses, les défilés sauvages de cette contrée. Il a représenté dans plusieurs récits dramatiques

les mœurs étranges de ses familles de pâtres, de ses peuplades de guerriers.

A d'autres heures de son incessante activité, il a dépeint avec un talent non moins remarquable, avec un singulier mélange d'idéal et d'humour, de rêverie germanique et de scepticisme paradoxal, quelques traits distinctifs de la société russe, et quelques scènes de la vie réelle dans les salons de Pétersbourg et de Moscou.

Une édition complète de ses œuvres a été publiée à Pétersbourg en 1847 (4 vol. in-12). Son roman caucasien *Ammalat Bey* a été traduit en français. 1 vol. in-8°. Paris, chez Baudry.

FROM
L. LEFORT
COR. ST. JAMES
& CANNING STS.

L'EXAMEN

PAR BESTOUCHEF

Au commencement de l'hiver, le jour de la Saint-Nicolas, les officiers du régiment de hussards en garnison près de Kief étaient réunis chez leur lieutenant-colonel, le prince Nicolas Petrowitch Gremin, pour célébrer sa fête. Le dîner bruyant était fini, mais le vin de Champagne pétillait encore dans les verres. Cependant, l'entretien des convives commençait à s'alourdir, et, comme la perle de Cléopâtre, le rire se fondait dans les coupes. La tumultueuse assemblée avait été tour à tour occupée des chroniques du district, des probabilités d'avancement et de promotion, de dissertations curieuses sur les qualités des chevaux, sur la structure de quelques édifices, et enfin d'une quantité de toasts où le génie inventif du hussard fait miroiter autant d'images qu'on peut en voir dans un

kaléidoscope. Tout était épuisé. Les officiers qui avaient des prétentions à l'esprit s'impatientaient en remarquant qu'on ne les écoutait plus, et les autres qu'on ne s'amusait plus. La langue, qui, je ne sais pourquoi, obéit si vite aux lois de la gravitation, se collait au palais. Les clameurs, les soupirs, les bouffées de tabac, devenaient de plus en plus rares, et, par une sorte de commotion électrique, de longs bâillements faisaient successivement grimacer toutes les figures.

J'aurais ici, cher lecteur, une belle occasion de vous peindre en détail un quartier d'officiers avec la minutie d'un greffier qui inventorie une ferme. Mais je sais que ces analyses microscopiques ne sont pas du goût de tout le monde. J'aime mieux vous enlever à cette atmosphère de tabac, à ce cliquetis des bouteilles et des éperons. Je vous ferai grâce de la description de ces larges portes criblées de balles de pistolets, de ces murailles où l'on a successivement inscrit tant de vers et de monogrammes, des mords et des sabretaches appendus çà et là, des lustres qui flamboient et des ombres projetées sur les physionomies par les longues moustaches..... par les moustaches, cette précieuse parure des êtres au sang chaud et des êtres au sang froid, de l'homme et de la baleine, du pacha à trois queues et de l'esturgeon.

Revenons à nos convives. Une partie d'entre eux appuyaient languissamment leur tête sur le bord de la table, tandis que d'autres plus fermes cherchaient à résoudre cette grave question, à savoir ce qui valait le mieux d'orner de trois collets ou de cinq collets une pe-

lisse. Tout à coup on entend vibrer le son des clochettes d'un attelage. Le bruit d'une troïka (1) interrompt cette importante discussion. Un traîneau s'arrête sous les fenêtres, et le major Ctriélinski entre dans la salle du banquet. Tandis que de tout côté on le salue avec empressement : Je viens, dit-il, vous dire adieu, j'ai mon congé dans ma poche; mes chevaux sont attelés et mon cœur vole sur les bords de la Newa. Je ne m'arrête qu'un instant pour souhaiter une bonne fête à notre cher Nicolas Gremin et lui serrer la main. Puis prenant un verre de vin de Champagne, et se tournant vers le prince :

— A toi, s'écria-t-il, cent années de bonheur!

— Dans cent ans! répliqua le prince en souriant, il y aura longtemps que je ne serai plus de ce monde, et j'espère que, dans ta vieille amitié, tu ne manqueras pas de prononcer quelques bonnes paroles sur ma tombe!

— Une oraison funèbre! s'écria Ctriélinski, c'est chose trop commune. Pourquoi louer celui à qui l'on n'a aucun reproche à faire? Cependant ton désir anime mon éloquence de caserne, et, sans attendre l'avenir, je composerai l'épitaphe de ces camarades vivants ou presque vivants qui reposent sur la table ou sous la table. Je commence par toi, aimable cornette Poswistoff, car dans l'empire des morts, les derniers peuvent être les premiers. Paix à ton imagination romanesque, arrosée de

(1) Attelage de trois chevaux.

rhum comme un plumpudding. Il ne t'a manqué que la rime pour être un poëte que personne n'aurait compris, et il ne t'a manqué que la connaissance de la grammaire pour être un prosateur que personne n'aurait lu. Jupiter t'a envoyé le sommeil pour le soulagement de ceux qui t'entouraient. Paix aussi à toi, brave capitaine Olstredin, toi qui ne résistas jamais aux cliquetis des verres ou des sabres, et qui te sanglais de telle sorte que tu ne pouvais ni t'asseoir, ni te lever. Que ton torse repose jusqu'au moment où tu seras réveillé par les sons d'une trompette terrible. Paix à tes moustaches, notre ami Iomini ; autour de toi, les armées volaient comme des nuées de grues et les forteresses s'écroulaient comme des bouteilles fragiles ; tes systèmes n'ont pu sauver ta ligne d'opération ; tu es tombé, tu es cruellement tombé comme Lucifer ou Napoléon. Long repos à toi, Brentchiski, savante clarinette qui façonnais tes chiens à aboyer en mesure ; tu pouvais d'un trait jouer un acte du *Freischutz*, et maintenant te voilà muet comme une vieille cornemuse. Et toi, Ctrepetof, lord Byron de la mazourka, toi qui troublais tellement tes danseuses par la vigueur infatigable de tes jarrets, que pas une ne te quittait sans un battement de cœur, le battement de cœur de la fatigue ; tu fus perpétuellement en désaccord avec la musique : sois en paix avec toi-même. Paix à vous tous enfin, à vous à qui il me serait aussi difficile d'adresser une idée qu'il vous serait difficile de la comprendre. Dormez en paix jusqu'à demain sur vos lauriers. Que le sommeil et le réveil vous soient légers !

— Amen! s'écria Gremin en riant. Cependant je dois te dire que si tous nos convives t'avaient entendu, il pourrait bien se faire qu'ils te remerciassent de ta harangue par une balle ou par un coup de sabre.

— Alors je ne les compterais pas au nombre des morts, et je ne prononcerais pas leur oraison funèbre. Au reste, que ceux qui n'entendent pas la plaisanterie le disent; je suis prêt à régler leur compte avec le plomb.

— Assez! assez! cher don Quichotte. Tu es ici dans un cercle d'amis. Mais ne te presse pas de partir. J'ai une mission à te confier pour Pétersbourg; quelque chose de plus important qu'un achat d'ornements de schako ou de pommade! Viens : la clochette de tes chevaux retentira assez tôt à tes oreilles, à la place de la voix de ton ami.

A ces mots, Gremin entraîna le major dans son cabinet.

— Ecoute, lui dit-il, je pense que tu n'as pas oublié une femme aux yeux noirs et aux cheveux blonds qui, au bal de l'ambassade de France, fascinait tous les regards... il y a trois ans, lorsque toi et moi nous servions ensemble dans la garde.

— Ah! répliqua Ctriélinski, j'oublierai plutôt de quel côté on monte à cheval. Pendant deux nuits entières je n'ai fait que rêver d'elle, et, par suite des distractions qu'elle me donnait, j'ai perdu, un soir, une jolie somme au jeu. Cependant, ma passion s'éteignit dans le cours de la semaine, ce qui est fort convenable pour un hussard, et depuis cette époque... Mais parle : toi aussi, tu as été amoureux d'elle?

— Je l'ai été, je le suis encore, et mon cœur a fait plus de chemin que tes rêves. Elle m'a témoigné quelque affection, et j'ai été la voir dans la maison de son mari.

— Elle est donc mariée?

— Oui, malheureusement. La cupidité de sa famille l'a liée à un vieillard infirme, décoré du titre de comte, à un cadavre vivant. Il m'a bien fallu, dans cette circonstance, me soumettre aux rigueurs du destin, me contenter de l'étincelle des regards et de la fumée des espérances. Pendant que je soupirais, le mari, avec ses soixante-dix ans, fut affligé d'un catarrhe, et les médecins lui ordonnèrent de se rendre aux eaux.

— A merveille! mon cher Nicolas, il me semble que cette ordonnance arrangeait très-bien tes affaires.

— Ne te hâte pas tant de me complimenter : le vieillard emmena sa femme avec lui.

— Ah! l'affreux égoïste! Entraîner cette jeune beauté aux eaux pour lui dorer la pilule, au lieu de la laisser dans la capitale pour y cueillir quelques pommes d'or sur son arbre généalogique! En vérité, c'est une triste chose que la vie de ce monde!

— Oui, mais enfin la pauvre femme devait partir, et comme moi elle semblait désolée de notre séparation. Nous fîmes, selon l'usage, nos échanges de bagues, en nous promettant une éternelle fidélité. A la première station, elle m'écrivit deux fois; à la seconde, elle m'adressa encore une autre lettre. Quand elle fut en pays étranger, elle rencontra un de mes amis par lequel elle m'envoya un salut verbal. Depuis cette époque, pas le moindre té-

moignage de souvenir de sa part. Tout a été englouti dans les eaux.

— Est-ce que tu ne lui aurais pas écrit? L'amour, sans les sornettes de la correspondance, c'est comme une parade sans musique. Le papier souffre tout.

— Je n'ai pas pu perdre mon papier. Je ne savais où adresser mes fusées brûlantes. Le vent est pour l'amour un mauvais guide, et nulle aiguille magnétique ne me révélait le lieu où elle séjournait. Puis les obligations de mon service et d'autres affaires m'ont détourné de cette occupation de cœur. J'en étais même venu, je l'avoue, à ne plus tant penser à la charmante Aline. Le temps qui paralyse le venin de la haine ne peut-il pas éteindre le phosphore de l'amour? Mais une lettre que j'ai reçue hier a tout à coup réveillé ma passion et ravivé mes espérances. Un de mes amis, en me racontant diverses nouvelles de la capitale, m'annonce que ma belle Aline est arrivée à Saint-Pétersbourg plus séduisante que jamais, qu'elle est apparue comme une étoile à l'horizon de la mode, que les femmes et les hommes sont tous occupés d'elle, qu'en un mot depuis le magasin de nos riches négociants jusqu'à la mansarde du poëte, elle attire tous les regards, et met en mouvement toutes les imaginations.

— Tant pis pour toi, mon cher Nicolas! le souvenir d'une affection ne dure point dans le cœur des femmes que le grand monde traite comme des enfants gâtés.

— C'est possible, et l'absence de notre colonel m'oblige à rester au régiment! et tandis que je suis ici, peut-être qu'elle me trompe là-bas! Le soupçon est pour moi plus

cruel que la certitude. Ecoute, Valérien, il y a longtemps que je te connais, et depuis que je te connais, je t'aime. Bref, j'en viens au fait. Eprouve la fidélité d'Aline. Tu es jeune, riche, aimable, adroit. Personne ne sait mieux que toi perdre de l'argent au jeu et gagner le cœur des femmes. Donc, donne-moi ta parole, et que Dieu t'accompagne!

— Quelle absurde proposition! Pense donc que par ta fatale curiosité tu enlaces dans le même lacet ton ami et ton amie, et cours risque de les perdre tous deux. Tu sais qu'il suffit de quelques brins de rubans et de deux pendants d'oreilles pour me rendre amoureux fou, et tu veux que j'aille observer une charmante femme, comme si c'était l'épouse de Loth changée en statue de sel, et comme si j'étais un professeur de l'Université d'Upsal!

— Mon cher Valérien, tu es justement l'homme que je désire en une telle occurrence. Ta nature inflammable m'inspire plus de confiance que le flegme d'un autre. En quelques jours, elle te mettra hors de toi. Dans ces quelques jours, ou elle m'oubliera à cause de toi, ou elle te rappellera à la raison par sa fidélité. Dans le premier cas, je renoncerai à mes espérances, non sans regret, mais du moins sans colère. Dans le second, je serai d'autant plus heureux que je serai plus assuré de la possession du cœur d'Aline. Doux est l'amour inexpérimenté; inappréciable est celui dont on a fait l'épreuve.

— Non, je le vois, il n'y a point de sottises au monde que les gens sensés ne consacrent par leur exemple. L'amour est un don et non pas une dette. Celui-là n'est pas digne de le posséder qui veut en scruter la valeur. Au nom du

ciel, Nicolas, ne fais pas de notre amitié une pierre de touche.

— C'est au nom de notre amitié que je te prie d'accéder à ma requête. Si Aline accepte tes hommages, soyez heureux tous deux ; que si, au contraire, elle veut me rester fidèle, je crois que quand même tu serais amoureux d'elle, tu ne t'obstinerais pas à me l'enlever.

— Tu ne peux avoir une telle crainte... mais écoute...

— Toutes mes réflexions sont faites, je ne modifierai point le vœu que je t'ai exprimé, et auquel tu peux te rendre. En deux mots, acceptes-tu, oui ou non ?

— Eh bien ! oui, quoique ce soit pour moi une peine plus grande de prononcer cette syllabe que celle que j'éprouverais en me séparant de mon dernier rouble à la moitié de mon chemin. Ce qui me console pourtant, c'est que, pour faire cette tentative, il est déjà peut-être trop tard. Crois-tu que l'époux de ta bien-aimée soit encore sur cette terre ?

— Je ne sais. On ne m'en dit rien dans la lettre que j'ai reçue. Mais rien ne peut l'affranchir des lois de la nature, et les derniers grains de son sablier ne doivent pas tarder à s'épuiser.

— Bravo ! bravo ! C'est là ce qui s'appelle vendre vaillamment la peau de l'ours avant qu'il soit tué. Notre combinaison commence à me plaire par son originalité. C'est dit. Je suis à toi.

— Un moment ! étourdi, tu ne me demandes pas seulement le nom de mon héroïne : c'est la comtesse Aline-Alexandrowna Zviesditch, souviens-t'en.

— Si je l'oubliais, je pense, d'après ce que tu m'as dit, que je retrouverais aisément ce nom dans le premier journal ou dans le premier magasin de modes auxquels je m'adresserais. As-tu encore quelque commission à me donner ?

— Non, si ce n'est que tu veuilles bien offrir mes compliments à ta tante et à ta sœur, qui vient, dit-on, de sortir du couvent.

— Oui, et l'on m'écrit qu'elle est charmante, un ange de grâce et de douceur.

Les deux amis se séparèrent. Les officiers qui avaient si longuement célébré la fête de leur commandant se retirèrent, et Gremin se trouva seul après son banquet tumultueux. Platon a dit que l'homme est un bipède sans plumes ; d'autres physiologistes ont dit que ce qui caractérise l'homme, c'est qu'il peut boire et aimer quand il lui plaît. Mais d'un oiseau qu'on plumerait on ne ferait pas un homme, et l'homme à qui l'on appliquerait des plumes ne cesserait pas d'être homme. Donc, je ne puis accepter la définition de Platon, et la seconde n'est pas plus sensée, car l'ours ne s'élèvera point à la dignité d'homme par la faculté de satisfaire en tout temps à ses appétits sensuels. Quant à moi, je donnerai une définition plus exacte de l'homme par ces deux mots latins : *animal fumans*. Qui ne fume aujourd'hui ? Le monde est inondé d'une atmosphère de tabac depuis le cap de Bonne-Espérance jusqu'au Kamtschatka, depuis la grande muraille de la Chine jusqu'au Pont-Neuf parisien. Je ne m'arrêterai point à cette première proposition, je me suis laissé entraîner par la

philosophie, comme Sancho Pança par les proverbes. Descartes a dit : Je pense, donc j'existe, et moi je dis : Je fume, donc je pense.

Gremin fumait et pensait, et ses réflexions erraient sur le sentier où trébuche l'espoir humain, sur le sentier du mariage. Il vient un âge où l'âme se sent fatiguée des capricieuses galanteries, où l'on est las des détours de la vie nomade, où les vaines relations nous importunent. L'esprit alors aspire au repos, le cœur cherche une véritable affection, et comme il palpite quand il croit l'avoir trouvée ! L'imagination crée alors un idéal de félicité domestique où l'on ne distingue ni nuages ni aspérités. *C'est un bonheur à perte de vue.*

Ces illusions, ces zoophytes qui se lèvent dans le cœur et montent à la tête, voltigèrent avec un tourbillon de fumée autour de Gremin. Elles se déroulèrent à sa pensée en images variées, puis elles disparurent ; à leur suite vint le froid soupçon, puis le regret de la mission qu'il avait confiée à son ami. Confier une femme de vingt-deux ans à un homme d'une nature si inflammable, quelle présomption ! quelle imprudence ! quelle folie ! J'ai été absurde, s'écria-t-il, en frappant si rudement sur son lit que son chien se mit à aboyer. Holà ! qu'on fasse venir le secrétaire Vasilef !

Vasilef entra.

— Prépare une demande de congé.

— Oui, mon colonel. — Et déjà il avait fait un demi-tour à gauche pour se rendre à son bureau, quand il fut arrêté dans son mouvement par une simple réflexion.

— Au nom de qui, dit-il, cette demande doit-elle être faite?

— En mon nom. Eh bien! qu'as-tu à rester là comme un poisson gelé? Rédige cette requête de la façon la plus sérieuse : tu écriras que le partage d'une propriété, la mort d'un parent, ou peut-être un mariage, ou quelque autre événement, enfin que de graves motifs m'obligent à me rendre à Saint-Pétersbourg. Qu'on me présente avant le point du jour cette pièce à signer, et qu'une ordonnance se tienne prête à la porter immédiatement au quartier de l'état-major. Va!

Qui peut expliquer le cœur humain? qui peut comprendre ses rapides variations? Gremin, le même Gremin qui, il y a quelques instants, s'irritait des observations et de la résistance de son ami, est à présent au désespoir du consentement qu'il a obtenu. Dans la réalité qu'il a donnée à son rêve, il semble oublier qu'il y a dans le monde d'autres êtres que lui et Aline, et Ctriélinski, et que le sort se soucie généralement peu de faire concorder ses sentences avec nos projets.

— Le major, se dit-il, va passer quinze jours à Moscou. J'arriverai avant lui à Pétersbourg. Il peut se faire que, quand je le rencontrerai, mes vœux soient accomplis, et que je le dégage de sa promesse en lui annonçant mon mariage!

— Ah! ma chère comtesse, si attrayante! et si riche!

Le lieutenant-colonel s'endormit dans cette douce pensée, et le lendemain, au point du jour, une estafette portait sa demande de congé chez le commandant de la brigade.

II

Les fêtes de Noël sont, de toutes les fêtes du peuple russe, celles qui ont le mieux conservé leur caractère traditionnel. On les célèbre, avec une vive animation, dans les campagnes et dans les villes, dans l'isba du paysan comme dans le palais du riche seigneur.

Parmi les bals qui, à cette joyeuse époque de l'année, mettaient en mouvement tout le grand monde de Pétersbourg, l'un des plus brillants fut celui que donna le prince O... trois semaines après la Nativité.

Les équipages à quatre chevaux, avec leurs lanternes de cristal à facettes, arrivaient comme des météores à un péristyle flamboyant, où le malheureux suisse, tout en se pavanant dans sa riche livrée, sautait de toutes ses forces pour se réchauffer. Les femmes, après avoir déposé leurs pelisses, s'avançaient comme des papillons d'été brillants

de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, étincelants de paillettes d'or. Derrière une cohorte de mères ou de tantes, sur le parquet poli comme une glace, on voyait glisser, comme des apparitions aériennes, des groupes de jeunes filles répondant par une légère inclinaison de tête au salut de leurs cavaliers, par un sourire au regard de leurs amis. En même temps, tous les lorgnons étaient fixés sur elles ; pour tous les spectateurs elles étaient l'objet d'un minutieux examen, mais peut-être que pas un cœur ne palpitait pour elles d'un véritable sentiment d'affection.

Là, du reste, apparaissaient toutes les scènes habituelles des bals du grand monde : les mères escortant avec une physionomie sévère leurs aimables filles; les jeunes élégants, en frac ou en uniforme, gazouillant leurs frivoles galanteries; une foule serrée dans la salle de danse, moins de danseurs que de curieux ; un silence profond dans la retraite des joueurs d'échecs, et le tumulte aux tables de jeu d'écarté où nos pères abdiquaient leur gravité, et où nous abdiquons aujourd'hui notre gaîté ; çà et là un habile complot matrimonial ; voilà ce qui occupe les trois quarts de la société, tandis que le reste étouffe ses bâillements. Ce qu'il y a de plus amusant, c'est d'observer de côté et d'autre la chasse au mariage. Regardez avec quel air d'indifférence la princesse N... accepte le bras du jeune officier qui l'a fait danser, et de quelle oreille distraite elle écoute les compliments qu'il lui adresse ; mais, voilà que tout à coup un doux sourire s'épanouit sur sa figure. Près d'elle s'avance un adjudant dont l'épaulette est ornée d'un signe imposant. Avec quel

empressement elle lui tend sa main droite, comme si elle lui disait : Elle est à vous, tandis que de l'autre elle relève gracieusement ses longues boucles de cheveux ! Quel flot de douces paroles découle tout à coup de ses lèvres jusqu'à ce moment muettes ! On dirait une image de la fontaine de Peterhoff, dont les eaux ne jaillissent que dans les grandes occasions. Regardez la physionomie de Pauline Y... Comme elle est soucieuse ! Elle n'a cependant point renoncé aux probabilités d'avancement de celui-ci ou de celui-là, elle n'a pas cessé de calculer l'influence de telle famille, la valeur de telle protection ; car, au temps où nous vivons, la protection peut tenir lieu d'un héritage. Ses regards ne cherchent que les grosses épaulettes, les poitrines étoilées qui feront peut-être luire à ses yeux la constellation du mariage, et les favoris touffus des diplomates où se niche peut-être sa fortune. Elle ne garde son attention, elle n'ourdit ses petites trames que pour ceux qui ont un nom ou des terres, un titre ou tout au moins des espérances. Mais à voir de près ceux dont elle s'occupe si activement, il semble qu'ils fassent un comptoir d'une salle de bal.

— Quelle charmante personne ! dit l'un d'eux ; mais son père est très-jeune, Dieu sait combien de temps encore il peut vivre, et ce qu'il fera de son argent ! Celle-là est gracieuse, bien élevée, et son oncle occupe un emploi considérable ; mais on dit qu'il n'est pas sûr de le garder ; il faut réfléchir, c'est-à-dire il faut attendre. En voici une qu'on peut bien ne pas trouver très-jolie, mais elle possède trois mille paysans, et son domaine n'est grevé d'aucune hypothèque. C'est celle-là qui fera de moi son esclave. —

Et celui qui vient de faire ces intelligentes remarques va d'abord offrir ses respects à la mère de la riche héritière, écoute attentivement toutes les banalités qu'elle lui raconte, puis s'approche de la jeune fille, l'inonde d'un torrent de compliments, danse avec elle, en supputant dans son esprit tout ce qu'elle doit avoir de ducats.

Le bal touchait à sa fin, et plusieurs des coryphées de la mode, s'approchant de la maîtresse de maison, lui juraient qu'ils n'avaient jamais vu une si brillante réunion. Soudain un cri se fit entendre : Des masques ! des masques ! Et ce cri ramena les déserteurs dans la salle de danse. En ce moment, en effet, deux groupes de masques venaient d'entrer, l'un portant le costume national hongrois, l'autre le costume espagnol, et ils occupaient l'attention par le bon goût et la richesse de leur parure, non moins que par la singularité de leur apparition. Pour tous les assistants, ils étaient un sujet d'énigme : on les regardait avec curiosité, et on se demandait qui ils étaient. La maîtresse de maison, charmée de cet incident qui donnait à sa fête une nouvelle animation, les invita à danser. L'orchestre donnait le signal d'une mazurka. Les quatre Hongrois, ayant prié quatre dames de vouloir bien leur faire l'honneur de s'associer à leur quadrille, charmèrent tous les spectateurs par la grâce de leurs mouvements et la nouveauté de leur chorégraphie. Après la mazurka, résonnèrent les accords d'une contredanse. Un des masques qui, à en juger par son attitude, semblait appartenir à cette catégorie d'hommes du monde qui croient avoir tout fait pour la société quand ils se sont parés d'un riche vêtement, un

des masques qui jusque-là s'était tenu silencieusement à l'écart, enveloppé dans son manteau de velours garni de broderies en or, jeta brusquement son manteau sur le parquet ; il s'avança vers la comtesse Zviesditch qui était entourée d'un cercle de courtisans, et froissant entre ses mains son berret espagnol orné de plumes et de brillants :

— Madame la comtesse, dit-il, voudra-t-elle bien accorder à un inconnu l'honneur de danser avec elle?

— Très-volontiers, beau masque, répondit la comtesse. Les nouvelles connaissances nous délivrent souvent du fardeau des anciennes. Par cette raison je suis déjà votre obligée, et en parlant ainsi, elle jetait un regard malicieux sur sa cohorte d'admirateurs. Peut-être, ajouta-t-elle, ne sommes-nous pas tout à fait étrangers l'un à l'autre.

— Je suis ici, madame la Comtesse, complétement étranger ; s'il en était autrement, je serais dans un grand embarras, car je craindrais d'être rangé dans la catégorie des anciennes connaissances, n'ayant point les qualités nécessaires pour justifier ce que vous dites des nouvelles.

Aline tressaillit au son de la voix de l'Espagnol, dans laquelle perçait un accent de reproche.

— Vous ne seriez pas juste envers moi, répondit-elle, si vous donniez une trop grande extension à une plaisanterie, et il me semble que je pourrais dire votre nom, ajouta-t-elle en regardant son cavalier.

— Je ne sais si madame la Comtesse joint à ses nombreuses et séduisantes qualités le don de divination. Je suppose que mon nom peut se trouver imprimé dans une

feuille mensuelle. En tout cas, permettez-moi de vous éviter la peine de le prononcer. Je m'appelle don Alonzo, y Guevesa, y Molina, y Fuentes, y Riego, y Colibrados, y.....

— Assez, assez. En voilà plus qu'il n'en faut pour punir ma curiosité sans la satisfaire. Et vous, don Alonzo, vous me connaissez?

— Quel homme oserait se vanter de connaître la femme?

Les évolutions de la danse interrompirent cet entretien, et la jeune comtesse et le brillant Espagnol n'échangèrent plus entre eux que quelques généralités. Le quadrille charmait tous les spectateurs. Pour le voir, les joueurs avaient abandonné leurs cartes, leurs dominos, leurs échecs : on se pressait autour des danseurs, et de tous les côtés s'élevaient des cris d'admiration. Aline et son cavalier attiraient surtout les regards; ils semblaient avoir été choisis exprès pour faire mieux valoir leurs pas légers, leur distinction particulière ; ils brillaient comme deux astres de premier ordre parmi les autres constellations du bal, et le désir de connaître le nom du jeune Ibérien s'accroissait dans l'esprit de tous les assistants, et plus encore dans celui d'Aline.

Après avoir reconduit la comtesse à sa place au milieu d'un murmure d'éloges et de soupirs de jalousie, le beau masque lui demanda s'il pourrait avoir encore le bonheur de danser avec elle le cotillon. Cette danse est pour ceux qui ne se connaissent pas ou qui ne sympathisent pas ensemble un douloureux exercice. Elle m'apparaît comme

un mariage de deux heures, car chaque couple peut, pendant ces deux heures, peser les avantages et les inconvénients de l'état conjugal. Heureuse la femme qui n'a point alors pour partenaire un mélancolique rêveur préoccupé d'une phrase philosophique, ou un intarissable perroquet qui lui répète des fredaines en trois différents idiomes! Heureux le cavalier à qui un sort cruel ne donne point en ce moment une personne qui ne sait répondre aux paroles qu'il lui adresse que par ces longues et monotones affirmations : *Oui*, *monsieur ; certainement*, *monsieur!* Aussi les femmes attachent-elles une importance particulière au choix de leur partenaire pour le cotillon, et elles emploient tous les petits ressorts de leur politique à en prendre un qui les écoute, ou qu'elles se plaisent à écouter. Par bonheur pour l'Espagnol, personne n'avait encore invité Aline à cette danse, et comme on la croyait déjà engagée, nul de ceux qui l'entouraient n'osait lui adresser sa requête, de peur d'essuyer l'humiliation d'un refus devant un cercle de rivaux.

Don Alonzo eut la joie de lui donner la main, et dans l'embrasure d'une fenêtre il put lui dire tout ce que lui inspirait sa galanterie, protégé par les sons de l'orchestre, par les entretiens de ses voisins et encouragé par le masque. Son esprit voltigeait comme un papillon ou comme une abeille de fleur en fleur, de sujet en sujet. L'esprit devient inépuisable quand il est compris, quand la personne vers laquelle il se dirige aide elle-même à en faire jaillir les étincelles. Nos deux aimables danseurs étaient fort satisfaits l'un de l'autre. Quelquefois la comtessé croyait reconnaître

la voix de son cavalier. « C'est Gremin, se disait-elle, c'est lui sans doute. Il ne lui aura pas été difficile d'obtenir un congé. Puis tout à coup cette voix changeait, et une politesse étudiée succédait à un accent cordial. Dans cette alternative de confiance et de doute, Aline devenait cependant peu à peu plus expansive, quand tout à coup, don Alonzo, dont les yeux avaient été constamment fixés sur elle, reporta ses regards sur la salle avec une intention sardonique et lui dit :

— Pardon, Madame, ce fragile élégant qui m'apparaît là-bas comme un *memento mori*, n'est-ce pas le prince Pronski ! Il change si souvent la forme de ses habits et de ses coiffures qu'on pourrait s'y tromper. Bon Dieu ! comme il saute ! Ne semble-t-il pas qu'il veuille toucher au lustre ?

— N'en soyez pas étonné. Vous savez que les girouettes rouillées sont celles qui font le plus de bruit.

— C'est très-juste. Mais la rouille finit par arrêter la rotation des girouettes, et les années ne font, au contraire, que donner au prince plus de légèreté, de telle sorte qu'on pourrait croire qu'à son centième anniversaire, il s'élancera au plafond comme un bouchon de vin de Champagne. Et cette femme qui est à droite, en face de Pronski, et sautille si vivement de côté et d'autre, n'est-ce pas la veuve du général de Krestof? Avec quelle tendresse elle regarde ce jeune enseigne aux Gardes qui est son cavalier, tandis que lui semble attendre d'elle des bénédictions et non pas de l'amour ! Mais, je vous en prie, quel est donc ce personnage qui se tient là, avec sa figure de parchemin, dans une pose artistique?

— C'est un secrétaire d'ambassade, le représentant des traditions du siècle de Louis XIV. Mais comment trouvez-vous son compatriote que vous apercevez là près de lui? Celui-ci a un tel goût pour sa propre figure, qu'il se mire dans ses boutons s'il ne peut se voir dans une glace.

— C'est un être précieux. S'il plaisait à un médecin d'élever par souscription un monument aux maladies, cet homme pourrait servir de modèle pour la statue du rhume de cerveau. Cet uniforme de cuirassier, cette longue figure que j'aperçois un peu plus loin, n'est-ce pas le capitaine Von Strahl? Il ressemble à la statue du Commandeur descendant de son piédestal pour inviter Don Juan à souper. Sa danseuse est, si je ne me trompe, Hélène Reisovn. Elle essaie en vain d'animer son immobile chevalier, ses fusées à la congrève se perdent dans l'espace.

— Ah! monsieur Alonzo, vous n'épargnez pas plus notre sexe que le vôtre. Faut-il croire que vous avez à vous plaindre des femmes?

— Ajoutez, Madame, que probablement mon temps d'épreuves n'est pas fini, répondit Alonzo d'un ton expressif, en arrêtant sur Aline des regards étincelants.

Pour détourner la conversation de cette pente glissante, la comtesse se hâta de la ramener sur un autre terrain.

— Je suis surprise, dit-elle, que vous ne m'ayez pas encore adressé une question sur les deux héros de nos fêtes, sur le Castor et le Pollux de chaque quadrille et de chaque mazurka. Je veux parler du comte Weissenstein,

le neveu d'un feld-maréchal autrichien, et de son compagnon le marquis Fieri. Ils voyagent ensemble, ils voient le monde, et se font voir. N'avez-vous pas encore remarqué le comte Weissenstein?

— Je n'ai remarqué que vous.

— Vous ne pouvez manquer de le rencontrer. Que faites-vous donc dans notre pays, si vous ne connaissez pas le grand homme qui nous enseigne le galop? Le voici qui s'avance vers nous... Ce jeune homme avec des moustaches et un frac viennois... Mais vous ne regardez pas de son côté, don Alonzo?

— Ah! je vous demande un million de pardons. Quoi! c'est ce jeune crocodile qui avale une demi-douzaine de cœurs à un *déjeuner dansant*, et entraîne le reste au galop? *Mais il n'est pas mal vraiment.* C'est dommage seulement qu'il se tienne si raide, comme s'il était empesé de la tête aux pieds, ou comme s'il craignait de froisser les baleines de son corset.

— Derrière lui est le marquis Fieri.

— Quels magnifiques favoris! et des yeux éblouissants qu'il tourne de côté et d'autre, comme s'il disait: Aimez-moi ou mourez.

— On trouve qu'il a beaucoup d'esprit.

— Cela ne m'étonne point. Tous les marquis ont un brevet d'esprit jusqu'à la douzième génération. Je suppose qu'avec sa cargaison de cravates et de vêtements à la mode, il n'aura pas manqué de faire voir ici le sigisbéisme italien et la galanterie viennoise.

— Non, sans doute; il se montre fort occupé des femmes,

et ne considère point notre sexe comme une société barbare.

— Est-ce une petite flèche que vous lancez, par cette remarque, contre l'Espagne?

— Si l'Espagne est votre patrie, la patrie des vrais chevaliers, comment se fait-il que vous, au lieu de défendre les femmes, vous ne leur adressiez qu'une déclaration de guerre?

— Si toutes les femmes vous ressemblaient, madame la Comtesse, je n'aurais eu aucune raison de leur être hostile.

— Vous voulez, par un compliment, racheter d'avance quelque méchanceté. Mais, je vous en préviens, don Alonzo, je suis avec vous sur mes gardes. Compliments d'ennemi, piéges dangereux.

— Avec vous, je ne pourrais avoir une telle intention. Votre approche suffirait pour convertir la pensée la plus astucieuse en une simple loyauté.

— Je ne m'imaginais pas que votre terre natale enfantât l'adulation comme elle produit les oranges et les limons.

— Dans la splendide fécondité de mon pays natal, je n'ai point appris à laisser mon âme végéter comme la plupart de ceux qui habitent les froides régions du Nord. J'ai le cœur sur les lèvres, et les émotions que la grâce, la beauté me font éprouver, je ne puis les dissimuler. Vous pouvez condamner mon langage, mais non pas douter de ma sincérité.

— Votre sincérité! don Alonzo, je n'y ai aucun droit,

et je ne puis juger d'une âme quand je ne vois pas le visage qui en est le miroir. L'homme qui cache son visage sous un masque peut bien, en se dépouillant de ce masque, abdiquer aussi les sentiments qu'il a manifestés.

— Je vous l'avoue, Madame, il est des souvenirs que je voudrais arracher de mon cœur comme je me dépouillerais de ce costume ; mais ce ne sont pas les souvenirs de cette soirée. Permettez-moi, cependant, de garder mon masque, soit pour suivre l'exemple de mes compagnons, soit pour imiter la précaution que prennent aussi les femmes de mettre un voile sur leur visage, soit par la crainte de vous causer une surprise désagréable, en me montrant à vous.

— Plus vous persistez dans votre mystère, plus je suis convaincue que je vous connais; mais patience, vous paierez cher votre obstination.

— Croyez-moi, je l'expie déjà en ce moment.

Avant qu'il eût fini sa phrase, la comtesse était emportée dans le tourbillon de la valse, et elle devait à la pastourelle faire seule un pas de danse.

— Vous rêvez, dit-elle, quand elle fut revenue près d'Alonzo.

— Oui, et mes rêves me venaient de vous. En vous voyant danser, si gracieuse et si belle, si modeste et si radieuse, il me semblait que vous alliez prendre votre vol pour retourner dans votre patrie, dans les sphères célestes.

— Grand merci ! don Alonzo, je ne songe point à quitter si inopinément la terre; je ne voudrais point m'éloigner

si vite de mes parents et de mes amis. Votre imagination m'élève trop haut. Vous êtes poëte?

— Je suis un historien, et un historien très-impartial, répliqua l'Espagnol, en ôtant machinalement le gant de sa main gauche... A la vue d'un anneau qui brillait à l'un des doigts de cette main, Aline ne put réprimer un léger cri. « Cette fois, murmura-t-elle, il me paraît positif que c'est Gremin. » Si vous avez les qualités de l'historien, dit-elle à l'Espagnol, vous devez vous rappeler à quelle époque, et de qui vous avez reçu cet anneau, vous devez vous rappeler..... Les masques, qui se retiraient, entourèrent et entraînèrent Alonzo. Il n'eut que le temps de demander à la comtesse la permission d'aller le lendemain lui expliquer cette énigme.

— Je l'exige, répondit Aline, et il disparut.

Le reste de la danse et le souper parurent bien longs à la comtesse. Elle était rêveuse, distraite et répondait à contre-sens aux paroles qu'on lui adressait. « Elle se moque de nous, se dirent quelques-uns de ses courtisans. » Elle songe à l'avenir, se dit sa femme de chambre, en la voyant rentrer d'un air pensif, jeter ses fleurs dans une cuvette, et ses pendants d'oreilles en diamants dans un carton.

Si l'on avait dit : Elle aime, on aurait été plus près de la vérité.

III

Les rayons d'un froid soleil d'hiver étincelaient depuis longtemps sur les vitres de l'appartement d'Aline, mais d'épais rideaux voilaient son lit, et le dieu du sommeil étendait ses ailes sur elle. Rien n'est plus agréable que les songes du matin. Quand les membres ont pris le repos qui leur était commandé par la fatigue, l'âme se dégage peu à peu des exigences du corps et se relève à mesure que le sommeil devient plus léger. La lumière pénètre dans la vie intérieure, les idées se renouent, deviennent plus nettes et plus distinctes ; l'esprit rassemble les images conservées par la mémoire, et le cœur palpite animé par une nouvelle impulsion.

Les rêves voltigeaient dans le sommeil d'Aline, non point ces rêves significatifs qu'on pourrait intercaler dans un poëme romanesque ou dans un roman historique, mais

des visions comme celles qui récréent une jeune imagination. Autour d'elle la comtesse voyait tournoyer une valse merveilleuse dans laquelle étincelaient les épaulettes, les aiguillettes d'or, les panaches, les éperons et les décorations.... Puis soudain il lui semblait qu'elle était près de son défunt mari, occupée à lui servir ses potions médicales; puis elle se plongeait dans l'eau des bains comme dans le fleuve de l'oubli. La scène changeait encore, et sur les murs de sa chambre apparaissaient des portraits : ses regards se fixaient sur un de ces portraits, elle voyait un homme qui arrêtait sur elle des yeux pétillants, elle voyait ses lèvres s'agiter, elle le voyait se mouvoir comme s'il allait se détacher de son cadre, elle courait elle-même à sa rencontre en s'écriant : Gremin! Puis de nouveau le mouvement de la danse attirait son attention; la musique des quadrilles résonnait à ses oreilles, et près d'elle s'avançait un inconnu portant un manteau espagnol.... Mais à quoi bon énumérer toutes ces images? Qu'il nous suffise de dire que dix heures sonnaient quand la comtesse appela sa femme de chambre.

Prascovie ouvrit les volets, tira les rideaux, et déjà elle était depuis quelques minutes debout au pied du lit, avec un châle déployé, tandis que sa jeune maîtresse rêvait encore les yeux ouverts, et paraissait absorbée par ses visions. Puis, tout à coup rejetant sa couverture : Il viendra, s'écria-t-elle gaîment, il viendra aujourd'hui.

— Qui donc, Madame? demanda ingénûment Prascovie en présentant une robe à sa maîtresse.

— Qui?... La comtesse se mit à réfléchir; elle sentait

qu'elle ne pouvait répondre d'une façon positive à cette simple question. Nous verrons, reprit-elle avec un soupir. Préviens seulement le suisse que, s'il se présente un jeune officier de hussards qu'il n'a pas encore vu, il le fasse monter sans les cérémonies habituelles ; pour tout autre ma porte est fermée, entends-tu, Prascovie?

— J'entends, répondit Prascovie, mais je ne comprends pas, ajouta-t-elle à voix basse.

La comtesse avait peine aussi à comprendre sa situation. Après qu'elle eut pris une tasse de thé et fait sa toilette, il lui restait encore assez de temps pour se livrer à se réflexions. Elle se demandait de quelle façon elle recevrait l'homme qu'elle avait accueilli à l'âge où, pour la femme inexpérimentée, chaque palpitation de cœur est une émotion d'amour, chaque devise de papillotte une déclaration, et chaque figure quelque peu agréable le digne objet d'un sentiment sérieux. Cet homme, elle l'avait promptement oublié dans les distractions de son voyage, et soudain voilà qu'elle se trouvait de nouveau occupée de lui avec une fraîcheur d'idées qu'elle n'avait pas encore ressentie. Ce qui l'agitait, c'était peut-être l'étrangeté de cette apparition, avec son caractère mystérieux, peut-être un souvenir du passé ou la curiosité ; mais quoi qu'il en fût, la comtesse reconnaissait que ce n'était pas de l'amour. Ce qui était, pour elle surtout, singulier, c'était son incertitude à l'égard de l'Espagnol. Elle l'appelait Gremin et imaginait un autre homme que Gremin. Séduite par le caractère inattendu, par la vivacité et la variété de l'entretien du Castillan masqué, elle désirait tout autant qu'il

restât tel qu'elle l'avait vu, que de retrouver en lui Gremin. Enfin, elle en vint à réfléchir que le monde et les années peuvent développer les hommes d'une façon charmante, et que l'amabilité de Gremin s'était parfaitement épanouie. Il faut pourtant, se dit-elle, que je le punisse de sa négligence d'adorateur et des artifices de sa méfiance. Ah! prince, vous vous figurez peut-être que depuis le temps où nous vivions dans les rêves de notre Arcadie, j'aurai passé inutilement trois années dans le monde ?... Non, je vous recevrai avec une froideur superbe... Mais quelle heure est-il, Prascovie?

— Une heure trois quarts, madame la Comtesse.

— Cette montre est toujours en retard. La mienne marque une heure cinquante minutes.

— Madame, aurais-je pu dire à la gracieuse Aline, si j'avais été sa femme de chambre, votre montre est d'accord avec votre cœur et marche selon ses vœux. Mais je ne suis que le très-humble serviteur de la beauté, et je dois me taire quand souvent je pourrais exprimer une juste pensée.

Prascovie ayant terminé sa besogne, se retira. La comtesse se regardait de tout côté dans la glace avec son frais vêtement du matin. Comme un poëte polit avec soin ses vers, elle lissait avec grâce ses boucles de cheveux châtains sur ses tempes. Son cœur battit quand elle entendit le son d'un traîneau glissant sur la neige durcie, et le bruit d'un attelage à trois chevaux qui s'arrêtait à sa porte. Au même instant, Prascovie entra tout essoufflée.

— Madame, s'écria-t-elle, le voilà.

— Pourquoi cette agitation? répliqua la comtesse avec une indifférence affectée. Donne-moi mon mouchoir et mon flacon.

Prascovie obéit en silence, et, sans le vouloir, Aline en vint elle-même à lui rendre la parole.

— Tu l'as vu? demanda-t-elle en jetant son châle sur ses épaules.

— Très à la hâte, je ne pouvais le regarder à mon aise. Tout ce que je puis dire, c'est qu'il est jeune, grand, bien fait, qu'il a la figure rose comme une jeune fille, des yeux bleus comme votre bracelet de saphir, des cheveux blonds et des moustaches retroussées.

— Des cheveux blonds! Prascovie, tu t'es trompée. Il a les cheveux plus noirs que les miens.

— Il est possible, Madame, que je me sois trompée. Il était enveloppé dans son manteau, et j'ai été distraite par l'aspect de son magnifique panache flottant au-dessus de son collet.

— Un collet brun, n'est-ce pas?

— Brun! madame! Je n'ai jamais vu les officiers de la Garde avec une telle couleur, et celui-ci doit être de la Garde. Il a une si belle voiture!

— C'est lui, se dit la comtesse qui n'écoutait plus les réflexions de sa camériste.

Et elle s'avança vers le salon. Mais alors elle sentit vaciller sa résolution, et elle resta la main appuyée sur la poignée de la porte, se demandant quelle physionomie elle devait prendre et ce qu'elle devait dire. Enfin, elle franchit le seuil de son salon, et baissant les yeux, puis les

levant timidement, elle vit en face d'elle un officier de hussards qui ne ressemblait nullement au prince Gremin. A cet aspect, elle rougit et pâlit subitement, puis s'arrêta immobile devant cette figure inconnue.

L'officier, mieux préparé qu'elle à cette rencontre, la salua et le premier prit la parole :

— Je dois, Madame, lui dit-il, vous demander pardon de la petite mascarade que j'ai commise hier et de la singularité de ma visite actuelle. Don Alonzo a l'honneur de vous présenter le major Valérien Ctriélinski, et Valérien Ctriélinski ose demander grâce pour le hidalgo espagnol, quoique l'un et l'autre n'osent guère compter sur leur réciproque caution.

L'embarras accidentel des femmes du monde n'est pas de longue durée.

— Vous n'avez rien à craindre, monsieur le Major, répondit Aline d'un ton de plaisanterie. Je suis charmée de faire connaissance avec vous sans masque, et je ne perds rien à votre métamorphose.

— Vos paroles, Madame, sont pour moi comme la sentence à double entente des anciens oracles. Vous ne perdez rien, dites-vous, à mon changement. Est-ce par la bonne ou la mauvaise opinion que je vous avais donnée de moi ?

Il est des hommes qui engagent si tranquillement les entretiens les plus délicats, et posent avec tant d'aisance les questions les plus hardies, que, de leur part, les paroles les plus vives deviennent toutes naturelles, et que, dès le début d'une nouvelle connaissance, ils portent les autres à la même franchise. Ctriélinski était un de ces hommes.

— Vous êtes trop exigeant, monsieur le Major, répondit Aline en riant. A une première visite, vous pourriez douter de la sincérité de ma réponse. Vous aurez le plaisir de l'entendre plus tard, quand nous nous connaîtrons mieux.

— Mais comment oserais-je vous faire une seconde visite, si je ne suis pas sûr que vous me pardonniez la première? Vous avez voulu me voir sans masque ; maintenant, soyez indulgente pour la bizarrerie de mon caractère, et, la main sur le cœur, avouez que ce n'était pas moi que vous attendiez sous le nom d'emprunt de don Alonzo.

— Non, ce n'était pas vous, je le confesse ; mais vous savez qu'on ne désire pas toujours ce qu'on attend.

— Permettez-moi d'achever cette phrase, — et que, quelquefois, on endure ce qu'on n'attendait pas. Est-ce vrai, Comtesse?

— Pas tout à fait. Vous traduisez mal de bonnes pensées. J'espérais que la salutaire influence du matin dissiperait les préventions que vous avez manifestées hier à l'égard des femmes. A présent, je reconnais que vous êtes incorrigible.

— Incorrigible au moins en ce qui tient à ma franchise. Je suis un soldat, et ma constante, mon invariable devise, c'est : vérité. En toute occasion, dans la solitude comme dans le tourbillon du monde, j'y resterai fidèle, et je vous le dis à ma première visite, comme je vous le dirai à la dernière : j'attache tant de prix à votre bienveillance que,

d'en douter un seul instant, c'est pour moi une pénible souffrance.

— Il me paraît que vous pourriez être rassuré par le plaisir que j'ai éprouvé à passer hier une partie de la soirée avec vous.

— Que vous êtes bonne, Madame! mais puis-je accepter pour moi dans toute son étendue ce compliment?

— Dans toute son étendue, Major, répliqua la comtesse en plaisantant, est-ce que vous croyez devoir en affecter une part à votre costume espagnol? Moi, je suis convaincue que, sous son uniforme de hussard, don Alonzo gardera la même amabilité que sous son costume de Castillan, et s'efforcera de transplanter quelques brillantes fleurs de Grenade sous notre ciel froid du Nord.

— Le ciel est partout le ciel, Comtesse, quoique chacun n'ait point partout le bonheur d'en jouir, et que toutes les fleurs ne reçoivent point sa bienfaisante rosée...

Il s'arrêta, mais ses regards suppléaient à sa parole, et il avait prononcé le mot de ciel avec une expression à laquelle Aline répondit par un soupir.

L'entretien, commencé par la sentimentalité, redescendit aux petites nouvelles journalières qui inondent l'atmosphère des grandes villes. Puis, la comtesse se mit à raconter divers incidents de son voyage. Elle parlait d'une façon très-agréable, et Valérien l'écoutait avec une profonde attention, ce qui est une grande habileté, surtout près des femmes. Car les femmes veulent qu'on les écoute par les oreilles, par les yeux, et elles pardonnent

plutôt à un homme une autre sottise qu'une distraction quand elles lui parlent.

Enfin, la comtesse et Ctriélinski se trouvèrent ensemble dans une telle harmonie, qu'on pouvait supposer que l'amour aidait à leur accord. Ils riaient, plaisantaient, discutaient, comme deux anciens amis; en même temps, leurs yeux étincelaient comme des feux d'artifice. J'ai entendu dire que le cœur de l'homme est une cartouche, et celui de la femme une cassolette. Qu'on pense ce qu'on voudra de cette comparaison; ce qu'il y a de sûr, c'est qu'en ce moment le cœur d'Aline et celui du jeune officier semblaient être d'une nature très-inflammable. Mais, en quelque situation que ce soit, les femmes n'oublient point l'idée qui les préoccupe. L'amour-propre et la curiosité, ces deux héritages de notre mère Ève, excitaient la comtesse à s'informer de quelle façon l'anneau qu'elle avait donné à Gremin parait le doigt de Ctriélinski. Elle ne pouvait se dissimuler que dans les quelques mots qu'elle lui avait adressés la veille, elle lui avait révélé son secret, si toutefois il ne connaissait pas déjà son secret, et elle aborda résolûment la question.

— Ecoutez, lui dit-elle, vous m'avez hier fait apparaître une énigme que je ne puis deviner. Cette bague que vous portez m'a causé un singulier étonnement, elle n'est point d'une forme ordinaire, et il me semble que je la connais.

— Vraiment! répondit Ctriélinski, en tirant l'anneau de son doigt et en le présentant à la comtesse : eh bien! il y a deux ans, un de mes amis rapporta de Saint-Péters-

bourg une bague qui me plaisait beaucoup. Je la montrai à un juif de Smolensk qui réussit à m'en faire une pareille. Ce n'était alors pour moi qu'un objet de fantaisie, mais il aura maintenant une grande valeur à mes yeux, puisqu'il a servi à me rapprocher de vous.

Sur le visage de la comtesse rayonnait une expression de gaîté. En regardant cet anneau, elle reconnaissait que ce n'était point celui qu'elle avait donné à Gremin. Son amour-propre était satisfait, et en rendant la bague à Ctriélinski, elle lui dit :

— Vous attribuez trop d'influence à un objet de peu de valeur. Ce n'est point cette bague, c'est votre gracieuseté qui vous a rapproché de moi. Sans ce petit incident, nous nous serions également connus chez madame votre tante, et d'ailleurs comme nous vivons à peu près dans le même cercle, nous ne pouvions manquer de nous rencontrer. Mais à propos, où passez-vous donc le jour de l'an ? Moi, je suis depuis un mois invitée au bal que donne régulièrement chaque année la princesse Boris. C'est une de vos parentes, je crois?

— Oui, et pour la première fois, aujourd'hui j'en rends grâce au Ciel. Car la princesse use de ses droits de parenté pour me traiter comme un enfant, et ne manque jamais une occasion de m'adresser quelques remontrances. Mais j'oublie, ajouta le jeune officier en se levant, que comme le temps est beau, vous avez peut-être le projet de faire une promenade sur la perspective Newski.

— Je vous laisse partir avec l'espoir de vous revoir bientôt. Je serai toujours charmée... Ne prenez point ces

paroles pour une invitation banale... Oui, venez me voir sans cérémonie. Chaque mardi quelques amis veulent bien se réunir chez moi, et s'il vous plaît de venir avec eux tuer le temps?

— Dites plutôt : raviver le temps. Si je pouvais au prix de plusieurs années de ma vie acheter le bonheur de passer quelques instants avec vous, je me glorifierais d'acquérir ainsi la joie d'un printemps. Mickievitz a dit qu'une heure du mois de mai vaut mieux que toute une semaine d'automne.

— Vous oubliez que nous sommes en plein hiver, répliqua la comtesse, et le major s'inclina en soupirant.

— Bien joué, Valérien! s'écrieront peut-être mes lecteurs.

Cependant Valérien, après avoir quitté l'aimable Aline, ne s'accordait pas une telle félicitation. Je reconnais que l'épreuve qu'il avait entreprise pour son ami devenait pour lui-même une question toute différente. Il était amoureux et il sentait que son bonheur dépendait de la comtesse... Mais non, se dit-il, cette impression s'effacera, je suis d'une nature trop mobile pour me lier à un amour durable. Que j'évite seulement pendant quelques jours l'occasion de me trouver avec elle, et la flamme de mon cœur s'éteindra comme celle d'une lampe privée d'huile.

En prenant cette généreuse résolution, Valérien courait chez la princesse Boris pour assister au bal où il devait trouver celle qu'il appelait déjà la ravissante, la divine Aline. L'amour prodigue les plus pompeuses épithètes,

mais un temps vient où, reniant nos idoles, nous sommes les premiers à briser leur piédestal.

Bientôt, au théâtre, aux soirées musicales, aux matinées dansantes, aux dîners priés, aux courses en traîneaux, et Dieu sait où, Aline rencontrait Valérien. Le hasard les rejoignait; et c'était sans doute aussi par hasard qu'on les voyait toujours causer ensemble. D'abord Ctriélinski s'avançait vers la comtesse pour la saluer selon les lois élémentaires de la politesse, puis de parole en parole, de regard en regard, il en venait à oublier près d'elle les heures et le monde, et ne se réveillait de son enchantement qu'à la voix odieuse d'un domestique annonçant : La voiture de Mme la comtesse. Aline aimait le spectacle, Valérien connaissait et jugeait en maître les pièces et les costumes. Aline jouait à merveille de la harpe, Valérien s'aperçut qu'il avait un goût ardent pour la musique, et il était tout simple alors qu'il accompagnât Aline aux concerts, et la suivît dans sa loge. Ce qui était un peu plus difficile, c'était d'expliquer la petite manœuvre à l'aide de laquelle il en venait, en de fréquentes occasions, à donner la main à la comtesse pour la conduire du salon à la salle à manger. Un diplomate aurait admiré en ces circonstances l'habileté avec laquelle le jeune officier, sans aucune préméditation apparente, arrivait au moment juste près d'Aline, lui offrait le bras, et s'asseyait à la table à côté d'elle. Un doux sourire, un mot affectueux, un léger serrement de main était la récompense de sa dextérité.

L'amour, a dit Mme de Staël, est l'égoïsme à deux, et c'est parfaitement juste. Ctriélinski jouissait de la préfé-

rence que la comtesse lui accordait dans les mazurkas et les quadrilles sur une foule d'autres prétendants, et la comtesse se plaisait à danser avec un tel cavalier. Dans le tumulte du monde, ou à l'écart, ils se plaisaient l'un à l'autre par la nature de leur esprit, par leur originalité, et en portant leurs regards vers l'avenir, ils devaient y entrevoir pour tous deux une heureuse réunion. La comtesse se lia avec Olga, la jeune sœur du major, s'étonnant de n'avoir pas distingué plus tôt les aimables qualités de cette jeune fille; Valérien de son côté entrait dans la société de la comtesse et admirait la rectitude d'idées avec laquelle elle avait su choisir ses amis.

IV

En rentrant dans sa demeure, Ctriélinski se réjouissait d'y retrouver sa sœur. Près d'elle, il se reposait de ses préoccupations mondaines et des sollicitudes de son amour. Près d'elle, ses doutes pénibles se calmaient et la jalousie reployait ses ailes de vautour. Il n'était pas possible de voir cette douce jeune fille sans en être charmé. Elevée dans un couvent, elle avait, dans son éloignement de la vie sociale, conservé la salutaire ignorance des vices du monde et de ses agitations. Elle apparaissait au milieu d'un salon comme une vivante image de la candeur et de la franchise. On se plaisait à arrêter ses regards sur cette pure physionomie, où ni le jeu des passions, ni l'hypocrisie des convenances, n'avaient encore jeté leur nuage, ni laissé leur empreinte. On se plaisait à s'associer à sa gaîté, car la gaîté est la fleur de

l'innocence. Sur le triste terrain des préjugés, des corruptions, ou des folles vanités mondaines, elle s'élevait comme une verte plante qui offre un doux attrait à l'œil et un refuge à la pensée. Elle ne comprenait pas pourquoi elle n'aurait pas laissé éclater ses larmes au récit d'un fait émouvant, ou le rouge de l'indignation, si elle entendait de méchants propos. Elle ne comprenait pas ce qui pouvait l'empêcher de dire en face à quelqu'un : Vous êtes bon, ou vous êtes mauvais, selon sa naïve et sincère opinion. Enfin elle ne comprenait pas pourquoi il paraissait étrange qu'elle s'assît à côté d'un jeune homme dont la conversation était intéressante, au lieu d'écouter d'un air de satisfaction les discours d'un homme sans esprit, mais portant le signe d'un grade élevé. Elle embarrassait quelquefois les gens les plus perspicaces par la singularité de ses questions. Tantôt, dans sa simplicité, elle s'occupait des choses les plus ordinaires; tantôt elle étonnait par la nouveauté de ses conceptions, par la profondeur de ses sentiments, et surtout par son ardent amour pour le beau. La nature, du reste, l'avait dotée des dons les plus attrayants, et son éducation avait parfaitement développé ses meilleures qualités.

Olga aimait tendrement son frère : c'était son ami, son seul guide en ce monde. Le distraire, l'égayer, s'efforcer de prévenir ses plus petits désirs, c'était l'une des plus douces occupations de la jeune fille. Pour lui, elle jouait du piano, elle chantait les chansons qu'il préférait, ou voltigeait devant lui comme un oiseau, et lui racontait les épisodes de sa vie au couvent : comment ses com-

pagnes avaient failli un jour s'évanouir à l'aspect d'une tête monstrueuse, et comment elle-même avait vu une autre fois flamboyer les yeux d'un animal extraordinaire.

Valérien riait aux éclats de ces naïfs récits. Puis quand Olga ajoutait, comme pour s'excuser :

— J'étais alors dans la classe des enfants.

— Dieu veuille, s'écriait-il, que tu conserves toujours ton cœur d'enfant!

Un soir, Olga jouait divers morceaux de fantaisie sur le piano, tandis que son frère, appuyé sur le dos d'un fauteuil, l'écoutait pensif. Tout à coup la jeune fille se leva, et prenant son frère par le bras, et le regardant fixement :

— N'est-ce pas, lui dit-elle, que tu épouseras la comtesse Aline?

Surpris de cette question à laquelle se joignait une sorte d'affectueuse prière, Valérien observa un instant en silence sa sœur, soit qu'il voulût pénétrer dans la pensée de la jeune fille, soit qu'il se recueillît lui-même, puis enfin il lui dit :

— D'où te vient donc cette étrange idée?

— Étrange idée! Elle me parait, au contraire, toute simple. Puisque Dieu ne vous a pas faits naître frère et sœur, toi et la comtesse, pour partager vos joies et vos peines, il me semble que vous n'avez d'autre parti à prendre que de vous marier. Sinon, comment deux personnes qui s'aiment pourraient-elles s'unir?

— Mais qui te dit que nous nous aimons?

— Ah ! hypocrite ! et devant ta sœur ! Est-ce que nos proches parents ne sont pas les premiers amis que le Ciel nous donne? Pourquoi donc voudrais-tu me dissimuler un penchant réciproque qui est parfaitement convenable ?

— Un moment ! un moment, ma chère sœur ! Supposons, pour ta satisfaction, que je sois amoureux d'Aline, reste à savoir ensuite si, de son côté, elle m'aime ?

— J'en réponds, mon frère, elle t'aime.

— Je ne pense pas pourtant qu'elle ait choisi pour confidente de ses secrets ma petite sœur.

— Non, c'est vrai, elle ne m'a pas dit un mot à ce sujet. Mais elle parle si souvent de toi, elle est si contente de se rencontrer avec toi, que son inclination pour toi ne peut être mise en doute. Je ne connais pas le monde, encore moins le cœur humain, mais il est des choses que je devine par ma propre intelligence.

— Tu as plus d'expérience et de finesse que je ne croyais.

— Est-ce un reproche que tu m'adresses? Ah ! que les hommes sont singuliers ! Ils nous font un reproche de notre ignorance, et s'irritent de notre savoir. En ce moment, tu es choqué de voir qu'une petite pensionnaire a découvert le secret que lui cachait son frère, et c'est moi qui devrais être fâchée contre toi, parce que tu t'es montré défiant envers moi, et parce que tu m'as crue si sotte.

— Oui, ma bonne, ma chère Olga, répondit Valérien avec un accent de tendresse, et en embrassant sa sœur

au front; oui, j'ai eu tort, j'ai été injuste envers toi. Désormais, plus de mystères entre nous!

— Je ne demande pas à tout savoir, Valérien. Il est tant de choses qui me sont indifférentes. Mais comment pourrais je rester étrangère à ce qui tient à ton bonheur? Il faut te dire que, dans ma joyeuse imagination, j'ai déjà bâti toutes sortes de châteaux en Espagne, en pensant à ton mariage avec la comtesse. Quelle riante perspective j'entrevois! Nous irons vivre à la campagne, après laquelle je soupire depuis longtemps. Nous serons toujours ensemble, heureux d'être loin des gens importuns. Le temps s'écoulera d'une façon charmante, l'été avec la nature, l'hiver avec l'amitié, toute l'année avec l'amour. Nous nous promènerons sur l'eau, et à cheval, car j'espère que tu m'achèteras un joli petit cheval. Le soir, en prenant le thé, nous rirons, puis nous danserons. Nous lirons quelquefois Walter Scott; nous causerons aussi quelquefois sérieusement, car on ne peut pas toujours s'occuper d'enfantillages. Parfois nos bons voisins, nos anciens amis viendront nous voir, et sans doute le prince Gremin ne nous oubliera pas.

— Gremin te plaît, ma chère Olga, demanda le major?

— Oui, je l'aime dès mon plus bas âge. Tu es venu si souvent me voir avec lui au couvent! Il m'appelait sa cousine, et il écoutait si amicalement mon petit babillage, qu'il était le seul avec toi à qui je pusse parler sans rougir. Quand vous deviez venir, je vous attendais avec impatience, et, pour moi, il n'y avait de vraies fêtes que

celles auxquelles vous assistiez. J'ai pleuré amèrement quand vous avez quitté Pétersbourg, et, je te l'avoue, mon frère, je me souviens encore du panache en plumes de poule qui flottait sur le casque du prince.

— Un panache, ma chère Olga, se fait avec des plumes de coq.

— Eh! bien, n'est-ce pas la même chose? Les coqs ne sont-ils pas les frères des poules?

— Tu as raison ; continue.

— Plus je continuerai, plus je me rapprocherai de mon enfance. Tu te rappelles avec quelle indulgente bonté le prince m'interrogeait sur mes études, comme il m'aidait à surmonter mon embarras, à développer mes idées, comme il me donnait de bonnes et utiles leçons! J'avais plus peur de commettre une erreur devant lui que devant mes maîtres. Ce qui me plaisait surtout, c'était de l'entendre raconter ses anecdotes historiques qu'il racontait si bien. Je pleurais lorsqu'il me disait les infortunes de Marie-Stuart; je prenais en haine la froide Elisabeth, quoiqu'on l'ait appelée la sage et grande reine ; j'éprouvais une vive sympathie pour Henri IV, qui fut l'ami, le père de ses sujets, qui, en devenant roi, ne cessa pas d'être un homme de cœur. Le prince m'enseigna aussi à admirer le génie de notre czar Pierre, modeste dans le bonheur, ferme dans l'adversité, si ferme surtout quand sur les bords du Pruth il rédigea cet ukase où il enjoignait au Sénat de ne pas accomplir ses ordres, si les Turcs l'obligeaient à accepter une convention indigne de lui et indigne de la Russie. Quelle noble abnégation de

soi-même! Quel amour de la patrie! Oui, mon frère, oui j'aime le prince.

— Très-bien! répondit Valérien; et il tomba dans une profonde rêverie où il songeait à la fois à son avenir et à celui d'Olga. « Sans cette fatale idée que Gremin s'est mise en tête, lui et moi, se disait-il, nous pourrions être très-heureux, lui avec ma sœur et moi avec Aline. Je ne puis souhaiter un meilleur beau-frère et il ne trouvera pas une meilleure femme. La douceur, l'innocence d'Olga peuvent seules modérer la fougue de ce caractère et lui donner le repos. Avec une autre femme, il serait perpétuellement en proie aux soupçons et à la jalousie. Maintenant ce n'est pas sa prétendue passion que je redoute, c'est son obstination. Il va essayer de me persuader et il se persuadera à lui-même qu'il est éperdûment amoureux de la comtesse... Voilà déjà deux lettres que je lui écris, et pas de réponse! Qu'est-ce que cela signifie?... Mais quoi qu'il en soit, nulle fortune au monde et nul danger ne me détermineront à céder Aline à qui que ce soit. Qu'elle m'aime ou qu'elle fasse seulement semblant de m'aimer, elle doit être à moi, en dépit du passé, en dépit de l'avenir : j'y suis résolu. »

V

Aux douces pages du livre de l'amour, il y a toujours quelques fautes; mais chaque chose a son temps. Aline n'était plus cette jeune femme inexpérimentée de seize ans qui, dans le tourbillon du monde, prêtait l'oreille aux captieux raisonnements d'un adorateur, se réjouissait d'une première inclination, comme d'un nouveau jeu; et, se posant elle-même en héroïne de roman, écrivait de tendres lettres à Gremin... Telle avait été son erreur, et c'était la seule. Depuis cette époque, elle n'avait eu qu'une conduite exemplaire et une attitude pleine de réserve. Si quelqu'un de ceux qui l'entouraient se hasardait à dépasser les bornes d'une aimable plaisanterie, à l'instant même il était puni de son imprudence par un accueil glacé ou par une grêle d'épigrammes. Habituée, en pays étranger, à voir beaucoup de monde, elle n'avait jamais

permis à qui que ce fût la moindre licence. Par sa dignité, elle maintenait à une respectueuse distance ceux que sa grâce et sa beauté attiraient auprès d'elle. Ctriélinski était, il est vrai, traité par elle moins rigoureusement ; mais lui-même reconnut plus d'une fois qu'il ferait bien de suivre avec précaution son chemin. Ne sachant s'il était aimé, vingt fois le mot solennel : Je vous aime, resta suspendu à ses lèvres sans qu'il osât le prononcer. La comtesse semblait avoir une peur mortelle de ce mot décisif, et comme si elle n'avait pas été préparée à cet aveu, comme si elle n'avait pas songé que tôt ou tard il devait éclater, tout le sang de son cœur parut affluer à son visage, quand le major, saisissant un instant propice, lui dit en tremblant son amour... Je laisse mes lecteurs se représenter à eux-mêmes les détails de cette scène. Je suppose qu'il n'en est pas un qui ne retrouve, avec un soupir de regret, ou avec un sourire, une scène du même genre dans les souvenirs de sa jeunesse.

Entraînants sont les premiers transports de la passion, quand on ignore encore si l'on est aimé, et quand cette incertitude agite si vivement le cœur. Doux et charmants sont les jours où nos aveux ont reçu un favorable accueil. Alors, nous savourons toutes les joies de l'amitié et toutes celles de l'amour. Le premier mois du mariage s'appelle la lune de miel ; le premier mois qui suit une heureuse déclaration devrait s'appeler la lune de nectar... C'est l'horizon après l'orage, l'horizon lumineux, calme, rafraîchissant, sans nuage.

La comtesse et le major buvaient à cette coupe en-

chantée et ne pouvaient en détacher leurs lèvres. Dans la réciprocité de leur affection, dans la vivacité de leurs sentiments, nulle vaine contrainte ne devait subsister entre eux. Aline avait besoin des conseils et de l'assentiment de Valérien pour tous les préparatifs dont elle commençait à s'occuper, pour le choix même de ses parures, et en lui soumettant le présent, elle voulait aussi qu'il sanctionnât le passé. Un jour qu'elle était assise à côté de lui, tenant entre ses mains la main de son loyal fiancé, et plongeant un regard caressant dans ses yeux expressifs : Valérien, lui dit elle, le monde me reprochera peut être d'avoir agi légèrement dans les premiers temps de mon mariage; mais j'espère que toi, tu me rendras justice. J'avais quinze ans, lorsqu'un soir on me fit asseoir à table à côté d'un vieillard dont je me rappelais seulement l'extraordinaire tabatière. Puis on me dit très-sérieusement : Voilà ton fiancé. Il sera ton époux. Je ne comprenais pas même ces mots de fiancé, d'époux, et ne voulais pas même me donner la peine de m'en informer. J'étais fiancée, voilà le fait. Comme un enfant, je me réjouissais des robes, des bijoux qu'on me donnait, et je fus sur le point de m'élancer au cou du vieillard, quand à la place de la montre en cuivre qui faisait partie de mes joujoux de petite fille il m'offrit une délicieuse montre en or. Je me mariai sans cesser d'être enfant, ne sachant rien des devoirs du mariage, et reconnaissant seulement mon changement de situation à mon titre de Madame. Cependant, je ne tardai pas à reconnaître quelle différence d'âge et de sentiments il y avait entre mon époux

et moi. Et à seize ans, le cœur d'une femme ne reste pas impassible. L'indéfinissable mélancolie dont il est saisi, le vague désir qui l'agite indiquent le besoin d'aimer. J'aimai dans toute l'innocence de mon âme... Tu connais celui qui fut l'objet de ce penchant. Grâce à Dieu, c'était un honnête homme, qui jamais ne songea à abuser de mon inexpérience.

Bientôt notre séparation me fit voir que je m'étais trompée sur la nature de mes sentiments. Je prenais pour de l'amour une envie de plaire, un désir d'être préférée par l'homme que je préférais. Une vaine présomption m'avait troublé la tête, je me figurais que j'aimais ardemment Gremin, parce qu'il me semblait digne de mon amour. Peut-être cependant que s'il avait continué à correspondre avec moi, j'aurais gardé mon illusion, et elle aurait peut-être changé ma destinée. Mais à peine nous étions-nous quittés, qu'il se montra fort indifférent à mon égard. Je l'accusai de froideur, je l'accusai d'ingratitude, de trahison, puis je l'oubliai plus tôt que je ne m'y attendais. En pays étranger, me trouvant plus fréquemment seule avec moi-même, ou plus fréquemment avec des gens distingués, j'éprouvai un vif désir de m'instruire. Par l'effet des lectures que j'entrepris, et surtout par l'heureuse influence de quelques femmes qui joignaient aux agréments mondains des qualités sérieuses, j'en vins à reconnaître que si je n'aimais pas mon mari, je devais pourtant aimer mes devoirs, et que pour nous le plus grand malheur est de perdre notre propre estime. Ma vie nomade ne me donnait aucune occasion de faire

quelque connaissance intime. Le bonheur ne m'apparaissait que dans mes rêves. Au milieu des distractions du monde, et d'une cohorte de soupirants, je conservai ma liberté.

Mon mari mourut. Je passai toute une année dans la solitude, ne voyant que quelques amies, et lisant des livres que je comprenais par le cœur, et qui en même temps me jetaient une nouvelle lumière dans le cœur. A mon retour en Russie, je fus pendant quelque temps subjuguée, entraînée par des devoirs de parenté et des devoirs de société. On m'accablait d'invitations et de compliments, mais j'étais en garde contre ces flatteries, je savais que la plus petite nouveauté parisienne suffit pour attirer, ne fût-ce qu'un instant, l'attention générale. Ceux qui essayaient de me faire la cour m'ennuyaient avec leurs phrases doucereuses, et plus que jamais je me sentais un grand vide dans l'âme. Cette jeunesse russe sans caractère, ces médailles sans expression me causaient un ennui insurmontable; je m'effrayais de ne point rencontrer de Russes en Russie. On pardonne la légèreté en France, où l'on trouve à chaque pas quelque aliment de curiosité, où chaque objet porte un cachet de fantaisie, où la sottise même n'est point dépouvue d'un certain esprit. Mais vous imaginez-vous rien de plus insupportable que ces fades imitations de la vie parisienne transplantée en Russie, que ces sociétés où l'on ne s'entretient que de choses étrangères, où les uns ne comprennent pas ce qu'ils disent eux-mêmes, tandis que les autres comprennent encore moins le langage qu'on leur adresse;

où ceux-ci se hâtent d'étaler les nouveautés qu'ils viennent de recevoir, tandis que ceux-là restent en arrière, inébranlables dans leurs vieux préjugés.

C'est alors que je te rencontrai, et dès ce jour, mon cœur et mes yeux s'ouvrirent à une perspective inespérée. Je t'avoue que lorsque je te parlai pour la première fois, je me laissai tromper par ta taille, par ton accent, et je te prenais pour Gremin. A la fin de ce mémorable bal, ma curiosité était excitée au plus haut degré ; il y avait en moi un mélange inexplicable de sentiments contradictoires ; je croyais que je venais de voir Gremin et je ne le croyais pas ; à la réminiscence du passé se joignait en moi je ne sais quelle impression d'une connaissance nouvelle, je me reprochais de n'être pas plus réservée avec un inconnu, et je m'entretenais avec lui comme avec un ancien ami ; en un mot, j'étais dans une confusion d'idées extrême.... Tu sais le reste, mon cher Valérien, et Dieu sera ton juge si quelque jour je dois me repentir de mon amour.

Valérien écoutait dans une sorte d'extase cette voix qui résonnait à son oreille comme une musique céleste, et prenait les mains d'Aline et les couvrait de baisers ; il voulait, dans sa juvénile ardeur, lui jurer qu'il n'existait pas un amour comparable au sien.

— Ne jure pas, lui dit Aline, les serments sont souvent voisins de la trahison. J'aime mieux me fier à la noblesse de ta pensée qu'à ces belles paroles qui se dispersent dans les airs. Nous ne sommes plus des enfants.

Les deux amants s'occupaient des préparatifs de leur

mariage, quoiqu'ils n'eussent point encore fait leurs dernières conventions. Valérien se traçait un plan d'existence qui pouvait bien ne pas convenir à la comtesse et qu'il hésitait à lui communiquer. Tandis que ses camarades le considéraient comme un homme léger qui n'avait d'autre idée que de dépenser gaîment ses revenus, il s'appliquait en secret à améliorer la situation de ses paysans. Bientôt il acquit la conviction qu'il ne parviendrait jamais, par l'action de ses intermédiaires, à réaliser ses généreux projets, et il résolut de s'établir lui-même dans ses domaines pour éclairer, pour protéger et enrichir les quelques milliers d'êtres dont il était le maître, et qui étaient tombés dans un état misérable, par la faute de leurs anciens seigneurs, par la rapacité de l'administration, par leur propre ignorance. Pour accomplir ce dessein, il avait assez d'argent, assez d'énergie, assez de notions positives, car il avait consacré ses loisirs à cette étude. Il lui manquait seulement l'expérience, mais il disait qu'il l'acquerrait, et c'était pour lui une douce pensée d'entreprendre cette tâche avec une femme aimée, d'accomplir ses devoirs de citoyen et de les unir aux joies de son amour. Il était doué d'une grande fermeté de caractère, et sa résolution à cet égard était parfaitement arrêtée; mais plus il la sentait inébranlable, plus il hésitait à la révéler à Aline. Il comprenait qu'il allait par là lui demander un véritable sacrifice, qu'il serait difficile à une jeune femme riche, aimable, de renoncer ainsi tout à coup au monde.

— Eh bien ! se dit-il après ces réflexions, ce sera pour

moi un moyen d'éprouver la force de son affection. Si elle refuse de me suivre, si elle préfère à l'existence que je lui offre, la vie bruyante des salons, elle me prouvera par là qu'elle ne m'aime pas véritablement et n'est pas digne d'un véritable amour. C'est décidé, et à la première occasion je m'expliquerai.

Cette occasion s'offrit à lui, un jour de carnaval, après une promenade sur les montagnes russes, ces diaboliques montagnes inventées pour le malheur des vieux parents et des maris jaloux, qui grondent et gémissent, mais se soumettent à la tyrannie de la mode. Là, on peut constater d'étranges audaces. S'il vous est arrivé de remarquer de jeunes filles craintives qui n'oseraient traverser une salle de bal sans l'assistance d'un chaperon, des femmes qui refuseraient la main qu'un galant cavalier leur présente pour les aider à monter en voiture, vous pourrez voir aux montagnes russes les moins délicates jeunes filles, ces mêmes femmes sauter sans façon sur les genoux du jeune homme qui dirige l'étroit traîneau sur une pente rapide, sur un étroit sentier de glace. Pour maintenir en équilibre le léger véhicule, il faut que le conducteur soutienne quelquefois sa belle compagne par la taille. Le traîneau vole à droite, à gauche; le vent siffle... Une crevasse!.... Le cœur palpite, et les mains qui se sont rejointes se serrent plus vivement. Les mères s'impatientent, les maris souffrent, les jeunes gens rient, et quand on rentre au logis, chacun de dire : Ah! que c'est amusant, quoique la moitié au moins de ceux qui le disent pensent tout le contraire.

Valérien et la comtesse étaient du nombre des privilégiés. Ils revinrent de leur longue promenade très-satisfaits l'un de l'autre. Le major crut que le moment était favorable pour révéler ses projets à Aline. Comme il y va, lui dit-il, de notre bonheur à tous deux, je ne prendrai point de longues circonlocutions pour en venir à mon but, je n'essaierai point de vous éblouir par des fleurs de rhétorique, je vous expliquerai nettement mon projet, en vous priant de le juger, et de me dire sans détour ce que vous en pensez. D'abord, ma chère Aline, je quitte le service militaire pour me dévouer à une œuvre où j'espère occuper plus dignement et plus utilement mes jours qu'en restant à l'armée en pleine paix.

Aline soupira, et laissa tomber la dragonne du major avec laquelle elle jouait : Mon ami, demanda-t-elle d'une voix qui avait le ton de la prière, ne pourrais-tu pas entrer dans l'administration ou dans la diplomatie ?

— Nullement. Un emploi dans les bureaux me semblerait une tâche mécanique et insupportable ; quant à la carrière diplomatique, elle ne convient ni à mes goûts ni à mes études. Au surplus, chère Aline, mon projet est de quitter la capitale.

La comtesse se tut.

Valérien se mit alors à développer à sa fiancée tous les plans qu'il avait formés pour l'administration de ses domaines, l'amélioration de ses terres, l'instruction de ses paysans. J'espère donner par là, dit-il, un salutaire

exemple aux autres propriétaires, surtout à mes voisins. Mais lorsqu'il ajouta qu'une telle entreprise exigeait une surveillance continue, infatigable, le front d'Aline s'assombrit, et sa main s'éloigna de celle de Ctriélinski.

— Et ce plan, l'avez-vous arrêté d'une manière irrévocable? demanda-t-elle avec tristesse.

— Oui, au moins dans son ensemble. Mais ma chère Aline pourra, si bon lui semble, en modifier les détails.

— Ainsi je ne pourrais pas te faire revenir de ta détermination; ainsi les observations que je pourrais t'adresser seraient vaines?

— Non, certes, ton assentiment est nécessaire à mon bonheur. Avec toi chaque minute de la vie sera pour moi une nouvelle bénédiction. Tu seras pour moi, pour ceux qui nous entoureront, pour ceux qui dépendront de moi, un ange de grâce et de bonté. Oh! mon Aline adorée, ne détruis pas ce paradis d'amour que mon cœur a rêvé. C'est toi qui vas décider de mon sort, et j'attends ma sentence. Seras-tu à moi ou voudras-tu me quitter?

— Valérien, dans trois jours tu sauras ce que j'ai décidé. Seulement tu ne me verras pas pendant ces trois jours, et il faut que tu me promettes de ne pas m'écrire, de ne pas chercher l'occasion de me rencontrer. Je veux faire mes réflexions en pleine liberté, à l'écart de toute influence.

— Cruelle femme! Trois jours! Pour celui qui aime, c'est un siècle.

— Cruel homme! Le village! Pour une femme, c'est l'éternité dans le désert.

A ces mots, Aline disparut.

— Je comprends, murmura le major avec un amer sourire, en même temps qu'il sentait comme un frisson froid dans le cœur; et tristement il s'éloigna.

VI

— Le lieutenant-colonel prince Gremin, dit un domesque en s'avançant sur le seuil du salon où la tante de Ctriélinski était occupée à faire une grande patience. Madame veut-elle le recevoir ?

— Oui, répondit-elle en ôtant ses lunettes et en rajustant son schall. Il me semble qu'il n'y a pas longtemps que le prince est à Pétersbourg ?

— Il est arrivé hier. Il voulait voir M. Valérien ; mais quand il a su que Madame n'était pas sortie, il m'a prié de l'annoncer.

A ces mots, le domestique sortit.

Gremin, au lieu de partir immédiatement comme il le désirait, avait été obligé de rester dans l'exercice de ses fonctions et de conduire son régiment dans une autre garnison sur la frontière de la Lithuanie. Là, les devoirs

qu'il avait à remplir, les distractions que lui offraient de nouvelles connaissances, le consolèrent de sa déception. Il oublia ses projets de voyage, et peut-être qu'il aurait renoncé à son congé, si la mort subite d'un de ses oncles ne l'avait obligé à se rendre à Pétersbourg, où il devait partager un héritage, et régler les affaires inséparables d'une telle opération. Prompt à s'enflammer pour une idée qui lui montait au cerveau, et non moins prompt à se calmer, il ne s'étonnait plus du silence de Ctriélinski, et cheminait paisiblement vers la capitale. Mais lorsqu'à son arrivée il apprit que le major allait épouser la comtesse, cette nouvelle le révolta. Une ardente jalousie, et la pensée que dans ce mariage il jouait un rôle fort ridicule, excitaient sa colère. Le succès du major, qu'il regardait comme une œuvre de perfidie et de trahison, lui donnait l'ardent désir de se venger. Il se dirigea avec un sentiment hostile vers la demeure de son ancien ami, pour épancher devant lui tout le fiel de son indignation. Ne trouvant pas Valérien à la maison, le prince se dit qu'il ne pouvait, sans commettre une impolitesse, ne pas demander à présenter ses respects à la tante du major, et comprimant l'agitation de son esprit, il s'avança en silence vers le salon. Mais en traversant l'antichambre, il s'arrêta et écouta. La sœur de Valérien, la gracieuse Olga était là, assise à son piano ; elle se croyait seule et chantait d'une voix pure, harmonieuse, les strophes suivantes :

Dites-moi donc pourquoi la rose
S'enflamme au souffle du zéphyr?

Pourquoi le papillon s'y pose
Vif et prompt comme le désir ?

D'où vient que de l'eau qui ruisselle
S'élève une plaintive voix ?
Et d'où vient que la tourterelle
Gémit le soir au fond des bois?

Dites-moi d'où vient que si vite
Mon cœur change d'émotion,
Qu'une ardeur étrange l'agite
Ou qu'il est saisi d'un frisson?

Olga cessa de chanter, le prince l'écoutait encore; il regardait ces jolis doigts qui continuaient à voltiger sur les touches du piano, et, d'un œil ravi, il contemplait cette apparition inattendue. Etait-ce bien là cette Olga dont les charmes enfantins lui avaient tant plu, qu'il avait quittée toute petite, et qui maintenant se montrait à lui dans tout l'éclat de la jeunesse et de la beauté? Il ne se lassait pas d'observer cette taille élégante, ces mains d'une forme si artistique, ce front élevé sur lequel flottaient des boucles touffues de cheveux blonds, et ces yeux bleus où, à travers une sorte de teinte mélancolique, se révélait avec l'étincelle de l'esprit un caractère de fierté. Il ne se lassait point de voir cette figure colorée d'un doux incarnat comme une aurore du mois de mai, et portant à la fois l'empreinte d'une candide insouciance et d'une vive intelligence; ces sourcils qui rehaussaient l'expression de sa physionomie, ces lèvres sur lesquelles s'épanouissait un si délicieux sourire. Il semblait qu'elle sourît à ses propres rêves, à ses rêves éclos dans le pressentiment d'un amour futur; il semblait que, par son

regard, elle saisit l'avenir lointain dans le cercle de ses fantaisies, qui, semblables à l'aigrette d'une horloge, parcourent le temps et l'espace sans sortir de leur point central, c'est-à-dire du cœur. Tout en elle était ravissant : et la mélodie de sa voix, et l'éloquence de son silence, et l'éclair de ses yeux. Elle apparaissait à Gremin non plus comme une créature terrestre, mais comme un être idéal. Il l'interrompit cependant au moment où, en faisant vibrer d'une main distraite, les touches de son piano, elle répétait à demi-voix sa chanson.

— Mademoiselle, lui dit-il, je viens vous déclarer que vous chantez comme un ange.

Olga se retourna vivement et jeta un cri de joie.

— Ah! Dieu! c'est vous, prince Nicolas, imaginez-vous qu'à l'instant même je songeais à vous, et vous voilà comme si ma pensée vous avait transporté ici.

Tandis qu'elle parlait ainsi, une vive rougeur se répandait sur ses joues.

— Ce que vous me dites, répondit Gremin, est une preuve que vous pouvez faire des miracles. Vous ne m'avez donc pas oublié?

— Je ne suis pas assez légère pour oublier mon cousin et mon instituteur.

— En voyant tant de perfections je m'estimerais heureux de mériter ces deux titres.

— Comment, Prince, est-ce que la vérité n'est qu'un jeu réservé pour les enfants? Vous-même vous m'avez enseigné la franchise, et maintenant que je suis en état de l'apprécier, vous me répondez par des compliments.

Oui, je vous le répète, il m'était agréable de penser à vous, car votre souvenir est étroitement lié à celui de heureuses années que j'ai passées au couvent.

— C'est peut-être, Mademoiselle, l'expérience d'un monde trompeur qu'il faut accuser de mon incrédulité plutôt que ma modestie.

— Assez de discussions, Prince, surtout pour la première fois que je vous revois après une longue séparation. Je me réjouis d'autant plus de vous revoir que vous pourrez faire du bien à mon frère. Depuis deux jours, il est si triste, si inquiet, si tourmenté, que je n'ai de ma vie rien vu de pareil. Mais probablement ma tante vous attend. Allons la rejoindre.

Le prince fut accueilli effectivement comme un parent. Grâce à la bonté de la tante du major, à la naïve gaîté, au spirituel abandon d'Olga, son effervescence se calma. Une heure s'écoula rapidement, et son irritation était entièrement apaisée, quand tout à coup elle se raviva à la voix d'un domestique qui venait lui annoncer que Ctriélinski était de retour et l'attendait dans son appartement.

Le major s'avança au-devant de lui pour le recevoir à bras ouverts :

— Cher Prince, s'écria-t-il, il ne me manquait que toi pour rire du résultat de notre expérience et m'en féliciter.

— Monsieur Ctriélinski, répondit Gremin avec une froide ironie, et en se retirant en arrière pour échapper à l'embrassement du major, je ne suis pas venu ici

pour vous féliciter. Je tiens seulement à vous remercier du zèle que vous avez déployé dans mes intérêts !

— Vous ! monsieur le Major !... En vérité, Gremin, je ne te comprends pas.

— Et moi je vous comprends à merveille, et je ne vous connais que trop, monsieur le Major.

En toute autre circonstance, Ctriélinski ne se serait pas laissé émouvoir par le ton offensant d'un ami en colère, et probablement il l'aurait pacifié par quelques plaisanteries, mais en ce moment, où il était affligé par la froideur de la comtesse, en proie au doute et à la jalousie, il résolut de rendre à son ancien camarade sarcasme pour sarcasme, bravade pour bravade.

— Ne vous plairait-il pas, lui-dit-il, de vous asseoir, monsieur le Colonel ? Votre entretien commence comme une leçon de morale, et je ne puis dormir debout.

— Je compte vous dire des choses qui vous enlèveront pour longtemps l'envie de dormir.

— Je suis curieux de connaître ces choses, moi qui repose si bien dans la paix de ma conscience.

— Oui, vous êtes innocent comme l'enfant qui vient de naître, comme l'hirondelle des églises. Comment juger un homme dont la conscience est muette ou forcée de se taire ?

— Je ne puis, Prince, prendre pour moi ces paroles, car je ne vois aucune raison pour que mon langage soit en désaccord avec ma conscience qui est parfaitement nette. Dites-moi donc sans détour et amicalement de quelle façon j'ai mérité votre colère.

— Amicalement! il me paraît étrange que vous invoquiez encore l'amitié, quand vous en oubliez tous les devoirs. Au reste, vous vivez maintenant dans un monde où l'on emprunte encore sur des propriétés qu'on ne possède plus.

— Prince, je suis bien plus sensible à vos accusations qu'à vos paroles injurieuses. Mais réfléchissez un peu, je vous prie, et voyez quel crime j'ai commis envers vous. Rappelez-vous qui m'a confié une mission en me pressant, en me conjurant, en m'obligeant à l'accepter? N'est-ce pas vous? N'ai-je pas assez tenté de vous détourner de votre résolution? Ne vous ai-je pas prédit ce qui pouvait arriver et ce qui est arrivé? On n'est pas toujours maître de son cœur.

— Non. Mais on doit être maître de ses démarches. Ainsi, mon cher Monsieur, c'est moi qui vous ai prié, persuadé, forcé de vous engager dans cette délicate entreprise. Mais, en votre qualité d'ami, vous auriez dû reconnaître l'inconséquence de ma demande, et corriger une faute, au lieu de la continuer dans votre intérêt, et d'abuser de ma confiance. Nous ne voyons pas toujours justement les choses qui nous intéressent le plus. En pareil cas, c'est au regard calme, clairvoyant de l'amitié à distinguer une idée juste d'un caprice.

— Il est vrai que nous sommes de mauvais juges dans notre propre cause, car moi-même je me suis laissé entraîner par l'amour, dont je devais seulement faire l'essai.

— Vous deviez prévenir le danger, et dès que vous

l'aviez reconnu, le fuir. Mais non, il vous était plus agréable d'accuser le sort du résultat de vos propres artifices, et de me consoler par ces sages réflexions : Je vous l'avais bien dit; je vous l'avais prophétisé.

— N'oubliez pas, Prince, qu'en me déterminant à prendre mon rôle d'examinateur, je ne me chargerai point d'être votre avocat, et ne m'engageai point à vous faire un chemin pour vous conduire de votre Babylone en ruines au ciel.

— Je vous félicite d'avoir conquis ce ciel et ne vous l'envie pas. Il y a longtemps que je suis guéri du désir de chercher mon bonheur dans l'affection des femmes; je sais que cette affection est aussi variable que la couleur du caméléon. Pour mieux vous prouver ma philosophie à cet égard, tenez : voilà le cas que je fais des dons de la comtesse.

A ces mots, Gremin jeta au feu les lettres et l'anneau qu'il avait reçus d'Aline.

— Je ne puis qu'approuver, dit le major, cette résolution, et peut-être auriez-vous mieux fait de la prendre plus tôt. La comtesse vous a oublié comme vous l'avez oubliée, fort peu de temps après vous avoir quitté. Tout cela n'était qu'un enfantillage.

— Je vous prie, monsieur le Major, de me faire grâce de votre approbation et de vos découvertes. Nous ne nous mettrons pas à discuter qui elle aime et qui elle n'aime pas. Seulement ne vous réjouissez pas de vos amours. La femme qui a déjà changé une fois, changera bien deux et trois fois.

— Soyez plus réservé à l'égard de la comtesse. J'ai supporté vos paroles tant qu'elles n'atteignaient que moi ; mais du moment où vous portez atteinte à l'honneur d'une femme, il ne m'est pas possible de garder plus longtemps ma patience... je ne suis pas un ange.

— Non. J'en suis convaincu, mais vos menaces me divertissent, monsieur le Major.

— Et votre caractère me fait pitié, monsieur le Lieutenant-Colonel.

— Pourrais-je savoir ce qui me vaut de votre part ce sentiment de commisération.

— Il vient de ce que, pour un froissement d'amour-propre, pour une jalousie imaginaire, pour une vaine fantaisie, vous avez pu venir chercher à mille verstes de distance pour l'injurier et l'outrager, un homme qui jusqu'à présent n'avait cessé de vous estimer et de vous aimer.

— Mille grâces de votre estime. Autrefois, il est vrai, j'y attachais du prix ; à présent, je ne m'en soucie nullement... Et votre amitié ! n'est-ce pas un modèle d'amitié ? Quoi ! vous en êtes venu à la veille de vous marier, sans m'écrire seulement une ligne?... Vous m'avez laissé dans une telle ignorance, que c'est par un garçon d'hôtel que j'ai appris votre mariage.

— Je vous ai écrit deux fois. Probablement que votre changement de garnison vous aura empêché de recevoir mes lettres. Quant à mon mariage, la chronique de la ville a devancé le fait. Il est possible qu'il ne s'accom-

plisse pas. Je n'ai pas encore le dernier mot de la comtesse.

— Vous m'avez écrit! Vous me trompez, et franchement, je n'aurais pas cru que vous apprendriez si vite à joindre le mensonge à l'hypocrisie.

— Un mensonge! s'écria Ctriélinski enflammé de colère. Une telle parole ne peut être effacée que par le sang.

— Soit! répondit Gremin.

— C'est décidé. Mais ne soumettez pas ma patience à une plus longue épreuve; ne m'obligez pas à vous dire des choses qui ne peuvent être tolérées par des gentilshommes. A quand notre entrevue?

— Demain, nous nous rencontrerons pour la dernière fois. Quoi qu'il arrive, j'aurai l'avantage de ne plus respirer le même air que celui qui a payé mon affection par une telle...

— Assez, Prince. Il est des mots dont rien ne pourrait vous empêcher de subir les conséquences, ni mon ancienne amitié, ni les devoirs de l'hospitalité.

— Il vous convient bien de parler d'amitié, lorsque vous en avez empoisonné le souvenir. Quant à votre hospitalité, je n'en réclame point la protection. Mon sabre est mon meilleur défenseur.

— Faites-moi grâce, Prince, de ces fanfaronnades. Demain, je répondrai comme il convient à vos menaces.

— Et demain une balle sera la juste récompense de la perfidie. Vous verrez alors qu'on ne vise pas tranquillement sur moi comme sur une carte, et que je ne suis pas

de ces gens dont on peut faire impunément un marche-pied. Mon témoin viendra vous voir aujourd'nui.

— Très-bien.

Les deux anciens amis se séparèrent avec une violente animosité.

VII.

Pendant toute la nuit, une longue nuit d'hiver, Olga ne put dormir. L'humeur sombre ou la feinte gaîté de son frère, l'impétueux entretien qu'il avait eu dans la journée avec Gremin, la visite d'un officier qu'elle ne connaissait pas, et tout ce qu'elle avait entendu en diverses occasions raconter des duels, jetaient le trouble et l'anxiété dans son esprit. En recherchant la cause de l'événement qu'elle redoutait, elle se disait que peut-être son frère aurait eu une dispute avec le prince. Longtemps avant le jour elle était levée, habillée, et elle se glissait comme une ombre hors de son appartement. De cruelles conjectures agitaient sa pensée. Elle aurait voulu savoir la fatale vérité; en même temps elle tremblait de la découvrir, et prêtait au moindre bruit une oreille inquiète. Plus d'une fois, elle s'avança sur la pointe des pieds vers la chambre de son

frère, mais cette chambre était encore plongée dans le silence et l'obscurité. Tout à coup un léger bruit attira son attention ; elle se retourna et vit briller un panache blanc sur l'escalier du major ... A cet aspect, le cœur de la jeune fille frémit, un froid glacial se répandit dans ses veines. Elle entendit qu'on parlait à voix basse dans une chambre voisine. Entraînée par son angoisse, par sa tendresse fraternelle, elle s'en approcha, et retenant son haleine, appliqua son œil au trou de la serrure. En face d'elle était le poêle, dont la flamme répandait de côté et d'autre une lueur blafarde. Le vieux domestique de Valérien, à genoux devant un réchaud, faisait fondre du plomb, puis le versait dans un moule, interrompant seulement son travail par des prières et des signes de croix. Près d'une table était un officier d'artillerie qui rognait, polissait les balles pour les adapter au canon d'un pistolet. En ce moment, la porte s'ouvrit avec précaution, et un troisième personnage apparut. C'était un officier des gardes.

— Bonjour Capitaine, lui dit l'artilleur, avez-vous tout préparé ?

— Oui ; j'apporte deux paires de pistolets, l'une de Kuchenreuter, l'autre de Lepage. Nous les examinerons ensemble.

— C'est notre devoir. Avez-vous des balles d'un juste calibre ?

— Elles viennent de Paris et doivent avoir été faites avec précision.

— Il ne faut pas trop s'y fier. Je le sais par ma propre

expérience. Et vous êtes-vous procuré de la bonne poudre ?

— Oui, de la poudre à petits grains.

— Ce n'est pas la meilleure. Nous en prendrons une autre. Maintenant, comme il faut tout prévoir, avez-vous un médecin ?

— J'en ai vu deux, et j'ai été révolté de leur cupidité. Ils ont commencé par faire de grandes lamentations sur la responsabilité qu'ils encouraient et ont fini par me demander le prix de leur assistance. A de tels hommes je n'ose confier les chances d'un duel.

— Eh bien ! je vous enverrai un autre médecin, qui est très-original, mais un excellent cœur. J'ai été un jour l'arracher de son lit pour le conduire sur le terrain : « Je sais, me dit-il, en préparant sa trousse, que je ne puis prévenir votre folle rencontre, et je me rends volontiers à votre prière. Je me réjouirai toujours de me rendre utile à mes semblables, quel que soit le risque auquel je m'expose en remplissant cette tâche. Son œuvre accomplie, il a refusé toute espèce de rémunération.

— Voilà qui fait honneur à l'humanité, et au corps médical. Valérien écrit encore ?

— Il écrit depuis longtemps, je ne crois pas qu'il ait dormi trois heures cette nuit. Mais il faut que nous ayons une voiture à quatre places. Celles à deux places ne peuvent servir en cas d'accident.

— La voiture nous attendra dans un quartier éloigné, et j'ai choisi pour la conduire le plus simple des cochers.

— C'est à merveille. On ne peut prendre trop de pré-

cautions avec la police qui flaire le sang. Et maintenant nos conditions ? Est-ce toujours comme il a été convenu : le combat à six pas ?

— Oui, à six pas. Le prince ne veut pas entendre parler d'une plus longue distance. Quatre coups d'abord à tirer ; si le pistolet rate ou fait long feu, cela ne compte pas.

— Ah ! quelle rage ! Et tout cela pour les caprices d'une femme.

— Avez-vous vu beaucoup de duels dont la cause soit juste ? Pourquoi se bat-on le plus souvent, si ce n'est pour des actrices, pour des cartes, pour des chevaux ou quelque niaiserie ?

— C'est vrai ; et tous ces duels, il faut l'avouer, ne nous font pas honneur. Ainsi donc c'est à midi, à la barrière de Viborg?

— A midi précis. Non loin d'une auberge, à deux verstes de distance, à gauche du chemin ; nous nous rejoindrons dans un endroit désert où coule un ruisseau, et où nous serons abrités par les arbres contre le vent et le soleil. Cependant j'espère qu'avant de laisser le combat s'engager nous essaierons encore de le prévenir par tous les moyens possibles. Entre nos deux camarades, il n'y a point eu d'offense mortelle , et peut-être aurons-nous le bonheur de les réconcilier.

— Je le désire ardemment ; pourtant je dois vous avouer que je n'espère guère réussir. Parler de réconciliation à deux hommes qui se sont rendus sur le terrain les armes à la main, autant vaudrait administrer une médecine à un mort.

— Mais tes balles ne valent rien, s'écria l'artilleur, en s'adressant au domestique de Valérien. Elles sont inégales et raboteuses.

— Cela vient de mes larmes, Serge Petrovitch, répondit le vieux serviteur en essuyant ses yeux humides. Je ne puis m'empêcher de pleurer, et mes pleurs tombent dans le moule. Puis mes mains tremblent. Ne comprenez vous pas, mes bons messieurs, la douleur que je dois ressentir ; je pense que je fonds la balle qui peut tuer mon bon maître ? Si Dieu permettait qu'il arrivât un tel malheur, comment oserais-je me présenter devant Mlle Olga à qui son frère tient lieu de père ? Oh ! messieurs, je vous en prie au nom de Dieu, détournez mon maître de ce danger, parlez-lui, tâchez de le fléchir, de le convaincre.... Le vieillard ne put en dire plus, et l'artilleur qui se sentait ému, essaya de le consoler :

— Assez, assez, lui dit-il, n'est-ce pas honteux à toi de pleurer comme un enfant ? Voilà quatorze ans que tu sers avec le baron, tu as vu plus d'une affaire, tu sais que les balles n'arrivent pas toujours à leur but, et qu'elles ne font pas toujours des blessures mortelles... Au reste, nous arrangerons tout pour le mieux.

Olga ne put en entendre davantage. Sa tête était en feu, et ses jambes vacillaient. Devant elle se déroulait l'effroyable scène de ce duel où son frère pouvait succomber. — Tué ou blessé ! murmura-t-elle en s'affaissant sur un fauteuil... Tué ! Et sa raison s'égarait, et la terreur lui glaçait le sang.

Il est des minutes, des heures d'une douleur si navrante,

d'un saisissement si profond, que le jugement est comme paralysé, que le cœur s'abîme dans un froid désespoir. Alors, les yeux n'ont plus de larmes, les lèvres n'ont plus de voix. Olga ne pleurait pas, ne pouvait pas pleurer, et ne proférait pas un mot. A toutes les questions, à toutes les prières de sa tante, elle ne répondait que par un signe de tête négatif, puis retombait dans sa morne immobilité.

Enfin, quand la lumière du jour dissipa les ombres de la nuit, elle se releva de son apathie, et il semblait que le soleil lui rendît la parole comme à la statue de Memnon. — Où est mon frère? s'écria-t-elle. On lui répondit qu'il était sorti, et elle resta muette, les yeux tournés vers la fenêtre. Sur sa figure, cependant, se manifestait tour à tour l'expression de ses divers sentiments, tantôt l'expression d'une vive attente, tantôt celle d'un doux espoir, et plus souvent celle d'un sombre découragement, car sa raison lui disait que rien ne pouvait détourner Valérien des résolutions qu'il avait prises. Elle comprenait, en outre, que la solution de ce duel dépendait de l'agresseur, c'est-à-dire de Gremin. — Eh quoi! se disait-elle, lui que je croyais si excellent, lui que j'aimais, en qui j'avais confiance comme en un frère, il aspire à présent à verser le sang de mon frère! Hélas! que les hommes sont cruels!

Cependant le temps s'écoulait. Onze heures sonnèrent. L'âme d'Olga resta, avec ses yeux fixés sur l'aiguille de la pendule, comme si cette aiguille eût été le doigt du destin.

— Encore un quart d'heure, se disait elle... encore,

et tout à coup elle s'écria : Non : il n'en sera pas ainsi ; un frère ne sera pas ainsi enlevé à sa sœur ; il se laissera attendrir par ma douleur. Oh ! mon Dieu ! soutenez-moi !...

Et Olga se prosterna devant la sainte image, et le Seigneur bénit sa résolution.

A deux verstes de la ville, sur le chemin de Pargalof, au haut d'une colline, il est une auberge peinte en rouge qui, en hiver, est souvent le théâtre d'une scène fatale ou d'une joyeuse réconciliation. L'été, elle est moins fréquentée, car une population nombreuse se répand dans les environs, et alors il devient difficile de trouver là un endroit désert pour se battre.

Tandis que la pauvre Olga recueillait péniblement toutes ses forces pour soutenir son infortune, les gens de la rustique auberge se plaisaient à regarder des voitures qui s'avançaient vers eux, en glissant rapidement sur une neige scintillante. Ce n'étaient pas les équipages d'un cortége nuptial : c'étaient ceux de nos duellistes.

Les deux adversaires se firent donner deux chambres séparées. L'artilleur sortit pour reconnaître le terrain et frayer un sentier. Le médecin invita l'autre témoin à faire avec lui une partie de billard, et le prince et le major restèrent isolément livrés à eux-mêmes.

Valérien, dans sa tristesse, contemplait avec une sorte

de satisfaction la neige étendue comme un linceul sur la terre, et la sombre verdure des sapins. Il aimait tendrement, ardemment la comtesse, et la dernière entrevue qu'il avait eue avec elle lui avait ravi ses espérances. Il souriait à la pensée de la mort, car à personne la mort n'apparaît désirable, comme à celui qui est trompé dans son amour. — Trois jours! se disait-il, et pas de réponse ?.... Ce silence n'est-il pas une réponse? Elle n'a pu renoncer à son existence bruyante : elle aime mieux, s'il le faut, subir, avec un cercle d'oisifs, l'ennui d'un salon, que de répandre la joie dans le cœur d'un seul homme; elle aime mieux éveiller de côté et d'autre les désirs et les rêves que de concentrer toutes ses pensées sur celui qui serait son mari. Eh bien! soit! Je rends grâces au sort qui m'a révélé si vite la légèreté de cette femme. Dans l'effervescence de ma passion, j'aurais pu me laisser éblouir plus longtemps, et quel désespoir quand mes yeux se seraient ouverts! A présent, la vie m'est indifférente, je méprise ce monde où l'amour, la gloire, l'amitié ne sont que des chimères. C'est toi, Aline, c'est toi surtout qui es coupable. Tu ressemblais si peu aux autres femmes, et tu te laisses entraîner dans le tourbillon des femmes vulgaires!.... Toi seule pouvais apprécier mon amour, assurer mon bonheur, et à cause de toi je vais peut-être mourir, et mourir sans consolation! Aline, Aline! tu me regretteras quand je ne serai plus!...

A ces mots, les larmes coulèrent sur les joues de Valérien, et il n'en versait pas une pour sa malheureuse sœur.

C'est un des effets de l'amour que d'occuper le cours d'une pensée unique et de le détacher des liens mêmes de la famille.

Par la même raison, si Olga était oubliée dans une des chambres de la solitaire auberge, elle était dans une autre l'objet d'une mélancolique rêverie. Le prince Gremin, plus sombre qu'une soirée d'hiver, était là assis devant une table, sur laquelle il tambourinait une marche funèbre avec ses doigts. Mais soit que cette monotone vibration fût impuissante à le distraire de ses noires réflexions, ou qu'il reconnût lui-même son habileté à cet exercice, il ne portait aucune attention à cette musique machinale et s'absorbait de plus en plus dans ses pensées. L'effervescence de sa colère étant apaisée, il se repentait de son emportement et se reprochait sa conduite envers un ancien ami. — Et pourquoi, se disait-il, en suis-je venu à cette extrémité ? Pour une femme que je n'aime plus depuis longtemps, et qui m'a, de son côté, oublié depuis longtemps ; pour la misérable fantaisie d'entraver le bonheur d'un autre, pour une indigne vanité. Ce qui agissait encore plus vivement sur son esprit, c'était l'image d'Olga ; tous ses syllogismes, tous ses raisonnements aboutissaient à cette question : Que dira la sœur de Valérien ? Après ce duel, je n'ai plus à attendre d'elle que la haine et le mépris, et Gremin sentait quel malheur ce serait pour lui d'avoir à subir ou la haine, ou le mépris, ou même l indifférence de cette jeune fille si digne de respect, — et si digne d'amour, ajoutait son cœur, — et qui a peut-être quelques sentiments particuliers pour toi, ajoutait son amour-propre.

Mais la voix des préjugés résonnait de nouveau comme une trompette et étouffait les bonnes et vraies émotions. « A présent, murmura-t-il avec un douloureux soupir, il est trop tard pour réfléchir, pour réparer le passé, et ce serait une honte pour moi de changer de résolution. Je n'ai pas envie de devenir la fable de la ville et du régiment. Le monde est d'une si charitable nature qu'il croit plus volontiers à la lâcheté qu'à une noble et généreuse impulsion, et quand j'aurais encore de plus douces espérances et une vie plus précieuse engagée dans cette rencontre, il faut qu'elle ait lieu.

— Tout est prêt, Prince, lui dit son second en entrant dans sa chambre. Il ne nous reste plus qu'à charger les pistolets, et c'est une opération à laquelle vous et le major vous devez assistez.

Les adversaires s'avancèrent chacun d'un côté, s'inclinèrent froidement l'un devant l'autre en silence ; puis, tandis que Gremin restait près de la table où l'on préparait les armes, Ctriélinski s'approcha du docteur qui achevait nonchalamment sa partie de billard. Il est triste de voir des gens qui vont se battre, plus triste encore est cette naturelle impression pour ceux qui leur servent de témoins. Chacun de ces témoins en faisant des vœux pour le salut de celui qu'il assiste, souhaite par là même, involontairement, le malheur de l'autre, et ce sentiment, qui pèse sur l'esprit de tous, on s'efforce de part et d'autre de le dissimuler par une gaîté inaccoutumée, les combattants pour montrer leur énergie, et les témoins pour les encourager.

Cependant les pistolets étaient chargés, et le moment décisif approchait, quand soudain on entendit frapper à la porte.

— Quelle misère ! s'écria l'artilleur en cachant les armes son manteau, on ne peut pas même se battre à sous son aise. Qui est là ?

Un domestique de l'auberge s'avança sur le seuil, et du même ton avec lequel il aurait compté les points au billard, dit qu'un messager à cheval, expédié par la comtesse Zviesditch désirait parler au major Ctriélinski.

Le major se précipita dans le vestibule.

Le domestique s'approchant du prince, lui dit : Il y a là à côté une dame qui demande à vous voir. Le prince sortit d'un air maussade en haussant les épaules ; mais quelle fut sa surprise quand il fut en face d'une femme qui, rejetant brusquement son voile en arrière, lui montra dans tout l'éclat de sa jeunesse et de son idéale beauté la figure d'Olga.

— Olga, s'écria-t-il avec une sorte de stupéfaction, vous ici ? Est-il possible ?

— Je suis ici à cause de vous, Prince, répondit Olga avec véhémence. Si je n'avais prévu le danger auquel je m'expose par ma démarche, votre étonnement me le révélerait. Mais j'ai tout pressenti, et j'accepte toutes les conséquences de ma résolution. Que le monde m'accuse de courir les aventures, que je devienne dans notre société un objet de raillerie, que cet instant jette à jamais une ombre sur ma vie, soit ! je brave tout pour sauver mon frère que vous voulez égorger. Je ne viens point

vous reprocher ce qui s'est passé. Non, je veux seulement vous fléchir par mes prières, par mes supplications. Renoncez au funeste dessein que j'ai appris par hasard. Je vous en conjure au nom de Dieu que vous oubliez, au nom de l'humanité, au nom de la raison que vous foulez aux pieds, au nom de votre ancienne affection, et de tout ce qui vous est cher en ce monde, et de tout ce que vous devez attendre dans l'autre. Vous-même avez provoqué ce duel et de vous il dépend de l'empêcher. Prince, réconciliez-vous avec Valérien. Sauvez-moi de l'horrible alternative qui me menace ou de ne plus voir en mon frère qu'un meurtrier, ou de pleurer sur lui toujours. Qu'arrivera-t-il de moi, pauvre fille, seule en ce méchant monde, sans amis, sans guide, sans appui ? Si peu que j'aie vécu, n'ai-je pas trop vécu pour en venir à l'heure où je dois voir s'entr'égorger les deux êtres que j'aime le plus en ce monde.

Olga avait d'abord parlé d'une voix ferme et vivement accentuée; mais peu à peu son organe s'affaiblit, sa respiration était gênée, son cœur battait avec force, ses yeux s'emplissaient de larmes, et, ne pouvant plus résister à la violence de son émotion, elle tomba sur une chaise en sanglotant. Le prince dont l'âme se passionnait aisément pour les nobles pensées, fut profondément ému de la généreuse résolution d'Olga. Debout sur le seuil de la porte, immobile et muet, il contemplait dans une sorte d'extase l'admirable jeune fille. Toute sa nature était attendrie, et une lueur de véritable amour éclairait sa pensée. Par une puissance soudaine comme l'effet magnéti-

que, les larmes de l'innocente Olga apaisèrent ses intentions hostiles, et changèrent un mauvais germe de haine en une bonne pensée, et déjà il était heureux, car le bonheur le plus doux, n'est-ce pas le sentiment du grand et du beau ?

Cependant Olga, croyant que, comme il ne lui répondait pas, il refusait d'accéder à sa prière, se releva tout à coup en s'écriant :

— Eh bien ! Prince, si le langage de la vérité et de la nature ne peut émouvoir les hommes élevés dans les préjugés sanguinaires, sachez donc quelle est ma dernière décision, sachez que vous ne pourrez arriver à mon frère qu'à travers mon corps. J'ai fait le sacrifice de ma renommée, je ferai celui de ma vie.

— Non, non, céleste enfant, répondit Gremin, c'est moi, au contraire, qui sacrifierai mille fois ma vie pour votre frère. Olga, votre grandeur d'âme m'a vaincu.

A ces mots, il entra dans la salle où s'étaient faits les préparatifs du combat, et, s'adressant à Valérien :

— Monsieur le Major, lui dit-il à haute voix, je vous demande pardon de mon emportement ; je regrette ce qui s'est passé dans notre entrevue d'hier ; si cette réparation vous suffit, je m'honorerai de vous appeler, comme autrefois, mon ami.

Ctriélinski, qui ne s'attendait point à un tel langage, lisait en ce moment une lettre dont il était visiblement réjoui. Il s'avança vers Gremin, et lui tendant la main :

— Celui-là, dit-il, pardonne aisément qui a lui même besoin de pardon.

Et les deux amis se jetèrent dans les bras l'un de l'autre.

— Messieurs, reprit Gremin en se tournant vers les témoins, dites-nous en conscience si nous avons à nous reprocher de ne nous être pas conduits comme il convient à des gens d'honneur et à des officiers?

— Jamais personne ne doutera de votre bravoure. répondirent les officiers aux Gardes en embrassant le prince.

— Reconnaître son erreur est le plus grand acte de courage, ajouta l'artilleur eu serrant la main du major.

—Voilà pour le monde, dit Gremin; à présent, mon cher Ctriélinski, veux-tu bien m'accorder quelques minutes d'entretien particulier?

Les deux frères d'armes sortirent amicalement ensemble. Sur la figure de Valérien on pouvait voir l'impression de la joie, mais elle se rembrunit tout à coup, lorsqu'en entrant dans la chambre voisine il se trouva en face de sa sœur. « Qu'est-ce que cela signifie? s'écria t-il d'un ton sévère. » Mais à l'instant sa voix s'adoucit, quand sa sœur, se jetant dans ses bras, lui dit : « Dieu soit loué! Vous n'êtes plus ennemis, vous ne vous battrez plus!... » Et elle tomba à demi inanimée.

— Olga, Olga, qu'as-tu fait? murmura tristement le major. Ton innocence t'a perdue.

En disant ces mots, il la portait sur un canapé, et jetait sur le prince un regard douloureux, tandis que le médecin qu'on avait appelé accourait pour prendre soin de la jeune fille.

— Mon ami, mon ami, dit Gremin, ne m'accable pas, je vois les fatales conséquences de ma folie, mais tâchons de la réparer. Sans doute, la démarche de ta sœur n'échappera point aux commentaires des méchants. Moi, je sais que je ne suis pas digne de cette angélique créature, et je sais aussi que sans elle il n'y a pour moi point de bonheur possible sur cette terre... Si son cœur est encore libre.... si j'ose... Je suis ton vieil ami, Valérien, veux-tu que je sois ton beau-frère?

— Je t'avouerai, répondit Ctriélinski, qu'il fut un temps où je n'aurais pas imaginé pour Olga un meilleur époux que toi; mais après l'emportement que t'ont causé mes rapports avec la comtesse, je ne crois pas pouvoir te confier l'avenir de ma sœur.

— Valérien, ne revenons pas sur le passé. Qui de nous n'a eu son heure d'égarement? Dès maintenant, je suis un tout autre homme. Le penchant que j'avais pour ta sœur est devenu un amour invincible et invariable.

— Eh bien! je te crois, répondit le major en serrant la main de Gremin et en se rapprochant d'Olga qui commençait à revenir à elle. Ma bonne chère Olga, dit-il, voici deux hommes réconciliés par toi et heureux par toi; mais il en est un à qui ce bonheur ne suffit pas, et qui aspire à obtenir une récompense, après avoir mérité un châtiment. Il est convaincu qu'il t'aime, il jure de t'aimer fidèlement. .. Achève, Gremin.

— Je serai bref, dit le prince. Oui, Olga, j'ose demander votre main, quoique, dans le fond de mon

âme, je reconnaisse combien je suis indigne d'une telle grâce. Je ne vous parlerai point à présent d'une réciprocité d'affection. Je m'estimerai heureux, si seulement vous voulez bien me dire que vous ne me haïssez pas, et j'attendrai avec patience un autre sentiment.

— Je puis vous assurer dès maintenant, répondit Olga d'une voix tremblante, que je n'ai aucune raison de vous haïr, et que je vous dois, au contraire, de la reconnaissance.

— Ce que j'ai fait n'est qu'un faible exemple de ma soumission sans bornes. Avec un ange comme vous pour modèle, quelle qualité ne pourrais-je pas acquérir? Olga, ma vie sans vous, c'est le néant; avec vous, c'est le ciel. Décidez de mon sort.

On pouvait voir la réponse d'Olga sur chaque trait de son visage, dans le tressaillement de chacune de ses fibres. Un subit incarnat s'était répandu sur ses joues; des larmes de joie coulaient de ses yeux. Un doux rêve semblait rayonner sur sa physionomie. Mais cette situation était pour elle si nouvelle, si étrange, qu'elle ne pouvait elle-même s'en rendre compte. Enfin, se penchant affectueusement vers son frère, et appuyant sur lui sa jolie tête :

— Mon frère, murmura-t-elle, réponds pour moi.

— Prince Nicolas, dit le major, en prenant la main de son ami, et en la joignant à celle de sa sœur, je te confie la meilleure perle de ma vie. Si tu trahis mon espoir, pense qu'il y a une conscience dans le cœur, et un

Dieu dans le ciel. Tes vœux sont satisfaits et moi, mon ami, je suis si heureux que je me demande si mon bonheur n'est pas un rêve. Tiens, vois ce que je viens de recevoir d'Aline, et le prince lut les lignes suivantes :

« Pour ta défiance, cher Valérien, tu méritais d'être puni, tu l'as été ; mais moi j'ai souffert aussi de cette plaisanterie. Comment as tu pu douter un instant que j'hésite à te suivre dans les douleurs ou dans la joie, partout où il te plairait d'aller, partout où le sort t'appellerait! J'ai employé ces trois jours à faire entrer m conviction dans l'esprit de ceux qui constituent autour de moi une tutelle politique et morale. Maintenant tout est en ordre, et je suis prête à t'accompagner, non-seulement dans un beau village, mais au pôle, si bon te semble. Aujourd'hui, j'attends pour faire la paix avec lui mon ami défiant, et dans quinze jours.... quelle bonne pensée ! j'aurai le droit sacré de me dire — ton Aline. »

Olga et Gremin félicitèrent cordialement Valérien sur son prochain mariage, et le docteur lui-même, qui avait entendu lire la lettre d'Aline, en était ému.

— Messieurs, dit le major en se tournant vers les officiers qui devaient assister à sa rencontre, voulez-vous me faire le plaisir de venir dîner chez moi ? J'ai à vous remercier de l'intérêt que vous nous avez témoigné, et à vous adresser une autre prière, c'est que vous veuilliez bien échanger ces pénibles fonctions de témoins dans un duel pour celles de garçons d'honneur aux noces de Gremin et aux miennes.

— Eh ! bien, mon ami, qu'en dites-vous? dit le prince au docteur en montant en voiture avec lui.

— Je dis que j'écrirai une nouvelle dissertation.

— Sur quoi ?

— Sur les heureuses sottises de l'homme.

UNE AGRÉABLE DÉCOUVERTE

PAR M. LE BARON KORF

Dans l'hiver de 18.., je retournais à Pétersbourg après une année d'absence. La diligence m'arrêta à son bureau. Dans l'hôtel qui l'avoisine, il n'y avait que deux chambres vacantes, mais pas une ne pouvait me convenir Pour arriver à la première, il fallait monter cinquante marches, ce qui est une rude tâche pour un goutteux ; dans la seconde, les fenêtres s'ouvraient sur une petite rue obscure. Antipe prit une voiture, nous nous dirigeâmes vers la maison Demuth ; là tous les appartements étaient encore occupés, à l'exception d'une chambre au premier étage, qui, par hasard, se trouvait libre et nous convenait. Après avoir fait une toilette nécessaire à la suite d'un trajet fatigant, et ordonné du thé, je pris mon portefeuille. Il était rempli d'une foule de lettres et de notes, c'est-à-dire d'une quantité de ces commissions dont les voisins de cam-

pagne ne manquent jamais d'accabler celui qui part pour la capitale. Un poêle flamboyait dans ma chambre, et j'avoue qu'en regardant cette innombrable quantité de lettres, et en m'asseyant près du poêle, j'éprouvais une singulière démangeaison au bout des doigts. Qu'y a t-il dans ces lettres? me disais-je ; des niaiseries provinciales, des vœux irréalisables, des demandes de places, des requêtes de différentes sortes, avec des apostilles inutiles. A quoi bon tout ce fatras, ne ferais-je pas bien de le jeter au feu? Déjà ma main s'apprêtait à cette exécution, quand Antipe entra, apportant du bois et du charbon, et je réfléchis que je n'avais pas besoin de tant me presser de vider mon portefeuille. Antipe, me dis-je, peut remettre la plupart de ces lettres à leur adresse ; il connaît parfaitement les rues de Pétersbourg, et peut-être que, dans ces missives, il s'en trouve une si douce ou si grave qu'il importe....

— Ouf! eh là, mon Dieu! quel bruit dans la chambre qui touche à la mienne, quel soupir pénible! Il y a là un homme qui souffre, et qui a bien de la peine à respirer.

Je reprends mes commissions, je divise mes lettres par quartiers, en plaignant les jambes d'Antipe. Le travail fini, il me reste entre les mains une lettre que je ne puis mêler avec les autres; il faut que je la porte moi-même. Elle est de ma tante Catherine Andrevna ; mais ce n'est point parce qu'elle a été écrite par ma tante que je garde cette lettre avec un soin particulier, c'est parce qu'elle est adressée à Elisabeth Michailovna, à celle... à celle... ; je ne sais comment dire, maintenant que j'ai le front ridé et les cheveux gris, maintenant que je suis arrivé à ma cin-

quantaine, je ne sais comment dire que cette Elisabeth a été pour moi l'objet d'une ardente passion. Qu'elle était belle il y a vingt ans! quels yeux, quelle taille, quel charmant petit pied! A ce souvenir, je sens encore mon cœur battre avec force, comme s'il oubliait qu'à cinquante ans il n'est plus permis d'avoir un rêve de séduction. Il y a dix ans que je ne l'ai vue, et à peu près dix ans aussi qu'elle est mariée, et moi, pauvre fou, je pensais...

— Ouf! quel bruit résonne encore dans la chambre de mon voisin ; car c'est un voisin et non une voisine ; il a une profonde voix de basse qui ne peut me laisser aucun doute sur son sexe ; mais il doit être asthmatique et souffrir cruellement. Je le plains, le pauvre homme ! et je me remets à mon travail.

Elisabeth Michailovna... ; mais j'en ai assez dit. Demain, j'irai la voir avec la lettre qui lui est adressée. Je dois lui remettre des poires confites ; j'ai envie de les envoyer par Antipe, car je n'oserais me présenter devant elle avec ce paquet !... Bon ! voilà que j'oublie encore que j'ai cinquante ans, et qu'à mon âge il ne faut plus s'attendre à faire de la poésie.

Ici est une autre lettre, avec de l'argent, pour mon neveu Pierre ; je pense que le joyeux garçon est fort désireux de recevoir cette somme, même en écoutant les remontrances que je suis tenu de lui faire. Il dépense en un mois ce qui devrait lui suffire pour un semesttre. Ah! la jeunesse !

— Ouf! quel bruit, quel soupir, quel gémissement! Un tel voisinage commence à me fatiguer, et si je dois encore

entendre ce bruit lamentable, je suis résolu à partir demain. Mais voilà qu'on entre dans la chambre du malade, ses bottes tombent sur le parquet, son lit craque sous lui, il bâille, il fait encore un soupir, puis tout se tait. Onze heures sonnent, il est temps aussi de me coucher. En voyage, je n'ai pu dormir, tant j'étais occupé de l'image d'Elisabeth ; je sens que la nature reprend ses droits; je commençais à m'assoupir, quand soudain retentit un nouveau fracas, non plus dans la chambre de mon voisin malade, mais dans un autre appartement. J'entends des éclats de voix qui, d'abord, s'élèvent confusément à une certaine distance, puis peu à peu se rapprochent, deviennent plus distincts, et enfin frappent vivement mon oreille. C'est une femme qui parle, et je ne suis séparé d'elle que par une légère cloison.

— Sotte créature que tu es, s'écrie-t-elle, tu ne sais pas même attacher un bonnet. Regarde comme celui-ci danse sur ma tête.

— Madame...

— Tais-toi, idiote ; je te donnerai une leçon dont tu te souviendras.

— Madame, en vérité...

— Va-t'en laver tes mains, je ne te permets pas de me déshabiller avec ces doigts sales.

Quelques minutes de silence.

— Barba ! Barba ! insupportable créature, auras-tu bientôt fini ?

— Je suis prête, Madame.

— Allons, dépêche-toi... Ah ! voilà que tu m'enfonces

une épingle dans le dos; vas-y plus doucement... Plus doucement, te dis je. Seigneur de Dieu! quelle imbécile!

— Mais, Madame, je ne vois pas...

— Aveugle! je t'éclaircirai la vue. Emporte ma robe et prends garde à mon bonnet.

— Tout de suite, Madame.

— Oui, tout de suite, et tu ne sais rien faire comme il faut... Ah! tu me tires les cheveux... quelle brute!

— A ces cris d'emportement succédèrent d'autres vociférations de même nature, qui m'étaient excessivement désagréables. Lorsque, enfin, le silence se rétablit, je me mis à réfléchir à la dureté avec laquelle certains maîtres traitent leurs domestiques; je plaignais sincèrement la pauvre Barba, et j'étais irrité contre sa maîtresse. Pour me distraire de cette pénible impression, je voulus reporter ma pensée sur une image plus riante; et quelle image pouvait m'être plus agréable que celle d'Élisabeth Michailovna? Voilà cinq ans environ qu'elle est veuve. Depuis cette époque, elle a passé une partie de son temps en pays étranger, et l'autre dans son petit domaine. Pourquoi ses parents n'ont-ils pas voulu la marier avec moi? Ils se laissèrent séduire par la brillante position de Damien Grigoréwitch, et qu'est-il arrivé? Grigoréwitch est mort sans enfants, un de ses parents est devenu son héritier et il n'est resté à Élisabeth qu'une modeste fortune. Moi, je ne suis pas riche, cependant un millier de paysans suffisent pour subvenir aux besoins de deux personnes, et même de quatre, s'il plaisait à Dieu... Mais à quoi servent ces réflexions?

Elle est libre à présent ; elle se rappelle peut-être les lettres passionnées que je lui écrivais, mes soupirs, mon amour, notre amour, j'ose dire, car je crois qu'elle m'aimait ; elle est libre, je sens que je l'aime encore. Pourquoi ne ferais-je pas une tentative ?... Hélas ! j'oublie encore que j'ai cinquante ans et qu'à cet âge on ne doit pas s'exposer au ridicule.

Pour mettre une trêve à ces rêves, j'essaie de m'endormir et mon imagination se joue de ma volonté, et toute la nuit je n'ai fait que me tourner d'un côté et de l'autre dans mon lit. Les douleurs de la goutte me faisaient descendre du haut des régions éthérées où mon esprit planait avec le souvenir d'Élisabeth. A mon appel, Antipe entra dans ma chambre à moitié endormi, et me mit sur ma jambe malade une nouvelle enveloppe. Par ma fenêtre j'entrevoyais un ciel sombre, et j'aurais bien voulu jouir d'un peu de sommeil ; mais comment dormir au milieu des rumeurs que j'entendais dans les corridors et dans la chambre de mon voisin? Je finis par me lever, et, en m'appuyant sur une canne, je m'avançai péniblement près de mon bureau et regardai avec tristesse la lettre que j'avais l'espoir de porter aujourd'hui. Impossible de sortir dans l'état où je suis, peu m'importe le reste ; ma visite à Élisabeth, voilà ce qui me tient à cœur, voilà ce que je voudrais faire le plus tôt possible ; mais me traîner à l'aide d'un bâton, en boitant comme le diable de Lesage, et me présenter ainsi devant Élisabeth... Ah ! maudite coquetterie... A cinquante ans, quelle folie !

A dix heures environ, j'entends sortir mon voisin ma-

lade. Dieu soit loué ! me dis-je, de ce côté, du moins, j'aurai un peu de repos. Mais déjà il m'a paru que ce pauvre infirme était mieux, car ce matin il n'a point gémi comme hier. Par malheur, un instant après, ma voisine se remet en mouvement, et me voilà condamné à entendre à peu près les mêmes accents de colère, les mêmes reproches, les mêmes phrases, qui m'ont tant fatigué la veille. Tantôt la pauvre Barba ne savait point lui mettre ses bas; tantôt elle lui donnait des souliers trop étroits ; tantôt l'eau qu'elle lui versait était trop chaude, puis trop froide. Cette scène dura encore une grande heure, et, malgré tous mes efforts, je ne pouvais parvenir à en détourner mon attention. Toutes les grossières injures que cette méchante femme avait adressées à sa domestique vibraient encore à mon oreille et augmentaient mon état d'irritation. Quand on souffre de la goutte il est dangereux de se mettre en colère; je le sais par expérience, mais cette réflexion ne suffisait pas pour réprimer l'impatience que m'avait fait éprouver ma voisine. Dans un de ses emportements contre la malheureuse Barba, occasionné par je ne sais quelle étoffe qui n'était point convenablement pliée, j'entendis... je ne sais si c'était une erreur produite par mon imagination, mais je crois être sûr que j'entendis résonner un soufflet.

A deux heures, une modiste entra chez ma voisine. Alors il me fallut subir une conversation presque aussi désagréable que la querelle avec Barba. Mon insupportable inconnue n'en finissait pas de faire ses emplettes.

— Mais, Madame, lui disait la modiste, cela vous va à merveille.

— Permettez, répondait en français ma voisine, cette rosette me tombe sur la figure ; ce n'est pas ainsi qu'on les porte à présent.

— Madame, croyez-moi, c'est une grave affaire que de s'habiller selon sa taille et selon sa physionomie. Que diriez-vous d'une femme qui serait plus petite que vous, qui n'aurait point votre embonpoint, et qui voudrait porter les mêmes choses que vous? Cela vous choquerait.

— Je vous dis que je veux avoir un bonnet à la Figaro, et non point ce chiffon, que personne n'accepterait.

— Je vous assure qu'un bonnet à la Figaro ne convient point à votre visage; il vous faut quelque chose de plus large, j'en suis certaine; mais voilà comme nous sommes, nous croyons que tout nous va.

— Faites attention à vous, je ne tolère pas qu'on me parle d'une façon impertinente.

— Je ne fais que vous dire ma pensée,

— Pourquoi la dire quand personne ne la demande? Emportez-moi tout ce fond de boutique, je n'ai besoin de rien.

— Mais voilà un bonnet que vous aviez commandé et qu'on a fait d'après vos propres prescriptions.

— Il ne me plaît pas.

— C'est pourtant vous qui l'avez voulu ainsi.

— J'en désirais un autre, et je ne prendrai pas celui-ci.

— Ayez la bonté de regarder le dessin que vous nous avez remis, vous verrez que nous nous y sommes scrupuleusement conformées.

— Non, non, mille fois non, ce n'est pas cela que je veux.

— Comme il vous plaira. Seulement vous ne serez pas surprise si désormais nous n'acceptons plus vos ordres.

L'altercation se prolongea encore quelques instants avec vivacité, puis enfin la modiste se retira et le silence se rétablit.

Quelques instants après, ma voisine reçut la visite de deux de ses paysans qui avaient obtenu d'elle la permission de s'établir à Pétersbourg et qui venaient la prier de renouveler leur passe-port. Elle leur adressa la parole, en colère, leur reprochant avec rudesse de ne pas payer exactement leurs impôts, puis enfin leur déclara que, pour leur accorder la nouvelle grâce qu'ils lui demandaient, elle exigeait qu'ils lui donnassent trente roubles de plus par année. L'un d'eux, prenant la parole d'un ton humble et suppliant, lui dit :

— Notre mère, notre bienfaitrice, si notre pauvreté ne nous a pas permis jusqu'à présent d'acquitter ponctuellement notre impôt, comment veux tu que nous en payions un plus considérable ?

— Je te trouve bien hardi, s'écria l'impitoyable femme, de me parler ainsi ; sache que ton devoir est de faire la volonté de tes maîtres.

— Mais, chère mère, comment pourrions-nous...

— Tais-toi, et sors.

— Nous sommes tes serviteurs, tes esclaves ; nous nous recommandons à ta bonté.

— Bien, bien ; si vous ne payez pas à jour fixe, je vous fais enrôler dans l'armée.

La porte de l'appartement de ma voisine s'ouvrit de nouveau ; mais cette fois ce n'était plus ni pour la modiste, ni pour des serfs ; c'étaient des personnes de sa connaissance qui venaient la voir. Quelle étrange métamorphose ! Comme la colère de mon inconnue s'est apaisée ! comme cette capricieuse fantaisie s'est dissipée ! Sa voix, naguère si rude, si désagréable, est devenue douce, caressante ; un poëte la comparerait aux murmures d'une onde limpide, caressée par un leger zéphir ; avec quel affectueux intérêt elle s'informe de Marie, de Fédora, de je ne sais qui encore ! Avec quelle émotion touchante elle parle de la longue maladie de son petit chien ; il me semble qu'elle pleure en dépeignant les souffrances de la pauvre bête.

— Vous devriez, lui dit une de ces compatissantes amies, renoncer à l'habitude d'avoir près de vous des animaux ; vous êtes d'une nature trop tendre, et vous souffrez trop de les voir souffrir.

— Oui, répondit ma voisine, j'ai les nerfs très-affaiblis depuis la mort de mon cher Mimi.

— Je crus d'abord que Mimi était le nom de son chien, mais j'appris par la suite de l'entretien que c'était celui de son mari, qu'elle avait perdu depuis plusieurs années,

Cette scène sentimentale me mettait dans une nouvelle rage ; j'avais envie d interpeller ma méchante voisine, de

lui dire de se taire et de ne point profaner les mots sacrés d'amour et d'amitié, en s'attribuant ces deux sentiments. Mon Dieu, mon Dieu, comment peut-on être si hypocrite? comment peut-on mentir si impudemment? Serait-il donc vrai, comme on l'a dit, que la vie de la femme ne serait qu'une perpétuelle tromperie, depuis le berceau jnsqu'à la tombe?

Non, grâce au Ciel, toutes les femmes ne portent point ce masque hideux; il y a parmi elles des âmes d'élite qui nous font oublier les vices des autres. Telle était ma mère, ce noble cœur qui ne vivait que pour le bonheur de ceux qui l'entouraient, qui était si profondément dévouée au bien-être de ses enfants, qui, sans rien demander au monde, lui donnait tout ce qu'elle pouvait lui donner. Telle était aussi ma chère Élisabeth Michailovna. De quelle délicatesse de sentiment elle était douée! quel désir d'être agréable aux autres! quelle douceur de caractère! quelle bienveillance! Deux exemples comme ceux-là, c'en est assez pour que je sache que toutes les femmes ne sont pas fausses et méchantes.

Mais n'est-il pas étrange que chaque incident me rappelle ainsi le souvenir d'Élisabeth? Je me suis tant de fois promis à moi-même d'écarter son image de ma pensée, et mon cœur y revient sans cesse. Cependant est ce bien une impulsion de mon cœur, et non pas une erreur de mon imagination? On dit qu'à cinquante ans il n'est plus permis de s'engager dans un nouvel amour. Non; mais ce n'est pas s'engager dans un nouvel amour que de songer à la femme que l'on a aimée il y a ving ans; ce

n'est que la continuation d'nn même sentlment. C'est une chose singulière que d'aimer encore une femme qu'on n'a pas vue depuis dix ans. Singulier ou non, le fait est, je l'avoue, que mon cœur bat vivement à l'idée que demain je me trouverai près d'Élisabeth. Oui, demain, je prends une voiture à quatre chevaux, et Antipe mettra sa livrée. Antipe ! puis-je compter sur lui ? Quand je l'appelle, il ne me répond que par un ronflement : je crois qu'il est encore ivre. Mais voilà que tout à coup je songe que je ne connais pas l'adresse d'Élisabeth. A cette pensée, je frissonne... Ah ! heureusement j'ai à Pétersbourg une cousine qui sait tout. qui se rappelle la figure des gens qu'elle n'a fait qu'entrevoir, qui peut dire où demeurent tous ceux qu'elle connaît à peine, combien ils ont d'enfants et de domestiques, si le cocher boit, si la femme sort souvent, si elle se querelle avec son mari, si elle a des adorateurs ou des soupirants, enfin elle sait tout. Près d'elle, je ne puis manquer de trouver l'adresse d'Élisabeth. Sans ma maudite goutte, j'irais à l'instant même la chercher. Quel ennui que d'être là, seul dans une chambre d'auberge, sans livres, sans amis, sans distractions ; et si, à cette misère, on ajoute un voisinage comme celui dont je suis affligé, il y a de quoi prendre à tout jamais en haine l'invention des hôtels.

A l'heure du dîner, ma voisine sort de son appartement; enfin, je vais avoir quelque repos. Je réveille Antipe, non sans peine, et l'envoie chercher mon dîner. Une demi-heure après, au lieu de ce dîner, on m'apporte du café.

— Que signifie cela ?

— C'est ce que votre domestique a commandé.

— A force de boire, il aura encore perdu sa raison. Donnez-moi à manger le plus tôt possible.

En ce moment rentre mon voisin ; il paraît très-irrité, jette brusquement divers objets dans sa chambre en prononçant d'un ton de colère les mots de tribunal, secrétaire, plaidoierie. Mais qu'importent ses affaires ? Que Dieu lui soit en aide !

Je me remets à rêver à Élisabeth. Pourquoi ne l'épouserais-je pas, si elle y consentait ; on dit que je suis vieux ; cependant, à cinquante ans on n'est point encore si vieux. Je me sentirais de force à danser encore la mazurka, si je n'avais la goutte, et la goutte ne me prend guère que deux fois par mois, et souvent pas plus de quatre jours. Il y a deux ans que B... s'est marié. On s'est moqué de lui, mais il avait soixante-huit ans, et sa fiancée n'en avait que vingt. Entre Élisabeth et moi il n'y a pas une si grande différence, et je ne vois pas pourquoi on plaisanterait de mon mariage ; si elle le voulait, je serais bientôt décidé. Voyons ce qui arrivera. Demain notre entrevue doit éclairer la question. Comment va-t-elle me recevoir ? que me dira-t elle? Il est probable que je remarquerai en elle la trace des années ; cependant les traits de sa figure ne peuvent être bien changés, et ce qui est essentiel, ce qui ne doit point subir l'atteinte des années, c'est cette âme qui se confondait avec la mienne, c'est ce regard qui charmait tellement mes regards.

Ouf ! quel bruit dans la chambre de mon voisin ! le pauvre homme, comme il doit souffrir !

— Antipe ! Antipe ! le voilà qui dort encore ! je crie de nouveau, et il finit par arriver.

Va dire au bureau qu'il y a près de moi, au nº 6, un voyageur que je crois très-malade.

Quelques instants après, Antipe revient, et me raconte je ne sais quelle espèce de folie, dont je ne puis m'empêcher de rire. J'attends qu'on m'apporte le thé pour interroger le domestique de l'hôtel, qui, probablement, satisfera ma curiosité ! Le voici :

— Dites-moi, mon cher, qui demeure donc dans cette chambre, à côté de moi ?

— Dans celle-là ?

— Oui.

— C'est un étranger, M. Kotschin.

— Comment ?

— Kotschin, un propriétaire.

— D'où est-il ?

— De Riazan, je crois.

— Un petit homme qui a des cheveux noirs ?

— Précisément.

— Et quel est le nom de son père ?

— Gabrilowitsch.

— Vraiment ? c'est là mon voisin ? Il y a longtemps qu'il est ici ?

— Environ huit mois.

— Et là, de l'autre côté ?...

Avant que le domestique m'ait répondu, la porte s'ouvre...

— Mon oncle, mon cher petit oncle, crie une jeune voix,

et au même instant mon neveu Pierre se jette à mon cou. Je l'embrasse affectueusement, et j'oublie que je dois avoir un air sévère, et lui adresser de graves remontrances. Pierre est un bon garçon, seulement un peu léger.

— Comment donc, lui dis-je, as-tu appris mon arrivée ?

— Je savais que vous deviez venir, et depuis deux jours j'ai été vous chercher dans tous les hôtels.

— Ah ! mon gaillard, je pense que tu as besoin d'argent.

— Je ne serais pas fâché d'avoir de l'argent, mais ce n'est pas pour cette raison que...

— Bien, mon ami, ton vieil oncle ne cherchera pas à approfondir la question.

A ces mots, Pierre me fait de telles protestations d'affection et de dévouement, que je finis par me laisser attendrir, et que je lui remets l'argent qui lui était destiné sans lui adresser le sermon que j'avais préparé. Une fois en possession de la toison d'or, après laquelle mon cher neveu avait couru dans tous les hôtels de Pétersbourg, il m'annonce qu'une affaire qui ne peut se remettre l'oblige à me quitter. Ah ! jeunesse, jeunesse, toujours et partout la même !

Décidé à faire, le lendemain, ma visite à Elisabeth, et désireux de me présenter à elle d'une façon convenable, je veux passer la revue de ma garde-robe. Grâce au Ciel, Antipe est en état de m'entendre, et apporte ma valise sur la scène ; mon habit me paraît assez brillant, quoiqu'un peu chiffonné en voyage, mon gilet en velours figurera

aussi fort bien dans ma toilette. Mes dispositions faites, il me reste un point fort important à traiter, la livrée et le chapeau d'Antipe sont en bon état; mais puis-je compter sur lui? Quel malheur, s'il se mettait encore demain à boire, c'en serait fait de mon cérémonial. Que faire pour prévenir cette catastrophe? Le prier d'être sobre? Cela ne sert à rien. Se fâcher? Encore moins; le menacer de le renvoyer? Mais Antipe sait bien qu'il m'est nécessaire; que je ne puis me passer de lui; il y a quinze ans qu'il est à mon service; il est vrai que sur les 365 jours de l'année, il y en a au moins cent où je ne puis rien tirer de lui; mais il est honnête, et je suis habitué à ses défauts. Que faire donc? Le mieux, je crois, est de m'adresser à son amour-propre, c'est d'abandonner le reste au destin.

— Antipe, lui dis-je, n'as-tu pas honte de t'enivrer comme tu le fais?

— Moi, seigneur de Dieu, m'enivrer? Voilà quinze ans que je suis à votre service, quand donc me suis-je enivré?

— Aujourd'hui même, Antipe.

— Aujourd'hui! comment pouvez-vous me dire une chose pareille?

— Que de fois n'ai-je pas été obligé de crier pour te réveiller?

— Pensez, Monsieur, que voilà trois nuits que je n'ai dormi.

— Est-ce aussi parce que tu avais un si grand besoin de dormir que tu as si mal exécuté mes ordres, que tu

n'as su ni m'envoyer mon dîner, ni savoir le nom de mon voisin? Mais, en voilà assez là-dessus pour cette fois, écoute à présent mes instructions, afin que tu ne viennes pas plus tard me dire que tu ne les a pas comprises, ou que tu les as oubliées.

— Je suis donc un sot, un homme sans mémoire?

— Prépare ta livrée.

— Bien, Monsieur.

— Commande-moi une calèche à quatre chevaux.

— Pour le matin?

— Oui, pour le matin.

— Et où allons-nous?

— Tu le sauras demain. Pense à suivre exactement mes recommandations.

— Elles seront ponctuellement observées.

— Fais en sorte que j'aie une jolie voiture.

— Parfaitement; et vous n'avez rien de plus à m'ordonner?

— Non; emporte mes chaussures, je vais me coucher.

Antipe sort, et je me mets au lit. Les soupirs, les gémissements résonnent de nouveau dans la chambre de mon voisin; mais je suis tellement fatigué d'une longue insomnie, que mes yeux ne tardent pas à se fermer. Je m'endors dans les plus charmantes visions; je suis près d'Elisabeth, je lui dis mes vœux, je lui explique mes projets. Elle m'écoute en rougissant; mais dans ses yeux, dans ses beaux yeux limpides, je lis le consentement auquel mon cœur aspire.

Je me lève; il fait jour, mais la neige tombe à gros flo-

cons dans la rue, et Antipe entre dans ma chambre, Dieu soit loué! sans avoir bu.

— As-tu commandé la voiture ?

— Pas encore, mais nous avons le temps. A quelle heure voulez-vous sortir!

— A onze heures.

— Il n'en est que huit.

Fais attention que nous ne soyons pas en retard.

— Moi en retard, mon petit père! Mais, Alexis Ivanovitch, est-ce que je mérite ce reproche? J'exécute toujours ponctuellement vos ordres.

— C'est bon, apporte-moi du thé.

Après avoir préparé ma toilette, je pense qu'avant de me rendre chez ma cousine, j'ai encore le temps de faire une visite à mon voisin Kotchin, et de m'informer de ce qui le retient ici. Il était venu à Pétersbourg pour y passer quelques semaines, et voilà huit mois qu'il y séjourne...

Je me suis habillé avec le plus grand soin, j'ai mis ma cravate neuve, mon plus bel habit, mon plus beau gilet. Je me regarde dans la glace, et il me semble qu'à me voir ainsi paré, on ne me donnerait pas plus de quarante ans.

Oui, mais Elisabeth sait bien que, lorsqu'elle n'avait que seize ans, j'en avais déjà trente; il ne lui est pas difficile de savoir quelle différence d'âge existe entre elle et moi. Cependant, il est possible qu'en me regardant elle se dise : Il est très-bien conservé, et je n'en demande pas plus.

— Antipe, mon chapeau! Je vais chez mon voisin, va mettre ta livrée et viens me rejoindre. Fais en sorte que

j'aie une bonne voiture, de beaux chevaux et un cocher proprement habillé.

— Soyez tranquille, tout sera comme vous le désirez, et vous me remercierez.

— C'est bien.

Kotchin est assis devant un bureau et se lève précipitamment en me voyant entrer.

— Alexis Ivanovitch, s'écrie-t-il, comment, par quel hasard?...

Il m'adresse une foule de questions, et, moi, en l'interrogeant à mon tour, j'apprends qu'il est en très bonne santé, mais qu'une affaire le retient à Pétersbourg.

En causant avec lui, l'idée me vient que j'ai peut-être oublié ma lettre pour Elisabeth. Je m'approche de la fenêtre, pour chercher dans mon portefeuille, et tout à coup mon oreille est frappée du gémissement qui m'a tant occupé depuis mon arrivée à l'hôtel, je me retourne, et que vois-je? Mon ami Kotchin soufflant de toutes ses forces dans un coussin élastique.

— Que faites-vous donc? lui dis-je.

Il me répond par un signe de tête en continuant à souffler. Son visage est d'un rouge de pourpre, ses yeux lui sortent de la tête.

— Au nom du Ciel! lui dis-je, quelle idée avez-vous de vous livrer à un exercice qui vous cause une telle fatigue et vous fait pousser de tels soupirs?

— Le médecin, me répond-il, m'a ordonné de m'asseoir sur ce coussin, me disant que c'était très-bon pour un homme qui vit d'une vie sédentaire ; mais je crois que ce

malheureux coussin est crevé, car j'ai passé des heures entières à essayer en vain de le gonfler.

Je ne pus retenir un éclat de rire, et je dis à mon ami combien je l'avais plaint en l'entendant gémir et en imaginant qu'il etait malade.

Le moment de partir était venu. Par la porte entr'ouverte, je voyais Antipe, qui m'attendait d'un air grave, en grande tenue.

— Adieu, mon ami, dis-je à Kotchin en lui prenant la main, venez donc aussi me voir.

— Adieu! Alexis Ivanovith, je suis heureux de vous retrouver en si bon état.

— A propos, vous qui êtes ici depuis longtemps, dites-moi donc qui demeure là, au nº 4.

— Au nº 4? c'est votre vieille connaissance Elisabeth Michailovna.

— Est-il possible? et la parole expira sur mes lèvres.

— Oui, Elisabeth Michailovna, une charmante femme; allez donc lui rendre visite; elle accueille à merveille ses anciens amis.

Je ne puis dire ce qui se passa en moi dans ce moment. Je rentrai dans ma chambre, je pris d'une main tremblante la lettre de ma tante, la lettre adressée à mon idéale Elisabeth, et ordonnai à Antipe de la porter au nº 4. Dans la même journée, je quittai l'hôtel Demuth, et partis de Pétersbourg.

LA FONFAINE DE BAKTSCHISARAÏ

POËME PAR POUCHKIN

Girey est assis, les yeux baissés ; l'ambre fume entre ses lèvres. Un cortége d'esclaves se presse autour du khan redouté. Le silence règne dans cette cour. Tous observent avec respect un signe de colère et de chagrin sur la sombre figure du maître. Cependant le fier seigneur agite sa main impatiente ; tous s'inclinent et se retirent.

Seul dans l'intérieur de son palais il respire en liberté. Son front attristé montre l'agitation de son cœur. Ainsi sur le cristal du golfe ondoyant flottent les nuages orageux.

Quelle émotion agite donc son esprit? Quelle pensée l'afflige? Veut-il de nouveau faire la guerre aux Russes ou imposer sa loi aux Polonais? A-t-il à venger une offense sanglante? Est-il entouré d'une armée en révolte? Redoute-t-il les hordes des montagnes ou les trames artificieuses

des Génois? Non, il en a assez de la gloire guerrière. Sa main redoutable est fatiguée, loin de lui l'idée de nouveaux combats.

La trahison aurait-elle pénétré au sein de son harem? La molle et voluptueuse esclave aurait-elle donné son cœur à un giaour?

Non, les timides femmes de Girey n'ont ni désir ni pensée. Elles fleurissent dans une tranquille monotonie, sous la vigilante et froide surveillance à laquelle elles sont soumises au sein de leur perpétuel ennui ; elles ne peuvent connaître la trahison. Comme ces fleurs exotiques qui se développent sous le vitrage d'une serre, leur beauté se dérobe dans l'ombre de leur prison. Dans un ordre uniforme, les semaines, les mois s'écoulent emmenant avec eux la jeunesse et l'amour. Chaque jour ressemble à l'autre, et lent est le cours des heures. La paresse règne dans le harem. Le plaisir y pénètre rarement. Pour tromper les vœux de leur cœur, les délicates habitantes de cette demeure changent leurs pompeuses parures, essaient de jouer, de causer, ou, au bruit de vives cascades, près des ondes transparentes, elles se promènent en troupes légères, à l'ombre des frais platanes. Parmi elles erre un méchant eunuque qu'elles ne peuvent éviter. D'un œil jaloux, d'une oreille inquiète, il les suit à tout instant. Par lui est établi un ordre invariable. La volonté du khan est son unique loi. Il n'observe pas plus ponctuellement les saintes prescriptions du Coran. Son âme ne demande point d'amour. Impassible comme une statue, il supporte les railleries, le blâme, la haine, les injures d'une folle espiè-

glerie et le mépris. Il observe sans s'en émouvoir le regard timide, et écoute avec le même flegme les prières, les soupirs craintifs et les murmures. Il connaît le caractère des femmes. Il connaît leur astuce quand elles sont libres et quand elles sont captives. Ni les regards caressants ni le muet reproche des larmes ne touchent son cœur. Il n'a plus foi aux femmes.

Lorsqu'aux heures de chaleur, les jeunes captives, dénouant leur longue chevelure, vont se baigner dans l'eau des sources, il est là leur éternel gardien, il regarde de sang-froid cet essaim de beautés charmantes. La nuit il erre sourdement dans le harem, il marche d'un pied furtif sur les tapis, ouvre une porte obéissante, s'approche d'un lit et de l'autre, épie avec un continuel souci le voluptueux sommeil des femmes du khan ou leur chuchotement nocturne. La respiration, les soupirs, le plus petit tressaillement, tout est par lui soigneusement remarqué, et malheur à celle qui dans son rêve prononcerait un nom étranger ou à celle qui confierait à une complaisante amie une pensée coupable !

Mais quels chagrins a donc Girey ? Le chibouk s'est éteint entre ses mains. Immobile et n'osant respirer, l'eunuque attend à la porte son signal. Le despote se lève mélancoliquement. La porte s'ouvre devant lui. Il se dirige en silence vers la demeure des femmes qui naguère encore le réjouissaient.

La troupe pétulante attend le khan, indolemment assise sur des tapis de soie, autour des jets d'eau. Avec une joie enfantine, ces femmes s'amusent à voir le poisson plonger

dans le cristal des fontaines au fond du bassin de marbre, et quelques-unes lui jettent leurs pendants d'oreilles en or. Des esclaves leur apportent des sorbets parfumés et un chant sonore et harmonieux retentit dans le harem.

CHANT TARTARE.

Le Ciel donne à l'homme une compensation aux larmes et à la misère. Heureux le fakir qui dans les tristes jours de sa vieillesse peut contempler la Mecque !

Heureux celui qui à sa mort est béni sur les rives glorieuses du Don ! Les houris viennent à sa rencontre avec un sourire d'amour.

Plus heureux, ô Zarima, l'amant du repos et de la volupté qui te voit, rose charmante dans l'ombre du harem.

Elles chantent. Mais où est Zarima, étoile de l'amour, beauté du harem. Hélas ! pâle et triste, elle n'entend pas ses louanges. Comme un palmier courbé par l'orage, elle incline sa jeune tête. Plus rien, plus rien ne lui plaît. Girey n'aime plus Zarima.

Il est changé. — Cependant quelle beauté, jeune Géorgienne, pourrait être comparée à la tienne ? De tes tresses de cheveux tu couronnes deux fois ton front de lis. Tes yeux adorables sont plus éclatants que le jour, plus noirs que la nuit ?

. . . . . .

Comment le cœur qui fut épris de toi peut il t'oublier pour d'autres charmes ? Cependant l'indifférent, le cruel Girey dédaigne tes attraits. Il passe de froides heures so-

litaires depuis qu'une princesse polonaise a été renfermée dans son harem.

Naguère Marie vivait sous un autre ciel. Naguère elle florissait sur son sol natal. Son père était fier d'elle, et la nommait sa consolation. La volonté de cette enfant était sa loi. Il n'avait qu'une pensée, c'était de faire à sa fille bien-aimée une destinée riante comme un jour de printemps, d'écarter d'elle jusqu'à l'ombre d'un chagrin passager ; il voulait aussi qu'après son mariage elle se rappelât avec plaisir sa vie de jeune fille et ses joyeuses années évanouies comme un rêve. Tout en e le charmait, et son doux caractère, et ses vifs et gracieux mouvements, et la langueur de ses yeux bleus. Aux dons de la nature elle ajoutait ceux de l'instruction. Par sa harpe magique elle animait les fêtes de sa demeure. Une quantité de riches et puissants seigneurs l'avaient demandée en mariage ; d'autres languissaient secrètement pour elle. Mais son âme paisible ne savait encore rien de l'amour. Dans le château de son père, elle consacrait ses libres loisirs à ses jeux et à ses amies.

Naguère..... Et qu'est-il donc arrivé ? Les Tartares se sont répandus dans la Pologne comme un torrent. Moins prompt et moins terrible est l'incendie dévorant la maison. La contrée est ravagée, dépeuplée par la guerre. C'en est fait des joies de la paix. Villages, forêts, demeures magnifiques, tout e t dévasté.

Silencieuse est la chambre de Marie. Dans l'église du château où reposent de froides reliques avec leurs couronnes et leurs armoiries de princes, s'élève une nouvelle

tombe. Le père est dans le cercueil. La fille est captive. Un sordide héritier régit le château et écrase sous un honteux fardeau ce malheureux domaine.

Hélas! la cour de Baktschisaraï renferme la jeune princesse qui pleure et gémit et s'alanguit dans sa captivité. Girey a pitié de cette infortunée; son abattement, ses larmes, ses soupirs troublent le court sommeil du khan.

Pour elle, les lois rigoureuses du harem ont été adoucies. Le sévère gardien des femmes n'entre chez elle ni jour ni nuit. Il n'ose la conduire à sa retraite nocturne ni arrêter sur elle son regard. Elle va seule au bain avec sa suivante. Le khan lui-même craint de troubler le repos de la jeune captive. Il lui est permis de vivre seule à l'écart du harem. On dirait un être céleste qui se cache dans son isolement. Là, sans cesse une lampe est allumée devant la sainte image de la Vierge; là, habite avec elle l'espérance qui console les cœurs affligés et l'humble foi. Là, tout lui rappelle des lieux meilleurs, et ses larmes coulent loin des autres femmes qui lui portent envie, et tandis qu'autour d'elle tout est plongé dans la mollesse, cette cellule du palais, respectée comme par miracle, renferme une pieuse austérité. Ainsi le cœur, victime de l'égarement, garde au sein d'une ivresse coupable son dépôt sacré, son sentiment de Dieu.

La nuit vient. L'ombre s'étend sur les beaux champs de la Tauride. Sous les lauriers touffus résonnent au loin les mélodies du rossignol. Sur un ciel sans nuages la lune apparaît entre des myriades d'étoiles, et verse sur les collines, sur les vallées, sur les bois une molle clarté.

Enveloppées dans leurs voiles blancs, les femmes des Tartares passent dans les rues de Baktschisaraï comme des ombres légères, s'en allant l'une chez l'autre dans leurs loisirs du soir. Le silence règne dans le palais. Le harem sommeille. Rien ne trouble le repos de la nuit. Le vigilant gardien a fait sa ronde. A présent il dort, mais l'inquiétude agite encore son esprit assoupi. La crainte perpétuelle des trahisons ne laisse point de repos à sa pensée. Tantôt il croit entendre des pas furtifs, tantôt un chuchotement ou des cris. Trompé par son oreille infidèle, il se réveille, il tremble, il écoute avec effroi, mais tout se tait autour de lui. Seulement l'eau des fontaines s'échappe en murmurant de sa prison de marbre, et le rossignol, qui ne quitte point sa rose chérie, chante dans l'obscurité. L'eunuque écoute encore longtemps, puis de nouveau est subjugué par le sommeil.

Qu'elles sont belles et charmantes les nuits du splendide Orient! Comme elles s'écoulent doucement pour les adorateurs du prophète! Quelle mollesse dans leurs demeures, dans leurs jardins magiques, dans leurs harems infranchissables où, aux pâles rayons de la lune, tout est si calme, si mystérieux, où tout inspire de tendres pensées!

Toutes les femmes de Girey sont endormies... Toutes! Une pourtant se lève et, respirant à peine, s'avance vers une porte qu'elle ouvre précipitamment. Puis elle marche d'un pied craintif dans l'ombre. A ses pieds est couché le vigilant et subtil eunuque. Son cœur est inflexible et son sommeil est souvent trompeur. Comme une ombre, elle passe devant lui.

Une porte est encore là. D'une main tremblante elle en pousse le bouton, elle entre et regarde étonnée, et se sent saisie d'une mystérieuse frayeur. La lueur de la lampe solitaire, l'armoire faiblement éclairée, la douce image de la Vierge et le Christ, symbole sacré d'amour, tout réveille en toi, ô Géorgienne, un souvenir puissant, tout te rappelle l'image confuse des jours oubliés.

Devant elle repose la princesse. L'incarnat du sommeil virginal colore ses joues. Un faible sourire rayonne sur son visage à travers les traces récentes de ses larmes. Ainsi la lune éclaire la fleur fatiguée par la pluie. On dirait que là repose un enfant d'Éden, un ange descendu du cie et pleurant sur la pauvre captive du harem.

Hélas! quelle émotion éprouve Zarima? Son sein est oppressé par la douleur. Malgré elle ses genoux fléchissent, elle prie et dit : « Aie pitié de moi, ne rejette pas mes supplications. » Ses paroles, ses mouvements, ses soupirs réveillent la princesse qui, toute troublée de voir cette belle inconnue, la relève d'une main agitée et lui dit : « — Qui es-tu? Comment te trouves-tu seule ici à cette heure, pendant la nuit? — Je viens à toi. Sauve-moi. Il ne me reste plus qu'une espérance. Longtemps je fus heureuse. Longtemps je vis sans crainte les jours succéder aux jours. Mon bonheur a passé comme une ombre. Je désespère. Écoute-moi.

» Je ne suis pas née ici, moi, mais loin, bien loin. Cependant tous les objets que j'ai vus autrefois me sont restés profondément gravés dans la mémoire. Je me rappelle les montagnes qui s'élevaient jusqu'au ciel, les tièdes tor-

rents qui tombaient de ces montagnes, les forêts impénétrables. Je me rappelle d'autres lois et d'autres mœurs. Mais comment, par quelle destinée ai-je quitté ma terre natale, c'est ce que j'ignore. Je me souviens seulement de la mer et d'un homme perché sur la voile au haut du mât.

» Jusqu'à présent je n'avais connu ni la crainte, ni la douleur. Je florissais dans la paix de cette demeure, attendant avec un cœur docile les premières émotions de l'amour. Girey abandonnait la guerre sanglante pour les jouissances du repos et, renonçant à ses farouches expéditions, rentrait dans le calme du harem. Je parus devant le khan avec une inquiète espérance. Il arrêta sur moi, en silence, son regard brillant, m'appela, et dès ce jour nous savourâmes l'ivresse d'un bonheur perpétuel, d'un bonheur que ni la calomnie, ni le soupçon, ni les tourments de la jalousie, ni l'ennui ne troublaient. Marie, tu lui apparus, et dans son âme est entrée une pensée criminelle. Girey respire la trahison. Il n'écoute plus mes reproches. Les soupirs de mon cœur l'importunent. Près de moi il ne retrouve plus ses premiers sentiments et ne continue plus ses premiers entretiens. Tu n'as point provoqué ce changement, je le sais, et tu n'y participes pas. Mais, écoute-moi. Je suis belle. Dans tout le palais, toi seule peux être dangereuse pour moi. Cependant je suis née pour la passion, et toi, tu ne peux aimer comme moi. Pourquoi donc, froide beauté, troubles-tu un faible cœur? Laisse-moi Girey, il est à moi. Ses baisers me brûlent. Il m'a fait de terribles serments. Depuis longtemps ses pensées et ses dé-

sirs sont confondus avec les miens. Sa trahison me tue. Je pleure. Vois, je fléchis les genoux devant toi. Je t'implore, n'osant t'accuser. Rends-moi ma joie et mon repos. Rends-moi mon premier Girey. N'essaie pas de me faire une objection. Il est à moi, et tu l'as aveuglé. Par tes dédains, par ta tristesse, par tes plaintes, éloigne-le de toi. Quoique parmi les captives du khan j'aie oublié, pour le Coran, ma première croyance, la religion de ma mère était la même que la tienne. Par cette religion, jure de réconcilier Girey avec moi. Et, écoute, s'il faut que tu... Je sais manier un poignard et je suis née dans le Caucase. »

Elle dit, et disparaît. La princesse n'ose la suivre. L'innocente jeune fille ne comprend point le langage de l'orageuse passion. Mais cette voix l'étonne et l'effraie. Quelles larmes, quelles prières la sauveront de l'opprobre? Qu'arrivera-t-il d'elle? Oh ! Dieu ! si Girey pouvait oublier l'infortunée dans une lointaine prison, ou s'il pouvait mettre promptement fin à ses jours ! avec quelle joie Marie quitterait cette terre de douleurs ! Les douces heures de la vie pour elle ont fui depuis longtemps. Il n'en reste plus rien. Que faire en ce désert du monde ? Il est temps. Marie est attendue; un affectueux sourire l'appelle du haut des cieux dans la paix éternelle.

Les jours s'écoulent. Marie n'est plus. Elle est morte subitement. Comme un nouvel ange, elle brille de l'éclat longtemps désiré. Mais comment a-t-elle été si vite conduite au tombeau ? Est-ce par le chagrin d'une captivité sans espoir, par une maladie, ou par quelque autre cause? Qui sait? La douce Marie n'est plus. Et le palais est som-

Salguir. J'irai avec mes souvenirs sur les pentes de ces montagnes qui s'élèvent au bord de la mer, et les flots de la Tauride réjouiront de nouveau mes regards. Magnifique contrée! charme des yeux! Là tout est si enivrant, collines et forêts, ambre et raisin doré, beauté solitaire des vallées, fraîcheur des eaux et des peupliers! Tout exalte le sentiment du voyageur, quand par une riante matinée son cheval chemine par le sentier, du rivage au pied des montagnes, et que devant lui l'onde scintille et murmure autour des rochers de Riou-Day.

NOTE

SUR LE POËME DE POUSCHKINE

LA VILLE DE BAKTSCHISARAÏ

LA LÉGENDE DE MARIE POTOÇKA

Le nom de Baktschisaraï se compose de deux mots qui, en langue tartare, signifient : Palais des jardins. Cette ville fut pendant plusieurs siècles la capitale d'un des derniers États fondés en Europe par les Mongols, d'un État dont la principale force était en Crimée, dont la funeste puissance s'étendait sur les rives du Dniéper et du Dniester et jusqu'à celles du Volga et de la Vistule. Sous le règne de la glorieuse Catherine, la Russie le subjugua et introduisit dans les régions septentrionales du Pont un élément de civilisation et de prospérité qu'elles n'avaient jamais connu.

A Baktschisaraï, dans une étroite vallée, à la limite des steppes et des montagnes, résidaient ces khans redoutables qui, chaque année, effrayaient la ville des tzars et dont les Polonais, les Russes, les Turcs courtisaient en

bre et désert, Girey l'a de nouveau abandonné. Avec une troupe de Tartares, de nouveau il s'élance farouche et sanguinaire vers un pays étranger ; mais dans son cœur couve le feu d'un autre sentiment qui ne peut être apaisé. Souvent, quand il a brandi son sabre dans l'ardeur d'un combat, tout à coup il s'arrête immobile, promène autour de lui ses regards avec stupeur ; puis on le voit pâlir comme s'il était saisi d'une crainte subite, et quelquefois des larmes amères coulent de ses yeux. Oublié, méprisé, le harem ne le voit plus. Les femmes vieillissent dans leurs tourments sous la loi de leur froid eunuque. Depuis longtemps la Géorgienne n'est plus parmi elles. Les muets gardiens du palais l'ont précipitée dans les flots. Ils ont mis fin à ses souffrances, la nuit même où la princesse mourait. Quel que fût son crime, terrible fut son châtiment.

Après avoir dévasté les campagnes voisines du Caucase et les paisibles villages russes, le khan retourna dans la Tauride et, dans un endroit isolé de son palais, érigea une fontaine en l'honneur de la pauvre Marie. Là, comme un symbole sacrilége de l'erreur et de l'ignorance, au-dessus du croissant mahométan s'élevait la croix. Une inscription y fut gravée que la morsure des années n'a point effacée. Là, derrière d'étranges sculptures, l'eau murmure dans un bassin de marbre, et jaillit en larmes froides qui jamais ne tarissent. Ainsi, dans ses jours d'affliction, la mère pleure le fils que la guerre lui a ravi. Les jeunes filles du pays, qui connaissent les traditions anciennes, ont donné à ce monument de deuil le nom de Fontaine des larmes.

Après avoir quitté le Nord et ses joyeux festins, j'allai voir le palais de Baktschisaraï plongé dans l'oubli. J'ai erré à travers ces galeries silencieuses où le fléau du peuple, le cruel Tartare se livrait à une voluptueuse oisiveté après ses féroces expéditions. On respire encore la volupté dans ces chambres désertes, dans ces jardins. Là murmurent encore les eaux ; là, les roses fleurissent, les branches de vigne serpentent et l'or brille sur les murs. J'ai vu les anciens treillages derrière lesquels les femmes, dans leur printemps, soupiraient en tournant entre leurs doigts les grains d'ambre de leurs chapelets. J'ai vu le cimetière des khans, dernière demeure des puissants souverains. Sur les colonnes des tombeaux s'élèvent des turbans en marbre. Il me semblait que ces images me disaient l'arrêt de la Providence.

Que sont devenus les khans ? Où est le harem ? Tout est silencieux, tout est changé. Mais là, mon cœur est occupé d'une autre pensée ! Le parfum des roses, le murmure des fontaines me font oublier ces révolutions. Un sentiment inexprimable s'empare de mon esprit, et comme une ombre fugitive, une jeune fille traverse le palais devant moi.

Quelle était cette ombre, amis, dites-moi ? Quelle était cette image aérienne qui me suivait et que je ne pouvais ni chasser ni combattre ? Etait-ce l'âme virginale de Marie ou Zarima tourmentée par la jalousie dans l'ombre du harem ? Je me rappelle toujours ce regard si tendre et cette beauté encore terrestre !

Amant des muses et de la paix, oublieux de l'amour et de la gloire, oh ! je vous reverrai bientôt, doux rivages de

même temps l'amitié (1). Là se réunissaient ces légions de cavaliers sauvages, ces hordes barbares, qui au loin chassaient la bienfaisante charrue des plus fertiles contrées. Les Tartares, qui à présent ne forment plus qu'une petite peuplade de montagnards, ont conservé une vive prédilection pour cette capitale de leurs aïeux, et les Russes, qui n'ont plus rien à craindre de leurs anciens ennemis, non-seulement autorisent, mais encouragent même ce penchant. A part les fonctionnaires que le gouvernement envoie à Baktschisaraï, la ville n'est occupée que par des Tartares et semble être leur propriété.

Jadis les Tartares ont incendié, pillé Moscou, et au lieu de détruire quand elle s'en fut emparée, leur repaire, la Russie l'a doté de plusieurs priviléges et s'est plu à embellir le palais de ses anciens adversaires. Ce sont là les nobles représailles de la générosité et de la civilisation (2).

(1) Il existe encore un descendant des anciens khans. Son histoire est une curieuse page de plus à joindre à toutes celles qui racontent les vicissitudes des grandeurs humaines. Ce fils des anciens souverains qui s'intitulaient les maîtres des deux mers et des douze provinces, voyagea comme un simple particulier en Europe, séjourna en Angleterre, s'y convertit au protestantisme, épousa une Anglaise, obtint un diplôme de missionnaire d'une des nombreuses sociétés bibliques de la Grande-Bretagne, et rentra avec ce titre dans le pays où régnaient ses aïeux. L'empereur Nicolas lui accorda une pension, et l'une de ses filles fut admise au nombre des demoiselles d'honneur de l'impératrice.

(2) Kohl. Reisen in Sud-Russland, t. I, page 222.

On ne voit à Baktschisaraï point de ruines. Ses rues sont fort peuplées, pleines de vie, animées sans cesse par le chant, par les instruments de musique, et ont une physionomie aussi tartare que si le khan siégeait encore là sur son trône. Par cette physionomie, non-seulement cette ville apparaît comme un singulier contraste entre les deux modernes cités de Sébastopol et de Simphérépol, mais elle mérite d'être notée comme une des villes les plus curieuses de l'Europe. En la visitant, un descendant des anciens Mongols, un érudit, y trouverait à peine l'action de la Russie, et pourrait y retrouver intactes les traces du passé.

Resserrée à droite et à gauche par deux chaînes de rocs calcaires, la ville se déroule dans la vallée, à peu près comme Heidelberg au pied de sa colline, en une rue étroite de deux verstes de longueur et à laquelle aboutit le mouvement de petites rues adjacentes. Là sont les cafés avec leurs galeries, les marchés de la ville et des campagnes, les boutiques turques et tartares, les ateliers où l'artisan poursuit au niveau de la mer dans sa maison sans fenêtres son travail journalier, et donne aux passants le spectacle de son industrie. Là, près du sellier qui borde ses housses et ses harnais avec des fils d'argent, campe une famille ambulante de forgerons bohémiens avec ses grossiers ustensiles. Là se promènent les femmes tartares, enveloppées dans leurs longs voiles, les femmes russes vêtues d'étoffes éclatantes, et quelques Grecques avec leurs magnifiques tresses de cheveux noirs. Par là arrivent à la fois les chevaux alertes des montagnes, les

chameaux pesamment chargés et les lourdes *troïkas*.

A peu près au milieu de cette rue, s'élève le palais des khans, entouré de hautes murailles, qui lui donnent au dehors l'aspect sévère d'un couvent. Il se compose de plusieurs bâtiments rangés autour d'une vaste cour. Devant ces appartements s'étend une large terrasse couverte de fleurs, ombragée par des berceaux de vignes, arrosée par de limpides fontaines. Deux galeries voûtées rejoignent ces jardins aériens à d'autres cours, à d'autres jardins et à l'ancien harem.

La plupart des fontaines sont décorées d'inscriptions poétiques. En voici une, entre autres, remarquable par son emphase orientale : Gloire à Dieu le très-haut! La face de Baktschisaraï a été embellie par les soins éclairés de l'illustre Girey. C'est lui qui, de sa main généreuse, apaise la soif de son empire.

La Fontaine des larmes tombe de cascade en cascade en plusieurs bassins, puis se divise en petits filets jusqu'à ce qu'enfin elle s'écoule goutte à goutte dans d'étroites conques de marbre. A cette fontaine se rattachent le nom de Marie Potoçka et sa réelle histoire illustrée, mais altérée par le poëme de Pouschkine.

Marie était la fille d'un riche seigneur polonais. Jeune, belle, gracieuse, elle réjouissait le cœur de ses parents et charmait les regards de tous ceux qui la voyaient. Un jour, une bande de Tartares envahit le domaine où elle vivait. Son père fut tué, son château dévasté, tout ce qui s'y trouvait enlevé par une soldatesque effrénée, et la jeune fille livrée à Girey, qui en devint si amoureux que pour elle il

oublia et les autres femmes réunies dans son harem, et ses projets ambitieux, et ses excursions guerrières. Pour elle il sacrifia même jusqu'à ses préjugés de musulman ; il lui fit construire une chapelle, il lui permit de rester fidèle à son culte et d'avoir près d'elle un prêtre catholique. Le fier despote était vaincu par la faible captive, le chef d'une horde sauvage par une timide enfant. Il n'ordonnait plus, il suppliait. Il ne demandait qu'à être aimé, et Marie ne demandait qu'à retourner dans son pays. Combien de temps dura la lutte entre la passion et les gémissements de la jeune fille, entre la griffe du lion et la tremblante colombe, c'est ce qu'on ne sait. Mais cette lutte finit par une catastrophe. Parmi les femmes qui naguère s'enorgueillissaient des faveurs du khan, qui après l'arrivée de Marie souffraient de ses dédains, se trouvait une Géorgienne, la plus belle de toutes, la plus fière et la plus implacable. Elle ne pardonnait point à la jeune Polonaise d'avoir pris un tel ascendant sur celui dont elle avait elle-même longtemps possédé les bonnes grâces, et elle résolut de s'en venger. Pour mieux assurer sa vengeance, elle associa à ses complots celles de ses compagnes qui, subissant le même outrage, en éprouvaient le même ressentiment. Toutes alors se rapprochèrent de Marie avec de vives démonstrations d'amitié, affectant un grand désir de lui venir en aide dans sa tristesse, de la consoler de ses regrets, de l'égayer dans son isolement. La pauvre Marie accepta avec confiance leurs témoignages d'affection, et un soir qu'elle écoutait avec un naïf abandon leurs entretiens et leurs chants, la Géorgienne se précipitant tout à coup sur elle, lui plon-

gea un poignard dans le sein ; puis à l'aide de ses complices l'ensevelit à la dérobée dans le jardin. Le khan découvrit bientôt de quelle façon sa bien-aimée lui avait été ravie, et fut sans pitié pour ses ennemies. Toutes celles qui avaient pris part au complot dont elle avait été la victime, furent égorgées. La Géorgienne, qui avait elle-même préparé et accompli le crime, fut écartelée. Nul autre amour ne remplaça dans le cœur de Girey le tendre et profond sentiment que Marie lui avait inspiré. Après lui avoir consacré, dans l'enceinte de son palais cette fontaine symbolique qu'on appela la Fontaine des larmes, il se rejeta avec une sombre ardeur dans le tumulte de la guerre, et fut tué dans un de ses aventureux combats.

FIN.

FROM
L LEFOR
COR. ST. JAME
& CANNING

TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
Notice sur Polevoï	1
Lioudmila, par Polevoï	3
Histoire de deux Galoches, par le comte Sollohoub	71
Notice sur Bestouchef	169
L'Examen par Bestouchef	173
Une agréable Découverte	263
La Fontaine de Baktschisaraï	283
Note sur le poëme de Pouschkine	296

FIN DE LA TABLE.

IMPRIMERIE DE BEAU, A SAINT-GERMAIN-EN-LAYE.

Bibliothèques
Université d'Ottawa
Echéance

Libraries
University of Ot
Date Due

a39003 014222383b